

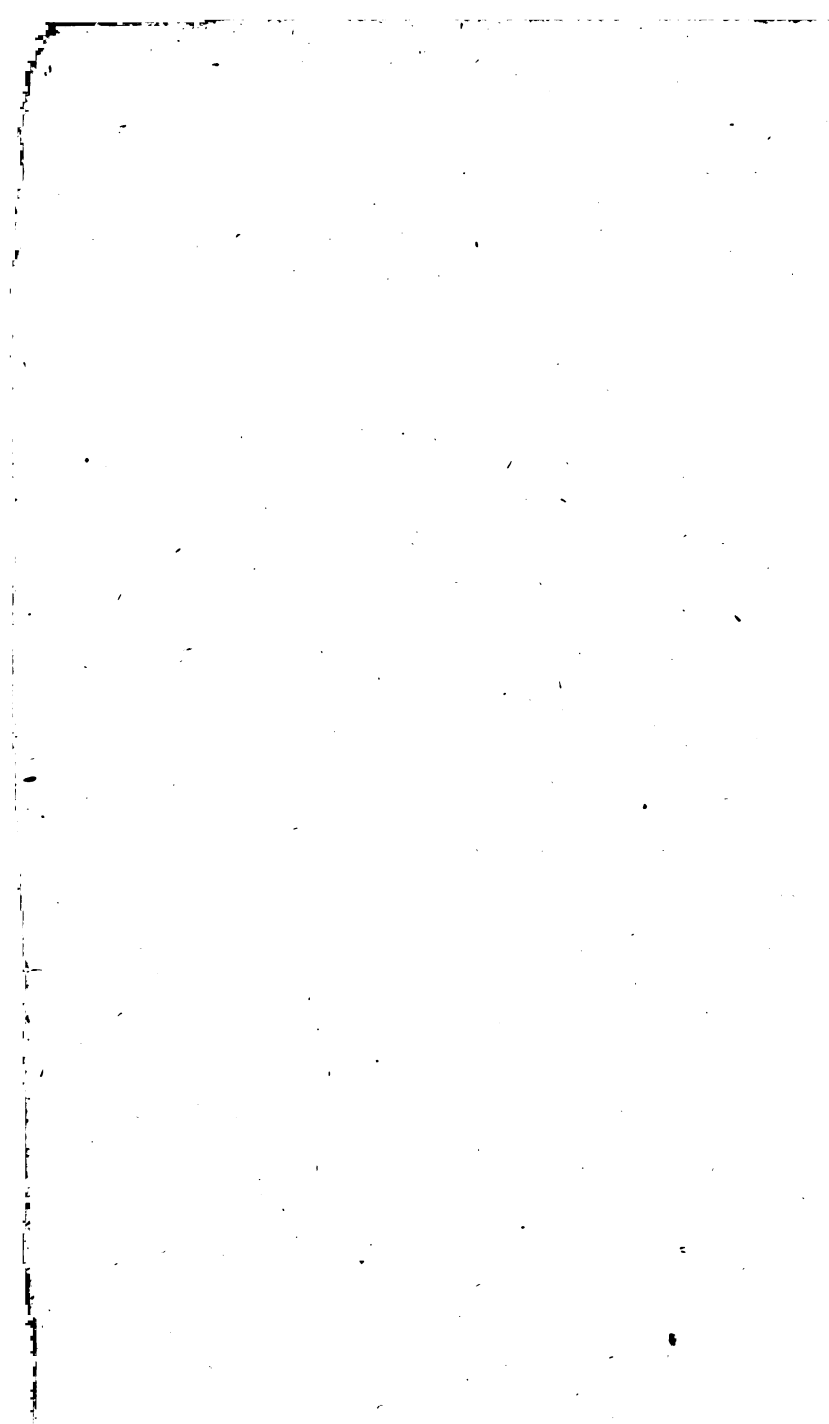


Phys. m. 36 s-1

<36613574290012

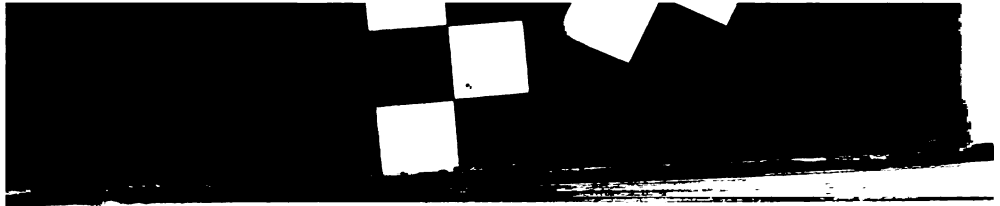
<36613574290012

Bayer. Staatsbibliothek



**DICTIONNAIRE
INFERNAL.**

I.



1.



Feb. Le Roi Inv^o

Delignon Sculp.

La Superstition.

DICTIONNAIRE INFERNAL,

OU

RECHERCHES ET ANECDOTES,

Sur les Démons, les Esprits, les Fantômes, les Spectres, les Revenants, les Loups-garoux, les Possédés, les Sorciers, le Sabbat, les Magiciens, les Salamandres; les Sylphes, les Gnomes, etc., les Visions, les Songes, les Prodiges, les Charmes, les Maléfices, les Secrets merveilleux, les Talismans, etc.; en un mot, sur tout ce qui tient aux Apparitions, à la Magie, au Commerce de l'Enfer, aux Divinations, aux Sciences secrètes, aux Superstitions, aux Choses mystérieuses et surnaturelles etc., etc., etc.

PAR J. A. S. COLLIN DE PLANCY

Il n'y a point de peur qui trouble l'homme, comme celle que la superstition lui inspire. Car celui-là ne craint point la mer, qui ne navigue point; ni les combats, qui ne suit point les armées; ni les brigands, qui ne sort point de sa maison; ni l'envie, qui mène une vie privée; ni les tremblemens de terre qui demeure dans les Gaules; ni la foudre, qui habite l'Ethiopie; mais l'homme superstitieux craint toutes choses, la terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence; il craint même jusqu'à un songe.

PLUTARQUE.

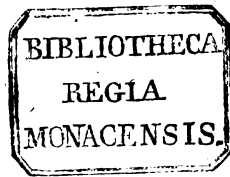
TOME PREMIER.

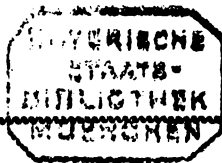


PARIS,

P. MONGIE aîné, Libraire, Boulevard Poissonnière, N^o. 18.

1818.





PRÉFACE:

Tous les ouvrages que la superstition et les folles croyances ont inspirés jusqu'à présent, ne sont pour la plupart que de ridicules amas d'extravagances, ou d'imparfaites compilations, ou des discussions froides et partielles; et le nombre en est immense : la seule bibliothèque du Panthéon possède plus de quinze mille volumes sur la magie, et sur tout ce qui découle plus ou moins directement de cette source. Une pareille mine n'est peut-être pas à négliger, puisqu'elle présente le tableau des plus tristes écarts de l'imagination, et les plus grossières erreurs du genre humain.

Cependant l'Encyclopédie, qui doit traiter de tout, s'est effrayée d'un travail épineux et difficile, et n'a parlé de la magie et des contes populaires que par quelques traits connus et insignifiants. Avant et depuis cet ouvrage, plusieurs savans ont

écrit, les uns sur les préjugés, les autres sur les erreurs du vulgaire, ceux-ci sur les superstitions, ceux-là sur les terreurs imaginaires, quelques-uns sur les apparitions et les prodiges, d'autres sur la magie et les sorciers, sur le charlatanisme et les jongleries, sur les absurdités et les divinations, etc. Aucun n'a songé à réunir, en un seul corps d'ouvrage, tous ces monumens de l'ignorance, de la fourberie, de l'imposture et du fanatisme.

Un de nos littérateurs les plus distingués nous a donné, il n'y a pas long-temps, le *Dictionnaire de toutes les Mythologies*. Parmi tant de fables, il a omis les nôtres. Le **DICIONNAIRE INFERNAL** remplira le vide; et, avec quelques articles de plus, on pourrait peut-être l'appeler aussi l'*Histoire de la Mythologie moderne*.

Je me suis proposé, dans cet ouvrage, d'épargner au lecteur la peine de feuilleter des milliers de volumes. J'ai voulu lui offrir, dans un cadre étroit, ce que les *démonomanes et gens de même sorte* nous ont laissé de plus curieux. On ne doit pas s'attendre à trouver ici des fables

aussi séduisantes que celles du paganisme. Là, un jeune homme, au milieu d'un bois, dans ses douces et tendres rêveries, pouvait croire, dit Saint-Foix, que plusieurs nymphes le regardaient; que quelqu'une le trouverait peut-être aimable, se rendrait visible, palpable, et le comblerait de faveurs et de plaisirs. Ici, les déserts, le silence, les ténèbres ne présentent à l'imagination effrayée que des démons, des spectres, des fantômes et des objets hideux.

Les anciens, à la vérité, croyaient comme nous aux présages, aux divinations, à la magie, aux évocations, aux revenans, etc.; mais tout cela était moins noir chez eux, qu'il ne l'a été chez nous, dans des siècles peu reculés. Et cependant, la religion chrétienne devait être exempte, plus que toute autre, de ces monstrueuses superstitions. On doit donc s'étonner de l'en voir étouffée, contre le vœu de son fondateur; et ce qui doit plus surprendre encore, c'est que, dans des jours de lumières, nous entendions, comme au quinzième siècle, plaider la cause de l'ignorance et de l'erreur. Je n'ai pas besoin de citer des écrivains

connus; mais il en est d'obscurs, que certains lecteurs recherchent, et que les sots admirent, qui soutiennent les préjugés, qui défendent le mensonge, qui prétendent que *la tradition effrayante de l'histoire des revenans est dans les intérêts de la morale; que la peur des prodiges surnaturels des apparitions est une espèce de tribunal invisible, qui exerce une influence très-salutaire sur les consciences, et qui semble être le précurseur de la justice céleste; que ce Code pénal-moral avait beaucoup de puissance parmi le peuple; que l'appréhension du sorcier de l'endroit empêchait bien des crimes, etc.* et mille autres impertinences qui, accompagnées d'anecdotes bien plates et bien effroyables, ne tendent qu'à ramener l'erreur dans les esprits faibles. Qu'on jette donc les yeux sur les temps de barbarie, et qu'on voie s'il s'y commettait moins de meurtres, moins de vols, moins de trahisons qu'aujourd'hui, si la crainte des apparitions empêchait les assassinats, et si le sorcier de l'endroit n'en était pas ordinairement le plus méprisable. La superstition

empêchait un crime : elle en inspirait mille autres ; et pour un homme qu'elle retenait dans le devoir , elle faisait cent bourreaux et dix mille victimes. Lisez l'histoire de l'inquisition, vous y trouverez souvent plus de condamnés en un jour , que nos tribunaux n'en jugent en un an.

Des sophistes outrés ont attribué ces horreurs à l'esprit du christianisme : c'est allier la fureur du tigre à la douceur de l'agneau. Jésus-Christ est venu prêcher la clémence; il a prié pour ses bourreaux; il a pardonné à ses ennemis; il a pleuré sur les malheurs de Jérusalem coupable; il a apporté au monde la paix du ciel et le culte le plus simple; il a condamné les superstitions des pharisiens, qui portaient sur leurs vêtements des préservatifs et des amulettes; etc. D'ailleurs le fanatisme s'est montré dans toutes les religions ; la superstition a régné sur tous les peuples ; les hérésies n'ont déchiré la religion chrétienne, qu'après en avoir déchiré vingt autres. L'expérience de tous les siècles prouve que la superstition a toujours resserré les esprits et abruti les cœurs. La vérité au contraire vient les

★

PRÉFACE.

ennoblir. J'ose donc élever la voix en sa faveur. J'écris dans un temps où elle ne craint point de paraître, sous un gouvernement éclairé, impartial : la fraude et le mensonge ne viendront point me fermer la bouche.

Je n'ai rien à dire au lecteur sur l'ouvrage que je lui présente. C'est à lui de le juger. J'ai consulté tous les livres qui, à ma connaissance, traitent des superstitions diverses, et de ces cent mille extravagances infernales, qui dégradent l'esprit humain. J'ai choisi les faits les plus remarquables et ce qui nous touche de plus près. J'ai analysé une partie des principales divinations, dont on n'a donné jusqu'ici qu'une idée souvent fausse. J'ai recueilli aussi quelques traits qui nous sont étrangers, pour jeter de la variété dans l'ouvrage, et pour comparer nos erreurs à celles des autres peuples. J'avoue, au reste, que quoique je ne cite pas toujours les sources où je puise, il n'y a guère de morceaux dans ce dictionnaire, que je n'aie lus ou extraits quelque part ; et que je ne suis riche que de découvertes.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

*Superstitio, fusa per gentes, omnium oppressit
ferè animos, atque hominum imbecillitatem
occupavit. CICER, de Divin, lib. II.*

QUAND on s'arrête un moment sur les différens cultes des peuples, on ne trouve de toutes parts que des religions entourées de mille erreurs, la vérité défigurée par le mensonge, les idées de la divinité enseveliés dans un chaos de superstitions ridicules, et la dignité de l'homme avilie par les plus monstrueuses faiblesses. Alors on s'écrie : l'erreur et le doute sont-ils donc à jamais le partage de la nature humaine?....

Il n'est point de nation si sauvage qui n'ait trouvé dans son âme, dans l'harmonie de la nature, dans tout l'ensemble de ce bel univers, l'éloquent témoignage de l'existence d'un DIEU ; mais chacun, loin de chercher à le connaître, s'est forgé une vaine idole, sur sa propre ressemblance, et chacun la fait servir à ses passions. Le méchant en a fait un monstre ; l'ambitieux, un potentat ; le lâche, un barbare ; le fanatique, un tyran qui ne respire que la ven-

geance ; l'honnête homme seul se l'est représenté comme un père.

Cependant , la plupart des religions sont pures , dans leur origine. Ici , c'est un être créateur , à qui on offre les premiers fruits de la terre ; là , c'est le soleil , qu'on adore comme le père de la lumière et de la fécondité ; ailleurs , une providence invisible , honorée par des cœurs sans détour : la clémence et l'amour forment toute son essence ; les vertus sont ses plus chères holocaustes ; l'univers est son temple ; la nature proclame sa grandeur , et surtout sa bonté. Mais ce culte est trop simple pour l'homme , ami du merveilleux et du mensonge. Il a fallu créer des fables , inventer des cérémonies ; et ce premier pas , en occupant l'esprit des objets extérieurs , fit oublier celui à qui on croyait rendre hommage. Bientôt les mœurs se corrompent , les vices se répandent ; les uns les consacrent , en les donnant à leurs dieux ; les autres inventent les mauvais esprits , à qui ils attribuent tout le mal qu'ils font , en se réservant toutefois l'honneur du peu de bien qu'ils peuvent faire. De là , un Jupiter incestueux et parricide , une Junon vindicative et jalouse , un Mars emporté et cruel , une Vénus prostituée , un Mercure voleur , etc. De là aussi les Arimane , les Satan ,

les Até, les Moloch, le dieu du mal des Mexicains, et tous les génies malfaisans.

Ainsi, entouré de démons qui sont les ministres redoutables de ses vengeances, DIEU est craint s'il n'est aimé. On l'apaise par des sacrifices; on gagne ses bonnes grâces, en ensanglantant son autel; on déchire le sein des êtres vivans, pour plaire à celui qui leur a donné la vie; on lui vend les animaux qu'il a créés, et l'homme dispose de ce qui n'est point à lui. La superstition s'étendit plus loin encore; elle enfonça le couteau dans le cœur de l'homme, et offrit à DIEU, comme un acte expiatoire, le plus horrible des forfaits (1).

Jésus-Christ, en éloignant le sang des sacrifices, venait aussi détruire l'erreur et les pratiques superstitieuses. On lui demande ce qu'il faut faire pour mériter les récompenses éter-

(1) Cécrops, le premier législateur des Athéniens, en leur recommandant d'offrir aux Dieux les prémices de leurs fruits et de leurs moissons, leur défendit expressément d'immoler aucun être vivant: il prévoyait, dit Saint-Foix, que, si l'on commençait une fois à sacrifier des animaux, les prêtres, pour établir leur despotisme et faire trembler les rois mêmes, ne tarderaient pas à demander des victimes humaines, comme plus honorables. Trois cents ans après, Jephthé, Agamemnon, Idoménée, qui étaient contemporains, immolent leurs propres enfans.

nelles ; et il répond : « Vous aimerez le Seigneur votre DIEU, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandemens (1) ». Il a dit ailleurs : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent, afin que vous ressembliez à votre père, qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui laisse tomber la rosée sur les justes et sur les injustes (2). Enfin, agissez envers les autres, comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous ; et vous aurez rempli toute la loi que DIEU vous impose. » (3)

Jésus-Christ annonçait un DIEU qui aime les cœurs purs, qui hait l'hypocrisie, qui lit dans

(1) Saint Mathieu, chap. 22. — Saint Marc, chap. 12.

(2) Saint Mathieu, chap. 5.

(3) Saint Luc. chap. 6. — Saint Jean l'évangéliste, dans son extrême vieillesse, se contentait de dire aux fidèles : *Mes enfans, aimez vous les uns les autres. Et comme on lui disait qu'il répétait toujours la même chose, il répondit : c'est le précepte de Jésus-Christ ; et si on le garde, on fait tout ce que DIEU nous demande.*

s'attache aux cérémonies, aux pompes, à tout ce qui l'étonne ; il croit tout, d'une foi robuste, tant que ses yeux sont encore fermés ; mais qu'il s'éclaire sur les jongleries et les prodiges, qu'il découvre le mensonge où il croyait trouver la vérité, il devient bientôt plus incrédule que l'homme instruit, parce que, incapable de rien discerner, il confond les dogmes de l'existence de DIEU et de l'immortalité de l'âme, avec les miracles de la sainte ampoule et les histoires de revenans ; qu'il juge les préceptes de Jésus-Christ, sur la conduite de ceux qui les profanent, en se vantant de les suivre ; et qu'une seule erreur découverte lui en fait soupçonner mille. On peut conclure de là que l'in-

crédulité nait souvent de la crédulité trop abusée : nous en avons les tristes preuves. La superstition , qui s'attache à toutes les religions , finit toujours par les détruire. Elle seule voit son règne éternel ; les siècles passent sans l'affaiblir , et le temps ne brise point son sceptre de fer. Elle maîtrise tous les cœurs , même celui de l'athée ; et tel ne croit plus à DIEU , qui croit encore aux démons , aux présages et aux songes.

On pourrait trouver l'origine de toutes les superstitions dans ces quatre causes , qui souvent logent ensemble dans le même cœur : l'ignorance , l'orgueil , le fanatisme et la peur.

Les maladies inconnues , les accidens peu communs , les phénomènes , les événemens qui passaient le cours ordinaire des choses , furent attribués aux démons , ou à des hommes qui se servaient de leur puissance. On aima mieux rejeter sur des êtres surnaturels les merveilles qu'on ne comprenait point , que d'avouer son ignorance. Les prodiges furent si bien reçus , que tout finit par devenir prodige ; et quoi qu'ils ne soient pas vrais , dit Barclai , depuis qu'ils ont trouvé qui les écrivo , plusieurs les respectent , l'admiration les augmente , et l'antiquité les autorise. Toutes les vieilles histoires

Le desir de dominer et de s'élever au-dessus des autres hommes inventa les devins et les astrologues. On remarqua le cours des astres , leur existence inaltérable , leur influence sur les saisons et la température : on imagina de leur attribuer le même pouvoir sur les êtres libres et indépendans ; on étudia leur marche , et on trouva écrit dans des masses impassibles , le sort de l'homme avec toutes ses variations.

Les Chaldéens , qu'on se plaît à regarder comme les premiers astrologues , étaient déjà fort adonnés à l'astrologie du temps d'Abraham. *J'ai lu, dans les registres du ciel, tout ce qui doit vous arriver, à vous et à vos fils*, disait Bélus à ses crédules enfans , *et je vous dévoilerai les secrets de votre destinée* (2).

(1) Dans les annales de la Chine, le P. Martini rapporte que sous, la règne d'Yao, le soleil resta dix jours de suite sur l'horison ; ce qui fit craindre aux Chinois un embrasement général.

(2) Atlas et Prométhée, tous deux grands astrologues, vivaient du temps de Joseph. Quand Jupiter délivra Prométhée ,

D'autres, sans chercher les choses de la terre dans les signes du ciel, virent dans les songes, dans le vol des oiseaux, dans les entrailles des victimes, dans le mouvement de l'eau, dans les feuilles agitées du vent, dans le chant du coq, dans la main, dans les miroirs, et plus récemment dans les cartes, dans les rides du front, dans les traits du visage, dans les tubérosités du crâne, etc., toutes les nuances du caractère de l'homme, ses pensées les plus cachées, les secrets impénétrables de l'avenir; et devinrent pour ainsi dire des dieux, en distribuant aux mortels les espérances et les craintes, les bonnes et les mauvaises destinées.

Un grand nombre, dédaignant de pareils moyens, ne suivit aucun système. Libres de toute règle, ils se dirent inspirés et prophétisèrent. On les crut : leur nombre s'augmenta ; la rivalité engendra l'envie ; et les devins eux-mêmes accusèrent les confrères qu'ils voulaient décrier, de commercer avec l'enfer. La crainte

de l'aigle ou du vautour qui devait lui dévorer les entrailles, pendant trente mille ans, le dieu qui avait juré de ne le point détacher du Caucase, ne voulut pas fausser son serment, et lui ordonna de porter à son doigt un anneau, où serait enchassé un fragment de ce rocher. C'est là, selon Pline, l'origine des bagues enchantées.

que ces derniers inspirèrent prit la place du respect ; et tous ceux qui voulurent se faire craindre se donnèrent pour sorciers. Ils se multiplièrent tellement que , dans des temps peu reculés , chaque village possédait encore les siens. (1)

Mais, outre les sorciers qui se donnaient pour tels , l'ignorance en faisait tous les jours. Les grands hommes, les mathématiciens, les artistes tant soit peu habiles, les bateleurs même passèrent pour sorciers ou magiciens. Les hérésies et les schismes en produisirent des multitudes. Dans la religion chrétienne, surtout, chaque parti traitait d'amis du diable ceux des partis divisés. On est fort étonné de voir accusés de magie, Orphée, Numa, Pythagore, Mahomet, Luther et mille autres qui n'étaient que des imposteurs, et qui, comme la plupart des anciens conquérans, trouvaient dans la crédulité des peuples un chemin à la domination, et domptaient par les craintes religieuses. Quelques-uns, il est vrai, n'abusèrent point de ces ressources ; Licurgue et Numa les firent contribuer au bonheur des mortels igno-

(1) Il y a des peuples chez qui tous les devins sont des prophètes. Il faut que cela soit ainsi chez les Turcs, puisqu'ils en comptent cent vingt-quatre mille.

rans. Mais à ces deux exemples, on peut opposer des milliers de forfaits inspirés par la superstition.

La magie est si ancienne, qu'il n'est guère possible de découvrir son origine. On trouve des magiciens au commencement de toutes les histoires : leur influence ne diminue qu'à mesure que les peuples s'éclairent. Si l'on veut suivre les théologiens, la magie existe avant le déluge. Cham était un grand magicien. Le Pharaon devant qui Moïse fait des miracles est entouré de magiciens, qui s'efforcent de lutter contre l'envoyé de DIEU (1). L'histoire des Juifs présente à chaque pas des enchanteurs et des magiciens. Dans les annales des Chinois, on trouve déjà un magicien, qui cherche à séduire le peuple par ses prestiges, sous le règne de Xao-Hao, quatrième empereur de la Chine, qui vivait, selon quelques-uns, du temps de

(1) Origène, en parlant des amis de Job, dit qu'ils demeurèrent sept jours et sept nuits avec lui, qu'ils adoraient DIEU avec piété, qu'ils ne s'attachaient ni aux augures, ni aux divinations, ni aux préservatifs, ni aux talismans, ni à la magie, ni aux enchantemens damnables, etc. — Job vivait du temps de Moïse, selon quelques-uns. Saint Jérôme le fait contemporain de Joseph, et attribue le livre de Job à l'auteur du Pentateuque.

raüs, Tirésias, Abaris, Trismégiste, etc., florissaient du temps des juges d'Israël. Orphée, qui précéda la guerre de Troie, est regardé par nos démonomanes comme l'inventeur du sabbat; et cela, parce qu'il institua les orgies et les fêtes nocturnes de Bacchus. Tzetzetz dit qu'Orphée apprit en Égypte la funeste science de la magie, qui y était en grand crédit, et surtout l'art de charmer les serpens. Tout le monde connaît la fable de sa descente aux enfers. Pausanias l'explique par un voyage en Thesprotide, où l'on évoquait, par des enchantemens, les âmes des morts. L'époux d'Euridice, trompé par un fantôme qu'on lui fit voir pendant quelques instans, mourut de regret; ou du moins, selon d'autres auteurs, il renonça pour jamais à la société des hommes, et se retira sur les montagnes de Thrace. Leclerc prétend qu'Orphée était un grand magicien, que ses hymnes sont des évocations infernales, et que, si l'on veut suivre Apollodore et Lucien, c'est lui qui a mis en vogue dans la Grèce, la

magie , l'art de lire dans les astres , et l'évocation des mânes.

Avitus , dans son poëme du Péché originel , fait remonter plus loin encore l'existence de la magie. « Un sot orgueil , dit-il , et le désir de » trop savoir avaient perdu nos premiers parents , et faisaient de leur race une race corrompue. Les enfans d'Adam , héritiers de sa » curiosité malheureuse , cherchèrent bientôt à » connaître l'avenir par des moyens coupables. » Ils consultèrent les astres , tirèrent des horoscopes et inventèrent la magie (1). »

Quelques écrivains ont prétendu que les Lacédémoniens n'avaient point de sorciers , parce que , quand ils voulurent apaiser les mânes de Pausanias , qu'on avait laissé mourir de faim dans un temple , et qui s'était montré depuis à certaines personnes , on fut obligé de faire venir des sorciers d'Italie , pour chasser le spectre du défunt. Mais ce trait ne prouve rien , sinon que les sorciers de Lacédémone n'étaient pas aussi habiles que ceux de l'Italie.

(1) Namque hinc posteritas vitiato germine duxit
 Artibus illicitis cognoscere velle futura....
 Querere nunc astris quo quisquam sidere natus ,
 Prospera quàm ducat restantis tempora vitæ....
 Jàm magicam dignè valeat quis dicere fraudem , etc.

ALCIMI AVITI *Poemat. lib. II.*

Ælien rapporte qu'il y avait des magiciens à Lacédémone ; et les sorciers ne devaient pas y manquer, puisque ce pays était voisin de la Thessalie, et que la Thessalie possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que le nom de *sorcière* et de *Thessalienne* étaient synonymes (1).

L'histoire moderne a suivi les traces de l'histoire ancienne. Les vieilles chroniques de l'Espagne, celles de la Germanie et de tous les pays du nord sont entourées de fables ridicules. On sait combien de magiciens et d'enchanteurs parurent à la cour du roi Arthus. Le règne de nos premiers rois pourrait presque se comparer, pour le merveilleux et les mœurs chevaleresques, aux temps héroïques de la Grèce et de l'Égypte. La magie et les sorciers avaient un grand crédit en France sous la première race. Aimoin et Frédégaire représentent la mère de Clovis, la fameuse Bazine, comme une sorcière, ou tout au moins comme une magicienne. Le soir de ses noces, disent-ils, elle pria son époux de passer la première nuit dans une entière continence, d'aller seul à la porte du palais, et de

(1) Plin. — On faisait une différence entre les magiciens et les sorciers. Les premiers étaient des enchanteurs respectables ; les seconds, des malheureux vendus aux puissances de l'enfer.

lui rapporter ce qu'il y aurait vu. Childéric sortit, et ne fut pas plutôt dehors, qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour; c'étaient des léopards, des licornes et des lions. Quoique ce spectacle l'eût un peu effrayé, Bazine le fit encore sortir une seconde, et même une troisième fois. Il vit d'abord des loups et des ours; puis enfin, des chiens et d'autres petits animaux qui s'entre-déchiraient. La reine lui expliqua alors ce que signifiaient ces visions prodigieuses. Les lions et les licornes représentaient Clovis; les loups et les ours, ses enfans; et les chiens, les derniers rois de sa race, qui seraient un jour renversés du trône par les grands et le peuple, dont les petits animaux étaient la figure.

Nos chroniqueurs présentent beaucoup de traits de ce genre. Le nom de sorcier ou de magicien était la plus grande injure du temps de Frédégonde. Charlemagne prononça une sentence contre une aurore boréale, parce que les théologiens et les savans d'alors débitaient que c'était une horde de sorciers envoyés sur des nuages, par le duc de Bénévent, pour ensorceler la France. Les sorciers se multiplièrent tellement dans les 14^e., 15^e. et 16^e. siècles, qu'on les brûla par milliers dans toute l'Europe. Mais les

bûchers firent l'effet des persécutions , et la sorcellerie ne s'éteignit qu'avec les flammes qu'on entretenait pour la détruire. Cependant on vit encore des sorciers , et un grand nombre de charlatans , sur la fin du règne de Louis XIV. L'arme du ridicule les attaqua victorieusement ; les terreurs infernales devinrent des chimères ; et , s'il se trouve encore aujourd'hui une multitude de petits esprits qui croient aux sorciers et aux revenans , ce sont de ces gens qui ne doutent de rien , qui regardent les mensonges des anciens comme des choses très-respectables , les contes de fées comme des aventures possibles ; et qui frissonnent en lisant des histoires de spectres et des contes noirs (1).

(1) Celui-là , dit Naudé , se ferait à bon droit moquer de lui , qui voudrait se persuader que Turnus , le petit Tydée et Rodomont lancèrent autrefois contre leurs ennemis des quartiers de montagnes , parce que les poètes l'assurent ; ou que Jésus-Christ monta au ciel , à cheval sur un aigle , parce qu'il est ainsi représenté dans une église de Bordeaux ; ou que les apôtres jouaient des cymbales , aux funérailles de la vierge , parce que le caprice d'un peintre les voulut représenter de la façon ; on que le sauveur envoya son portrait , fait de la main de Dieu même , au roi Abgare , parce qu'un historien sans jugement l'a rapporté ; etc. Quoiqu'on soit encore bien superstitieux , on ne croit plus guère à ces fables antiques , et l'incrédulité actuelle , à l'égard de certaines choses , fait

Néanmoins on voit toujours subsister les traces déplorables des superstitions. Les démons et la magie ont produit le dualisme. On a vu le mal plus répandu que le bien, et on a été jusqu'à croire que le principe du mal, les démons, étaient au moins aussi puissans que DIEU, le principe du bien. Pour peu qu'on ait le jugement sain, tous les désordres de ce monde ne peuvent faire douter un instant de l'unité de DIEU ; mais le dogme des deux principes n'en a pas moins eu de nombreux partisans. On en attribue l'origine à Zoroastre. Les manichéens l'ont professé ouvertement ; et il ne s'est si généralement répandu dans tous les siècles, que parce qu'il flatte la faiblesse humaine. Vainement on croit cette opinion éteinte ; elle sera reçue, tant qu'il y aura des esprits faibles sur la terre ; les mots seulement ne sont plus en usage ; et on pourrait compter aujourd'hui

dire aux dévots que nous vivons dans un siècle abominable. Mais les siècles de la plus crasse ignorance produisaient aussi leurs incrédules. Moïse dit que l'impiété des hommes a été la cause du déluge. David, Salomon, les prophètes, les apôtres, les conciles, gémissent de voir la terre chargée d'impies. Saint Grégoire disait dans son temps : *La destruction de Sodôme et de Gomorre est une image de l'enfer, dont on rit en ce monde, etc.*

journe, et en apportent de nouvelles. « Le
» sommeil, dit Plutarque, fait oublier à l'es-
» clave la sévérité de son maître, et au malheu-
» reux la pesanteur des fers dont il est garotté ;
» l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un
» ulcère, les douleurs les plus aiguës laissent
» quelque relâche pendant la nuit, à ceux qui
» en sont tourmentés. Mais la superstition ne
» fait point de trêve, pas même avec le som-
» meil. Elle ne permet point à une âme de
» respirer un seul moment, et les gens su-
» perstitieux, lorsqu'ils sont éveillés, s'entre-
» tiennent encore de leurs illusions, redoutent
» une ombre chimérique, et ne peuvent con-

» cevoir qu'il n'y ait rien de réel, dans ces fan-
» tômes qui les épouvantent. Mais ce qui sur-
» prend davantage, c'est que la mort même,
» qui vient mettre fin aux maux de l'homme,
» et qui devrait engloutir la superstition, sem-
» ble au contraire lui donner plus de forces.
» L'imagination passe les limites du tombeau,
» et porte les terreurs au-delà de la vie. Les
» portes de l'enfer s'ouvrent, pour laisser voir à
» l'âme superstitieuse des rivières de feu, les
» noirs torrens du Styx, et des fleuves de lar-
» mes. Là, elle aperçoit d'épaisses ténèbres,
» remplies de spectres hideux et de figures af-
» freuses, qui poussent des cris et des gémisse-
» mens effroyables. Là, se présentent à son
» esprit épouvanté, des juges, des bourreaux,
» des tourmens, enfin des abîmes et des ca-
» vernes pleines de misères et de douleurs. »

Encore si la superstition n'enfantait que les craintes, elle ne nuirait qu'aux cervelles étroites. Mais elle a causé tant de maux à l'humanité entière ! Elle a élevé les hérésies, les schismes, les guerres de parti, les tribunaux secrets, les inquisitions, les *Auto-da-fé*, les croisades ; elle a allumé, dans toute la terre et dans tous les siècles, des bûchers perpétuels contre la liberté de la pensée ; elle a inspiré les ravages,

les assassinats, les régicides, la destruction des Indiens, le carnage des Albigeois, l'extinction d'une multitude de Juifs, les prescriptions multipliées, les persécutions; et, sans sortir de France, ce massacre de la Saint-Barthélemy, ce jour d'épouvantable mémoire, ce crime inouï, dans le reste des annales du monde, tramé, médité, préparé pendant deux années entières, qui se consumma dans Paris, dans la plupart de nos grandes villes, dans le palais de nos rois. « Je n'ai pas la force d'en dire davantage, ajoute un philosophe du dernier siècle : » lorsque Agamemnon vit entrer sa fille dans la » forêt où elle devait être immolée, il se cou- » vrit le visage du pan de sa robe... Un homme » a osé entreprendre l'apologie de cette jour- » née exécration. Lecteur, si l'ouvrage de cet » homme de sang te tombe jamais sous la main, » dis à DIEU, avec moi : O DIEU ! garantis-moi » d'habiter avec ses pareils sous le même toit. »

Voilà les fruits de la superstition, sans parler de tout ce qui n'est point du ressort de cet ouvrage; et c'en est assez, je crois, pour qu'on s'efforce de la détruire. Aussi tous les grands hommes, quelques pères de l'église, et plusieurs conciles l'ont-ils condamnée ouvertement.

De quelque côté que l'on se tourne , dit Cicéron , on ne trouve que superstitions. Si vous écoutez un devin , si vous entendez un mot de présage , si vous faites un sacrifice , si vous donnez attention au vol d'un oiseau , si vous voyez un diseur de bonne fortune ou un aruspice , s'il fait des éclairs , s'il tonne , si la foudre tombe quelque part , si vous réfléchissez sur vos songes , vous ne pourrez jamais être tranquilles , et les craintes vous tourmenteront sans relâche. Laissez donc à la religion tous ses droits , mais arrachez toutes les racines de la superstition (1).

Le divin Platon , dans son traité des lois , veut qu'on chasse les magiciens de la société , après qu'on les aura sévèrement punis (2) , non du mal qu'ils peuvent opérer par la vertu de leurs prétendus charmes , mais de celui qu'ils voudraient faire. Ceux qui ont lu Sénèque , Lucien , Juvénal , Callimaque , etc. , savent quel cas ils faisaient des superstitions de leur temps. Socrate mourut , pour avoir blâmé trop ouvertement les absurdités de la religion d'Athènes.

Saint Augustin , qui met presque Socrate au rang des saints , dit que les superstitions sont

(1) *De Divin. lib. 2.*

(2) Il en exclut aussi les poètes , mais après les avoir comblés d'honneurs divins.

l'opprobre du genre humain (1); que tous les honneurs du culte ne doivent se rapporter qu'à DIEU; qu'il y a de la superstition dans la magie, dans les augures, dans les ligatures ou nouemens d'aiguillettes, dans les remèdes que la médecine condamne, dans les charmes, dans les caractères, dans les préservatifs, dans les vaines observances, dans l'astrologie judiciaire, etc.

Origène condamne aussi, avec beaucoup de force, la foi aux enchantemens, aux maléfices, aux présages, aux divinations, au chant des oiseaux, aux talismans; et il invite tous ceux qui veulent l'entendre à fuir comme l'enfer ces folies superstitieuses. Mais il pousse le zèle trop loin, lorsqu'il dit (2) que la loi de DIEU qui veut la mort des idolâtres (3), veut aussi qu'on extermine les enchanteurs, les devins et les sorciers. Quoique les sorciers, les devins et les enchanteurs ne soient que de méprisables charlatans, *il ne faut pourtant pas les brûler*. Le pape Léon X se contentait de les noter d'in-

(1) *De Verâ religione. cap. 55.*

(2) *Tract. III. in Job.*

(3) Rien ne prouve, dans la vie de Jésus-Christ, qu'il soit venu apporter la mort à personne. Mais on trouve, dans un de nos livres saints : *Ne patiaris maleficos in terrâ vivere*. Reste à savoir comment on expliquera *maleficos*.

famie , et de les enfermer en cas d'opiniâtreté.

Le quatrième concile de Carthage exclut de l'assemblée des fidèles tous ceux qui observent les superstitions. Le concile provincial qui se tint à Toulouse en 1590 , ordonne aux confesseurs et aux prédicateurs de déraciner , par de fréquentes exhortations et par des raisons solides , les pratiques superstitieuses que l'ignorance a introduites dans la religion. Le concile de Trente , après avoir parlé de diverses erreurs , enjoint formellement aux évêques de défendre aux fidèles tout ce qui peut les porter à la superstition (1) , etc.

Enfin , plusieurs grands hommes des derniers siècles ont pris à tâche de renverser le monstrueux édifice des superstitions. Ils l'ont attaqué par la force des raisonnemens , par des argumens irrésistibles , par le bon sens , par le ridicule. Ils en ont montré le néant. Ils ont démasqué l'erreur à tous les yeux qui ont voulu s'ouvrir. Mais le plus grand nombre s'est fait une loi de rester dans l'aveuglement ; et , malgré les efforts de la saine philosophie (2) , pour étein-

(1) *Quæ ad superstitionem spectant , tanquàm scandala prohibeant. etc.* Decret. de purgatorio.

(2) Je n'entends point , par *philosophie* , ce sophisme exagéré qui se fait un jeu de déchirer la religion et de braver

dre les torches de la superstition, c'est un feu qui fume encore et qui est loin d'être entièrement étouffé. Je l'ai vu dans l'esprit du peuple qu'il dévore et qu'il égare ; je l'ai vu chez les grands ; je l'ai vu chez des gens éclairés : j'en pourrais citer un, qui a donné au public des ouvrages estimés, et qui, nouveau don Quichotte, se montre sage et plein de jugement, pourvu qu'il ne parle pas de l'alchimie. La pierre philosophale est désormais son unique étude ; et après vingt ans de recherches, il possède déjà, si on l'en veut croire, l'*élixir de vie*, qui lui assure une existence de plusieurs siècles. Cependant il est goutteux, infirme, d'une santé extrêmement faible ; et il n'a pas cinquante ans.

Un autre, assez connu par un bon livre de mathématiques, se plonge dans la cabale, et croit aux esprits élémentaires, à la puissance des mots mystiques, aux révélations, aux extases ; il assure que les salamandres, les sylphes, les ondins, les gnomes, sont à ses or-

les mœurs ; je ne reconnais point pour *philosophes* ces tristes orgueilleux qui ont pris le mot de *sages*, et qui se croient, dans leur esprit, aussi grands que des divinités. J'entends par *philosophie*, ce que les anciens attachaient à ce mot : *l'amour de la sagesse*.

dres, et que son âme a déjà trois fois abandonné son corps, pour s'élever au niveau de ces intelligences spirituelles ; mais en même temps, il avoue qu'il n'a vu les hôtes des éléments, que pendant son sommeil, et qu'il ne peut se rappeler qu'imparfaitement la forme des esprits avec qui il a conversé dans ses extases. (1)

Ces gens-là sont des fous, dira-t-on ; mais ceux qui soutiennent que les histoires de revenans sont véritables, que toutes les possessions sont authentiques ; que les sorciers existent et peuvent exister, parce que des historiens graves l'affirment, et que leur grand'mère y a cru ; ceux que les songes rendent gais ou tristes, suivant ce qu'ils leur présagent ; ceux qui consultent les diseuses de bonne aventure, qui tournent la roue de fortune, qui se font tirer les cartes, qui croient aux amulettes, qui crai-

(1) Le même homme (si toute fois il trouve un libraire, car les gnomes ne l'ont point enrichi) se dispose à faire imprimer un ouvrage cabalistique, en trois gros volumes in-8., où il prouve, par des argumens admirables, que l'homme peut commercer avec les esprits, que les élémens en sont peuplés, qu'ils ont été créés pour nous, et qu'après notre mort, nous passerons trois mille ans, ni plus ni moins, dans leur compagnie, avant d'entrer en paradis.

gnent le nouement de l'aiguillette et les philtres amoureux ; ceux qui n'entreprennent rien le vendredi , qui s'effraient quand ils entendent le chien de la mort , ou le cri de la chouette , qui prennent des billets de loterie , sur l'avis de tel ou tel rêve , tous ceux-là , parce que le nombre en est immense , sont-ils donc bien plus sages ... ?

Ainsi les lumières , que les vrais philosophes ont répandues à grands flots sur les erreurs superstitieuses , ne les ont point déracinées. Elles tyrannisent encore l'immense majorité des hommes ; et l'on peut répéter aujourd'hui ce que disait , il y a plus de cent ans , le curé Thiers , dans la préface de son traité des superstitions : « Elles sont si généralement répandues , que tel les observe qui n'y pense nullement , tel en est coupable qui ne le croit pas ; » elles entrent jusque dans les plus saintes pratiques de l'église ; et quelquefois même , ce qui est tout-à-fait déplorable , elles sont publiquement autorisées , par l'ignorance de certains ecclésiastiques , qui devraient empêcher , de toutes leurs forces , qu'elles ne prennent racine dans l'église.

» Les prédicateurs n'en parlent presque jamais , dans leurs sermons ; et ce que la plu-

» part des pasteurs en disent, dans leurs prônes, « est si vague et si indéterminé, que les peuples » n'en sont ni touchés, ni instruits. » En effet, qui n'a entendu répéter cent fois qu'il y a des jours heureux et des jours malheureux ; qu'on ne doit pas se baigner dans la canicule ; qu'on peut conjurer les nuées, en sonnant les cloches ; que le jour de Saint-Médard, lorsqu'il est pluvieux, amène trente jours de pluie ; qu'il ne faut pas couper ses ongles le vendredi ; que de deux personnes mariées ensemble, celle-là mourra la première, qui aura, dans ses noms et prénoms, un nombre impair de lettres ; que la vue d'une araignée annonce de l'argent ; que plusieurs paroissiens mourront dans la semaine quand on fait une fosse le dimanche, que c'est un bon augure pour une jeune fille, que la première personne qu'elle rencontre, le jour de l'an, ne soit pas de son sexe, etc.

La crédulité est si grande encore, que j'ai entendu, il n'y a pas long-temps, un prêtre, qui passait pour bon théologien et dirigeait un nombreux séminaire, se vanter hautement d'avoir délivré, en 1805, une jeune paysanne *possédée de trois démons du second ordre.....* Et sur deux cents personnes, à qui il parlait alors, douze ou quinze seulement doutaient

en silence de sa véracité. J'ai connu, dans un village des Ardennes, deux hommes, maintenant bien portans, qui ont boité plus d'un an, pour se faire guérir à l'attouchement du saint-suaire. Et en avouant la supercherie, ils se faisaient passer pour impies, ingrats et endiablés, sans persuader ceux qui les écoutaient, de l'impuissance des reliques, et sans gâter, le moins du monde, la réputation du miracle. Que devons-nous penser des anciens prodiges, quand de nos jours on rejette la vérité, pour s'en tenir au mensonge.

Que des peuples ignorans aient été imbus d'erreurs grossières; que les Américains aient pris les Espagnols pour des démons; que les Krudner, les Adam-Muller, les Glintz, prophétisent dans les hameaux du Nord; qu'ils publient leurs visions extravagantes; que, de leur plein pouvoir, ils annoncent aux villageois effrayés la colère d'un DIEU qu'ils ne peuvent comprendre: il n'y a rien là qui doive bien étonner. Mais nous, que nous croupissons encore dans la superstition, quand nous pouvons en sortir, que nous recherchions les ténèbres, comme le hibou, quand nous pouvons, comme l'aigle, regarder le soleil: voilà ce qui passe toute imagination. Je sais qu'il se trouve en

France un petit nombre d'hommes , qui ont secoué le joug des préjugés et de l'erreur ; mais combien en peut-on compter ? un sur dix mille. Car on ne doit pas regarder comme tels ces prétendus esprits forts , qui ne croient à rien , et qui croient à tout ; ces sophistes à la mode , qui méprisent toutes les religions , qui foulent aux pieds la morale , et qui frémissent quand quelque railleur leur parle d'évoquer le diable ; ces tristes épicuriens , qui voudraient n'avoir point d'âme , qui cherchent à se persuader qu'il n'y a point de Dieu , et qui parlent de *leur destinée* ; qui se plaignent de *leur étoile* , qui consultent , avec une confiance sans bornes , la sibylle du faubourg Saint-Germain , qui se troublent , s'ils perdent trois gouttes de sang par le nez , ou s'ils se voient treize à la même table , ou s'il se trouve dans leur chambre trois flambeaux allumés. (1)

(1) Hobbes , l'honneur de l'Angleterre et l'un des plus célèbres écrivains de son siècle , Hobbes , que la liberté de sa philosophie , la nouveauté et la hardiesse de quelques-unes de ses propositions , firent passer pour athée , ce même Hobbes , dit l'auteur de sa vie , avait une peur effroyable des fantômes , de ces fantômes dont il a nié l'existence ; et sa crainte était telle qu'il n'osait demeurer seul ; quoiqu'il fût bien persuadé , disait-il , qu'il n'y a point de substance détachée de la matière.

Le plus grand nombre croit aux prodiges, parce qu'on néglige de s'éclairer, qu'on refuse de retourner sur ses pas, et qu'on ne veut point avouer qu'on a été dans l'erreur. Et quand on cherche à les en tirer, quand on leur demande ce que signifie tel ou tel prodige, les admirateurs du merveilleux vous répondent qu'on détruit, en les expliquant, les choses incompréhensibles (1)... Mais la raison se révolte contre ce qu'elle ne comprend point, et on ne croit véritablement, que quand on est persuadé.

Avant de prononcer qu'un fait est digne ou indigne de notre croyance, disoit Diderot, il faut avoir égard aux circonstances, au cours ordinaire des choses, à la nature des hommes, au nombre de cas où de pareils événemens ont été démontrés faux, à l'utilité, au but, à l'intérêt, aux passions, à l'impossibilité physique, aux monumens, à l'histoire, aux témoins, à leur caractère, en un mot, à tout ce qui peut entrer dans le calcul de la probabilité.

Et quels sont les faits que les livres de prodiges nous donnent à croire ? Par qui ont-ils

(1) *Quod tanto impendio absconditur, etiam solummodo demonstrare, destruere est.* TERTULLIAN.

été rapportés? Dans quels temps? Pour quel but?... Tous ces faits sont absurdes, impossibles, hors de la nature, racontés sur le témoignage des insensés, des visionnaires, et des bonnes femmes, par des auteurs ignorans, imbus de préjugés, ou trop faibles pour lutter contre le torrent des opinions; ces faits sont écrits, pour la plupart, dans les siècles de barbarie, et souvent pour les plus vils motifs du fanatisme, ou de l'esprit de domination, pour épouvanter les âmes et soumettre les peuples par la terreur.

Mais le fanatisme se flattait vainement de rendre l'homme vertueux, en le faisant trembler. Toutes les nations superstitieuses n'ont été que des hordes de barbares, et les temps de la superstition sont aussi ceux des crimes. Qu'on prêche le DIEU de clémence à un Tartare, qu'on l'instruise d'exemples, qu'on adoucisse ses mœurs, on en fera peut-être un homme. Mais si on lui annonce un DIEU cruel, ou une vaine idole, qui échange ses faveurs pour des cérémonies ridicules, sa barbarie ne fera que changer de nom. Marmontel n'a rien imaginé d'in vraisemblable, en faisant adorer Barthélemy de las Casas aux adorateurs du tigre.

On offre à l'homme une divinité terrible, implacable, qui punit de supplices éternels un moment de faiblesse!... Que les prosélytes de cette idée monstrueuse examinent leur conscience : ils n'y trouveront que la crainte. C'est dans des cœurs plus nobles, que le DIEU souverainement bon reçoit un culte d'amour (1). Le remords croit prévenir sa justice, en élevant des monastères, avec les dépouilles de la veuve et les sueurs de l'indigent, en se déguisant sous un habit sacré, en achetant des pardons : DIEU ne demande pas des mains pleines, mais des mains pures. DIEU pardonne à un repentir sincère : il méprise les coups de fouets des moines,

(1) Il y a encore sur les opinions qu'on se fait de la Divinité une foule de choses inconcevables. — Tout le monde sait que, le jour de l'Annonciation (25 mars), l'église célèbre les vêpres, immédiatement après la messe : la moitié des chrétiens explique cette coutume, en disant que DIEU a abandonné au diable tous les enfans qui naissent ce jour-là, entre les deux offices.... — On reproche aux chrétiens des siècles barbares la persuasion où ils étaient, que DIEU ne pouvait leur envoyer qu'une mort naturelle, s'ils avaient vu par hasard une image de saint Christophe (*); et des chrétiens modernes récitent, pendant un an et un jour, les oraisons de sainte Brigitte, pour apprendre, par révélation, le moment précis de leur mort..... etc.

(*) *Christophorum videas, postea tutus eas.*

les austérités qui l'offensent et les petites orgueilleuses.

J'en ai dit assez , je pense , pour rappeler au lecteur combien de maux la superstition peut produire. Que tous les hommes éclairés se liguent donc avec moi pour l'anéantir ; que les préjugés tombent ; que l'erreur se dissipe ; que le père ne cherche plus à retenir son fils dans un austère devoir , en trompant son cœur simple et facile : les yeux de l'esprit s'ouvrent avec l'âge ; et l'on doit s'attendre à recevoir , de celui qu'on a trompé , imposture pour imposture. Conservons à notre siècle son beau nom de siècle de lumières ; dévoilons la vérité ; signalons le mensonge ; renversons la superstition ; et répétons à toute la terre que l'homme ne s'élève point à DIEU par la crainte, que le méchant , qui l'honore avec un sentiment d'effroi , ne peut se flatter de lui plaire, et qu'un père ne demande à ses enfans que leurs cœurs et leur amour.

*Oderunt peccare boni , virtutis amore ;
Oderunt peccare mali , formidine pœnæ.*

HORAT.

VISION

DE CYRANO-BERGERAC,

PROPRE A SERVIR D'INTRODUCTION

Je sortis hier à la promenade , pour dissiper les ridicules imaginations dont j'avais l'esprit rempli; et m'étant enfoncé dans un petit bois, après environ un quart d'heure de chemin, j'aperçus un manche à balai qui se vint mettre entre mes jambes à califourchon, et bon gré malgré que j'en eusse, je me sentis envolé par le vague de l'air.

Bientôt, sans me souvenir de la route de mon enlèvement, je me trouvai sur mes pieds, au milieu d'un désert, où ne se rencontrait aucun sentier; je repassai cent fois sur mes brisées : cette solitude était pour moi un nouveau monde. Je résolus de pénétrer plus loin; mais sans apercevoir aucun obstacle, j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient rencontrer partout que l'impossibilité de passer outre. A la fin, fort harassé je tombai sur mes genoux; et ce qui m'étonna davantage, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel, avec un feu bluetant; la lune était en son plein, mais beaucoup plus

pâle qu'à l'ordinaire. Elle s'éclipsa trois fois, et trois fois dépassa son cercle. Les vents étaient paralysés; les fontaines étaient muettes; les oiseaux avaient oublié leur ramage; les poissons se croyaient enchassés dans du verre; tous les animaux n'avaient de mouvemens que ce qu'il leur en fallait pour trembler. L'horreur d'un silence effroyable régnait partout, et partout la nature semblait être en suspens de quelque grande aventure.

Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horison paraissait agitée, quand, au clair de lune, je vis sortir du fond d'une caverne, un grand et vénérable vieillard vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules; il avait sur la tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture, tissée de fougère de mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur, était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi-morte; et autour de son cou, un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, et à la droite une houssine de sureau en sève, dont le bout était ferré d'un mélange de tous les métaux, il baisa le pied de sa grotte; puis, après s'être déchaussé, arrachant en grommelant certains mots, du creux de sa poitrine, il s'approcha à reculons d'un

gros chêne , à quatre pas duquel il creusa trois cercles l'un dans l'autre : la nature , obéissant aux ordres du nécromancien , prenait d'elle-même , en frémissant , les figures qu'il voulait y tracer.

Il y grava les noms des intelligences , tant du siècle que de l'année , de la saison , du mois , de la semaine , du jour et de l'heure. Ensuite il posa son vase au milieu des cercles , le découvrit , mit le bout de sa baguette entre ses dents , se coucha , la face tournée vers l'orient , et s'endormit. Peu après , j'aperçus tomber dans le vase cinq grains de fougère. Il les prit tous , quand il fut éveillé ; en mit deux dans ses oreilles , un dans sa bouche , replongea le quatrième dans le vase , et jeta le cinquième hors des cercles.

Mais à peine celui-là fut-il parti de sa main , que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure , tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un chat-huant , un renard et une taupe qui aussitôt entrèrent dans les cercles , en jetant un formidable cri. Il leur fendit l'estomac , avec un couteau d'airain , puis leur ayant arraché le cœur , il les enveloppa , chacun dans trois feuilles de laurier , et les avala. Il sépara le foie qu'il épreignit dans un vase de figure hexagone : cela fini , il commença les fumigations ; il mêla la rosée et le sang dans un bassin , il y trempa un gant de parchemin vierge qu'il mit à sa main droite , et , après quatre ou cinq hurlemens horribles , il fer-

ma les yeux et commença les invocations. Il ne remuait presque point les lèvres; j'entendais néanmoins, dans sa gorge, un bruissement comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, et de fois à autre il attachait attentivement la vue sur l'ongle de l'index de sa main gauche. Il avait le visage enflammé, et se tourmentait fort. Après plusieurs contorsions effroyables, il tomba en gémissant sur les genoux; mais aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons; ce vent semblait tâcher à le faire sortir des cercles. Mais n'en ayant pu venir à bout, les trois ronds tournèrent sur lui. Ce prodige fut suivi d'une grêle, rouge comme du sang, et d'un torrent de feu qui se divisait en globes, dont chacun se fendait en éclairs, avec un grand coup de tonnerre.

Bientôt une lumière blanche et claire dissipa ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, la gauche sur un lynx, qui donna au magicien trois phioles, pleines de je ne sais quelles liqueurs. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au-devant de sa tête, les deux autres aux tempes; il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le fantôme, et puis tout disparut.

Alors, le soleil se remontra, et les étoiles reprirent la couleur du ciel. Je m'allais remettre en chemin, pour retrouver mon village; mais, sur ces entrefaites, le sorcier m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plutôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide, que mes doigts en demeurèrent fort long-temps engourdis. Il n'ouvrit ni la bouche, ni les yeux; et, dans ce profond silence, il me conduisit, à travers des masure, sous les effroyables ruines d'un vieux château inhabité, où les siècles, depuis mille ans, travaillent à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés: vante-toi, me dit-il en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, dont l'âme, par métempsycose, est celle qui jadis animait le savant Zoroastre, prince des Bactriens. Depuis que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici, par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans, j'avale une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit, et restitue à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois phioles que ma présentées le roi des démons ignés, la première en est pleine; la seconde, de poudre de projection; et la troisième, d'huile de talc. Au reste, tu me dois de la reconnaissance, puisqu'entre tous les mortels, je t'ai

choisi pour assister à des mystères, que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans.

Après ces paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent, je me trouvai sur mon lit, et je m'aperçus que toute cette vision n'était qu'un songe.

(*Tiré de la lettre pour les sorciers.*)

DICTIONNAIRE INFERNAL.

A

ADRAMELECK, — Grand chancelier des enfers, président du haut conseil des diables. (Suivant les *Démonomanes*.)

AGRIPPA. — Henri Corneille Agrippa , l'un des plus grands hommes de son siècle, naquit à Cologne en 1486, d'une famille noble et ancienne; il vécut errant et malheureux, et mourut à l'hôpital de Grenoble.

Ses lumières causèrent ses malheurs; il était trop instruit pour le temps où il parut; on l'accusa de sorcellerie, et plus d'une fois il fut obligé de fuir pour se soustraire aux mauvais traitemens de la populace ignorante, qui débitait sur son compte une foule d'absurdités.

De graves historiens n'ont pas rougi d'écrire que dans ses voyages il payait ses hôtes en monnaie fort bonne en apparence, mais qui se changeait, au bout de quelques jours, en petits morceaux de corne ou de coquille.

Tandis qu'il professait à Louvain, un de ses écoliers, lisant un livre de conjurations, fut étranglé par le diable. Agrippa, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être l'auteur de cette mort, parce qu'elle était arrivée chez lui, commanda au malin esprit de rentrer dans le corps, et de le faire marcher sept ou huit jours sur la place publique, avant de le quitter. Le diable obéit, et laissa le corps chez les parens du jeune homme.

On ne peut nier, dit Thevet, qu'Agrippa n'ait été ensorcelé de la plus fine et exécrationnable magie qu'on puisse imaginer, et de laquelle, au vu et au su de chacun, il a fait profession évidente. Il était si subtil, qu'il *grippait*, de ses mains podagres et crochues, des trésors que beaucoup de vaillans capitaines ne pouvaient gagner par le cliquetis de leurs armes et leurs combats furieux. Il composa le livre de la Philosophie occulte, censuré par les chrétiens, pour lequel il fut chassé de la Flandre, où il ne put dorénavant être souffert; de manière qu'il prit la route d'Italie, qu'il empoisonna tellement, que plusieurs gens de bien lui donnèrent encore la chasse, et il n'eut rien de plus hâtif que de se retirer à Dôle. Enfin il se rendit à Lyon, dénué de facultés; il y employa toutes sortes de moyens pour vivoter, remuant le mieux qu'il pouvait la queue du bâton; mais il gagnait si peu, qu'il mourut en un chétif cabaret, abhorré de tout le monde, et détesté comme un magicien maudit, parce que toujours il menait en sa compagnie un diable sous la figure d'un chien noir.

Paul Jove ajoutè qu'aux approches de la mort , comme on le pressait de se repentir , il ôta à ce chien un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques , et lui dit *Va-t'en , malheureuse bête , tu as causé ma perte !...* Qu'alors le chien prit aussitôt la fuite vers la rivière , s'y jeta , la tête en avant , et n'en sortit point.

Wierius , qui fut disciple d'Agrippa , dit qu'en effet il avait constamment deux chiens dans son étude ; et c'était , au quinzième siècle , une preuve qu'on était sorcier , et intimement lié avec le diable , quand on vivait retiré , ou qu'on montrait de l'attachement pour un animal quelconque.

C'était d'ailleurs une consolation pour les sots , que de pouvoir rabaisser ou avilir un homme , dont ils ne pouvaient atteindre la hauteur. Dans les siècles de l'ignorance , et avant le rétablissement des lettres , dit le savant Naudé , ceux qui s'amusaient à les cultiver étaient réputés *grammairiens* et *hérétiques* ; ceux qui pénétraient davantage dans les causes de la nature , passaient pour *irreligieux* ; celui qui entendait la langue hébraïque était pris pour un *juif* , et ceux qui recherchaient les mathématiques et les sciences moins communes , étaient soupçonnés comme *enchanteurs* et *magiciens*.

AIGUILLETTE. — Le nouement de l'aiguillette était connu des anciens aussi-bien que des modernes , et a rendu de tous temps les sorcières redoutables aux nouveaux époux. Mais jamais ce maléfice ne fat

plus fréquent qu'au seizième siècle, qui fut en même temps le siècle des exorcismes, des bûchers, des charmes, de la magie et des sorciers.

Le nouement de l'aiguillette devient si commun, écrit Delancre, qu'il n'y a guère d'hommes qui s'osent marier qu'à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons que le plus rusé n'y comprend rien. Tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme, ou pour tous les deux. Ici c'est pour un jour, là pour un mois, ailleurs pour un an. L'un aime et est haï; les époux se mordent et s'égratignent, quand ce vient aux embrassemens; ou bien, le diable interpose entre eux un fantôme, qui les empêche de se joindre; la chaleur s'éteint dans les reins; le mari ne peut achever l'œuvre; les principes de la génération ne se trouvent plus à leur place.... Tous ces maléfices sont de l'invention du diable, et n'excèdent ni ses forces ni son industrie. Il en a donné le secret à ses suppôts, qui n'y vont pas de main-morte, et font passer de bien mauvaises nuits à ceux qu'ils affligent.

Lorsque le mariage ne pouvait se consommer, ou parce que l'époux était usé, ou parce que la femme était mal conformée, ou pour mille autres causes, même pour cette impuissance temporaire dont parle Montaigne, qui n'est produite que par la trop grande passion, on publiait aussitôt que le couple malheureux était ensorcelé. On attribuait alors aux sorciers tous les accidens qu'on ne comprenait point, sans se donner la peine d'en chercher la véritable cause. Mais

le plus souvent , l'impuissance n'était occasionée que par la peur du maléfice , qui frappait les esprits et affaiblissait les organes ; et cet état alarmant ne cessait que quand la sorcière soupçonnée voulait bien guérir l'imagination du malade , en lui disant qu'elle le restituait.

— Une nouvelle épousée de Niort , dit Bodin , accusa sa voisine de l'avoir liée. Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours , elle commença à s'y ennuyer , et s'avisa de faire dire aux mariés de coucher ensemble. Dès lors ils furent déliés et la sorcière lâchée.

— Hérodote raconte qu'Amasis , roi d'Égypte , fut lié et empêché de connaître Laodicée son épouse , jusqu'à ce qu'il fût délié par les charmes et imprécations solennelles de la magie.

— Justine , femme de l'empereur Marc-Aurèle , étant devenue folle d'amour pour un gladiateur nerveux et puissant , qu'elle avait vu combattre nu , se trouva liée avec son mari , dit Delancre , et les Chaldéens consultés opinèrent qu'il fallait tuer le gladiateur , et donner son sang à boire à l'impératrice. On le fit , et elle guérit du charme.

— Le roi Théodoric eut aussi l'aiguillette nouée , et ne put consommer son mariage. Jean de Bohème fut obligé de divorcer pour le même sujet , après avoir inutilement essayé de connaître sa femme , pendant trois longues années.

On raconte une foule de traits d'impuissance semblable , qu'on ne croit plus maintenant que dans

quelques villages. Les moyens qu'on employait pour jeter ou détruire le maléfice de l'aiguillette, prouvent assez la sottise de ceux qui l'ont tant redouté.

Nouement de l'aiguillette. — Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier, et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge, avec un lacet de fil blanc, et le mari sera aussi impuissant qu'un châtré, à l'acte de Vénus (1).

Contre l'aiguillette nouée. — On prévient ce maléfice en portant un anneau, dans lequel soit enchâssé l'œil droit d'une belette; ou en mettant du sel dans sa poche, lorsqu'on sort du lit pour aller à l'autel; ou, selon Pline, en frottant de graisse de loup le seuil et les poteaux de la porte, qui ferme la chambre à coucher des époux.

Quand on a le malheur d'être noué sans avoir songé à s'en garantir, qu'on étende les nouveaux mariés nus à terre. L'époux baisera le gros doigt du pied gauche de la mariée; la femme, le gros doigt du pied droit du mari. Ils feront ensuite un signe de croix avec la main, et un autre avec le talon (2).

Il y a encore plusieurs moyens aussi singuliers, mais moins faciles que ceux-ci; on était sûr de se tirer d'embarras en les employant, et la vertu de ces cérémonies n'était contestée que par une mé-

(1) Le petit Albert.

(2) Thiers.

eréance impardonnable. On ne voit pourtant pas clairement quelle influence peuvent avoir un lacet de fil blanc et une verge de loup sur l'acte conjugal, ni comment il se peut faire que l'œil d'une belette répare des forces perdues.

Les auteurs qui ont écrit là-dessus parlent ensuite d'un autre maléfice, à la vérité plus rare et moins connu, qui empêche d'uriner. Celui-là s'appelle *cheviller* les gens. J'en ai connu un, dit Wecker, qui en mourut (Il est vrai qu'il avait la pierre). Et le diable, qui parfois aime à se divertir, chevilla un jour la seringue d'un apothicaire, si l'on en croit la Légende dorée, en fourrant invisiblement sa queue dans le piston. On s'en aperçut à ce que l'eau ne voulut pas sortir, pour le soulagement d'un malade qui était un grand pécheur.

AJOURNEMENT. — Ferdinand III, roi d'Espagne, croyant avoir à se plaindre de deux braves gentilshommes, les condamna à mort, quoiqu'innocens. Ils entendirent leur sentence avec beaucoup de fermeté; mais lorsqu'ils furent sur l'échafaud, ils sommèrent l'injuste monarque de comparaître, dans trente jours, devant le tribunal de Dieu; et Ferdinand mourut le trentième jour (1).

— François, duc de Bretagne, craignant que son frère ne cherchât à lui disputer le trône, le fit assassiner comme il revenait d'Angleterre. Le prince, en

(1) Ritius.

mourant , ajourna son meurtrier devant Dieu ; et le duc mourut au bout de l'année , le jour désigné par sa victime (1)

Les écrivains superstitieux rapportent plusieurs ajournemens pareils à ceux-ci , mais s'il s'en trouve quelques-uns dont on puisse prouver l'accomplissement , on doit l'attribuer au hasard , ou à une main vendue , ou à l'imagination frappée. Dieu ne change pas ses décrets éternels pour se plier aux caprices d'un homme qui respire la vengeance. (Voyez *Templiers.*)

ALASTOR ; — Démon cruel et sévère , grand exécuteur des sentences du monarque infernal.

ALBERT-LE-GRAND. — Albert-le-Grand , né dans la Souabe , à Lawigen , sur le Danube , en 1205 , fut , dit-on , le plus curieux de tous les hommes. Il était d'un esprit fort grossier dans sa jeunesse , il devint ensuite un des plus grands docteurs de son temps , et retomba avec l'âge dans la stupidité. Ce qui fit dire qu'il avait été métamorphosé d'âne en philosophe , et de philosophe en âne. Il mourut à Cologne , âgé de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages sont imprimés en vingt et un volumes in-fol. On met sur son compte un livre de secrets merveilleux , auquel il n'a pas eu la moindre part.

Mathieu de Luna lui attribue faussement l'inven-

(1) *Æneas Sylvius.*

tion du gros canon, de l'arquebuse et du pistolet. On ne trouve rien, dans les autres auteurs, qui puisse favoriser cette opinion.

Il travailla, selon quelques-uns, à la pierre philosophale. Mayer dit que saint Dominique en avait fait la précieuse découverte, et que ceux à qui il l'avait laissée, la communiquèrent à Albert-le-Grand, qui paya ses dettes par ce moyen, et en donna le secret à saint Thomas d'Aquin, son élève. (Voyez *Alchimie.*)

Albert-le-Grand avait une pierre marquée naturellement d'un serpent, à qui on a accordé cette vertu admirable, que si elle était mise en un lieu que les autres serpens fréquentassent, elle les attirait tous.

Comme il était insigne magicien et habile astrologue, il fit un automate qui lui servait d'oracle, et résolvait toutes les questions qu'on lui proposait. Il fut trente ans à le composer, avec des métaux bien choisis, et sous l'inspection des astres. C'est ce qu'on appelle *l'androïde d'Albert-le-Grand*. Cet automate fut brisé par saint Thomas d'Aquin, qui ne put s'accoutumer à son trop grand caquet.

On donne aussi à Virgile, au pape Sylvestre II et à Roger Bacon, de pareilles androïdes, qu'ils regardaient comme leurs oracles. Mais si l'on dit qu'Albert-le-Grand consultait son automate, on pourra dire également que le créateur consulte sa créature.

Il se peut qu'Albert-le-Grand ait fait une statue mécanique qui aura étonné dans son temps. Mais qu'aurait-on dit alors si quelqu'un eût possédé le

fameux automate de Kampile, ou les chefs-d'œuvre de Vaucanson : ce berger qui jouait du flageolet avec autant de netteté que de précision, en s'accompagnant du tambourin ; et ce canard qui croassait, volait, barbotait dans l'eau, buvait, prenait du grain, l'avalait, le digérait par dissolution, le rendait par les voies ordinaires, qui imitait enfin tous les mouvemens d'un animal vivant ?....

ALCHIMIE. — L'alchimie, qui s'appelle aussi *philosophie hermétique*, est cette partie éminente de la chimie qui s'occupe de transmuier les métaux.

Le secret chimérique de faire de l'or a été en vogue parmi les Chinois, long-temps avant qu'on en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magnifiques, de la sémence d'or et de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets, non-seulement de l'or, mais encore un remède spécifique et universel, qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

Zozime, qui vivait au commencement du cinquième siècle, est un des premiers parmi nous qui ait écrit sur l'art de faire de l'or et de l'argent, ou la manière de fabriquer la pierre philosophale.

Cette précieuse pierre, qu'on appelle aussi élixir universel, eau du soleil, poudre de projection, qu'on a tant cherchée, et qu'on n'a jamais pu découvrir, procurerait à celui qui aurait le bonheur de la posséder, des richesses incompréhensibles, une santé

toujours florissante, une vie exempte de toutes sortes de maladies, et même, au sentiment de plus d'un cabaliste, l'immortalité. Il ne trouverait rien qui lui pût résister, ni qui l'empêchât de faire universellement tout ce que bon lui semblerait, et serait comme un dieu sur la terre.

Pour faire ce grand œuvre, il faut de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de l'eau, de la terre et de l'air; auxquels on joint un œuf de coq, du crachat, de l'urine et des excréments humains. Un philosophe a dit avec raison, que la pierre philosophale était une salade, et qu'il y fallait du sel, de l'huile et du vinaigre.

Comme le possesseur de cette pierre serait le plus glorieux, le plus puissant, le plus riche et le plus heureux des mortels; qu'il convertirait à son gré tout en or, et jouirait de tous les agréments de la vie, on ne doit pas s'étonner si tant de gens ont passé leur vie dans les fourneaux pour la découvrir. L'empereur Rodolphe n'avait rien plus à cœur que cette inutile recherche. Le roi d'Espagne, Philippe II, employa des sommes immenses à faire travailler les chimistes aux conversions des métaux, sans en rien tirer. Tous ceux qui ont marché sur leurs traces n'ont pas eu plus de succès, de sorte qu'on ne sait pas encore quelle est la couleur et la forme de la pierre philosophale.

Les alchimistes soutiennent que plusieurs sages l'ont possédée, entre autres Salomon, et surtout le fameux Paracelse. La boîte de Pandore, la toison

d'or de Jason, le caillou de Sisyphe, la cuisse d'or de Pythagore, ne sont, selon eux, que le grand œuvre. D'autres prétendent qu'on ne peut posséder ce secret que par les secours de la magie, et que le démon qui l'enseigne se nomme *le Démon barbu*.

— Jean Gauthier, baron de Plumerolles, se vantait de savoir faire de l'or. Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner 120,000 livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque. On courut à sa poursuite; on l'attrapa, et il fut pendu.

— En 1616, le gouvernement français donna de même, à Guy de Crusembourg, 20,000 écus pour travailler, dans la Bastille, à faire de l'or. Il s'évada au bout de trois semaines, avec les 20,000 écus, et ne reparut plus en France.

— Un rose-croix, passant à Sédan, donna à Henri I^{er}, prince de Bouillon, le secret de faire de l'or, qui consistait à faire fondre dans un creuset un grain d'une poudre rouge qu'il lui remit, avec quelques onces de litharge.

Le prince fit l'opération devant le charlatan, et tira trois onces d'or, pour trois grains de cette poudre; il fut encore plus ravi qu'étonné; et l'adepte, pour achever de le séduire, lui fit présent de toute sa poudre transmutante. Il y en avait trois cent mille grains. Le prince crut posséder trois cent mille onces d'or. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien; le duc de Bouillon lui donna 40,000 écus, et le renvoya avec honneur.

Mais comme, en arrivant à Sedan, le charlatan avait fait acheter toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de cette ville, et l'avait fait revendre ensuite, chargée de quelques onces d'or; quand cette litharge fut épuisée, le prince ne fit plus d'or, ne vit plus le rose-croix, et en fut pour ses 40,000 écus.

— Un autre adepte, qui se disait de même possesseur de la pierre philosophale, demandait une récompense à Léon X. Ce pape, le protecteur des arts, trouva sa réclamation juste, et lui dit de revenir le lendemain. Le charlatan se flattait déjà de la plus brillante fortune; mais Léon lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

ALCORAN. — Ce mot, en arabe, signifie *le livre par excellence*. C'est le code des musulmans. Toutes leurs lois, civiles et religieuses, se trouvent rassemblées dans l'Alcoran, avec leur culte, leur paradis et leur doctrine.

Les musulmans croient, comme article de foi, que l'ange Gabriel apporta à leur prophète, pendant le cours de vingt-trois ans, tout ce qui est contenu dans l'Alcoran, verset à verset, écrit sur un parchemin, fait de la peau du bélier qu'Abraham immola à la place de son fils Isaac.

Tout l'alcoran doit être écrit sur le linge du grand vizir; souvent il ne l'est pas dans son cœur.

ALECTRYOMANCIE. — Divination par le moyen du coq.

On traçait un cercle sur la terre, on le partageait en vingt-quatre espaces égaux, dans chacun desquels on figurait une des lettres de l'alphabet, et, sur chaque lettre, on mettait un grain d'orge ou de blé. Cela fait, on plaçait au milieu du cercle un coq fait à ce manège; on observait soigneusement sur quelles lettres il enlevait le grain, et de ces lettres rassemblées on formait un mot, qui servait de réponse à ce qu'on cherchait à connaître.

— Jamblique, voulant savoir qui succéderait à l'empereur Valens, employa ce moyen. Le coq tira les lettres THEOD.... L'empereur, instruit de la prophétie, fit mourir une centaine de sorciers, et tous les hommes de considération, dont le nom commençait par les lettres prédites. Néanmoins il eut pour successeur Théodose (1).

Cette divination était fort en usage chez les Grecs et chez les Romains, et on a cité souvent le trait que je viens de rapporter pour prouver qu'elle était sûre, quoique ce soit peut-être la seule fois qu'elle ait été justifiée par l'événement. D'ailleurs, cette prédiction répandue devait nécessairement éveiller l'ambition, frapper les esprits crédules, et pouvait placer sur le trône un homme qui, sans cela, n'eût jamais songé à y monter.

Quelques paysans emploient encore une espèce de

(1) Bodin.

divination par les grains. Voici comment cela se pratique. On met douze grains de blé sur un foyer bien net et bien chaud, en leur donnant les noms des douze mois de l'année. Les grains qui brûlent annoncent cherté de grain, dans les mois qu'ils désignent.

ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, célèbre imposteur, né en Paphlagonie, au deuxième siècle.

Comme les poètes avaient débité qu'Esculape se montrait sous la forme d'un serpent, Alexandre résolut de profiter de la crédulité populaire, pour usurper le titre d'homme inspiré. Il s'associa un Byzantin artificieux, nommé Croconas, et courut avec lui les provinces de l'empire romain. Il y avait en Macédoine des serpens extrêmement doux, et les Macédoniens savaient les rendre si familiers, qu'ils tétaient les femmes et jouaient avec les enfans, sans leur faire aucun mal. Alexandre étudia leur méthode, et éleva un de ces animaux, pour établir dans sa patrie un culte qui pût y attirer les offrandes des nations.

Les deux imposteurs passèrent à Chalcédoine ; là, ils cachèrent dans un vieux temple d'Apollon, qu'on démolissait, quelques lames de cuivre, où ils écrivirent qu'Esculape avait résolu de se fixer dans le bourg d'Abonus, en Paphlagonie.

Ces lames furent bientôt découvertes : Croconas, comme le plus éloquent, prêcha cette prophétie dans toute l'Asie-Mineure, et surtout dans la contrée qui

allait être honorée de la présence du dieu de la santé; tandis qu'Alexandre, vêtu en prêtre de Cybèle, annonçait un oracle de la sibylle, portant qu'il allait venir de Sinople, sur le Pont-Euxin, un libérateur d'Ausonie; et, pour donner plus de poids à ses promesses, il se servait de termes mystiques et inintelligibles, mêlant la langue juive avec la grecque et la latine, qu'il prononçait d'un ton plein d'enthousiasme, ce qui faisait croire qu'il était saisi d'une fureur divine : ses contorsions étaient effrayantes; sa bouche vomissait une écume abondante, par le moyen d'une racine qui provoquait les humeurs.

Les Paphlagoniens s'empressèrent de construire un temple digne du dieu qui leur donnait la préférence; et, tandis qu'on en jette les fondemens, Alexandre cache, dans la fontaine sacrée, un œuf, où était renfermé un serpent qui venait de naître. Il se rend ensuite dans la place publique, ceint d'une écharpe d'or. Ses pas étaient chancelans comme s'il eût été transporté d'une ivresse mystérieuse, ses yeux respiraient la fureur, sa bouche était écumante et ses cheveux épars, à la manière des prêtres de Cybèle. Il monte sur l'autel, il exalte la prospérité dont le peuple va jouir; la multitude l'écoute avec un respect religieux; bientôt chacun se prosterne et fait des vœux au dieu qu'on attend.

Quand il voit les imaginations embrasées du feu de son fanatisme, il entonne un hymne en l'honneur d'Esculape, qu'il invite de se montrer à l'assemblée.

Il enfonce en même temps un vase dans l'eau, d'où il tire un œuf, et s'écrie : *Peuple, voici votre dieu!* Il le casse, et l'on en voit sortir un petit serpent.

Tout le monde est frappé d'un étonnement stupide; l'un demande la santé, l'autre les honneurs et les richesses. Alexandre, enhardi par ses succès, fait annoncer le lendemain que le dieu qu'ils avaient vu si petit la veille, avait repris sa grandeur naturelle.

Les Paphlagoniens courent en foule admirer ce prodige; ils trouvent l'imposteur couché sur un lit, et vêtu de son habit de prophète. Le serpent apprivoisé était entortillé à son cou, et semblait le caresser. Il n'en laissait voir que la queue, et substituait à la tête une tête de dragon, artistement fabriquée, dont il dirigeait la mâchoire à son gré, par le moyen d'un crin de cheval.

Cette imposture illustra la Paphlagonie, où chacun vint en foule apporter ses offrandes. Croconas, son complice, partageait avec lui les applaudissemens du vulgaire, lorsqu'il mourut à Chalcédoine, de la morsure d'une vipère.

Alexandre, destitué de l'appui d'un imposteur plus adroit que lui, n'en soutint pas moins sa réputation; les imaginations étaient ébranlées, les yeux fascinés réalisèrent tous les fantômes. Sa renommée s'étendit jusqu'à Rome, où il fut appelé par Marc-Aurèle, en 174. L'accueil que lui fit cet empereur philosophe, lui acquit la confiance des courtisans et du peuple. On le révéra comme le dispensateur de

l'immortalité, parce qu'il promettait à tous de prolonger leur vie au-delà du terme ordinaire.

Il prédit qu'il vivrait cent cinquante ans, et qu'alors il serait frappé de la foudre; il était de son intérêt de faire croire qu'il mourrait par un accident, pour ne pas décrier les promesses qu'il faisait aux autres, de prolonger leur existence. Ses prédictions furent démenties par l'événement; il mourut d'un ulcère à l'âge de soixante-dix ans.

Tels sont le plus souvent les inspirés, et les prétendus faiseurs de miracles.

ALMANACH. — Nos ancêtres traçaient le cours des lunes, pour toute l'année, sur un petit morceau de bois carré, qu'ils appelaient *al monagt*. Telles sont, selon quelques auteurs, l'origine et l'étymologie des almanachs.

— Bayle rapporte, dans son Dictionnaire, l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il se rencontre des hasards puérils, qui éblouissent les petits esprits sur la vanité de l'astrologie, et les empêchent de la condamner absolument.

Marcellus, professeur de rhétorique au collège de Lisieux, avait composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet, au siège de Lens. Il était près de le réciter en public, quand un vieux docteur courut représenter au recteur de l'université que le maréchal était mort dans la religion prétendue réformée, et que son oraison funèbre ne devait pas se prononcer dans une université ca-

tholique. Le recteur convoqua une assemblée pour en décider ; il y fut résolu , à la pluralité des voix , que le vieux docteur avait raison , et on alla sur-le-champ défendre à Marcellus de prononcer son panégyrique.

Pendant que les sages gémissaient intérieurement sur cette défense , les astrologues triomphaient , faisant observer à tout le monde que , dans l'almanach du célèbre Larrivey pour cette année 1648 , entre autres prédictions , il se trouvait écrit en gros caractère : *Latin perdu.*

AME. —

*Non omnis moriar , multa que pars mei
Vitabit libitinam.* HORAT.

Tous les peuples ont reconnu l'immortalité de l'âme , et les hordes les plus barbares ne l'ont jamais été assez pour se rabaisser jusqu'à la brute. Tout nous apprend que notre âme est immortelle. La raison nous en fournit plusieurs preuves : si l'âme est spirituelle , elle est immortelle , car il n'y a de mortel que ce qui est corruptible , il n'y a de corruptible que ce qui a des parties séparées l'une de l'autre : ce qui est spirituel est indivisible ; il est donc incorruptible. Or l'âme est spirituelle , car tout ce qui pense et qui réfléchit sur les pensées est spirituel. Nous ne pouvons douter que nous ne pensions , que nous ne connaissions , que nous ne voulions , que nous ne réfléchissions : le doute si nous pensons est lui-même

une pensée. Il y a donc en nous un principe spirituel qui nous fait penser ; et ce principe est l'âme.

L'animal n'est attaché qu'à la terre ; l'homme seul élève ses regards vers un plus noble séjour. L'insecte est à sa place dans la nature ; l'homme n'est point à la sienne.

Chez certains peuples, on attachait les criminels à des cadavres, pour rendre leur mort plus affreuse : tel est ici bas le sort de l'homme ; en foulant la terre, il ne marche que sur la destruction, sur les cendres de l'homme..... Cette âme, qui n'aspire qu'à s'élever, qui est étrangère aux accidens du corps, que les vicissitudes du temps ne peuvent altérer, s'anéantirait-elle avec la matière?....

Non, la conscience, le remords, ce désir de pénétrer dans un avenir inconnu, ce respect que nous portons aux tombeaux, tout nous crie le contraire.

L'amour seul, dit Saint-Foix, aurait suffi pour établir l'idée de l'immortalité de l'âme parmi les peuples les plus sauvages : j'aimais, j'étais aimé ; la mort m'a enlevé cet objet qui m'était si cher : non, je ne saurais me persuader que je ne le reverrai plus.

Les gens qui ne s'attachent qu'à la matière, qui veulent tout juger par les yeux du corps, nient l'existence même de l'âme, parce qu'ils ne la voient point. Mais voit-on le sommeil?.... Cependant il existe.

On a cherché de tous temps à définir ce que c'est que l'âme. Selon les uns, c'est un rayon de la divinité ; selon d'autres, c'est la conscience, c'est l'esprit, c'est le sentiment des plaisirs et des peines inté-

rieures ; c'est cet espoir d'une autre vie qui ne se voit que dans l'homme ; c'est, dit l'hébreu Léon, le cerveau avec ses deux puissances, le sentiment et le mouvement volontaire ; c'est une flamme, a dit un autre.

Quelques-uns ont été plus avant, et ont voulu connaître la figure de l'âme. Un savant a prétendu qu'elle ressemblait à un vase sphérique de verre poli, qui a des yeux de tous côtés.

— Les Juifs croient, dit Hoornbéech, que les âmes ont toutes été créées ensemble avec la lumière ; et non-seulement qu'elles ont été créées ensemble, mais par paires d'une âme d'homme et d'une âme de femme ; de sorte que les mariages sont heureux, et accompagnés de douceur et de paix, lorsqu'on se marie avec l'âme à laquelle on a été accouplé dès le commencement, mais qu'ils sont malheureux dans le cas contraire. On a à lutter contre ce malheur jusqu'à ce qu'on puisse être uni, par un second mariage, à l'âme dont on a été fait le pair dans la création ; et cette rencontre est si rare !....

Ces mêmes Juifs, dans leurs cérémonies funèbres, sont persuadés que si on omettait une seule des observations et des prières prescrites, l'âme ne saurait être portée par les anges jusqu'au lit de Dieu, pour s'y reposer éternellement ; mais qu'étant obligée d'errer çà et là, elle serait rencontrée par des troupes de démons qui lui feraient souffrir mille peines. Ils disent aussi qu'avant d'entrer en paradis ou en enfer, l'âme revient pour la dernière fois dans son corps et

le fait lever sur ses pieds ; qu'alors l'ange de la mort s'approche avec une chaîne, dont la moitié est de fer et l'autre moitié de feu, et lui en donne trois coups. Au premier, il disjoint tous les os et les fait tomber confusément à terre ; au second, il les brise et les éparpille ; et au dernier, il les réduit en poudre. Les bons anges viennent ensuite et ensevelissent ces cendres.

Les Juifs croient enfin que ceux qui ne sont pas enterrés dans la terre promise ne pourront point ressusciter ; mais que toute la grâce que Dieu leur fera, ce sera de leur ouvrir quelques petites fentes, au travers desquelles ils verront le séjour des bienheureux. Le rabbin Juda, pour consoler les vrais Israélites, assure que les âmes des justes, enterrés loin du pays de Chanaan, rouleront, par de profondes cavernes que Dieu pratiquera sous terre, jusqu'à la montagne des Oliviers, d'où elles entreront en paradis.

— Chez les Si-Fans, quand le chef d'un canton est à l'agonie, on étend des fleurs et des herbes odoriférantes tout le long de sa cabane ; douze jeunes garçons et douze jeunes filles, qu'on a choisis, entrent ; et à un certain signal, chacun de ces couples travaille avec ardeur à la production d'un enfant, afin que l'âme du mourant, en quittant son corps, en trouve aussitôt un autre et ne soit pas long-temps errante.

— Il y a, parmi les Siamois, une secte qui croit que les âmes, après la mort, vont et viennent où elles veulent ; que celles des hommes qui ont bien

véu acquièrent une nouvelle force, une vigueur extraordinaire, et qu'elles poursuivent, attaquent et maltraitent celles des méchans partout où elles les rencontrent. — « Vous êtes opiniâtre, entêté comme » tous les petits génies, haineux comme un faux dé- » vot, dès qu'on vous résiste; vous m'avez perdu dans » l'esprit du roi; je vous réponds que mon âme ros- » sera bien la vôtre quand nous serons morts, » disait un Siamois de cette secte à un ministre (1).

— Les anciens croyaient que toutes les âmes pouvaient revenir, après la mort, excepté les âmes des noyés. Servius en dit la raison : c'est que l'âme, selon eux, n'était autre chose qu'un feu *qui s'éteignait dans l'eau.* (Voyez paradis.)

AMOUR. —

Ce n'est point par effort qu'on aime;
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même :
On ne l'obtient que par son choix ;
Tout reconnaît sa loi suprême ,
Lui seul ne connaît point de lois.

J.-B. ROUSSEAU.

Cependant les magiciens ont prétendu le contraire, et leur pouvoir ambitieux s'est étendu jusqu'à lui. Tout le monde connaît la vertu des philtres. Il en est qui enflamment les intestins, causent la démence et souvent la mort, mais leur force est naturelle : telles sont les mouches cantharides.

(1) Saint-Foix.

— Un Lyonnais avait épousé une femme qui ne l'aimait point, et qui s'obstinait à lui refuser les faveurs conjugales. Il lui fit avaler trois ou quatre de ces mouches pulvérisées, dans un verre de vin rouge; il s'attendait à être heureux : il fut veuf le lendemain.

— Suétone rapporte que Césonia donna à Caligula un breuvage pour s'en faire aimer; mais ce breuvage lui fit perdre l'esprit.

— Lueile, femme de Lucrèce, voulant ranimer l'amour de son mari, lui donna un philtre amoureux, dit l'historien Josèphe, et ce philtre le rendit si furieux qu'il se tua de sa propre main.

Philtres amoureux. — L'hippomanes est le plus fameux de tous les philtres. C'est un morceau de chair noire et ronde, de la grosseur d'une figue sèche, que le poulain apporte sur le front en naissant. Il fait naître l'amour quand, étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire aimer. Jean-Baptiste Porta détaille au long les surprenantes propriétés de l'hippomannes; il est fâcheux qu'on n'ait jamais pu le trouver, ni au front du poulain naissant, ni ailleurs.

Mais, si ce moyen manque, on peut encore se rendre aimable, en portant sur l'estomac la tête d'un milan; ou en faisant avaler à l'objet trop sévère le poil du bout de la queue d'un loup... Ou bien, tirez de votre sang, un vendredi du printemps, mettez-le sécher au four, réduisez-le bien en poudre fine et faites-en boire une pincée à la personne que vous

aimez. Si la première dose ne suffit pas, répétez la jusqu'au succès.

Parmi ces secrets absurdes, on en trouve de naturels, mais qu'on ne laisse pas, chez certaines gens, d'attribuer à la magie : ainsi, pour échauffer une épouse trop froide, qu'on lui fasse manger le ventre d'un lièvre bien épicié. Pour obtenir un effet contraire, dans une femme d'un tempérament opposé, qu'on lui donne un bouillon de veau, de pourpier et de laitue.

Les philtres sont en fort grand nombre et plus ridicules les uns que les autres. Les anciens les connaissaient autant que nous; et on rejetait chez eux sur les charmes magiques, les causes d'une passion violente, un amour disproportionné, le rapprochement de deux cœurs, entre qui la fortune avait mis une barrière, ou que les parens ne voulaient point unir.

—Zorobabel était si éperdu d'amour pour Aspame, sa concubine, qu'elle le souffletait comme un esclave, et lui ôtait le diadème, pour en orner sa tête, indigne d'un tel ornement, dit Delanore; elle le faisait rire et pleurer, quand bon lui semblait : *le tout par philtres et fascination*. — Les yeux de nos dames font tous les jours d'aussi grands prodiges.

Contre les philtres. — Si on est amoureux d'une personne, par quelque breuvage infernal, qu'on prenne sa chemise à deux mains, qu'on pisse par la tétière et par la manche droite, aussitôt on sera délivré du maléfice !...⁽¹⁾ (*Voyez Maléfices, Charmes*).

(1) Les admirables secrets d'Albert-le-Grand.

AMPOULE. — *Histoire de la sainte ampoule, envoyée miraculeusement du ciel à saint Remi, évêque de Reims, pour le baptême du roi Clovis.* — « Le » temps venu qu'il fallait aller au baptistère, on » prépara le chemin depuis l'hôtel du roi. Les rues » furent tendues de côté et d'autre, l'église ornée et » le baptistère parfumé de baumes et d'autres di- » verses senteurs, tellement que, par la grâce de » Dieu, le peuple pensait être rassasié des odeurs et » délices d'un paradis. Ainsi donc, le saint évêque » Remy, précédé de son clergé, avec le livre des » évangiles, les croix et les litanies, et tenant la » main du roi Clovis, suivi de la reine et du peuple, » s'achemina au lieu du baptistère. On dit qu'en y » allant, le roi lui demanda si cette belle cérémonie » était le royaume de Dieu, duquel il lui avait fait » promesse : Non, dit l'évêque, mais c'est le com- » mencement et l'entrée de la voie par laquelle on y » parvient.

» Quand ils furent arrivés au baptistère, le clerc » qui portait le chrême n'en put approcher, à cause » de la grande foule du peuple qui le retenait : telle- » ment qu'après la sanctification des fonts, il y eut » faute de chrême, Dieu le voulant ainsi. Mais le » saint évêque, haussant les yeux vers le ciel, pria » secrètement en pleurant ; et voici que incontinent » une colombe, blanche comme neige, se présenta, » portant en son bec une ampoule ou fiole, pleine » de chrême, envoyé du ciel, de qui l'odeur était » tant admirable, et la suavité tant ineffable, que

» nul des assistans jamais auparavant n'avait senti
 » la pareille. L'évêque prit cette ampoule, et après
 » qu'il eut aspersé du chrême l'eau baptismale, sou-
 » dain la colombe s'évanouit.

» Le roi, ému de si grande merveille, plein d'al-
 » légresse, incontinent renonça aux pompes et aux
 » œuvres du diable, et requit l'évêque d'être bap-
 » tisé. Alors le vénérable évêque lui dit rondement
 » et disertement : *Baisse la tête, Sicambre ; brûle ce*
 » *que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé* (1). Le
 » roi fit confession de la foi orthodoxe : puis le saint
 » évêque le plongea par trois fois dans l'eau bap-
 » tismale, sous le nom divin de la souveraine et très-
 » inséparable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et
 » l'oignit du saint chrême. Les sœurs du roi furent
 » aussi baptisées, avec trois mille hommes de l'ar-
 » mée française, sans mettre en compte les femmes
 » et les enfans. Et pouvons croire qu'en cette journée
 » les saints anges furent fort réjouis au ciel, comme
 » pareillement les hommes dévots reçurent une joie
 » grande en terre (2). »

Depuis lors, le chrême de la sainte ampoule a tou-
 jours servi au sacre de nos rois. C'est une tradition
 populaire, dans le diocèse de Reims, que la mira-
 culeuse fiole se conserve toujours pleine, quoiqu'on

(1) *Depono colla, Sicamber ; adora quod incendisti : incende quod adorasti.*

(1) Floardus : Histoire de l'église métropolitaine de Reims, traduite en français, par maître Nicolas Chesneau.

y puisé au besoin , sans lésiner , et qu'aucune main d'homme ne remplisse le vide.

La sainte ampoule fut perdue diverses fois, ou dans des guerres, ou par des accidens; mais elle revint toujours à son premier gîte, rapportée tantôt par un ange, tantôt par un pigeon blanc. On raconte que, sous le règne de Charles VII, l'arrivée des Anglais dans la ville de Reims fit disparaître la sainte ampoule, qu'on retrouva par après dans l'oreille d'un âne, pour le sacre dudit roi Charles VII. La sainte ampoule est maintenant perdue, sans qu'on sache pourquoi elle ne reparait pas, selon son ancienne et glorieuse habitude.

AMULETTE. — Préservatif superstitieux qu'on porte sur soi, auquel la crédulité donne de grandes vertus.

Les croix et les bagues de saint Hubert préservent de la morsure des loups et des chiens enragés. Un bon homme, muni d'une grande quantité de ces amulettes, qu'il vendait aux idiots, fut dévoré par des loups, en traversant les Pyrénées. Les paysans ébahis de cet événement qu'ils ne comprenaient point, conclurent de là que le marchand était apparemment un grand pécheur, puisque saint Hubert l'avait abandonné; d'autant plus que les loups n'avaient pas touché aux bagues (qui étaient de cuivre), ni aux croix (qui étaient de plomb).

Chez les anciens, les amulettes se faisaient avec certaines pierres, sur lesquelles on prononçait des pa-

roles mystérieuses. Les Chrétiens les font avec des linges, des métaux, des images, qu'ils sanctifient par l'attouchement des reliques, ou avec des morceaux de papier chargés de versets, qu'on dit de l'écriture sainte, *quand ils sont intelligibles*.

— Alexandre Alès, de la confession d'Augsbourg, né en 1500, à Edimbourg, raconte que, dans sa jeunesse, étant monté sur le sommet d'une très-haute montagne, il fit un faux pas et roula vers un précipice. Comme il était près de s'y engoutir, il se sentit transporter en un autre lieu, sans savoir par qui ni comment, et se retrouva sain et sauf, *sans contusion ni blessures*. Les uns attribuèrent ce miracle aux amulettes qu'il portait sur lui, selon la coutume des enfans de ce temps-là; pour lui, il l'attribue à la foi et aux prières de ses parens.

— Lorsque la reine de Navarre, épouse du brave don Inigo, envoya son fils au tombeau de saint Jacques de Compostelle, à qui elle l'avait consacré avant sa naissance, elle mit au cou de l'enfant un reliquaire précieux, et une amulette que son époux avait arrachée à un chevalier maure, expirant sous ses coups. La puissance de l'amulette était d'adoucir la fureur des bêtes les plus cruelles.

En traversant une forêt, une ourse enleva le petit prince des mains de sa nourrice, et l'emporta dans sa caverne; mais, loin de lui faire aucun mal, elle l'éleva avec la plus grande tendresse; il devint par la suite très-fameux, sous le nom de don Ursino, et fut reconnu de son père à qui il succéda. — Mais

la très-véridique et merveilleuse histoire de *don Ur-sino* est un roman.....

ANAGRAMME. — Il y eut des gens, surtout dans le quinzième et le seizième siècle, qui prétendaient trouver des sens cachés dans les mots qu'ils décomposaient, et une divination dans les anagrammes.

— Le cardinal de Richelieu entreprit de marier madame de Combalet, sa nièce, avec le comte de Soissons. Le gentilhomme, chargé de proposer ce mariage, reçut pour récompense un soufflet, et le comte de Soissons déclara *qu'il n'épouserait jamais les restes de ce galeux de Combalet*. Le cardinal voulut prouver au prince que la jeune veuve était encore vierge. Le principal argument dont il se servit fut l'anagramme du nom de sa nièce, qui s'appelait *Marie de Vigneros*, où l'on trouve ces mots : *Vierge de son mari*. Le prince ne se laissa point persuader par des anagrammes.

— On cite comme une anagramme heureuse celle qu'on a faite sur le meurtrier de Henri III, *Frère dit Jacques Clément*, où l'on trouve : *C'est l'enfer qui m'a créé*.

— Deux jésuites, le père *Proust* et le père *d'Orléans*, faisaient des anagrammes. Le père Proust trouva, dans le nom de son confrère : *Asne d'or*; et le père d'Orléans découvrit dans celui du père Proust : *Pur sot*.

— *César Coupé*, célèbre anagrammatiste, et fertile en bons mots contre les maris qui avaient des

femmes coquettes, en épousa une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un qui avait une revanche à prendre avec ce satirique, publia l'anagramme de son nom, ou l'on trouvait : *Cocu séparé*.

— Louis quatorzième, roi de France et de Navarre : *Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister*.—En perdant beaucoup de temps à de pareilles puérités, on trouvera des sens cachés dans toutes les phrases, puisque les mêmes lettres écrivent une foule de mots.

— Quand Louis XIII épousa l'infante Anne d'Autriche, on prouva, dit Saint-Foix, qu'il y avait entre eux une merveilleuse et très-héroïque correspondance. Le nom de *Loys de Bourbon* contient treize lettres; ce prince avait treize ans lorsque le mariage fut résolu; il était le treizième roi de France du nom de *Loys*. *Anne d'Autriche* avait aussi treize lettres en son nom; son âge était de treize ans, et treize infantes du même nom se trouvaient dans la maison d'Espagne. *Anne* et *Loys* étaient de la même taille; leur condition était égale; ils étaient nés la même année et le même mois.

— On fit une recherche à peu près semblable sur le nombre quatorze, relativement à Henri IV. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades et quatorze ans après Jésus-Christ. Il vint au monde le 14 de décembre, et mourut le 14 de mai. Il a vécu quatre fois quatorze ans, quatorze semaines,

quatorze jours. Il y a quatorze lettres dans son nom : *Henri de Bourbon*.

Les Juifs cabalistes ont fait des anagrammes la troisième partie de leur cabale. Leur but est de trouver, dans la transposition des lettres ou des mots, des sens cachés ou mystérieux.

ANE. — Divination par la tête d'âne. (Voyez *képhaléonomancie*).

ANNEAU. — Les livres de prodiges parlent quelquefois de l'anneau des voyageurs. Celui qui le portait pouvait aller de Paris à Orléans, et revenir d'Orléans à Paris, le même jour, sans éprouver la moindre fatigue. Malheureusement on en a perdu le secret.

Il y a un autre anneau merveilleux qui rend invisible. Voici la manière de le faire : on prend les poils qui se trouvent au haut de la tête de la hyène ; on les tresse ; on les porte ensuite dans le nid d'une huppe, où ils doivent rester neuf jours. Quand on a au doigt cet anneau, on est invisible ; on redevient visible en l'ôtant. Mais on doit avoir soin de le commencer un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure (1).

ANNÉE PLATONIQUE. — Deux Allemands, étant au cabaret et parlant de ce cette grande année

(1) Le petit Albert.

platonique, où toutes les choses doivent retourner à leur premier état, voulurent persuader au maître du logis, qui les écoutait attentivement, qu'il n'y avait rien de si vrai que cette révolution : de sorte, disaient-ils, que dans seize mille ans d'ici, nous serons à boire chez vous, à pareil jour, à pareille heure et dans cette même chambre; et là-dessus, ils le prièrent de leur faire crédit jusque-là. Le cabaretier leur répondit qu'il le voulait bien; mais, ajouta-t-il, parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez à boire ici, comme vous faites, et que vous vous en allâtes sans payer, acquittez le passé et je vous ferai crédit du présent.

ANTECHRIST. — Par Antechrist, on entend ordinairement, dit l'abbé Bergier, un tyran impie et cruel à l'excès, grand ennemi de Jésus-Christ, qui doit régner sur la terre, lorsque le monde touchera à sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir. Jésus-Christ même a prédit, selon l'opinion de plusieurs commentateurs, que les élus y auraient succombé, si le temps n'en eût été abrégé en leur faveur : c'est par ce fléau que Dieu annoncera le jugement dernier et la vengeance qu'il doit prendre des méchants.

L'Antechrist aura un grand nombre de précurseurs; il viendra peu de temps avant la fin du monde.

Saint Jérôme prétend que ce sera un homme engendré par un démon; d'autres, un démon revêtu

d'une chair apparente et fantastique, ou un démon incarné. Mais, suivant saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin, et presque tous les autres pères, l'Antechrist doit être un homme de la même nature et conçu par la même voie que tous les autres, de qui il ne différera que par une malice et une impiété plus dignes d'un démon que d'un homme.

Il sera juif, et de la tribu de Dan, selon Malvenda, qui appuie son sentiment sur ces paroles de Jacob mourant à ses fils : *Dan est un serpent dans le sentier* (1), sur celles-ci de Jérémie : *Les armées de Dan dévoreront la terre* ; et sur le chapitre VII de l'Apocalypse, où saint Jean a omis la tribu de Dan, dans l'énumération qu'il fait des autres tribus.

L'Antechrist sera toujours en guerre ; il fera des miracles qui étonneront la terre ; il persécutera les justes.

Élie et Énoch viendront enfin et convertiront les Juifs. L'Antechrist leur fera donner la mort, qu'ils n'ont point encore reçue, et qu'ils ne doivent recevoir que de lui.

Alors Jésus-Christ descendra du ciel, tuera l'Antechrist avec l'épée à deux tranchans, qui sortira de sa bouche, et régnera sur la terre, pendant mille ans selon les uns, pendant un temps indéterminé selon les autres.

Quelques-uns prétendent que le règne de l'Antechrist durera cinquante ans ; l'opinion du plus grand

(1) Genèse, chap. 49.

nombre est que ce règne ne durera que trois ans et demi, après quoi les anges feront entendre les trompettes du dernier jugement, et Jésus-Christ viendra finir les siècles. Le mot du guet de l'Antechrist sera, dit Boguet : *Je renie le baptême.*

Plusieurs commentateurs ont prévu le retour d'Élie, dans ces paroles de Malachie : *Je vous enverrai le prophète Élie avant que le jour du Seigneur ne vienne répandre la terreur.* Mais il n'est pas sûr que Malachie ait voulu parler de cet ancien prophète, puisque Jésus-Christ a fait à saint Jean-Baptiste l'application de cette prédiction, lorsqu'il a dit : *Élie est déjà venu, mais on ne l'a point connu* (1). Et quand l'ange prédit à Zacharie la naissance de son fils, il lui dit qu'*il précédera le Seigneur avec l'esprit et le pouvoir d'Élie* (2).

Il n'est pas certain non plus que Jésus-Christ ait prédit la fin du monde, puisque tout ce qu'il a dit peut s'entendre de la ruine de Jérusalem et de la fin de la république juive ; comme, par l'Antechrist, on a peut-être voulu désigner les persécuteurs de l'église.

ANTIPATHIE — Les astrologues, qui veulent expliquer tout, quoique le plus souvent ils ne sachent rien, prétendent que ce sentiment naturel d'opposition qu'on a pour quelqu'un ou pour quelque chose, est produit par les astres. Ainsi, deux personnes, nées

(1) Saint Mathieu, chap. 17.

(2) Saint Luc, chap. 1.

sous le même aspect, auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parce qu'ils seront nés sous des conjonctions opposées. Mais comment expliqueront-ils les antipathies que de grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? on en cite un grand nombre, auxquelles on ne peut rien comprendre.

— Lamothe-Levayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre.

César ne pouvait entendre le chant du coq, sans frissonner.

Le chancelier Bacon tombait en défaillance, toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune.

Marie de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs.

Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'Albret se trouvait mal, dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat.

Uladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite, quand il voyait des pommes.

Scaliger frémissait de tout son corps, en voyant du cresson.

Érasme ne pouvait sentir le poisson, sans avoir la fièvre.

Un Anglais se mourait quand il lisait le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe.

Le cardinal Henri de Cardonne tombait en syncope , quand il sentait l'odeur des roses.

Ticho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Cardan ne pouvait souffrir les oeufs ; le poète Arioste , les bains ; le fils de Crassus , le pain ; César de Lescalle , le son de la vielle.

On trouve quelquefois la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame, qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures , s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre. Elle en dit la raison : étant encore petite , son père l'aperçut un jour, qui feuilletait les livres de sa bibliothèque , pour y chercher des images ; il les lui retira brusquement des mains , et lui dit , d'un ton terrible , qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient, si elle osait y toucher.... Ces sottises menaces , assez ordinaires aux parens , occasionent toujours de funestes effets , qu'on ne peut plus détruire.

— Pline , qui était aussi crédule qu'éloquent , assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval , que si le cheval passe où le loup a passé , il sent aux pieds un engourdissement qui l'empêche presque de marcher....

ANTHROPOMANCIE.—Divination par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes éventrées.

— Héliogabale pratiquait cette exécration. Julien l'Apostat, dans ses opérations magiques et dans des sacrifices nocturnes, faisait tuer un grand nombre d'enfans pour consulter leurs entrailles. Dans sa dernière expédition, étant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune, et après avoir fait ce qu'il voulut, avec les complices de son impiété, il scella les portes et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Mais il fut tué dans la bataille qu'il livra aux Perses; et ceux qui entrèrent dans le temple de Carra, sous le règne de Jovien son successeur, y trouvèrent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert, et le foie arraché.

APOLLONIUS DE THYANE. — Né à Thyane, en Cappadoce, un peu après Jésus-Christ.

Sa mère fut avertie de sa naissance par un démon, et le conçut, sans avoir de commerce avec un homme. Un des plus hauts salamandres fut son père, selon les cabalistes; les cygnes chantèrent quand il vint au monde, et la foudre tomba du ciel.

Sa vie fut une suite de miracles. Il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, voyait des fantômes, apparaissait à ses amis, quoique séparé d'eux par plusieurs centaines de lieues, et se montrait, le même jour, en divers endroits du monde.

Il comprenait le chant des oiseaux.

Un jour, qu'il était à Rome, il y eut une éclipse.

de lune , accompagnée de tonnerre. Apollonius regarda le ciel et dit d'un ton prophétique : *Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas.* Trois jours après , la foudre tomba sur la table de Néron , et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche. Le peuple trouva dans cet événement l'accomplissement de la prophétie.

Dans la suite , l'empereur Domitien ayant voulu le faire maltraiter , il disparut , sans qu'on sut par où il s'était sauvé , et se rendit à Éphèse. La peste infestait cette ville : les habitans le prièrent de les en délivrer. Apollonius leur commanda de sacrifier aux dieux. Après le sacrifice , il vit le diable , en forme de gueux tout déguenillé ; il commanda au peuple de l'assommer à coups de pierre , ce qui fut exécuté. Mais quand on ôta les pierres, on ne trouva plus , à la place du gueux lapidé , qu'un chien noir, qui fut jeté à la voirie , et la peste cessa.

Apollonius fut regardé par les uns comme un insigne magicien , comme un dieu par les autres , comme rien par les sages. Sa vie est un roman : Philostrate l'écrivit cent ans après la mort du personnage , pour l'opposer à celle de Jésus-Christ. Apollonius est annoncé par un démon ; le messie le fut par un ange. L'un et l'autre naît d'une vierge. Les cygnes chantent à la naissance du héros de Philostrate ; les anges à celle de l'Homme-Dieu. Il en est à peu près de même de tous les autres prodiges , avec cette différence , que ceux d'Apollonius ne méritaient pas même le peu de succès qu'ils ont eu.

APPARITIONS. —

*Simulacra, modis pallentia miris,
Visa sub obscurum. VIRG.*

Les démons apparaissent la nuit plutôt que le jour, et la nuit du vendredi au samedi plus volontiers qu'en toute autre, si l'on en croit Bodin.

Quand les esprits apparaissent à un homme seul, disent les cabalistes (1), ils ne présagent rien de bon; quand ils apparaissent à deux personnes à la fois, rien de mauvais; ils ne se sont jamais montrés à trois personnes ensemble.

Le diable parlait à Apollonius, sous la figure d'un orme; à Pythagore, sous celle d'un fleuve; à Simon le magicien, sous celle d'un chien. S'il paraît sous une figure humaine, on le reconnaît ordinairement à son pied fourchu ou armé de griffes.

Des sorciers brûlés à Paris ont dit, en justice, que quand le diable veut se faire un corps aérien pour se montrer aux hommes, *il faut que le vent lui soit favorable, et que la lune soit pleine.* Et lorsqu'il apparaît, c'est toujours avec quelque défaut: ou trop noir, ou trop blanc, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit.

— Dans la nuit du 22 juillet 1620, apparurent, entre le château et le parc de Lusignan, deux hommes de haute taille, armés de toutes pièces, dont le vêtement était enflammé, tenant d'une main un glaive

(1) Manassé-ben-Israël.

de feu , et de l'autre une lance toute flamboyante , de laquelle dégouttait du sang. Ces deux hommes se rencontrant ainsi l'épée à la main , se battirent assez long-temps. Enfin l'un d'eux fut blessé , et fit en tombant un si horrible cri , qu'il réveilla tous les environs. Il apparut alors une longue souche de feu qui traversa la rivière et gagna le parc. De pauvres gens , qui se trouvaient dans le bois , en pensèrent mourir de frayeur ; et la garnison de Lusignan , alarmée du cri qu'avait poussé l'homme de feu en tombant , étant allée sur les murailles pour observer ce qui se passait , on vit en l'air une grande troupe d'oiseaux , les uns noirs , les autres blancs , criant tous , *d'une voix hideuse et épouvantable. Deux flambeaux les précédaient , et une figure d'homme les suivait sous la forme d'un hibou* (1). On sait quelles terreurs causaient , au quinzième siècle, un météore, une aurore boréale , une nuée lumineuse , quelques exhalaisons , et tels autres phénomènes que le peuple grossissait , qui , en passant de bouche en bouche , devenaient de plus en plus effroyables , et recevaient le dernier coup de pinceau de la main du narrateur ignorant et crédule , prompt à écouter et à imaginer des merveilles , pour plaire à ses lecteurs. (Voyez *Aurore boréale.*)

— Delancre dit qu'en Égypte , un maréchal forger étant occupé à forger pendant la nuit , il lui apparut un diable sous la forme d'une belle femme ,

(1) Leloyer.

qui le sollicitait à la caresser. Mais lui, quoique bel homme, était chaste et de bonnes mœurs; c'est pourquoi, avant de se laisser séduire, il jeta un fer chaud à la face du démon, qui s'enfuit en pleurant...

— Quelques historiens rapportent qu'à la sortie d'Antioche, l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla, et lui dit pendant son sommeil : *Je te tuerai comme tu as tué ton frère.* — Si l'on personnifiait le remords, il y aurait bien des manières de le représenter.

— La politique a employé quelquefois les prodiges pour mener la multitude à son gré, et ce moyen est toujours sûr. Jules-César étant avec son armée sur les bords du Rubicon, il apparut un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, qui s'avança, en sifflant, vers le général. Les soldats accourent, le fantôme saisit une trompette, sonne la charge et passe le fleuve. Aussitôt, sans délibérer davantage, César s'écrie : « Allons où les présages des dieux et » l'injustice des ennemis nous appellent (1). » L'armée le suivit avec ardeur.

— Pendant que les Romains faisaient la guerre en Macédoine, Publius Vatinius, revenant à Rome, vit subitement devant lui deux jeunes gens, beaux et bien faits, montés sur des chevaux blancs, qui lui annoncèrent que le roi Persée avait été fait prisonnier, la veille, par le consul Paul-Émile. Il alla annoncer au sénat cette heureuse nouvelle, et les sénateurs,

(1) Suétone.

croyant déroger à la majesté de leur caractère, en s'arrêtant à des puérilités, firent mettre cet homme en prison.

Mais après qu'on eut reconnu, par les lettres du consul, que le roi de Macédoine avait effectivement été pris ce jour-là, on tira Vatinius de sa prison, on le gratifia de plusieurs arpens de terre, et le sénat connut par là que Castor et Pollux étaient les protecteurs de l'empire romain (1). Si cette révélation hasardée, qui pouvait bien n'être qu'une vision de Vatinius, ou une prédiction concertée avec le sénat, se fût trouvée démentie par l'événement, le prophète était en prison, considéré comme un insensé, et la majesté des sénateurs ne courait aucun risque.

— Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, chassait dans une forêt. Le comte de Cornouailles, s'étant un peu écarté, vit un grand bouc velu et noir, qui portait un homme nu blessé d'une flèche au travers du corps. Le comte, sans s'effrayer, conjure le bouc, au nom du dieu vivant, de lui dire qui il est, et qui il porte ? Le bouc répondit *qu'il était le diable; qu'il portait Guillaume-le-Roux, tyran infâme qui n'avait cessé d'affliger les gens de bien, et qu'il allait le présenter au tribunal de Dieu.....* Ce jour-là, Guillaume fut tué d'une flèche lancée *au hasard* par un de ses serviteurs (2); et ce prodige fut publié pour pallier l'assassinat.

(1) Valère-Maxime.

(2) Mathieu Paris.

— On vit un jour, à Milan, un ange dans les nuages, armé d'une longue épée, et les ailes étendues. Les habitans épouvantés le prirent pour l'ange exterminateur; la consternation devenait générale, lorsqu'un jurisconsulte fit remarquer que ce n'était que la représentation, qui se faisait dans les nuées, d'un ange de marbre placé au haut du clocher de Saint-Gothard.

— Pendant le siège de Jérusalem par Titus, et peu de jours avant la ruine de la ville, on vit tout à coup paraître un homme absolument inconnu, qui se mit à parcourir les rues et les places publiques, en criant sans cesse, durant trois jours et trois nuits : *Malheur à toi, Jérusalem!* On le fit battre de verges, on le déchira de coups pour lui faire dire d'où il sortait; mais sans pousser une seule plainte, sans répondre un seul mot, sans donner le moindre témoignage de souffrance, il criait toujours : *Malheur à toi, Jérusalem!* Enfin, le troisième jour, à la même heure où il avait paru la première fois, se trouvant sur le rempart, il s'écria : *Malheur à moi-même!* Et, à l'instant, il fut écrasé par une pierre que lançaient les assiégeans.

Ce trait n'est rapporté que par les historiens superstitieux. Son invraisemblance prouve qu'il est supposé. D'ailleurs, après avoir fouetté de verges le prétendu prophète, parce qu'il décourageait les esprits, si on lui laissa la vie, on lui ôta du moins la liberté.

— Un frère convers, allant de bon matin à une

métairie de Vaux, vit un arbre tout blanc de frimas, qui accourait droit à lui, avec une vitesse incroyable. Il fit le signe de la croix, et l'arbre disparut, infectant l'air d'une odeur sulfureuse; d'où le frère conclut que cet arbre était le diable. C'était bien lui en effet, car il reparut peu après changé en tonneau, et causa une nouvelle peur au bon religieux, qui le fit encore rentrer en terre par le signe usité en pareil cas. Enfin l'ange renégat prit la forme d'une roue de charrette, et avant de donner au frère le temps de se mettre en défense, lui passa lestement sur le ventre, sans pourtant lui faire de mal, après quoi il le laissa achever paisiblement sa route (1).

Si toutes les histoires d'apparitions ressemblaient à celle-ci, elles ne seraient point dangereuses; mais il en est malheureusement qui portent avec elles une apparence de vérité, et qui embarrassent plus d'un lecteur, parce qu'on refuse de se persuader que tout fait inintelligible est faux ou dénaturé. Le témoignage d'un seul homme doit-il donc balancer un instant celui du bon sens et de la raison?....

— Dion de Syracuse, étant une nuit couché sur son lit, éveillé et pensif, entendit un grand bruit, et se leva pour voir ce qui pouvait le produire. Il aperçut, au bout d'une galerie, une femme de haute taille, hideuse comme les furies, qui balayait sa maison. Il fit appeler aussitôt ses amis et les pria de

(1) Gaguin.

passer la nuit auprès de lui ; mais le spectre ne reparut plus ; et quelques jours après le fils de Dion se précipita d'une fenêtre et se tua. Sa famille fut détruite en peu de jours , *et par manière de dire*, ajoute Leloyer, *balayée et exterminée de Syracuse, comme la furie, qui n'était qu'un diable, avait semblé l'en avertir par le balai.*

— On dit que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un esprit apparaît en forme de grande statue de marbre blanc, représentant une femme, et court par tous les appartemens du prince. *On dit encore* qu'un page voulant un jour arrêter cette statue, elle lui déchargea un grand soufflet, l'empoigna par la nuque et l'écrasa contre terre.....

— Quelques philosophes qui voyageaient en Perse, ayant trouvé un cadavre abandonné sur le sable, l'ensevelirent et le mirent en terre. La nuit suivante, un spectre apparut à l'un de ces philosophes, et lui dit que ce mort était le corps d'un infâme, qui avait commis un inceste avec sa mère, et que la terre lui refusait son sein. C'est pourquoi les philosophes se rendirent le lendemain, au même lieu, pour déterrer le cadavre ; mais ils trouvèrent la besogne faite, et continuèrent leur route sans plus s'en occuper (1). *Inventor et mendax haud rarò viator.*

— Drusus, chargé par l'empereur Auguste du commandement de l'armée romaine, qui faisait la

(1) Agathias.

guerre en Allemagne, se préparait à passer l'Elbe, après avoir déjà remporté plusieurs victoires, lorsqu'une femme majestueuse lui apparut et lui dit : « Où cours-tu si vite, Drusus? Ne seras-tu jamais » las de vaincre? Apprends que tes jours touchent à » leur terme..... » Drusus, troublé par ces paroles, tourna bride, fit sonner la retraite, et mourut aux bords du Rhin. On vit en même temps deux chevaliers inconnus, qui faisaient caracoler leurs chevaux autour des tranchées du camp romain, et on entendit aux environs des plaintes et des gémissemens de femmes (1).

— Xerxès, ayant cédé aux remontrances de son oncle Artaban, qui le dissuadait de porter la guerre en Grèce, vit pendant son sommeil un jeune homme d'une taille et d'une beauté extraordinaires, qui lui dit : « Tu renonces donc au projet de faire la » guerre aux Grecs, après avoir mis tes armées en » campagne?... Crois-moi, reprends au plutôt cette » expédition, ou tu seras dans peu aussi bas que tu » te vois élevé aujourd'hui. » Cette vision se répéta la nuit suivante.

Le roi, étonné, envoya chercher Artaban, le fit revêtir de ses ornemens royaux, en lui contant la double apparition qui l'inquiétait, et lui ordonna de se coucher dans son lit, pour éprouver s'il ne se laissait point abuser par l'illusion d'un songe. Artaban, tout en craignant d'offenser les dieux, en les mettant

(1) Dion Cassius.

à l'épreuve, fit ce que le roi voulut, et lorsqu'il fut endormi, le jeune homme lui apparut et lui dit : « J'ai déjà déclaré au roi ce qu'il doit craindre, s'il » ne se hâte d'obéir à mes ordres ; cesse donc de t'op- » poser à ce qui est arrêté par les destins. » En même temps, il sembla à Artaban que le fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent ; il se jeta à bas du lit, raconta à Xerxès ce qu'il venait de voir et d'entendre, et se rangea de son avis, bien persuadé que les dieux destinaient la victoire aux Perses ; mais les suites funestes de cette guerre démentirent la promesse du fantôme.

Quelques écrivains ignorans mettent cette trompeuse apparition sur le compte d'un démon ennemi de Xerxès ; il en est même qui prétendent qu'elle n'eut lieu que par la permission de l'Éternel, qui voulait détruire l'empire des Perses ; comme si le Dieu qui dirige les cœurs à son gré avait besoin d'employer la fourberie et le mensonge !... Xerxès désirait cette guerre dont on cherchait à le détourner ; le songe qu'il a est naturel. Et le timide Artaban, *qui craint d'offenser les dieux en les mettant à l'épreuve*, trouve, dans son imagination frappée, cette vision qui ne doit point surprendre.

— Ardivilliers est une terre assez belle, en Picardie, aux environs de Breteuil. Il y revenait un esprit, et ce lutin y faisait un bruit effroyable ; toute la nuit c'étaient des flammes qui faisaient paraître le château tout en feu ; c'étaient des hurlemens épouvantables ; mais cela n'arrivait qu'en certain temps

de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer, que le fermier, avec qui cet esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était si bien étrillé, qu'il en portait les marques sur la peau pendant plus de six mois : voilà pour l'intérieur du château.

Les paysans d'alentour voyaient bien davantage; tantôt quelqu'un avait aperçu de loin une douzaine d'esprits en l'air, au-dessus du château; ils étaient tout de feu et dansaient un branle à la paysanne. Un autre avait trouvé, dans une prairie, je ne sais combien de présidens et de conseillers en robe rouge, sans doute encore tout de feu; ils étaient assis et jugeaient à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée, il y avait bien cent ans. Un autre avait rencontré la nuit un parent du maître du château, qui se promenait avec la femme d'un seigneur des environs; on nommait la dame, on ajoutait même qu'elle s'était laissé cajoler, et qu'ensuite elle et son galant avaient disparu. Plusieurs autres avaient vu, ou tout au moins ouï dire des merveilles du château d'Ardivilliers.

Cette farce dura quatre ou cinq ans, et fit grand tort au maître du château qui était obligé de laisser sa terre à son fermier à très-vil prix. Mais enfin il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice en tout cela. Il va à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre deux gentilhommes de ses amis, bien résolus au pre-

mier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits qui savent tout surent apparemment ces préparatifs : pas un ne parut. Ils se contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre du haut, au bruit desquelles la femme et les enfans du fermier vinrent au secours de leur seigneur, en se jetant à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. « Ha ! mon- » seigneur, lui criaient-ils, qu'est-ce que la force » humaine contre des gens de l'autre monde ? Tous » ceux qui ont tenté avant vous la même entreprise » en sont revenus tout disloqués. » Ils firent tant d'histoires au maître du château, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourrait faire pour sa défense ; ils en prirent seuls la commission, et montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main, la chandelle dans l'autre.

Ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée que quelques flammes redoublaient par intervalles. Un instant après, elle s'éclaircit, et l'esprit s'entrevoit confusément au milieu. C'est un grand diable tout noir, qui fait des gambades, et qu'un autre mélange de flammes et de fumée dérobe une seconde fois à la vue. Il a des cornes, une longue queue ; son aspect épouvantable diminue un peu l'audace de l'un des deux champions : « Il y a là quelque chose de surnaturel, dit-il à son compagnon, retirons-nous. — » Non, non, répond l'autre ; ce n'est que de la fumée » de poudre à canon.... Et l'esprit ne sait son métier

» qu'à demi, de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. »

Il avance à ces mots, poursuit le spectre, lui lâche un coup de pistolet, ne le manque pas ; mais au lieu de tomber, le fantôme se retourne et se fixe devant lui. Il commence alors à s'effrayer à son tour ; il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut-être un esprit ; et voyant que le spectre évite de se laisser approcher, il se résout de le saisir, pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra entre ses mains.

L'esprit, trop pressé, sort de la chambre et s'enfuit par un petit escalier. Le gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre ; tant qu'enfin ce fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouve ouverte, se jette dedans et fond contre un mur, au moment où le gentilhomme pensait l'arrêter. Celui-ci appelle du monde, et dans l'endroit où le spectre s'était évanoui, il découvre une trappe qui se fermait d'un verrou, après qu'on y était passé. Il y descend, trouve le fantôme sur de bons matelas, qui l'empêchaient de se blesser quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fait sortir, et l'on reconnaît, sous le masque du diable, le malin fermier, qui avoua toutes ses souplesses, et en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années, sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions.

Le caractère, qui le rendait à l'épreuve du pisto-

let, était une peau de buffle ajustée à tout son corps. (Voyez *Diabes, fantômes, revenans, spectres, etc.*)

APULÉE. — Philosophe platonicien, connu par le fameux livre de *l'Ane d'or*. Il vécut au deuxième siècle, sous les Antonins. On lui attribue plusieurs miracles auxquels il n'a jamais songé.

Il dépensa tout son bien en voyages et à se faire initier dans les mystères des diverses religions ; mais comme il était bien fait et spirituel, il sut gagner la tendresse d'une riche veuve et l'épousa. Il était fort jeune encore et sa femme avait soixante ans. Cette disproportion d'âge et la pauvreté d'Apulée firent soupçonner qu'il avait employé la magie et les philtres. Les parens, à qui ce mariage ne convenait pas, accusèrent Apulée de sortilège ; il parut devant les juges, on lui observa que cette femme était veuve depuis douze ans, et qu'avant de l'avoir vu, elle n'avait jamais songé, durant tout ce temps, à prendre un nouvel époux..... « Qui vous a dit qu'elle n'y ait » point songé ? répondit-il. L'idée du mariage est » dans le cœur de toutes les femmes, et le long » voyage où elle a vécu doit bien plus vous surprendre » que l'union qu'elle vient de contracter. D'ailleurs, » je suis jeune, je lui ai montré des soins, et un » jeune homme n'a pas besoin d'autres philtres pour » se faire aimer d'une vieille femme. »

Quoique les chimères de la magie fussent alors en grand crédit, Apulée plaida si bien sa cause qu'il la gagna pleinement.

Ceux qui veulent jeter du merveilleux sur toutes ses actions, affirment que, par un effet de ses charmes tout-puissans, sa femme était obligée de lui tenir la chandelle pendant qu'il travaillait.....

ARDENTS. — Exhalaisons enflammées qui paraissent sur les bords des lacs et des marais, ordinairement en automne, et qu'on prend pour des esprits follets, parce qu'elles sont à fleur de terre et qu'on les voit quelquefois changer de place. (Voyez *Follets.*)

ARGENT. — L'argent qui vient du diable est ordinairement de mauvais aloi. Delrio raconte qu'un homme ayant reçu du démon une bourse pleine d'or, n'y trouva le lendemain que des charbons et du fumier.

— Un inconnu donna à un jeune homme de quinze ans un papier plié, d'où il pouvait faire sortir autant de pièces d'or qu'il en voudrait, tant qu'il ne l'ouvrirait point. Il en sortit quelques écus. Il l'ouvrit ensuite par curiosité, y vit des figures horribles et le jeta au feu, où il fut une demi-heure sans pouvoir se consumer (1).

— Un étranger, bien vêtu, passant au mois de septembre 1606, dans un village de la Franche-Comté, acheta une jument, d'un paysan du lieu, pour la somme de dix-huit ducats. Comme il n'en

(1) Gilbert.

avoit que douze à lui donner, il lui laissa une chaîne d'or, en gage du reste, qu'il promit de payer à son retour. Le vendeur serra le tout dans du papier, et le lendemain trouva la chaîne perdue et douze plaques de plomb au lieu de ducats (1). On a vu des paysans (*lesquels aiment à passer pour pauvres et sans sou ni maille*, a dit un observateur) débiter des contes encore plus grossiers et trouver des sots pour les croire; si la chaîne valait mieux que les six ducats, ce qui est probable, on l'avait perdue pour ne pas la rendre.

Manières de s'enrichir. — Cardan donne ce ridicule secret pour découvrir les trésors : qu'on prenne à la main une grande chandelle, composée de *suif* humain, et enclavée dans un morceau de bois de coudrier. Si la chandelle, étant allumée, fait beaucoup de bruit et pétille avec éclat, c'est une marque qu'il y a un trésor dans le lieu où l'on cherche, et plus on en approchera, plus la chandelle pétillera : elle s'éteindra enfin quand elle en sera tout-à-fait proche. Ce secret est d'autant plus sûr, que Cardan a écrit le livre, où il se trouve, d'après le conseil d'un démon familier.

— Quand on fait des beignets avec des œufs, de la farine et de l'eau; pendant la messe de la chandeleur, de manière qu'on en ait de faits après la messe, on a de l'argent pendant toute l'année (1), ce qui est fort agréable assurément.

(1) Boguet.

(2) Thiers.

— On gagne à tous les jeux, si l'on porte sur soi ces croix et ces mots écrits sur du parchemin vierge : + *Aba* + *aluy* + *abafroy* + *agera* + *procha* +.

ART NOTOIRE. — Le livre qui contient les principes de l'art notoire, promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours.

L'auteur du livre dit que le Saint-Esprit le dicta à saint Jérôme, et ses prôneurs, qui ne pèchent pas par excès de science, affirment que Salomon n'a obtenu la sagesse et la science universelle, en une seule nuit, que par le moyen de ce merveilleux livre. Un savant de la même espèce que ces gens-là disait, avec autant de bon sens, qu'Ève récitait les psaumes de David quand le diable la vint trouver.

Selon Delrio, les maîtres de cet art font faire à leurs élèves une confession générale, des jeûnes, des prières, des retraites, puis les font mettre à genoux et leur persuadent qu'ils sont devenus savans autant que Salomon, les prophètes et les apôtres.

Érasme qui parle de ce livre, dans un de ses colloques, dit qu'il n'y a rien compris, qu'il n'y a trouvé que certaines figures de dragons, de lions, de léopards; des cercles, des caractères hébreux, grecs, latins, etc.; et qu'on n'a jamais connu personne qui fût devenu savant avec ce livre.

ARUSPICES. — (Voyez *Hépatoscopie.*)

ASMODÉE, — Démon destructeur. Ses domaines sont l'erreur, le mensonge et la dissipation. Il est aux enfers le surintendant des maisons de jeu, selon l'esprit de quelques démonomanes.

Ce fut lui qui posséda la jeune Sara, et lui étrangla sept maris, avant qu'elle épousât son cousin Tobie.

ASTAROTH, — Démon des richesses, grand trésorier des enfers. Il a le droit d'émettre son avis, quand on propose des lois nouvelles, quoiqu'il ne soit pas membre du conseil infernal.

ASTARTÉ, — Épouse d'Astaroth; elle préside aux plaisirs de l'amour, et porte des cornes, non difformes, comme celles de son mari et des autres démons, mais élégamment façonnées et faites en croissant.

Les Phéniciens adoraient la lune sous le nom d'Astarté. — On doit sentir que ces contes sont des allégories, comme ceux de la mythologie ancienne : Astaroth, qui donne les richesses, est le soleil; Astarté, qui préside aux plaisirs de la nuit, n'est autre chose que la lune.

ASTRES. — Mahomet dit, dans son Alcoran, que les étoiles sont les sentinelles du ciel, et qu'elles empêchent les diables d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu.

D'autres prétendent que les étoiles sont les yeux du ciel, et que les pierres précieuses sont les larmes qui en tombent. Or, comme il est naturel d'aimer chèrement ses yeux, les astrologues assurent que chaque étoile a sa pierre favorite.

Les astres président à tout dans le monde, si l'on en croit les astrologues, et leur puissance est si grande, que celle de Dieu même peut à peine la balancer.

— Il y a dans les astres, comme en toutes choses, du bon et du mauvais; celui qui naît sous une planète favorable, est constamment heureux, quoiqu'il fasse; et malheur à qui s'avise de venir au monde quand le ciel est mal disposé!

ASTROLABE : — Instrument dont on se sert pour observer les astres et tirer les horoscopes. Il est ordinairement à peu près semblable à une sphère armillaire. L'astrologue, instruit du jour, de l'heure, du moment où est né celui qui le consulte, met les choses à la place qu'elles occupaient alors, et dresse son thème, suivant la position des planètes et des constellations.

ASTROLOGIE JUDICIAIRE : — Art de prédire les événemens futurs, par les aspects, les positions et les influences des corps célestes.

L'astrologie judiciaire passe pour avoir pris naissance dans la Chaldée, d'où elle pénétra en Égypte,

en Grèce et en Italie. Quelques auteurs en attribuent l'invention à Cham.

Les Égyptiens, si l'on en croit Diogène-Laërce, connaissaient la rondeur de la terre et la véritable cause des éclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en astronomie; mais au lieu de se tenir aux règles sûres de cette science, ils y en ajoutèrent d'autres, qu'ils fondèrent uniquement sur leur imagination: et ce furent là les principes de l'art de deviner et de tirer des horoscopes. Ce sont eux, dit Hérodote, qui enseignèrent à quel dieu chaque mois et chaque jour est consacré, qui observèrent les premiers, sous quel ascendant un homme est né, pour prédire sa fortune, ce qui lui arriverait dans sa vie, et de quelle mort il mourrait.

Des planètes et des constellations. — Il y a, dans le ciel, sept planètes (selon les astrologues), et dans le zodiaque douze signes, qui sont placés là exprès pour nous; nous n'avons aucun membre que ces corps célestes ne gouvernent comme il leur plaît.

Le soleil gouverne la tête; la lune, le bras droit; Vénus, le bras gauche; Jupiter, l'estomac; Mars, les parties sexuelles; Mercure, le pied droit; et Saturne, le pied gauche.

Ou bien, Mars gouverne la tête; Vénus, le bras droit; Jupiter, le bras gauche; le soleil, l'estomac; la lune, les parties sexuelles; Mercure, le pied droit; et Saturne, le pied gauche.

Cérès, Pallas, Uranus, Vesta, etc., ne gouvernent rien ; parce que ceux qui ont distribué les gouvernements, ne les ont point connues.

Le soleil est bienfaisant et favorable ; Saturne, triste, morose et froid ; Jupiter, tempéré et benin ; Mars, ardent ; Vénus, bienveillante et féconde ; Mercure, inconstant ; la lune, mélancolique. (Voyez *Planètes.*)

— Constellations du printemps : le Belier, le Taureau, les Gémeaux.

Constellations de l'été : l'Écrevisse, le Lion, la Vierge.

Constellations de l'automne : la Balance, le Scorpion, le Sagittaire.

Constellations de l'hiver : le Capricorne, le Verseau, les Poissons.

Le Belier gouverne la tête ; le Taureau, le cou ; les Gémeaux, les bras et les épaules ; l'Écrevisse, la poitrine et le cœur ; le Lion, l'estomac ; la Vierge, le ventre ; la Balance, les reins et les fesses ; le Scorpion, les parties sexuelles ; le Sagittaire, les cuisses ; le Capricorne, les genoux ; le Verseau, les jambes ; et les Poissons, les pieds.

Des divers aspects. — Le Belier, le Lion et le Sagittaire sont chauds, secs et ardents. Le Taureau, la Vierge et le Capricorne sont lourds, froids et secs. Les Gémeaux, la Balance et le Verseau sont légers,

chauds et humides. L'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons sont humides, froids et mous.

Quand trois signes, de la même nature, se rencontrent ainsi dans le ciel, ils forment le *trin aspect*, parce qu'ils partagent le ciel en trois, et qu'ils sont séparés l'un de l'autre par trois constellations. Cet aspect est bon et favorable.

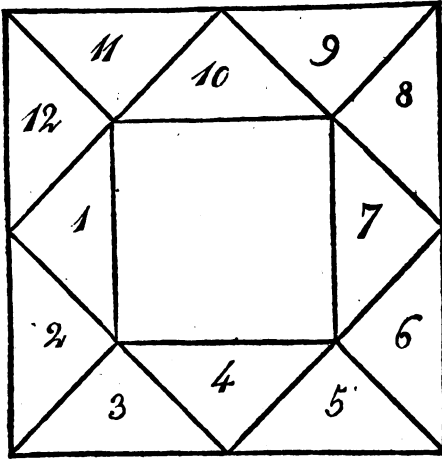
— Quand ceux qui partagent le ciel par sixième se rencontrent, à l'heure de la naissance, comme le Belier avec les Gémeaux, le Taureau avec l'Écrevisse, les Gémeaux avec le Lion, l'Écrevisse avec la Vierge, etc. ils forment *l'aspect sextil*, qui est médiocre.

— Quand ceux qui partagent le ciel en quatre, comme le Belier avec l'Écrevisse, le Taureau avec le Lion, les Gémeaux avec la Vierge, l'Écrevisse avec la Balance, etc., se rencontrent dans le ciel, ils forment *l'aspect carré*, qui est mauvais.

— Quand ceux qui se trouvent aux parties opposées du ciel, comme le Belier avec la Balance, le Taureau avec le Scorpion, les Gémeaux avec le Sagittaire, etc., se rencontrent à l'heure de la naissance, ils forment *l'aspect contraire*, qui est méchant et nuisible. (*Voyez Constellations.*)

Maisons célestes. — Il y a, dans le ciel, douze maisons qui coupent le zodiaque en douze parties égales. Chaque maison a trente degrés, puisque les cercles en ont trois cent soixante.

Les astrologues représentent ces maisons dans un carré de cette sorte :



Première maison : *Le Belier*; on l'appelle l'angle oriental. C'est la maison de la vie.

Seconde maison : *Le Taureau*; on l'appelle la porte inférieure. C'est la maison des richesses et des espérances de fortune.

Troisième maison : *Les Gémeaux*; on l'appelle la demeure des frères. C'est la maison des héritages.

Quatrième maison : *L'Ecrevisse*; on l'appelle le fond du ciel, l'angle de la terre, la demeure des parens. C'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

Cinquième maison : *Le Lion*; on l'appelle la demeure des enfans. C'est la maison des legs et des donations.

Sixième maison : *La Vierge*; on l'appelle l'amour de Mars. C'est la maison des chagrins, des revers et des maladies.

Septième maison : *La Balance*; on l'appelle l'angle occidental. C'est la maison du mariage et des noces.

Huitième maison : *Le Scorpion*; on l'appelle la porte supérieure. C'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

Neuvième maison : *Le Sagittaire*; on l'appelle l'amour du soleil. C'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

Dixième maison : *Le Capricorne*; on l'appelle le milieu du ciel. C'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

Onzième maison : *Le Verseau*; on l'appelle l'amour de Jupiter. C'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

Douzième maison : *Les Poissons*; on l'appelle l'amour de Saturne. C'est la plus mauvaise de toutes et la plus funeste : c'est la maison des emprisonnements, des maux, de l'envie et de la mort violente.

Maisons des planètes. — Le Belier et le Scorpion sont les maisons chéries de Mars; Le Taureau et la Balance, celles de Vénus; les Gémeaux et la Vierge, celles de Mercure; le Sagittaire et les Poissons, celles de Jupiter; le Capricorne et le Verseau, celles de Saturne; le Lion, celle du soleil; l'Ecrevisse, celle de la lune.

Des horoscopes. — Si Mars se trouve avec le Belier, à l'heure de la naissance, il donne du courage,

de la fierté, et une longue vie. S'il se trouve avec le Taureau; richesses et courage. Avec le Capricorne, honneurs, dignités, courage, puissance, etc. En un mot, Mars augmente l'influence des constellations avec qui il se rencontre, et y ajoute la valeur.

Saturne donne des peines, des travaux, des maladies, de la misère; il augmente les mauvaises influences et gâte les bonnes.

Vénus donne de l'amour, de la joie, des plaisirs; elle augmente les bonnes influences et affaiblit les mauvaises.

Mercure donne la sagesse, l'éloquence, le bonheur dans le commerce; il augmente ou affaiblit les influences, suivant ses conjonctions. Par exemple, s'il se trouve avec les Poissons, qui sont mauvais, il devient moins bon; s'il se trouve avec le Capricorne, qui est favorable, il devient meilleur.

La lune rend mou, lâche, donne la mélancolie, la tristesse, la démence et le naturel phlegmatique.

Jupiter donne la beauté, les richesses et les honneurs. Il augmente les bonnes influences et dissipe les mauvaises.

Le soleil ascendant donne les faveurs des princes; il a sur les influences presque autant de pouvoir que Jupiter.

— Les Gémeaux, la Balance et la Vierge, donnent la beauté par excellence.

Le Scorpion, le Capricorne et les Poissons, donnent une beauté médiocre.

Les autres constellations donnent la laideur.

La Vierge , la Balance , le Verseau et les Gémeaux ,
donnent une belle voix.

L'Écrevisse , le Scorpion et les Poissons , donnent
une voix nulle ou désagréable.

Les autres constellations n'ont pas de pouvoir sur
la voix.

— Si les planètes et les constellations se trouvent
à l'orient , à l'heure de la naissance , on éprouvera leur
influence au commencement de la vie ; si elles sont
au milieu du ciel , on l'éprouvera au milieu de la vie ;
si elles sont à l'occident , on l'éprouvera , à la fin.

— Tels sont en peu de mots , les principes de
cet art chimérique , autrefois si vanté , si universelle-
ment répandu , et maintenant presque tombé en dé-
suetude. Je dis *presque* , parce que , malgré tous les
efforts de la philosophie pour prouver la vanité de
cette prétendue science , on voit encore des gens assez
dépourvus de bon sens pour y croire.

Les astrologues conviennent que le globe roule si
rapidement , que la disposition des astres se change
en un moment.... Il faudra donc , pour tirer les ho-
rosopes , que les sages-femmes aient eu soin de regarder
attentivement les horloges , de marquer exacte-
ment chaque point du jour , et de conserver à celui
qui naît ses étoiles comme son patrimoine. Mais
combien de fois , dit Barclai , le péril des mères em-
pêche-t-il ceux qui sont autour d'elles de songer à
cela ? Et combien de fois ne s'y trouve-t-il personne
qui soit assez superstitieux pour s'en occuper ?....
Supposez cependant qu'on y ait pris garde , si l'en-

fant est long-temps à naître, et si ayant poussé la tête dehors, le reste du corps ne sort point de suite, comme il arrive, quelle disposition des astres sera funeste ou favorable? sera-ce celle qui aura présidé au sortir de la tête, ou celle qui se sera rencontrée, quand il a été entièrement dehors?

On est convenu de considérer les astres qui dominaient quand l'enfant naquit, et pourquoi ne pas consulter ceux qui présidaient à sa formation? L'enfant dépend-il moins de ces constellations que de celles de sa naissance?

Ce sont là des questions auxquelles les partisans de l'astrologie judiciaire ne daignent pas répondre. Celui qui naît sous une constellation favorable, sera nécessairement heureux; celui qui naît sous une constellation funeste, sera nécessairement malheureux. Ainsi nul ne peut éviter sa destinée. Ce système établit le fatalisme. L'homme que les astres destinent à être un brigand, ne peut vivre honnête homme; celui-ci mourra dans son lit, quoiqu'il fasse, parce que les astres lui accordent cette mort; celui-là fera naufrage, quand même il n'irait jamais sur mer, si les astres l'ont décidé.

Tel homme sera assassiné à trente ans; c'est écrit dans le ciel. En conséquence, il faudra, quand le temps sera venu, que les astres se souviennent de faire agir le fer qui le doit tuer.

Mais ceux qui vont à la guerre, et qui meurent ensemble, ont-ils eu tous, à leur naissance, une même disposition du ciel?... Ceux qui viennent au monde

à la même heure, vivent-ils et meurent-ils de la même sorte?... Des calculateurs ont remarqué qu'il mourrait, par an, la quarantième partie du genre humain. S'il est vrai qu'il y ait, comme on le croit, quatre cent millions d'hommes sur la terre, il en meurt dix millions par an, huit cent mille par mois, vingt-cinq mille par jour, et plus de mille par heure.

Or, il est reconnu que le nombre des naissances égale au moins le nombre des décès ordinaires (puisque la guerre emporte des milliers d'hommes en un jour, et qu'il y a certaines contrées où l'on est obligé de noyer une partie des enfans qui naissent); ainsi, quand un Homère vient au monde, deux ou trois cents enfans doivent trouver dans leurs constellations, une Iliade, et une égalité de génie et de gloire. Le vaisseau qui doit périr ne recevra que ceux que les astres ont condamnés en naissant à mourir au fond des eaux; et ceux qui naîtront sous la même conjonction d'astres que les rois, auront tous des royaumes!

— Sous le règne d'Agamond, roi des Huns, une Allemande mit au monde trois enfans d'une seule couche, et les jeta tous dans un lac pour les faire mourir. Agamond, qui chassait dans les environs, en trouva un qui respirait encore, le fit tirer de l'eau, et l'éleva avec soin, tellement qu'il fut depuis roi de Lombardie, sous le nom de Lamissius. Il régna sous le pontificat de Benoît I^{er}. (1).

(1) Philippe Bergomas.

Or si les astres ont un pouvoir si absolu, il fallait que les trois enfans fussent sauvés, ou qu'ils mourussent tous dans le lac, puisqu'ils étaient nés ensemble et qu'ils avaient été jetés à l'eau en même temps. Les astrologues diront sans doute que les conjonctions changeaient, de la naissance de l'un à la naissance de l'autre, mais alors, tous les trois ne devaient pas déplaire également à leur mère; et les deux qui périrent auraient subi un sort différent.

— Un valet, ayant volé son maître, s'enfuit avec l'objet dérobé. On mit des gens à sa poursuite, et comme on ne le trouvait pas, on consulta un astrologue. Le charlatan, habile à deviner les choses passées, répondit que ce valet s'était échappé, parce que la lune s'était trouvée, à sa naissance, en conjonction avec Mercure, qui protège les voleurs, et que de plus longues recherches seraient inutiles. Comme il disait ces mots, on amena le domestique, qu'on venait de prendre enfin, malgré la protection de Mercure.

— Un homme, épris de l'astrologie judiciaire, n'entrait jamais dans la chambre de sa femme, sans avoir consulté les astres. S'il apercevait au ciel quelque constellation funeste, il couchait seul. Il eut plusieurs enfans qui furent tous des insensés ou des idiots (1).

(1) Barclai.

ASTROLOGUES. —

Un astrologue, un jour, se laissa cheoir
 Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
 Tandis qu'à peine à tes yeux tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

LA FONTAINE.

—Tibère, étant à Rhodes, voulut satisfaire sa curiosité sur l'astrologie judiciaire. Il fit venir, l'un après l'autre, tous ceux qui se mêlaient de prédire l'avenir, sur une terrasse de sa maison, qui était bâtie sur des rochers, au bord de la mer. Un de ses affranchis, d'une taille haute et d'une force extraordinaire, les lui amenait, à travers les précipices. Si Tibère reconnaissait que l'astrologue n'était qu'un fourbe, l'affranchi ne manquait pas, à un signal convenu, de le précipiter dans la mer.

Il y avait alors à Rhodes, un certain Trasulle, homme habile dans l'astrologie, et d'un esprit adroit. Il fut conduit, comme les autres, à ce lieu écarté, assura Tibère qu'il serait empereur, et lui révéla beaucoup de choses futures. Tibère lui demanda ensuite s'il connaissait ses propres destinées, et s'il avait tiré son horoscope. Trasulle, qui avait eu quelques soupçons en ne voyant revenir aucun de ses confrères, et qui sentit redoubler ses craintes, en considérant le visage de Tibère, l'homme qui l'avait amené et qui ne le quittait point, le lieu élevé où il se trouvait, le précipice qui était à ses pieds, regarda le ciel, comme pour lire dans les astres; bientôt il s'étonna, pâlit, et s'écria épouvanté, qu'il

était menacé de la mort. Tibère, ravi d'aise et d'admiration, attribua à l'astrologie ce qui n'était que de la présence d'esprit et de l'adresse, rassura Trasulle, en l'embrassant, et le regarda depuis comme un oracle.

— Un aveugle, en jetant au hasard une multitude de flèches, peut atteindre le but, une fois entre mille; de même, quand il y avait en Europe des milliers d'astrologues, qui faisaient tous les jours de nouvelles prédictions, il pouvait s'en trouver quelques-unes que le hasard justifiât; et celles-ci, quoique fort rares, entretenaient la crédulité que des millions de mensonges auraient dû détruire.

L'empereur Frédéric, étant sur le point de quitter Vicence, qu'il venait de prendre d'assaut, défia le plus fameux de ses astrologues de deviner par quelle porte il sortirait le lendemain. Le charlatan répondit au défi par un tour de son métier: il remit à Frédéric un billet cacheté, lui recommandant sur toutes choses de ne l'ouvrir qu'après qu'il serait sorti.

L'empereur fit abattre, pendant la nuit, quelques toises de la muraille et sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet et ne fut pas peu surpris d'y lire ces mots: *L'empereur sortira par la porte neuve*. C'en fut assez, pour que l'astrologue et l'astrologie lui parussent infiniment respectables.

— Darah, l'un des quatre fils du grand-mogol Schah-Géhan, ajoutait beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces charlatans lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la cou-

ronne, et Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir, sur sa vie, un événement aussi incertain : « Il arrivera de deux » choses l'une, répondit-il ; ou Darah parviendra au » trône, et ma fortune est faite ; ou il sera vaincu, » et dès lors sa mort est certaine, et je ne redoute » pas sa vengeance. »

— Un astrologue ayant prédit la mort d'une dame que Louis XI aimait éperdument, cette dame mourut en effet, et le roi crut que la prédiction de l'astrologue en était la cause. Il le fit venir devant lui, avec le dessein de le faire jeter par la fenêtre : « Toi » qui prétends être né si habile homme, lui dit-il, » apprends-moi quel sera ton sort ? » Le prophète, qui se doutait du projet du prince, et qui connaissait son faible, lui répondit : « Sire, je prévois que je » mourrai trois jours avant Votre Majesté. » Le roi le crut, et se garda bien de le faire mourir.

— Héggiage, général arabe, sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. « Je compte tel- » lement sur votre habileté, lui répondit Héggiage, » que je veux vous avoir, avec moi, dans l'autre » monde ; et je vais vous y envoyer le premier, afin » que je puisse me servir de vous, dès mon arrivée. » Et il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas arrivé.

— Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. « Je suis

» donc plus habile que toi, répondit le roi ; car je
» sais que tu les passeras dans la tour de Londres. »
Il l'y fit conduire en même temps.

— Le pape Jean XXI, ayant long-temps étudié l'astrologie, avait trouvé, par la connaissance qu'il s'était acquise de l'influence des astres, que sa vie serait longue; et il le disait à tous ceux qui l'approchaient. Un jour qu'il s'en vantait en présence de quelques personnes, une voûte qu'il faisait construire au palais de Viterbe vint à tomber, et le blessa si grièvement qu'il en mourut au bout de six jours.

— Boulainvilliers et Colonne, qui jouissaient d'une grande réputation, à Paris, en fait d'astrologie, avaient prédit à Voltaire qu'il mourrait à trente-deux ans. « J'ai eu la malice, écrivait-il, en 1757, » de les tromper déjà de près de trente années, de » quoi je leur demande humblement pardon. » Il les trompa encore de plus de vingt.

— Fulgose, qui croyait beaucoup à l'astrologie, rapporte, comme une preuve de la vérité de cette science, que l'empereur Adrien, qui était très-habile astrologue, écrivait tous les ans, au premier de janvier, ce qui lui devait arriver pendant l'année; et l'année qu'il mourut, il n'écrivit que jusqu'au mois de sa mort, donnant à connaître, par son silence, qu'il prévoyait son trépas. Mais d'autres observent que le livre, où l'empereur Adrien écrivait ses prévoyances, ne fut montré qu'après sa mort, de sorte qu'il pouvait fort bien avoir écrit après coup; comme

ceux qui prédisent la température de la journée, quand le soir est arrivé.

— Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : « Seigneur, arrangez » vos affaires, car vous ne pouvez vivre long-temps. » — Comment le sais-tu ? lui demanda le duc. — « Par la connaissance des astres, répondit l'astrologue. — Et toi, combien dois-tu vivre ? — Ma » planète me promet une longue vie. — Oh bien ! » repartit le duc, tu vas voir qu'il ne faut pas se fier » aux planètes. » Et il le fit pendre dans le moment.

— Zica, roi des Arabes, à qui les plus célèbres astrologues de son siècle avaient prédit une longue vie, mourut l'année même de cette prédiction.

— Guillaume, duc de Mantoue, avait dans ses écuries une cavale pleine, qui mit bas un mulet. Il envoya aussitôt aux plus fameux astrologues d'Italie l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui apprendre quelle serait la fortune d'un bâtard, né dans son palais ; il prit soin surtout qu'ils ne sussent pas que c'était d'un mulet qu'il voulait parler. Les devins firent de leur mieux, pour flatter le prince, ne doutant point que ce bâtard ne fût de ses œuvres. Les uns dirent qu'il serait général d'armée ; d'autres en firent un évêque ; quelques-uns l'élevèrent au cardinalat ; il en y eut même un qui le fit pape.

L'ANE ET L'ASTROLOGUE.

Certain roi, jusqu'à la folie,
Aima jadis l'astrologie ;

Toujours marchait à ses côtés
Un docteur à longues lunettes ,
Et de ce conteur de sornettes
En aveugle il suivait toutes les volontés.
Sur ses projets divers , sur ses peines secrètes ,
Les astres étaient consultés ;
C'était un faible ridicule ;
Mais les rois sont friands d'apprendre le futur.
Un hasard détrompa le prince trop crédule.
Un jour que le soleil , plus brillant et plus pur
Invitait le monarque à s'ébattre à la chasse ,
Il sort ; le pédant suit ; le ciel devient obscur ,
L'air s'épaissit , l'orage les menace.
Le monarque tremblant consulte son docteur ;
Alors , d'un ton de pédagogue :
Calmez votre souci , seigneur ,
Je promets du beau temps , répondit l'astrologue.
Sur la parole du menteur ,
On s'avance , on s'exerce aux travaux de Diane ;
La meute était aux champs , lorsqu'il parut un âne ;
Un pitaut le suivait. Bon homme , par ta foi ,
Pleuvra-t-il , demanda le roi ?
Sire , j'aurons de l'eau sans doute ,
Dit le manant sans se troubler ;
J'aperçois du baudet les oreilles trembler :
C'est un présage sûr. Le monarque l'écoute ,
Et se sait bon gré d'avoir mis ,
Et le docteur et l'âne en compromis.
L'astrologue en pâlit ; cependant la tempête
Commence à fondre sur leur tête.
Le prince , bien mouillé , chassa de son palais
Des doctes charlatans la gent porte-soutane ;

Et jura ses dieux que jamais
Il ne consulterait d'autre docteur qu'un âne.

(Voyez *Horoscopes*, *Devins*, etc.)

AUGURES. — Les augures étaient chez les Romains les interprètes des dieux. On les consultait avant toutes les grandes entreprises : ils jugeaient du succès, par le vol, le chant et la façon de manger des oiseaux. On ne pouvait élire un magistrat, ni livrer une bataille, sans avoir consulté l'appétit des poulets sacrés.

Les augures prédisaient aussi l'avenir, par le moyen du tonnerre et des éclairs. Les savans n'étaient pas dupes de leurs cérémonies ; et Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans éclater de rire.

Les oiseaux ne sont pas chez nous dépourvus du don de prophétie. Le cri de la chouette annonce la mort. (Voyez *Hibou*.) Le chant du rossignol promet de la joie ; le coucou donne de l'argent, quand on porte sur soi quelque monnaie le premier jour qu'on a le bonheur de l'entendre, etc. Si une corneille vole devant vous, dit Cardan, elle présage un malheur futur ; si elle vole à droite, un malheur présent ; si elle vole à gauche, un malheur qu'on peut éviter par la prudence ; si elle vole sur la tête, elle annonce la mort, pourvu toutefois qu'elle croasse ; car, si elle garde le silence, elle ne présage rien.....

— La vue d'un aigle sauva la vie au roi Déjotare, qui ne faisait rien sans consulter les oiseaux ; car

comme il s'y connaissait, il comprit que cet aigle le détournait d'aller loger dans la maison qu'on lui préparait, et qui tomba la nuit suivante (1).

— Cicéron, s'étant retiré à sa maison de campagne, auprès de Gayète, vit un corbeau arracher l'aiguille d'un cadran. Cet oiseau s'approcha ensuite de lui, le prit par le bas de sa robe, et ne cessa de la tirer, que quand un esclave vint dire à l'orateur romain, que des soldats arrivaient pour lui donner la mort (2). Les corbeaux sont maintenant plus sauvages. (*Voyez *Alectryomancie*.*)

AUORE BOREALE. — Espèce de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paraît la nuit, du côté du nord.

On ne saurait croire, dit Saint-Foix, sous combien de formes l'ignorance et la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisait des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ses apparitions étaient plus ou moins fréquentes; c'est-à-dire, selon qu'on habitait des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du Nord; ils crurent leurs campagnes en feu, et l'ennemi à leurs portes. Mais ce phénomène devenant presque journalier, il l'ont bientôt regardé comme ordinaire et naturel; ils l'ont même confondu assez souvent

(1) Valère-Maxime.

(2) Idem.

avec le crépuscule. Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques et l'extrémité méridionale de l'Europe, n'y virent que des sujets tristes ou menaçans, affreux ou terribles. C'étaient des armées en feu, qui se livraient de sanglantes batailles, des têtes hideuses séparées de leur tronc, des boucliers ardents, des chars enflammés, des hommes à pied et à cheval, qui couraient rapidement les uns contre les autres, et se perçaient de leurs lances. On croyait voir tomber des pluies de sang; on entendait le cliquetis des armes, le bruit de la mousqueterie, le son des trompettes: présages funestes de guerres et de calamités publiques. Voilà ce que nos pères ont presque toujours vu et entendu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner, après cela, des frayeurs terribles que leur causaient ces sortes de nuées, quand elles paraissaient ?

— La chronique de Louis XI rapporte qu'en 1465, on aperçut à Paris une aurore boréale qui fit paraître toute la ville en feu. Les soldats qui faisaient le guet en furent épouvantés, et un homme en devint fou. On en porta la nouvelle au roi, qui monta à cheval et courut sur les remparts. Le bruit se répandit que les ennemis, qui étaient devant Paris, se retireraient et mettaient le feu à la ville. Tout le monde se rassembla en désordre, et on trouva que ce grand sujet de terreur n'était qu'un phénomène.

Tant sur l'esprit humain ont toujours de pouvoir
Les spectacles frappans qu'il ne peut concevoir.

DUCIS.

AZAZEL, — Démon du second ordre, gardien du bouc.

A la fête de l'expiation, que les Juifs célébraient le dixième jour du septième mois (1), on amenait au grand prêtre deux boucs, qu'il tirait au sort : l'un pour le Seigneur, l'autre pour Azazel. Celui sur qui tombait le sort du Seigneur était immolé, et son sang servait pour l'expiation. Le grand prêtre mettait ensuite ses deux mains sur la tête de l'autre, confessait ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cet animal, qui était alors conduit dans le désert et mis en liberté. Et le peuple, ayant laissé au bouc d'Azazel le soin de ses iniquités, s'en retournait la conscience nette.

Selon Milton, Azazel est le premier porte-enseigne des armées infernales.

B.

BAAL, — Grand duc et dominateur suprême, général en chef des armées infernales.

BAALBÉRITH, — Démon du second ordre, maître de l'alliance, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer.

BAGUETTE DIVINATOIRE. — Rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier,

(1) Le septième mois des Juifs répondait à septembre.

à l'aide duquel on découvre les trésors, les maléfices et les voleurs.

En 1692, la baguette divinatoire fit beaucoup de bruit en France, et tout le monde courut la consulter. Il n'y avait rien de si caché qu'elle ne parvint à mettre au jour, et on la disait incapable d'errer. Elle s'arrêtait, avec la plus grande précision, dans la main de celui qui la faisait tourner, dès qu'elle apercevait la personne ou la chose qu'on la priait de faire connaître; et les merveilles qu'elle opéra occupèrent long-temps les esprits.

— On avait volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Jacques-Aymar, paysan du Lyonnais, fameux dans l'art d'agiter la baguette divinatoire, parcourut quelques rues, en faisant tourner son oracle. Il s'arrêta à la boutique d'un orfèvre qui nia le vol, et se trouva fort offensé de l'accusation. Mais le lendemain on remit à l'hôtel le prix des flambeaux; et quelques personnes sages pensèrent que le charlatan l'avait envoyé pour se mettre en crédit.

Jacques Aymar courut aussi à la recherche d'un meurtrier, guidé par la baguette divinatoire, et le poursuivit inutilement plus de quarante-cinq lieues sur terre et plus de trente sur mer. De sorte qu'il fut prouvé que la merveilleuse baguette était une jonglerie, et le devin un imposteur.

BALAI. — Le manche à balai est la monture ordinaire des sorcières, lorsqu'elles se rendent au sabbat. (*Voyez Sabbat.*)

BATON DU BON VOYAGEUR. — Cueillez, *le lendemain de la Toussaint*, une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas. Otez-en la moelle, mettez à la place les deux yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts, et trois cœurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre, par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre; placez par-dessus tout cela, dans le cœur du bâton, sept feuilles de verveine, cueillies *la veille de la saint Jean-Baptiste*, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe; bouchez ensuite le bout du bâton, avec une pomme à votre fantaisie; et soyez assuré que ce bâton vous garantira des brigands, des chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls, et vous procurera la bienveillance de ceux chez qui vous logerez (1).

Le lecteur, qui est assez sage pour ne pas daigner s'arrêter un seul instant à de pareilles extravagances, gémit sans doute en songeant qu'elles ont eu autrefois un grand crédit, quoique personne n'ait jamais pu exécuter ces secrets qu'on admirait si sottement.

BÉHÉMOTH. — Démon stupide, chef des démons qui frétilent de la queue. Sa force est dans ses reins. Ses domaines sont la gourmandise et les plai-

(1) Le petit Albert.

sirs du ventre. Il est, aux enfers, sommelier et grand échanson.

BÉLIAL. — Démon de la pédérastie. L'enfer ne reçut pas d'esprit plus dissolu, plus crapuleux, plus épris du vice, pour le vice même. Mais si son âme est vile, son extérieur est séduisant. Il a le maintien plein de grâce et de dignité, et le ciel n'a pas perdu de plus bel habitant. Il eut un culte à Sodome, et dans d'autres villes; mais jamais on n'osa lui ériger de temples, ni d'autels.

BÉLOMANCIE. — Divination par le moyen des flèches.

Ceux qui y avaient recours, prenaient plusieurs flèches, sur lesquelles ils écrivaient des réponses relatives à leurs projets; ils en mettaient de favorables et de contraires, ensuite on mêlait les flèches et on choisissait au hasard : celle que le sort amenait était regardée comme l'organe de la volonté des dieux, qu'on forçait de toutes parts à répondre, mille fois par jour, aux plus frivoles demandes des mortels indiscrets.

C'était surtout avant les expéditions militaires, qu'on faisait usage de la bélomancie.

BELPHEGOR. — Démon des découvertes. Il séduit les hommes, en prenant à leurs yeux, un corps de femme, et en leur donnant des richesses.

BELZÉBUTH, — Prince des démons, selon les Écritures ; le premier en pouvoir et en crime après Satan, selon Milton ; chef suprême de l'empire infernal, selon Wierius.

Son nom signifie *seigneur des mouches*. Bodin prétend qu'on n'en voyait point dans son temple. Ce fut la divinité la plus révérée des peuples de Chanaan, qui le représentaient quelquefois sous la figure d'une mouche, le plus souvent avec les attributs de la souveraine puissance. On lui attribuait le pouvoir de délivrer les hommes, des mouches qui ruinent les moissons.

Presque tous les démonomanes le regardent comme le souverain du ténébreux empire, et chacun le dépeint, au gré de son imagination, comme les faiseurs de contes représentent, à leur fantaisie, les ogres, les fées, et tous les êtres imaginaires.

Les écrivains sacrés le disent hideux et effroyable, Milton lui donne un aspect imposant ; et une haute sagesse respire sur son visage ; l'un le fait haut comme une tour ; l'autre d'une taille égale à la nôtre ; quelques-uns se le figurent sous la forme d'un serpent ; il en est même qui le voient sous les traits d'une belle femme.

Le monarque des enfers, dit Palingène, est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelans, les sourcils élevés et l'air menaçant. Il a les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête ; il est

noir comme un Maure ; il a deux grandes ailes de chauve-souris attachées aux épaules , de larges patés de canard , une queue de lion , et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds. (Voyez *Diabes.*)

BERGERS. — Les bergers , si l'on en croit les bonnes femmes de village , sont de redoutables sorciers , et d'habiles faiseurs de maléfices.

— Un boucher avait acheté un demi-cent de moutons , sans donner le *pour boire* au berger de la ferme. Celui-ci , pour se venger , prononça une prière magique , et , en passant sur un pont , toutes les brebis se ruèrent dans l'eau , la tête la première.

— Un berger avait fait un petit talisman avec la corne des pieds de ses bêtes , comme cela se pratique , pour conserver les troupeaux en santé ; et portait , selon la coutume , ce talisman dans sa poche. Un autre berger du voisinage parvint à le lui escamoter , et comme il lui en voulait depuis long-temps , il coupa ce talisman en petits morceaux , et l'enterra dans une fourmillière , avec une taupe , une grenouille verte , et une queue de morue , en disant : *Maudition , perte , destruction.* Il fit ensuite une neuvaine de *chapelet* , et , au bout des neuf jours , il déterra son maléfice , le réduisit en poudre , et le sema dans l'endroit où devait paître le troupeau de son voisin , qui fut entièrement détruit.

— D'autres bergers , avec trois cailloux pris en différens cimetières , et certaines paroles magiques , donnent des dyssenteries , envoient la gale à leurs

ennemis, et font mourir autant d'animaux qu'ils souhaitent.

Quoique ces pauvres gens ne sachent pas lire, on craint si fort leur savoir et leur puissance, dans quelques villages, qu'on a bien soin de recommander aux voyageurs de ne pas les insulter, et de passer auprès d'eux sans leur demander quelle heure il est, quel temps il fera, ou telle autre chose semblable; si l'on ne veut avoir des nuées, être noyé par des orages, courir de grands périls, et s'égarer dans les chemins les plus ouverts.

Il est bon de remarquer que, dans tous leurs maléfices, les bergers emploient des prières adressées pour la plupart à la sainte Vierge, et que les *pater*, les *ave*, les *neuvaines de chapelet*, sont un de leurs grands ressorts pour faire mourir les moutons.

Ils ont encore d'autres oraisons, qui sont le contre-poison de celles-ci. (Voyez *Prières.*)

BOHÉMIENS. — On donne ce nom à des vagabonds qui font profession de dire la bonne aventure par l'inspection de la main.

Pasquier en fait remonter l'origine jusqu'en 1427. Il raconte que douze pénitens qui se disaient chrétiens de la Basse-Égypte, chassés par les Sarrasins, s'en vinrent à Rome, et se confessèrent au pape, qui leur enjoignit, pour pénitence, d'errer sept ans par le monde sans coucher sur aucun lit. Il y avait entre eux un duc, un comte, et dix hommes de cheval; leur suite était de cent vingt personnes.

Quand ils arrivèrent à Paris, on les logea à la Chapelle, où on les allait voir en foule. Ils avaient aux oreilles des boucles d'argent, le teint basané, les cheveux noirs et crépus. Leurs femmes étaient laides, voleuses, et diseuses de bonne aventure. L'évêque de Paris les contraignit de s'éloigner, et excommunia ceux qui les avaient consultées. Dès lors, la France fut infestée d'aventuriers de la même espèce. Les biscaïens succédèrent aux premiers bohémiens et en conservèrent le nom. On en voit moins à présent, parce que le peuple commence à devenir moins crédule. (Voyez *Chirromancie*.)

BONZES. — Quelques historiens prétendent que les bonzes vivent au sein des plaisirs et de la débauche ; mais les voyageurs nous apprennent que ces sortes de moines mènent une vie austère et pénitente, que les uns se déchirent le corps à coups de verges, d'autres avec des armes tranchantes ; qu'il en est qui se retirent dans des souterrains étroits, et y restent sans cesse courbés, vivant ainsi d'aumônes et passant leurs jours dans une souffrance perpétuelle. Est-ce l'amour de la vertu qui les porte à ces excès ? Est-ce la folie ? Est-ce le fanatisme ?... Les catholiques les traiteront d'insensés. Mais nous aussi, nous avons eu nos bonzes : ces moines qui se flattaient de gagner le ciel en se donnant la discipline, qui croyaient plaire à Dieu, en meurtrissant le corps qu'il leur avait donné, et dont ils n'étaient pas dignes, ces fous qui se roulaient sur des épines pour étouffer leurs pas-

sions, étaient-ils plus sages que ceux de l'Inde?...

— Un empereur de la Chine détruisit plusieurs monastères où se trouvaient des multitudes de bonzes. « Celui qui ne laboure pas la terre, et qui ne » travaille point, disait le sage monarque, ne doit » pas manger le pain de mes sujets. »

BOTONOMANCIE : — Divination par le moyen des feuilles.

Lorsqu'il avait fait un grand vent pendant la nuit, on allait voir de bon matin la disposition des feuilles tombées, et des charlatans devinaient par-là ce que le peuple voulait savoir.

Quand les hommes s'abandonnent à la crédulité superstitieuse, tout leur paraît surnaturel; et rien ne peut plus arrêter une imagination en délire, qui se noie dans une mer de prodiges.

BOUC. — La forme d'un grand bouc noir est celle que le grand maître des sabbats revêt avec le plus de plaisir.

Le bouc est aussi quelquefois la monture des sorcières qui se rendent à leurs assemblées nocturnes. (*Voyez Sabbat.*)

BRACHMANES. — Ces philosophes vivaient en partie dans les bois, où ils consultaient les astres, et en partie dans les villes, pour enseigner la morale aux princes indiens. Ceux qui vivaient dans les forêts débitaient leurs maximes à qui voulait les en-

tendre; mais quand on allait les écouter, dit Strabon, on devait le faire dans le plus grand silence. Celui qui parlait ou crachait, était exclus pour ce jour-là. Les brachmanes croyaient à la métempsycose, ne mangeaient que des plantes et ne pouvaient toucher un animal sans se rendre immondes. Ils méprisaient la vie et les biens de la fortune, et désiraient la mort, comme le terme d'une prison onéreuse. Ils menaient une vie rigide, couchaient sur des peaux, et observaient un rigoureux célibat jusqu'à l'âge de trente-sept ans. Alors ils étaient libres de prendre plusieurs femmes, mais ils ne philosophaient point avec elles, de peur qu'elles ne négligeassent les soins de leur ménage, en s'occupant de l'étude.

On croit que Pythagore tenait des brachmanes sa doctrine de la métempsycose.

Ils enseignaient que la terre est une masse ronde, que l'âme est immortelle, qu'il y a des tribunaux pour juger les morts, que tout est sorti de Dieu, et que tout périra en retournant à son origine. Ils se servaient, pour cela, de la comparaison d'une araignée qui, après avoir fait sa toile, retire et dévore tout de nouveau les mêmes filets qu'elle avait mis hors de ses entrailles.

Les brachmanes de Siam croient que la terre périra par le feu, et que, de sa cendre, il en renaitra une autre, où il y aura un printemps perpétuel.

Le juge Boguet, qui fut dans son temps le fléau des sorciers, regarde les brachmanes comme d'in-

signes magiciens , qui faisaient le beau temps et la pluie , *en ouvrant ou fermant deux tonneaux qu'ils avaient en leur puissance.*

C.

CABALE — Pic de la Mirandole dit que ce mot est le nom d'un hérétique endiablé , qui a écrit contre Jésus-Christ , et que ses sectateurs étaient nommés cabalistes.

L'ancienne cabale des Juifs est l'explication mystique de la Bible , l'art de trouver des sens cachés dans la décomposition des mots , et la manière d'opérer des prodiges par la vertu de ces mots , prononcés d'une certaine façon. Les Juifs la conservent par tradition ; ils croient que Dieu l'a donnée à Moïse , au pied du mont Sinaï , et que le roi Salomon y a été très-expert. (Voyez *Théomancie.*)

La cabale grecque , inventée par les Valentiniens , tire sa force des lettres grecques combinées , et fait des miracles avec l'alphabet : précieuse ressource qu'on n'eût jamais possédée , sans l'invention de l'écriture , et qui nous prouve que tout dans le monde est entouré de merveilles.

La grande cabale est l'art de commercer avec les esprits élémentaires ; elle tire aussi un grand parti de certains mots mystérieux.

Les quatre éléments sont habités par des créatures plus parfaites que l'homme , selon les cabalistes.

Cet espace immense qui est entre la terre et les cieux , a des hôtes bien plus nobles que les oiseaux

et les mouchérons ; ces mers si vastes ont bien d'autres habitans que les dauphins et les baleines ; la profondeur de la terre n'est pas pour les taupes seulement ; et l'élément du feu , plus noble que les trois autres , n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

Les salamandres habitent la région du feu ; les sylphes , le vague de l'air ; les gnomes , l'intérieur de la terre ; et les ondins ou nymphes , le fond des eaux. Ces êtres sont composés des plus pures parties des élémens qu'ils habitent. Adam , plus parfait qu'eux tous , était leur roi naturel ; mais depuis sa faute , étant impur et grossier , dit le comte de Gabalis , il n'eut plus de proportion avec ces substances , il perdit tout l'empire qu'il avait sur elles , et en ôta la connaissance à sa malheureuse postérité.

Qu'on se console pourtant , on a trouvé dans la nature les moyens de ressaisir ce pouvoir perdu.

Pour recouvrer la souveraineté sur les salamandres et les avoir à ses ordres , qu'on attire le feu du soleil , par des miroirs concaves , dans un globe de verre ; il s'y formera une poudre solaire qui se purifie d'elle-même des autres élémens , et qui , avalée , est souverainement propre à exalter le feu qui est en nous , et à nous faire devenir , pour ainsi dire , de matière ignée. Dès lors , les habitans de la sphère du feu deviennent nos inférieurs , et ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables , tout le respect qu'ils doivent au lieutenant de leur créateur. De même , pour commander aux sylphes , aux gnomes , aux nymphes , qu'on emplisse d'air , de terre ou

d'eau , un globe de verre , qu'on le laisse bien fermé , exposé au soleil pendant un mois : chacun de ces éléments , ainsi purifié , est un aimant qui attire les esprits élémentaires. Si on en prend tous les jours , durant quelques mois , on voit bientôt dans les airs la république volante des sylphes , les nymphes venir en foule aux rivages , et les gnomes , gardiens des trésors et des mines , étaler leurs richesses. On ne risque rien d'entrer en commerce avec ces esprits ; on les trouvera fort honnêtes gens , savans , bienfaisans , et craignant Dieu.

Leur âme est mortelle , et ils n'ont pas l'espérance de jouir un jour de l'Être-Suprême qu'ils connaissent et qu'ils adorent religieusement. Ils vivent fort longtemps et ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est-ce que le temps auprès de l'éternité?... Il n'est pourtant pas impossible de trouver du remède à ce mal ; car de même que l'homme , par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu , a été fait participant de la divinité , les sylphes , les gnomes , les nymphes et les salamandres deviennent participans de l'immortalité en contractant une alliance avec l'homme. Ainsi , une nymphe ou une sylphide devient immortelle , et capable de la béatitude à laquelle nous aspirons , quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage ; et un gnôme ou un sylphe cesse d'être mortel , du moment qu'il épouse une fille des hommes. Aussi ces êtres se plaisent-ils avec nous quand nous les appelons.

C'est pour cela que saint Augustin a eu la modestie

de ne rien décider sur les esprits, qu'on appelait alors faunes ou satyres, et qui poursuivaient les Africaines de son temps, par le désir de parvenir à l'immortalité en s'alliant aux hommes. Il y a pourtant des gnomes, qui aiment mieux mourir, que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux que les démons. C'est le diable qui leur inspire ces sentimens; car il n'y a rien qu'il ne fasse pour empêcher ces pauvres créatures d'immortaliser leur âme par notre alliance.

Les cabalistes sont obligés de renoncer à tout commerce avec les femmes, pour ne pas offenser les sylphides et les nymphes qu'ils ont pour amantes. Au reste, elles ne sont point jalouses l'une de l'autre; et un sage peut en immortaliser autant qu'il le juge à propos, sans leur faire aucune peine; mais des substances spirituelles ne veulent pas partager un cœur avec des êtres revêtus de chair et d'os. Cependant, comme le nombre des sages cabalistes est fort petit, les nymphes et les sylphides se montrent quelquefois moins délicates, et emploient toutes sortes d'innocens artifices pour s'immortaliser avec nous.

Ainsi, tel croit être avec sa femme, qui, sans y penser, se trouve dans les bras d'une nymphe; telle femme pense embrasser son mari, qui immortalise un salamandre; tel s'imagine être fils d'un homme, qui est fils d'un sylphe; et telle fille jugerait à son réveil qu'elle est vierge, qui a eu, durant son sommeil, un honneur dont elle ne se doute pas.

— Un jeune seigneur de Bavière était inconsolable

lable de la mort de sa femme , qu'il aimait passionnément. Une sylphide prit la figure de la défunte , et s'alla présenter au jeune homme désolé , disant que Dieu l'avait ressuscitée, pour le consoler dans son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années et firent de très-beaux enfans. Mais le jeune seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage sylphide : il jurait et disait des paroles malhonnêtes. Elle l'avertit souvent ; enfin voyant que ses remontrances étaient inutiles , elle disparut un jour , et ne lui laissa que ses jupes , et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils.

— Quoi qu'on fût bien crédule sous le règne de Pepin , on refusait de croire à l'existence des êtres élémentaires. Le fameux cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit d'en convaincre le monde : il commanda donc aux sylphes de se montrer à tous les mortels. Ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables , en forme humaine , tantôt rangées en bataille , marchant en bon ordre , ou se tenant sous les armes , ou campées sous des pavillons superbes ; tantôt sur des navires aériens , d'une structure admirable , dont la flotte volante voguait au gré des zéphyrus. Mais ce siècle ignorant ne pouvant raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux , le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages , et pour faire grêler sur les moissons .

Les savans , les théologiens et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple ; les empereurs le

crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de grièves peines à ces prétendus tyrans de l'air.

Les sylphes voyant le peuple, les pédans, et les têtes couronnées même, se gendarmer ainsi contre eux, résolurent, pour faire perdre cette opinion qu'on avait de leur flotte innocente, d'enlever des hommes, de leur faire voir leurs belles femmes, leur république et leur gouvernement, puis de les remettre à terre, en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avaient projeté; et quelques cabalistes croient que l'Amérique fut peuplée *en ce temps-là*.

Mais les hommes regardèrent ce magnifique voyage comme un songe et ne voulurent pas rendre hommage à la vérité. Il arriva qu'un jour, entre autres, on vit descendre à Lyon, de ces navires aériens, trois hommes et une femme; toute la ville s'assemble autour d'eux, crie qu'ils sont magiciens, et que Grimoald, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, les envoie pour perdre les moissons des Français. Les quatre innocens ont beau dire qu'ils sont du pays même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des êtres miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouïes; le peuple entêté n'écoute point leur défense, et on allait les jeter dans le feu, quand l'évêque Agobard accourut au bruit. Le saint homme ayant entendu les parties, leur prouva à tous qu'ils s'étaient trompés, et que ces hommes ne pouvaient pas être descendus de l'air. Le peuple crut plus à ce que lui disait son

bon père Agobard , qu'à ses propres yeux , s'apaisa et donna la liberté aux quatre ambassadeurs des sylphes.

L'origine de ce conte cabalistique est encore une aurore boréale. Le siècle de Charlemagne , qui voyait partout des fées et des enchanteurs , prit une nuée pour une armée de magiciens , et chacun exagérant ce qu'il avait vu , on en forma une histoire merveilleuse , dont les cabalistes se sont emparés et que le comte de Gabalis a embellie de ses folles imaginations. (*Voyez Aurore boréale.*)

Mais ce qu'il y a ici de singulier , c'est cette peine imposée à des nuages par deux de nos rois , et qu'on peut voir dans les Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Nous n'avons plus le droit de reprocher à Xerxès l'ordre qu'il donna d'enchaîner la mer.

On trouve, dans les fastes de la cabale, une foule de miracles bien plus ridicules encore que l'apparition des sylphes. Quelques rabbins affirment que la fille de Jérémie , entrant dans le bain après ce prophète, y conçut, de la chaleur qu'il y avait laissée.... et enfanta, au bout de neuf mois, le cabaliste Bensyrah.

— Pour retrouver les choses perdues , pour apprendre par révélation des nouvelles des pays lointains , pour faire paraître les absens , qu'on se tourne vers l'orient , et qu'on prononce à haute voix le grand nom *AGLA!* Il opère toutes ces merveilles , lors même qu'il est invoqué par les ignorans et par les pécheurs ; et il fait bien d'autres miracles dans une

bouche cabalistique. (Voyez *Gnomes, Ondins, Salamandres, Sylphes.*)

CAGLIOSTRO. — Joseph *Balsamo*, fameux aventurier du dix-huitième siècle, si connu sous le nom d'*Alexandre, comte de Cagliostro*, naquit, dit-on, à Palerme, le 8 juin 1743, d'une famille peu distinguée,

Il montra, dès ses premières années, un esprit porté au charlatanisme et à la friponnerie; car, tout jeune encore, il escroqua soixante onces d'or à un orfèvre, en lui promettant de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux.

Quelques autres fourberies de la même espèce l'obligèrent à quitter l'Italie. Il voyagea en Grèce, en Egypte, en Arabie, en Perse, à Rhodes, à Malte, etc., vivant, tantôt du produit de ses compositions chimiques, car il donnait dans la pierre philosophale, tantôt de jonglerie et du trafic des charmes de son épouse.

Il fut reçu à Strasbourg, en 1780, avec une sorte de triomphe. On dit qu'il y fit beaucoup de bien, et qu'il y guérissait les malades par un art miraculeux. On lui attribue des cures merveilleuses et sans nombre; cependant son savoir était extrêmement borné. On a débité sur son compte beaucoup de fables sans fondement. Les uns l'ont regardé comme un homme extraordinaire, un vrai faiseur de miracles; les autres comme un vil charlatan; quelques-uns ont vu en

lui un membre voyageur de la maçonnerie templière, constamment opulent, par les secours nombreux qu'il recevait des diverses loges de l'ordre; mais le plus grand nombre donne au faste qu'il étalait, une source moins honorable.

L'auteur italien qui a écrit sa vie, en fait une hideuse peinture, et le représente comme le dernier des escrocs et le plus abject des hommes.

Il fut arrêté à Rome, en 1789, et condamné comme *pratiquant la franc-maçonnerie*. On aurait pu prendre un autre prétexte. Sa peine fut toutefois commuée en une prison perpétuelle, où il mourut.

Il institua, dit l'auteur de sa vie, une espèce de cabale égyptienne: un enfant, dans l'état d'innocence, placé devant une carasse, et abrité d'un paravent, obtient, par l'imposition des mains du grand Copte, la faculté de communiquer avec les anges, et voit dans cette carasse tout ce qu'on veut qu'il y voie.

Cagliostro n'était qu'un misérable imposteur; mais telle est en général la faiblesse de l'esprit humain, que, dans le dix-huitième siècle même, il se fit passer pour un homme extraordinaire, et obtint de grands honneurs. La haute opinion qu'on avait de lui, alla si loin, que l'abbé Fiard le déclara membre du ténébreux empire.

On met sur son compte une mauvaise brochure, qui apprend aux bonnes femmes à trouver les numéros de la loterie dans leurs rêves. (Voyez *Loterie*.)

CARDAN. — Jérôme Cardan, médecin, astrologue et fou célèbre du seizième siècle, naquit à Pavie en 1501, et mourut à Rome en 1576.

Il rapporte, dans l'histoire qu'il nous a laissée de sa vie, que quand la nature ne lui faisait pas sentir quelque douleur, il s'en procurait lui-même, en se mordant les lèvres, ou en se tiraillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât, parce que, s'il lui arrivait d'être sans douleur, il ressentait des saillies et des impétuosités si violentes, qu'elles lui étaient plus insupportables que la douleur même.....

Il prétendait avoir, comme Socrate, un démon familier, qu'il plaçait entre les substances humaines et la nature divine.

Il assure que, dans sa jeunesse, il voyait clair dans les ténèbres; que l'âge affaiblit en lui cette faculté; que cependant, quoique vieux, il voyait encore, en s'éveillant au milieu de la nuit, mais moins parfaitement que dans son âge tendre. Il avait, de plus, le don des extases.

Comme ses connaissances en astrologie étaient fort grandes, il prédit à Édouard VI, roi d'Angleterre, plus de cinquante ans de règne, d'après les règles de l'art. Malheureusement Édouard VI mourut à seize ans.

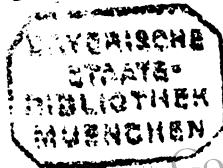
Ces mêmes règles lui avaient fait voir clairement qu'il ne vivrait que quarante-cinq ans. Il régla sa fortune en conséquence; ce qui l'incommoda fort le reste de sa vie. Quand il se vit trompé dans ses calculs, il refit son thème, et trouva qu'au moins il ne

passerait pas la soixante-quinzième année. La nature s'obstina encore à démentir l'astrologie ; mais alors , pour soutenir sa réputation , Cardan se laissa mourir de faim.

CARLOSTAD. — Partisan de Luther. Un jour qu'il prêchait à Bâle , le diable monta après lui dans la chaire , et lui dit qu'il irait le voir dans trois jours. Il y alla en effet , et l'étrangla , le 25 décembre 1541. Le diable étranglait , dans le seizième siècle , tous ceux qui mouraient d'apoplexie. La duchesse de Beaufort , maîtresse de Henri IV , fut , aussi bien que Carlostad , étranglée par le diable. Cette opinion était alors fort en vogue ; et Sully , qui n'était pas superstitieux pour son temps , ne savait trop qu'en dire.

CARNAVAL. — Les Gaulois croyaient que My-thras présidait aux constellations ; ils le représentaient avec l'un et l'autre sexe , et l'adoraient comme le principe de la chaleur , de la fécondité , et des honnes et mauvaises influences. Les initiés à ces mystères étaient partagés en plusieurs confréries , dont chacune avoit pour symbole une constellation : les confrères célébraient leurs fêtes , et faisaient leurs processions et leurs festins , déguisés en *lion* , en *belier* , en *ours* , en *chien* , etc. , c'est-à-dire , sous les figures qu'on suppose à ces constellations. Ainsi , nos mascarades et nos bals , dont voilà sans doute l'origine , étaient autrefois des cérémonies de religion (1).

(1) Saint-Foix.



— On demandait à un Turc revenu d'Europe ce qu'il y avait vu de remarquable. A Venise, répondit-il, ils deviennent fous pendant un temps de l'année; ils courent déguisés par les rues, et cette extravagance augmente au point que les ecclésiastiques sont obligés de l'arrêter. De savans exorcistes font venir les malades un certain jour (le mercredi des cendres), et aussitôt qu'ils leur ont répandu un peu de cendres sur la tête, le bon sens leur revient; et ils retournent à leurs affaires.

CARTOMANCIE. — Divination par le moyen des cartes.

Les cartes furent inventées, à la fin du quatorzième siècle, par un peintre nommé Jacquemin Gringonneur, pour divertir le roi Charles VI, pendant une grande maladie. Le peintre eut, pour sa récompense, cinquante-six sols parisis.

Tous les devins croient rendre leurs chimères respectables, en les faisant remonter à une antiquité très-reculée; c'est pourquoi Eteilla *a l'avantage de nous dire que le tirage des cartes ne date pas de l'invention des cartes, mais du jeu des trente-trois bâtons d'Alpha, nom d'un Grec réfugié en Espagne, qui prédisait l'avenir.*

On se sert, pour cette divination, d'un jeu de piquet de trente-deux cartes. Les carreaux et les piques sont généralement mauvais; les cœurs et les trèfles sont généralement bons. On représente la personne pour qui on tire les cartes, par un roi, si c'est un

homme marié; par un valet, si c'est un jeune homme; par une dame, si c'est une femme. Les figures rouges représentent des personnes à cheveux blonds ou chatain-blond; les noires des personnes brunes ou chatain-brun.

Signification des trente-deux cartes, selon la méthode des célèbres tireuses. — Les huit carreaux : le roi signifie amitié et mariage; s'il est renversé, il présage des difficultés. La dame est une femme blonde de la campagne qui médit de la personne pour qui on tire les cartes; renversée, elle cherche à faire du tort. Le valet apporte des nouvelles; mauvaises, s'il est renversé. L'as annonce une lettre prochaine. Le dix, joie et voyages. Le neuf, retard. Le huit, démarches faites par un jeune homme bien intentionné. Le sept, bonnes nouvelles, surtout s'il se trouve avec l'as.

Les huit cœurs : le roi est un homme riche, qui obligera, s'il n'est pas renversé. La dame, une femme honnête qui rendra service; renversée, elle annonce empêchement de mariage (au cas qu'il en soit question). Le valet est un jeune homme avec qui on s'alliera de quelque côté. L'as, joie, bonheur; s'il est entouré de figures, festins et ripailles. Le dix, surprise agréable. Le neuf, union et concorde. Le huit, réussite. Le sept promet au garçon une épouse de bonne conduite, et à la demoiselle maternité de plusieurs filles.

Les huit piques : le roi est un homme de robe avec lequel on aura quelques disgrâces; renversé, il annonce la perte d'un procès. La dame, une veuve dans le

chagrin ; si elle est renversée , c'est qu'elle veut se remarier en secret. Le valet , désagrémens aux garçons , trahison d'amour aux jeunes filles. L'as , tristesse , trahison , vol ; s'il est suivi du dix et du neuf , il annonce une mort qu'on apprendra bientôt. Le dix , pleurs ; s'il est suivi de l'as et du roi , prison pour l'homme , trahison pour la femme. Le neuf , retard. Le huit , discorde et mauvaises nouvelles. Le sept , querelles.

Les huit trèfles : le roi est un homme juste , qui veut du bien , et rendra service ; renversé , il annonce qu'on échouera dans quelque projet. La dame , une amante jalouse ; renversée , une amante infidèle. Le valet , un amoureux ; s'il est à côté d'une dame , son amour réussira ; s'il est à côté d'un roi , c'est un homme qui fera des démarches pour lui ; s'il est suivi du valet de cœur , il sera supplanté par un rival ; s'il est renversé , ses parens empêcheront le mariage. L'as , gain , argent , prospérité. Le dix , réussite ; s'il est suivi du neuf de carreau , retard ; s'il est suivi du neuf de pique , c'est une perte assurée. Le neuf , succès en amour , pour les célibataires ; second mariage , pour les époux. Le huit , espérances. Le sept , faiblesse amoureuse ; s'il est suivi du sept de carreau et du neuf de trèfle , héritage et abondance de biens.

Telle est , au sentiment des plus fameuses cartomanciennes , la valeur des trente-deux cartes. On leur donne encore beaucoup d'autres significations , et chacun les explique à sa manière , sans s'embarrasser des règles , ce qui est fort répréhensible. L'as de pi-

que, par exemple, annonce, suivant les uns, des trahisons et de tristes nouvelles; suivant d'autres, amour et bagatelle; ceux-ci y voient un procès ou une lettre; ceux-là une grossesse, un abandon, ou quelque jouissance. Le roi de carreau est tantôt un mariage, tantôt un homme de campagne, tantôt un militaire, tantôt un voleur, etc., et ainsi des autres. Mais la cartomancie n'en est pas moins respectable, et ceux qui en connaissent bien les principes, dit Eteilla, conçoivent combien elle est utile aux hommes, et combien *ceux qui parlent mal de cette science sont ignorans.*

Signification des cartes qui se rencontrent en égale valeur.

— Quatre rois : grand honneur.

Quatre dames : grands caquets.

Quatre valets : maladies contagieuses.

Quatre as : Gain à la loterie.

Quatre dix : Affaires avec la justice.

Quatre neuf : bonne conduite.

Quatre huit : revers.

Quatre sept : intrigues.

— Trois rois : consultations.

Trois dames : tromperies de femmes.

Trois valets : disputes.

Trois as : petite réussite.

Trois dix : changement d'état.

Trois neuf : grand succès.

Trois huit : mariage.

Trois sept : infirmités.

- Deux rois : conseils d'amis.
- Deux dames : amitié.
- Deux valets : inquiétudes.
- Deux as : duperie.
- Deux dix : surprise.
- Deux neuf : un peu d'argent.
- Deux huit : nouvelle connaissance.
- Deux sept : petites nouvelles.

Manière de tirer les cartes, par sept. — On compte six cartes, et on tire la septième, hors du jeu. En répétant trois fois cette opération, on rassemble douze cartes qu'on étend sur la table, les unes à côté des autres; on cherche alors ce qu'elles prédisent, en rapprochant leurs significations.

Manière de tirer les cartes, par quinze — Après avoir mêlé le jeu, vous en faites deux tas égaux. La personne qui consulte les cartes, choisit un de ces tas. Vous le retournez alors, après avoir mis de côté la première carte, *pour la surprise*, et vous en faites l'explication, selon la rencontre du jeu. Ensuite, vous mêlez de nouveau les quinze cartes, vous en faites trois tas : le premier annonce ce que le consultant doit éprouver sur sa personne; le second, ce qui lui arrivera dans sa maison; le troisième, ce qu'il n'attend pas. On lève enfin la carte de la surprise.

Manière de voir une réussite. — On prend le jeu en entier, on le mêle, on fait ensuite huit paquets de quatre cartes. Après quoi, on relève la première

carte de chaque paquet , et quand on trouve deux cartes pareilles , on les met de côté , en relevant toujours celles qui suivent ; si tout le jeu se met en ordre , c'est réussite ; autrement , c'est échouement et contrariété.

— Une de nos plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme tout nouvellement marié. Elle lui prédit , d'après les pronostics infailibles de son art , qu'il vivrait long-temps heureux avec son épouse , qu'il en aurait trois filles , et que le fils qu'elle venait déjà de lui donner , ferait un jour sa consolation. Malheureusement pour la cartomancie , la jeune femme mourut peu après sans laisser de filles , et le fils ne survécut que de trois mois à sa mère.

— Un élève de l'école de médecine , qui ne portait pas encore de barbe , se déguisa en fille , et se fit tirer les cartes. On lui promit un amant riche et bien fait , trois garçons et une fille , et des couches laborieuses , mais sans danger.

— Une dame , qui s'amusait quelquefois à tirer les cartes , se les fit un jour , pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table devant les plats vides , et avait l'estomac fort plein ; cependant les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun ; car la réussite ne put avoir lieu.

CATHERINE DE MEDICIS. — Les méchantes femmes , dit Saint-Foix , sont presque toujours faibles et superstitieuses ; Catherine de Médicis croyait nou-

seulement à l'astrologie judiciaire , mais encore à la magie. Elle portait sur l'estomac une peau de vélin , d'autres disent d'un enfant égorgé , semée de figures , de lettres , et de caractères de différentes couleurs ; elle était persuadée que cette peau avait la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne. Elle fit faire la colonne de l'autel de Soissons , dans le fût de laquelle il y avait un escalier à vis , pour monter à la sphère armillaire qui était au haut , et où elle allait consulter les astres , avec les astrologues , dont elle s'entoura jusqu'à la mort.

Ils l'avaient avertie que Saint-Germain la verrait mourir. Dès lors , elle ne voulut plus demeurer à Saint-Germain-en-Laye ; et on dit qu'elle n'y coucha jamais depuis. Mais Laurent de Saint-Germain , évêque de Nazareth , l'ayant assistée à l'heure de la mort , on regarda la prédiction comme accomplie.

CATOPTROMANCIE. — Divination par le moyen d'un miroir.

On trouve encore dans quelques bourgs , des devins qui emploient cette divination , autrefois fort répandue. Quand on a fait une perte , ou essuyé un vol , ou reçu quelques coups clandestins dont on veut connaître l'auteur , on va trouver le sorcier , qui introduit son monde dans une chambre obscure , à demi éclairée par quelques flambeaux. On n'y peut entrer qu'avec un bandeau sur les yeux. Alors le devin fait les évocations , et le diable montre dans un grand miroir le passé , le présent et le futur.

CAUCHEMAR. — On appelle ainsi un embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigans, et ne cessent que quand on se réveille.

On ne savait pas trop, au quinzième siècle, ce que c'était que le cauchemar qu'on appelait aussi alors *chauche-poulet*. Les uns voyaient, dans cet accident, une sorcière qui pressait le ventre des gens endormis, leur dérobaient la parole et la respiration, et les empêchait de crier ou de s'éveiller, pour demander du secours; les autres, un démon incube qui étouffait les gens en leur faisant l'amour. Les médecins n'y voyaient pas plus clair que les autres; et Delrio crut probablement décider la question, en disant que *Cauchemar* était un suppôt de Belzébuth, et qu'il se nommait *le démon dépuceleur*.

CENDRES. — On soutenait, dans le dix-septième siècle, qu'il y avait des semences de résurrection dans les cadavres et dans les cendres des animaux, et même des plantes brûlées; qu'une grenouille, par exemple, en se pourissant, engendrait des grenouilles, et que les cendres des roses avaient produit d'autres roses.

Duchène dit avoir vu, à Cracovie, un médecin polonais qui conservait dans des phioles la cendre de plusieurs plantes, et que lorsque quelqu'un voulait voir une rose dans ces phioles, il prenait celle où se trouvait la cendre du rosier; et la mettant sur

une chandelle allumée, après qu'elle avait un peu senti la chaleur, on commençait à voir remuer la cendre; puis on remarquait comme une petite nue obscure qui, se divisant en plusieurs parties, venait enfin à représenter une rose si belle, si fraîche et si parfaite, qu'on l'eût jugée palpable et odorante, comme celle qui vient du rosier.

Cette extravagance fut poussée plus loin. On assura que les morts pouvaient revivre naturellement, et qu'on avait des moyens de les ressusciter en quelque façon. Vanderbecte, surtout, a donné ces opinions pour des vérités incontestables; et dans le système qu'il a composé pour expliquer de si étranges merveilles, il prétend qu'il y a, dans le sang, des idées séminales, c'est-à-dire, des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal. Quelques personnes, dit-il, ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu, au grand étonnement des assistans saisis de frayeur, un spectre humain *qui poussait des gémissemens*. C'est pour ces causes, ajoute-t-il, que Dieu a défendu aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur que les esprits ou idées de leurs espèces qui y sont contenues, ne produisissent de funestes effets,

Ainsi, en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrions en tirer des fantômes qui nous en représenteront la figure. Quelle consolation, dit le P. Lebrun, que de passer en revue son père et ses aïeux, sans le secours du démon, et par une nécromancie très-permise! Quelle satisfaction pour les savans,

que de ressusciter, en quelque manière, les Romains, les Grecs, les Hébreux et toute l'antiquité ! Rien d'impossible à cela, il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paraître.

Ce système eut beaucoup de partisans. On prétendait qu'après avoir mis un moineau en cendres, et en avoir extrait le sel, on avait obtenu, par une chaleur modérée, le résultat désiré. L'académie royale d'Angleterre, essaya, dit-on, cette expérience sur un homme. Je ne sache pas qu'elle ait réussi. Mais cette belle découverte, qui n'aurait pas dû occuper un seul instant les esprits, ne tomba que quand un grand nombre de tentatives inutiles eut prouvé que ce n'était non plus qu'une ridicule chimère.

CHAM. — Second fils de Noé, inventeur, ou du moins conservateur de la magie noire ; car elle existait avant le déluge, au sentiment des théologiens. (Voyez *Zoroastre.*)

CHAMOS. — Démon de la flatterie, membre du conseil infernal. Les Ammonites et les Moabites adoraient le soleil, sous le nom de Chamos ; mais son culte ressemblait un peu à celui de Priape ; et Milton l'appelle *l'obscène terreur des enfans de Moab.*

CHANDELLE D'ARRAS. — *Histoire de la sainte chandelle d'Arras.* — « Au temps de Lambert, évêque d'Arras, environ l'an onze cent et cinq, le peuple étant fort débordé et abandonné à tous vices et

péchés, la saison devint intempérée, et l'air si infecté et si corrompu, que les habitans d'Arras et du pays circonvoisin furent, en punition, affligés d'une étrange maladie, procédant comme d'un feu ardent qui brûlait la partie du corps atteinte de ce mal.

» Or en ce même temps, il y eut deux joueurs d'instrumens musicaux, lesquels étaient grands amis, et tout incontinent devinrent grands ennemis et s'entrehaïssaient. Ce nonobstant, la Sainte Vierge Marie, en atours magnifiques, leur apparut en la nuit, et leur dit : « Levez-vous, allez trouver l'évêque Lambert ; l'avertissez qu'il veille. La nuit, samedi » prochain, au premier chant du coq, on verra descendre, au chœur de l'église, une femme parée » de mêmes atours que moi, tenant en ses mains un » cierge de cire, qu'elle vous baillera, et en ferez dégouter quelque peu de cire dedans des vaisseaux » remplis d'eau, que vous donnerez à boire à tous les » malades. Ceux qui se serviront de ce remède avec » vive foi, recevront guérison ; et ceux qui le mépriseront perdront la vie. »

» Outre ce discours commun, la Sainte Vierge ordonna aux deux joueurs d'instrumens musicaux de se réconcilier.

» Ils allèrent trouver l'évêque. L'évêque fort étonné leur demanda leur nom, et de quel style et pays ils étaient ; et quand ils lui répondirent qu'ils étaient joueurs d'instrumens de leur style : Ah ! mes amis (dit l'évêque) ne vous jouez point de moi. Lambert leur lava la tête. Mais après, ayant fait at-

tention , il les envoya chercher ; ils entrèrent avec lui dans l'église , se mirent en oraison , jusqu'environ le temps qui leur avait été spécifié par la vision ; que lors leur apparut la Vierge Marie en mêmes atours , laquelle semblait descendre du haut du chœur de l'église , avec un cierge ardent du feu divin , qu'elle leur délivra , leur tenant le même propos de la première apparition.

» Après que quelques vaisseaux furent remplis d'eau , l'évêque formant le signe de la croix dessus , les malades qui burent de l'eau furent guéris. On fit des processions , et tous les environs vinrent en pèlerinage , pour prier le précieux joyau de la sainte chandelle :

Ce phénomène , apporté par Marie ,
Qui toujours luit , brûle , et ne s'éteint pas.

Du LAURENS. (1)

CHARLATANS. —

Sur leurs tréteaux montés ils rendent des oracles ,
Prédisent le passé , font cent autres miracles.

VOLTAIRE.

On lisait au coin d'une rue , dit Decramps , au cap de Bonne-Espérance , une affiche , conçue en ces termes :

« Le sieur *Pilférer* , natif de la Bohême , docteur

(1) Voyez l'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas , et le poëme de l'abbé Du Laurens.

en pyrotechnie, professeur de chiromancie, connu dans les colonies anglaises, sous le nom de *Croock-Fingerd-Jack*, venu dans ce pays, à la prière de plusieurs personnes du premier rang, donne avis au public, qu'après avoir visité toutes les académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les sciences vulgaires, qui sont l'algèbre, la minéralogie, la trigonométrie, l'hydrodynamique et l'astronomie; il a voyagé dans tout le monde savant, et même chez les peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les sciences occultes, mystiques et transcendantes, telles que la cabalistique, l'alchymie, la nécromancie, l'astrologie judiciaire, la divination, la superstition, l'interprétation des songes et le magnétisme animal.

» C'était peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux universités, et d'avoir voyagé dans soixante-quinze royaumes, où il a consulté les sorciers du Mogol, et les magiciens Samoïèdes; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand livre de la nature, depuis les glaces du nord et du pôle austral, jusqu'aux déserts brûlans de la zone torride; il a parcouru les deux hémisphères, et a séjourné dix ans en Asie, avec des saltimbanques indiens, qui lui ont appris l'art d'apaiser la tempête, et de se sauver après un naufrage, en glissant sur la surface de la mer avec des sabots élastiques.

» Il apporte, du Tonquin et de la Cochinchine, des talismans et des miroirs constellés, pour reconnaître les voleurs et prévoir l'avenir. Il peut endormir le loup-garou, commander aux lutins, arrêter

les farfadets , et conjurer tous les spectres nocturnes.

» Il a appris , chez les Tartares du Thibet , le secret du grand *Dalaj-Lama* , qui s'est rendu immortel , non comme Voltaire et Mongolfier , par les productions du génie , mais en achetant , en Suède , l'elixir de longue vie , à Strasbourg la poudre de Cagliostro , à Hambourg l'or potable du grand Adelphe Saint-Germain , et à Stuttgart la béquille du P. Barnaba , et le bâton du Juif-Errant , lorsqu'on vit passer ces deux vieillards dans la capitale de Wurtemberg , le 11 mai 1684.

» En faisant usage de l'onguent qu'employait la magicienne Canidia pour aller au sabbat ; il prouve , par des expériences multipliées , qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille , si elle est assez grande.

» Il avertit , au reste , qu'il continue de guérir le mal de dents , non comme les empiriques , en arrachant la mâchoire , mais par un moyen aussi certain qu'il est inoui , qui consiste à couper la tête ; et pour prouver que cette opération n'est point dangereuse , et qu'on peut la faire selon les règles de l'art , *citò* , *tutò et jucundè* , il décapitera plusieurs animaux , qu'il ressuscitera un instant après , selon les principes du P. Kirker , par la palingénésie.

» Il est si persuadé de l'efficacité de ses remèdes sur l'odontalgie , et sur toutes les maladies curables ou incurables , qu'il ne craint point de promettre une somme extraordinaire à tous les malades qui ,

trois mois après le traitement, seront en état de se plaindre.

» Il vend, pour dix louis, des yeux de belette, proprement enchâssés dans des anneaux de similor. On sait, d'après Galien, Pline, et Paracelse, que c'est un remède souverain contre l'impuissance.

« Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
» Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette. »

— Les charlatans passaient autrefois pour des sorciers, qui fascinaient les yeux du public par l'aide et assistance des démons. Claude Chapuis de Saint-Amour, qui suivit l'ambassadeur de Henri III près la Sublime Porte, vit, sur une place publique de Constantinople, des bateleurs qui faisaient faire à des chèvres plusieurs tours d'agilité et de passe-passe; après quoi, leur mettant une écuelle à la bouche, ils leur commandaient d'aller demander, pour leur entretien, tantôt au plus beau, au plus laid, au plus riche, au plus vieux de la compagnie; ce qu'elles faisaient dextrement, entre quatre ou cinq mille personnes, et avec une façon telle, qu'il semblait qu'elles voulussent parler. Or, qui ne voit clairement que ces chèvres étaient hommes ou femmes ainsi transmues? Cela est d'autant plus croyable, qu'on en remarqua une, dont les fesses ressemblaient à celles d'un homme, et ne doit pas être trouvé étrange, si l'on considère que les Turcs et Mahométans sont fort adonnés à la sorcellerie et à la magie (1).

(1) Boguef.

A une demi-lieue du Caire , se trouvait dans une grande bourgade , un bateleur qui avait un âne si merveilleusement instruit , que les manans le prenaient pour un démon déguisé. Son maître le faisait danser , ensuite il lui disait que le grand soudan voulait construire un bel édifice et qu'il avait résolu d'employer tous les ânes du Caire à porter la chaux , le mortier et la pierre. A l'heure même , l'âne se laissait tomber sur le ventre , roidissant les jambes et fermant les yeux comme s'il eût été mort. Cependant le bateleur se plaignait de la mort de son âne , et priait les assistans de lui donner quelque argent pour en acheter un autre.

Après avoir recueilli quelques pièces de monnaie :
« Ah ! disait-il , il n'est pas mort , mais il a fait semblant de l'être , parce qu'il sait que je n'ai pas le moyen de le nourrir. Lève-toi , » ajoutait-il. L'âne n'en faisait rien , quelques coups qu'on lui donnât ; ce que voyant , le maître de l'âne parlait ainsi à la compagnie : « Je vous donne avis , messieurs , que le soudan vient de faire crier à son de trompe , que le peuple ait à se trouver demain , hors de la ville du Caire , pour y voir les plus belles magnificences du monde. Il veut que les plus aimables dames et les plus jolies demoiselles soient montées sur des ânes..... » L'âne se levait à ces paroles , dressant la tête et les oreilles , en signe de joie. « Il est vrai , » ajoutait le bateleur , que le gouverneur de mon quartier m'a prié de lui prêter mon âne , pour sa femme , qui est une vieille roupilleuse , édentée et

» fort laide. » L'âne baissait aussitôt les oreilles, et commençait à clocher, comme s'il eût été boiteux et estropié; et le maître lui disait alors : « Quoi! tu » aimes donc les belles dames? « L'âne, inclinant la tête, semblait vouloir dire qu'oui. « Eh bien! pour » suivait le bateleur, il y en a ici plusieurs; montre » moi celle qui te plairait le plus. » Au même instant, l'âne se mêlait parmi le peuple, choisissait, entre les femmes, celle qui était la plus belle, la plus apparente et la mieux habillée, et la touchait de la tête (1).

CHARMES. — On appelle charme un certain arrangement de paroles, en vers ou en prose, dont on se sert pour produire des effets merveilleux et surnaturels.

— On empêche de faire le beurre en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri*. Bodin dit qu'on obtient le même résultat, en y mettant du sucre, par une antipathie naturelle.

— On peut charmer les dés ou les cartes, pour gagner continuellement, en les bénissant de trois signes de croix, en même temps qu'on dit ces paroles : *Partiti sunt vestimenta mea, miserunt sortem contrà me ad incarte cla a filii a Eniol Liebee Braya Braguesca et Belzebuth*. Que celui-là comprenne à qui le diable a donné l'art de tout comprendre!

(1) Léon l'Africain.

— On n'est point mordu des puces, si l'on dit en se couchant : *Och och* (1).

— On fait tomber les verrues des mains, en les saluant d'un *bonsoir*, le matin, et d'un *bonjour*, le soir.

— On fait rentrer le diable en enfer, avec ces mots : *per ipsum, et cum ipso et in ipso* (2). Pourquoi donc les exorcistes suent-ils tant sans en venir à bout ?

— Qu'on se mette le cou sur une auge de porcs, en disant : *Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit*, pour être guéri des fièvres.

— Qu'on dise : *Sista, pista, rista, xista*, pour n'avoir plus mal à la cuisse. Qu'on prononce trois fois : *Onasages*, pour guérir le mal de dents.

— On prévient les suites funestes de la morsure des chiens enragés, en disant : *Hax, pax, max* (3).

— Une femme de je ne sais quel pays, ayant un grand mal aux yeux, s'en alla à une école publique, et demanda à un écolier quelques mots magiques pour la guérir, lui promettant un habit neuf, en récompense de sa peine. L'écolier lui donna un billet enveloppé dans un chiffon, et lui défendit de l'ouvrir. Elle le porta et guérit. Une des voisines, ayant eu la même maladie, porta le billet et guérit pareillement. Ce double miracle excite leur curiosité, elles développent le chiffon, et lisent : *Que le diable*

(1) Thiers.

(2) Delancre.

(3) Thiers.

t'arrache les deux yeux et te les bouche avec de la boue. De quoi s'étant confessées, elles firent pénitence de leurs péchés (1).

— Il y a aussi des charmes qui s'opèrent sans le secours des mots ; par exemple : on tue un serpent, une vipère, et tout animal portant aiguillon, *en crachant dessus, avant déjeuner* (2). Figurier dit qu'il a tué diverses fois des serpens, de cette manière, en mouillant de sa salive un bâton ou une pierre, *et en donnant un petit coup sur la tête du serpent.*

— Il y avait, à la suite de l'empereur Manuel, un magicien nommé Sethus, qui rendit une fille éperdument amoureuse de lui, par le moyen d'une pêche qu'il lui mit dans le sein (3).

— Un autre magicien, en allumant une certaine lampe, excitait toutes les femmes qui étaient dans la chambre, à se dépouiller de leurs vêtemens et à danser nues devant lui (4). (Voyez *Maléfices, Secrets, Superstitions.*)

CHAT. — Le chat est un de ces animaux privilégiés que la superstition a souvent pris sous son égide.

— Un soldat romain ayant tué, par mégarde, un chat, toute la ville d'Alexandrie se souleva ; en vain

(1) Felisius.

(2) Gallien.

(3) Nicetas.

(4) Delrio.

le roi intercédâ pour lui , il ne put le sauver de la fureur du peuple. Observons que les rois d'Égypte avaient rassemblé , dans Alexandrie , une bibliothèque immense , et qu'elle était publique ; les Égyptiens cultivaient les sciences et n'en adoraient pas moins les chats (1).

— Mahomet avait beaucoup d'égards pour son chat. Ce vénérable animal s'était un jour couché sur la manche pendante de la veste du prophète , et semblait y méditer si profondément , que Mahomet , pressé de se rendre à la prière , et n'osant le tirer de son extase , coupa la manche de sa veste. A son retour , il trouva son chat qui revenait de son assoupissement extatique , et qui s'apercevant de l'attention de son maître , à la vue de la manche coupée , se leva , pour lui faire la révérence , dressa la queue , et plia le dos en arc , pour lui témoigner plus de respect. Mahomet , qui comprit à merveille ce que cela signifiait , assura au saint homme de chat une place dans son paradis. Ensuite , lui passant trois fois la main sur le dos , il lui imprima , par cet attouchement , la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes. Il serait dangereux de tourner ce conte en ridicule devant un Turc.

—Les chats assistent au sabbat et y dansent avec les sorcières. Il paraît que le diable aime beaucoup à se trouver avec eux. (Voyez *Métamorphoses.*)

(1) Saint-Foix.

CHEMISE DE NÉCESSITÉ. — Les Allemands portaient une chemise faite d'une façon détestable, et chargée de croix, par la vertu de laquelle ils se croyaient garantis de tous maux (1). On l'appelait la chemise de nécessité.

CHICUS ÆSCULANUS, — Homme éclairé, né malheureusement dans un siècle d'ignorance. Les dictionnaires historiques ne font pas mention de lui.

Chicus Æsculanus était superstitieux, dit Delrio; il était grand magicien, dit un autre; il était fou, dit un troisième; si l'on en croit Naudé, il paraît que, malgré son mérite, il avait la tête mal timbrée. Quelques auteurs lui donnent un esprit familier, nommé Floron, de l'ordre des chérubins, qui l'aidait dans ses travaux, et lui donnait de bons conseils.

On lui demandait un jour ce que c'était que la lune, il répondit brièvement : C'est une terre comme la nôtre : *Ut terra, terra est*; ce qui était alors une hérésie, ou tout au moins un mot soufflé par le diable.

CHIEN. — Les chiens étaient ordinairement les compagnons fidèles des magiciens; c'était le diable qui les suivait sous cette forme, dit Wecker, pour donner moins à soupçonner; mais on le reconnaissait toujours bien, malgré ses déguisemens.

(1) Bodin.

Léon, évêque de Chypre, écrit que le diable sortit, un jour, d'un possédé, sous la figure d'un chien noir; il ne dit pas par où il sortit. Si l'on en croit Bodin, il y avait, dans un couvent, un chien qui levait les robes des religieuses, pour en abuser. Les pères directeurs finirent par découvrir que c'était un démon. (Voyez *Agrippa, Sinon le magicien, etc.*)

CHIROMANCIE : — Divination par l'inspection de la main.

Des mains grosses et courtes annoncent un homme simple, laborieux, menteur, crédule et grossier. Des mains longues, avec des doigts maigres, osseux, et aussi gros à l'extrémité qu'à la racine, annoncent une personne discrète, de bon jugement et de commerce agréable.

Pour dire la bonne aventure, on se sert ordinairement de la main gauche. Il faut avoir soin de la prendre en bon état; c'est-à-dire, ni fatiguée, ni échauffée, ni engourdie.

Il y a dans la main quatre lignes principales : la ligne de vie, la ligne de santé, la ligne de fortune et la ligne de la jointure. Il y a aussi sept montagnes qui portent le nom des planètes: la montagne de Vénus, la montagne de Jupiter, la montagne de Saturne, la montagne du Soleil, la montagne de Mercure, la montagne de la Lune, et la montagne de Mars.

Les lignes bien colorées, bien droites, bien marquées, et les montagnes bien nettes, annoncent une bonne complexion.

Ligne de vie. — La ligne de vie commence entre le pouce et l'index, et finit auprès de la jointure qui sépare le bras de la main.

Lorsqu'elle est longue, droite, bien colorée, elle promet une vie longue et exempte de maladies. Si elle est courte et brisée, elle annonce une vie courte et une mauvaise santé. Lorsqu'elle est épaisse, c'est un signe de force; étroite et mince, c'est un signe de faiblesse.

Elle est rouge chez les personnes qui ont une grande abondance de sang; sa pâleur annonce un sang rare. Il faut observer que, de la main d'un homme à celle d'une dame, il y a la différence du rouge au rose; et que les lignes sont plus faiblement marquées chez les femmes.

Quand la ligne de vie est étroite, subtile, droite, également colorée partout, elle annonce une personne d'un cœur noble et généreux, douée de prudence et d'esprit naturel. Si elle est grosse, profonde, de diverses couleurs, c'est-à-dire, coupée de taches livides, c'est un signe de malice, d'orgueil, de jalousie, d'indiscrétion et d'amour-propre.

Grosse et d'un rouge foncé, elle dénote un fourbe, un impudique, un inconstant. Livide et plombée, elle annonce un penchant à la colère, à l'emportement, à la fureur. Rouge auprès de la jointure, elle est un signe de cruauté. Fourchue à l'origine (entre le pouce et l'index), elle désigne l'inconstance et l'originalité. Tortueuse et rouge, elle annonce un traître, un mauvais naturel.

Si l'on trouve à la ligne de vie , des espèces de rameaux élevés vers l'origine , c'est un signe de bonheur ; s'ils descendent vers la jointure : pauvreté et malheur.

Les petites lignes qui coupent la ligne de vie , sont autant de maladies et d'infirmités.

Ligne de santé. — La ligne de santé est au milieu de la main ; elle commence au même endroit de la ligne de vie , avec laquelle elle fait un triangle.

Lorsqu'elle est droite et égale , elle annonce une cervelle solide , un esprit vif , une grande mémoire et une bonne santé. Si elle est longue et s'étendant jusqu'au bas de la main , elle dénote le courage. Si elle est courte et finissant au milieu de la main , elle annonce la timidité , l'avarice , l'imprudence et la perfidie.

Lorsque la ligne de santé est tortueuse , inégale , de diverses couleurs , elle désigne un fripon , ou un naturel dépravé. Droite , égale , bien colorée , entourée de petites rides , elle désigne un cœur juste et honnête , une bonne conscience.

Large et rouge : esprit grossier et sans prudence. Etroite , petite et livide : faible cerveau , disposition aux vapeurs. Si elle tient le milieu entre ces deux extrêmes , et qu'elle ne soit ni trop large , ni trop étroite , mais en même temps bien colorée , elle annonce un naturel enjoué , aimable , une âme forte et un bon cœur. Si cette ligne se joint , dans son origine , avec la ligne de vie , de manière qu'elle forme

un angle parfait : droiture, égalité d'âme, heureuse mémoire.

Ligne de fortune. — Elle commence dans la main, au-dessous de la tubérosité du petit doigt, et va se perdre à la jointure de l'index. Elle est parallèle à la ligne de santé, et forme avec elle une espèce de carré long.

Si elle est égale, longue et droite, elle dénote un bon naturel, un cœur modéré, constant et modeste. Lorsqu'elle est brisée, elle annonce un penchant au libertinage, de l'inconstance, et peu d'amour conjugal.

Si au lieu de se perdre, dans la jointure de l'index, elle monte vers le bord supérieur de la main, elle désigne la colère, la violence et la cruauté. Si elle est rouge en haut : perfidie, jalousie.

Si elle a des rameaux tournés vers la partie supérieure de la main, c'est un signe de bonheur, d'enjouement, de libéralité, de noblesse, de modestie et de décence. Les rameaux promettent surtout des honneurs et de grandes richesses, lorsqu'ils sont au nombre de trois. Plusieurs rameaux, montant l'un après l'autre : domination, puissance. Si la ligne de fortune est nue, simple et sans rameaux : malheur et pauvreté.

Si, au lieu de former un carré long avec la ligne de santé, elle forme un triangle avec la ligne de vie, elle présage des dangers, et un penchant au suicide. Lorsqu'elle est droite et fine auprès de l'index,

elle caractérise une personne qui saura gouverner ses affaires, et s'élèvera au dessus de ses égaux.

Ligne de la jointure. — C'est cette ligne, souvent double, qui sépare la main du bras. Quand elle est pure, colorée, elle dénote un bon tempérament. Si elle est droite : bonheur. Si elle est tortueuse : embarras.

— S'il sort de la jointure une ligne qui aille gagner la racine du doigt du milieu, c'est un signe de prospérité, de bonheur et de succès d'autant plus grands que la ligne est plus marquée. Si cette ligne va se perdre au bas de la main, un peu au-dessous de la racine du petit doigt, malheurs et rivalités.

— Quand la ligne de santé manque, c'est un signe de mort funeste ; et celui-là sera toujours malheureux et fripon, qui n'a pas la ligne de fortune.

— Si le triangle que forme la ligne de vie avec la ligne de santé, est large et bien ouvert, il annonce un naturel généreux, magnanime et brave. S'il est étroit : avarice, opiniâtreté, poltronnerie. Il en est de même du carré long, que forme la ligne de santé avec la ligne de fortune.

Les montagnes. — *La montagne de Vénus* est cette éminence de chair, qui se trouve dans la main, à la racine du pouce. Si cette montagne est douce, sans rides, colorée, elle annonce un homme d'une bonne constitution, attaché à la toilette, coureur de femmes ; et réciproquement dans la main d'une dame. S'il y a, sur cette montagne, de petites lignes, parallèles à la ligne de vie, et s'allongeant vers la join-

ture de la main, elles promettent des succès et de l'opulence durant la jeunesse. Si ces lignes sont, au contraire, tournées vers la jointure du pouce : succès plus tardifs, mais durables, et vieillesse riche. Le présage est encore plus heureux, quand ces lignes sont coupées par d'autres lignes transversales.

La montagne de Jupiter est l'éminence qui se trouve dans la main, à la racine de l'index. Si elle est douce et unie, elle désigne un naturel honnête, un cœur exempt de reproches, et une belle conscience. Si l'on y voit de petites lignes très-déliées, partant de la jointure de l'index : faveurs des grands.

La montagne de Saturne est l'éminence qui se trouve dans la main, à la racine du doigt du milieu. Quand elle est douce et unie, elle annonce un homme simple, laborieux, mais d'un esprit pesant. Si elle est ridée : ambition, inquiétude, naturel un peu irascible.

La montagne du soleil est l'éminence qui se trouve dans la main, à la racine du doigt annulaire. Si elle est chargée de petites veines rougeâtres, elle dénote un heureux naturel, de l'enjouement, de la prudence. Si elle est unie : simplicité, esprit crédule et laborieux. Si l'on y trouve quelques lignes, elles annoncent une personne orgueilleuse, causative, peu constante, et quelquefois heureuse.

La montagne de Mercure est l'éminence qui se trouve dans la main, à la racine du petit doigt. Si elle est unie, douce, légèrement colorée, c'est un signe de constance, d'honnêteté, de pudeur, et de

bonnes mœurs. Lorsqu'elle porte de grosses rides : mensonge et friponnerie.

La montagne de la lune est cet espace qui se trouve dans la main , au-dessous de la montagne de Mercure , entre la ligne de fortune et l'extrémité de la ligne de santé. Si elle est unie et colorée : bonne conscience. Si elle est ridée : naturel un peu apathique et insouciant.

La montagne de Mars est cet espace qui se trouve dans la main , au-dessous de la montagne de la lune , entre l'extrémité de la ligne de santé , et la ligne de la jointure. Lorsqu'elle est unie , elle désigne le courage , et un naturel magnifique. Lorsqu'elle est chargée de plusieurs lignes : audace , témérité , colère , emportemens.

Signes des ongles. — De petits signes blanchâtres sur les ongles présagent des craintes ; s'ils sont noirs , ils annoncent des frayeurs et des dangers ; s'ils sont rouges , ce qui est plus rare , des malheurs et des injustices ; s'ils sont d'un blanc pur , des espérances et du bonheur.

Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle , l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps et se trouvent à la sommité de l'ongle , quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement.

CLOCHES. — Les cloches sont odieuses à Satan , parce qu'elles appellent les fidèles aux saints offices , et conjurent les orages. Ainsi le pensent du moins les

paysans ; et quand l'agitation que les cloches causent dans l'air , attire le tonnerre sur l'église , si l'édifice n'est pas entièrement brûlé , on attribue la conservation de ce qui reste à ces masses bénites.

—Quand le diable porte ses suppôts au sabbat, il est forcé de les laisser tomber à terre , s'il entend sonner les cloches (1).

—Nous sommes tous coupables, avant que de naître, du péché inconnu , que s'avisa de commettre , il y a six mille ans , Adam notre premier père. Heureusement, le baptême nous en purifie. Mais je ne vois pas que les cloches aient à se purger d'un péché originel ; cependant on les baptise , et il leur est défendu de sonner , avant d'être devenues , par la bénédiction lustrale , *enfants de l'Église*. Cette cérémonie , dont il n'est pas donné à tout le monde de concevoir le motif , n'a commencé que vers la fin du septième siècle , si on en croit le précepteur de Charlemagne (2).

COLONNE DU DIABLE. — On conserve , dans une église de Prague, trois pierres d'une colonne que le diable apporta de Rome pour écraser un prêtre, avec lequel il avait fait pacte pendant qu'il disait la messe. Mais saint Pierre , étant survenu, jeta trois fois de suite le diable et sa colonne dans la mer , et cette diversion donna au prêtre le temps de se mettre en mesure. Le diable en fut si désolé , qu'il

(1) Binsfeld.

(2) Alcuin.

rompit la colonne et se sauva le plus vite qu'il put. Le docteur Patin, à qui on montrait ces pierres merveilleuses, dit qu'il n'avait jamais rien vu de semblable, quoiqu'il fût passablement instruit des miracles de saint Pierre; et il demanda en même temps quand cela était arrivé. On lui répondit par plusieurs milliers d'années. « Mais, ajouta-t-il, il n'y a pas deux » mille ans que le christianisme est établi. — Oh ! re- » prirent les moines, le miracle dont on vous parle est » bien plus vieux que cela ! » Et il se vit presque obligé de croire que saint Pierre, les messes, les prêtres et les églises catholiques, étaient bien plus vieilles que Jésus-Christ (1).

COMETES. — Les uns ont pensé que les comètes étaient allumées de la main de Dieu, pour annoncer de grandes catastrophes; les autres, qu'elles se composent d'exhalaisons sèches et de matières inflammables amassées en l'air; ceux-ci les regardent comme des globes visqueux qui s'allument aux rayons du soleil; ceux-là comme des astres errans.

Les comètes ont plusieurs formes : tantôt c'est une barbe épaisse, tantôt une tête chevelue, tantôt une queue prolongée. On a toujours vu dans les comètes les avant-coureurs des plus tristes calamités.

Une comète parut quand Xerxès vint en Europe avec dix-huit cent mille hommes; elle prédisait la défaite de Salamine. Il en parut une, avant la guerre du Péloponèse; une, avant la défaite des Athéniens

(1) Voyage de Patin.

en Sicile ; une , avant la victoire que les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens ; une , quand Philippe vainquit les Athéniens ; une , avant la prise de Carthage par Scipion ; une , avant la guerre civile de César et de Pompée ; une , à la mort de César ; une , à la prise de Jérusalem par Titus ; une , avant la dispersion de l'empire romain par les Goths ; une , avant l'invasion de Mahomet , etc. , etc.

Tous les peuples regardaient également les comètes comme un mauvais présage ; cependant si le présage était funeste pour les uns , il était heureux pour les autres , puisqu'en accablant ceux-ci d'une grande défaite , il donnait à ceux-là une grande victoire.

Cardan explique à peu près les causes de l'influence des comètes sur l'économie du globe : elles rendent l'air plus subtil et moins dense , en l'échauffant plus qu'à l'ordinaire : les personnes qui vivent au sein de la mollesse , qui ne donnent aucun exercice à leur corps , qui se nourrissent trop délicatement , qui se livrent sans mesure aux plaisirs de l'amour , qui sont d'une santé faible , d'un âge avancé et d'un sommeil peu tranquille , souffrent dans un air moins animé et meurent souvent par excès de faiblesse. Cela arrive plutôt aux princes qu'à d'autres , à cause du genre de vie qu'ils mènent ; et il suffit que la superstition ou l'ignorance aient attaché aux comètes un pouvoir funeste , pour qu'on remarque , quand elles paraissent , des accidens qui eussent été fort naturels en tout autre temps. On ne devrait pas non plus s'étonner de voir à leur suite la sécheresse et la peste ,

puisqu'elles dessèchent l'air, et ne lui laissent pas la force d'emporter les exhalaisons pestiférées. Enfin, les comètes produisent les séditions et les guerres, en échauffant le sang dans le cœur de l'homme, et en changeant les humeurs en bile noire

On a dit de Cardan qu'il avait deux âmes : l'une qui disait de belles choses, l'autre qui ne savait que déraisonner. Après avoir parlé si sagement, l'astrologue retombe dans ses visions. Quand une comète paraît auprès de Saturne, dit-il gravement, elle présage la peste, la stérilité et les trahisons ; auprès de Jupiter, la mort des souverains pontifes, et les révolutions dans les gouvernemens ; auprès de Mars, les guerres ; auprès du soleil, de grandes calamités sur tout le globe ; auprès de la lune, des inondations, et quelquefois des sécheresses ; auprès de Vénus, la mort des princes et des nobles ; auprès de Mercure, divers malheurs en fort grand nombre.

Le savant Wiston a découvert, par des solutions algébriques, que le monde fut autrefois noyé par une comète : ce qui produisit le déluge universel ; et que la terre sera un jour brûlée par une comète : ce qui produira la fin du monde.

CONJURATIONS. — (Voyez *Exorcismes.*)

CONSTELLATIONS. —

Sunt aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Le Bélier. (Du 21 mars au 20 avril.)—L'homme, qui naît sous cette constellation, est prompt à s'em-

porter, et s'apaise facilement. Il aime l'étude et la variété. Il a une éloquence naturelle, du penchant au mensonge, au libertinage et à l'orgueil. Il promet beaucoup plus qu'il ne veut tenir. Il courra des dangers avec les chevaux, sera malheureux à la chasse, et maladroit à la pêche.

La fille, née sous le Belier, est colère, menteuse, d'un naturel envieux, mais belle et féconde. Elle sera exposée à quelques dangers. Elle a l'esprit vif, et n'aime rien tant que la nouveauté.

Le Taureau. (Du 21 avril au 20 mai.) — L'homme, né sous ce signe, est heureux, hardi, supérieur à ses ennemis, haineux et un peu rampant. Il sera obligé de faire de longs voyages. La vieillesse lui ôtera quelques-uns de ses vices. Il vivra longtemps, sera riche à la fin de ses jours, mais triste, mélancolique, atrabilaire. Il est menacé de la morsure des chiens.

La fille, née sous le Taureau, est vive, laborieuse, esrville, bavarde, impudique jusqu'à vingt-un ans. Elle aura plusieurs maris, pourra devenir honnête femme, et fera beaucoup d'enfants. Ses vices seront plutôt dans son esprit que dans son cœur; l'éducation peut les prévenir; et la prudence, les arrêter. Elle sera riche et méfiante sur ses vieux jours.

Les Gémeaux. (Du 21 mai au 20 juin.) — L'homme, né sous cette constellation, est bien fait, compatissant, sage, libéral, doué d'un bon naturel et d'un peu d'amour-propre. Il aime à courir, a de

l'adresse dans tout ce qu'il entreprend ; sa négligence l'empêchera de s'enrichir , comme son bonheur l'empêchera de se ruiner .

La fille , née sous les Gémeaux , est belle , aimable , gracieuse , enjouée , intelligente , ingénieuse , affable , habile dans les arts . Elle sera heureuse en ménage , si elle soigne ses mœurs ; et malheureuse , dans le cas contraire .

L'Écrevisse. (*Du 21 juin au 20 juillet.*) — L'homme , qui naît sous ce signe , a de l'esprit , de la modestie , de la sagesse . Il est gourmand et grand coureur de femmes . Il aura des disputes et des procès qu'il gagnera pour la plupart . Il courra de grands dangers sur mer . Il se ruinera et tombera dans la misère ; mais il s'en tirera par la trouvaille d'un riche trésor .

La fille , née sous l'Écrevisse , sera bien faite , un peu maigre , agile , colère , prudente , timide , rusée , aimant à rendre service , ingrate , trompeuse , dissimulée , laborieuse , exposée à plusieurs dangers sur l'eau ; elle fera des chutes , et aura des accouchemens laborieux .

Le Lion. (*Du 21 juillet au 20 août.*) L'homme , né sous cette constellation , est éloquent , magnanime , audacieux , arrogant , superbe , caustique , railleur , dur , inexorable , cruel , vain , enclin à la colère , exposé à plusieurs dangers , malheureux en ménage . Ses enfans lui causeront des peines et des chagrins . Il sera élevé aux honneurs . Il est menacé

d'une mort violente, ou par l'incendie, ou par le fer, ou sous la dent des bêtes féroces.

La fille, née sous le Lion, aura une poitrine large et bien grasse, et des cuisses maigres; ce qui dénote un naturel aigre et audacieux. Elle sera colère, querrelleuse, babillarde, mais pourtant avec un peu de modération. Elle sera belle, aimante et aimée. Elle aura peu d'enfans; le mariage l'enrichira. Elle sera sujette aux coliques d'estomac, et à des dangers, soit avec le feu, soit avec l'eau chaude.

La Vierge. (Du 21 août au 20 septembre.) — L'homme, qui naît sous ce signe, est ingénieux, bienfait, sincère, magnanime, aimant les honneurs, très-indiscret, même sur ce qui le concerne, présomptueux, juste, sage, bon, compatissant; il fera du bien à ses amis, fréquentera la cour, aimera les femmes, et courra plusieurs dangers.

La femme, née sous la Vierge, sera décente, timide, de bonnes mœurs, ingénieuse, aimant à faire du bien, prévoyante, colère; elle se mariera vers la seizième année de son âge; son premier enfant sera d'une belle figure. Elle se verra exposée à quelques périls.

La Balance. (Du 21 septembre au 20 octobre.) — L'homme, né sous cette constellation, sera heureux dans le commerce, principalement sur l'eau. Il aimera les voyages et les aventures amoureuses. Il sera beau, agile, éloquent, soignera sa réputation; fera beaucoup de promesses et en tiendra fort peu. Il sera veuf, de bonne heure, de sa première femme; il

aura des héritages. Ses ennemis lui tendront des embûches. Il doit éviter le feu et l'eau chaude. Il sera entreprenant pour les femmes, *et impinget in turpitudine coïtus illiciti* (1). Il expliquera habilement les songes.

La femme, née sous la Balance, sera aimable, gaie, enjouée, aimant les fleurs; sa figure est séduisante; ses paroles douces et agréables; ses gestes gracieux. Elle se mariera à vingt-trois ans. Qu'elle se défie du feu et de l'eau chaude.

Le Scorpion. (Du 21 octobre au 20 novembre.)

— L'homme né sous ce signe est audacieux, effronté, fourbe, hypocrite, inconstant, dissimulé, faux, aimant le fruit défendu, adroit et fripon, cependant facétieux, plaisant, crédule. Il aura l'avantage sur ses ennemis.

La femme, née sous le Scorpion, est aimable, adroite, trompeuse, portée à mal penser, babillarde et colère. Elle donnera des sujets de plainte à son premier mari. Elle aura le ventre enflé d'un squire, et un cautère aux épaules.

Le Sagittaire. (Du 21 novembre au 20 décembre.)

— L'homme qui naît sous cette constellation, est fortuné, d'un esprit inventif, juste, sociable, discret, sensé, ingénieux, fidèle, constant, laborieux, et doué d'un peu d'amour-propre. Il s'enrichira sur la mer, se fera des amis, obtiendra les faveurs des

(1) Joan. Indagine.

princes, dépensera l'argent des autres, et triomphera de ses ennemis. Il sera fort adonné à la chasse, à l'équitation, aux combats, et aux jeux d'adresse.

La femme née sous le Sagittaire, aura presque les passions de l'homme. Elle sera laborieuse, inquiète, compatissante; entourée de pièges par des hommes qui en voudront à ses mœurs, mais qui ne parviendront point à la séduire; féconde, et mariée à dix-sept ans, ou à vingt-quatre.

Le Capricorne. (Du 21 décembre au 20 janvier.)

— L'homme né sous cette constellation est colère, léger, soupçonneux, aimant les procès et la mauvaise compagnie, médiocrement riche, bienveillant, gai, expéditif; inconstant, s'il est né pendant la nuit; il séduira de jeunes filles *innocentes*, qui lui donneront de grandes maladies. Il sera heureux sur mer, principalement dans les contrées orientales, riche et avare dans sa vieillesse. Il aura la tête petite.

La fille née sous le Capricorne, est timide, prompte à rougir, farouche en société, plus familière en tête à tête. Elle aimera à voyager.

Le Verseau. (Du 21 Janvier au 20 février.)

— L'homme, qui naît sous cette constellation, sera doué d'un heureux naturel, ingénieux, savant, aimable, aimant, curieux, fidèle et constant, malheureux sur les eaux, qu'il n'aimera pas, avide de gloire et d'honneurs, laborieux, sage, d'une bonne conscience, compatissant, crédule, et aimant la propreté. Il sera malheureux dans sa jeunesse, mais il deviendra fort riche à trente-cinq ou trente-

six ans ; il voyagera alors , il s'enrichira de plus en plus ; cependant , il ne sera jamais très-opulent , parce qu'il donnera beaucoup ; il essuiera plusieurs maladies , et sera heureux en ménage. Il sera hospitalier , obtiendra les suffrages de tous les gens de bien , et vivra long-tems.

La femme , née sous le Verseau , sera ingénieuse , aimable , sincère , constante , aimant les plaisirs ; elle voyagera et aura des adversités ; elle sera pauvre jusqu'à vingt-deux ans , elle s'enrichira alors , mais pour tant sans excès.

Les Poissons. (Du 21 février au 20 mars.) — L'homme né sous ce signe sera enjoué , avare , aimant à rendre service , d'un bon naturel , hardi , présomptueux , heureux en trouvaillles , recherchant les sociétés honnêtes , négligeant sa fortune et ses affaires ; il vivra long-temps s'il passe la trente-cinquième année. Il sera malheureux dans sa jeunesse à cause des femmes , et ne deviendra jamais très-riche ; il aura un signe au bras ou au pied.

La femme , née sous les Poissons , sera sensée , discrète , économe , spirituelle , d'un jugement sain et droit , d'un naturel capricieux et irascible ; elle aura un peu d'amour-propre , aimera la vertu , chérira son époux , et saura se rendre heureuse en ménage. Elle sera malheureuse dans sa jeunesse , à cause de son mérite ; le bonheur viendra enfin , elle le partagera avec un mari , dont elle se verra constamment aimée.

— Les auteurs qui ont écrit sur les constellations

ont établi plusieurs systèmes semblables à celui-ci pour la forme , et tout différens pour les choses. Les personnes qui se trouvent ici , nées avec le plus heureux naturel , seront ailleurs des êtres abominables. Les astrologues ont fondé leurs oracles sur le caprice de leur imagination , et chacun d'eux nous a donné les passions qui se sont rencontrées sous sa plume, au moment qu'il écrivait. Qui croira aux présages de sa constellation , devra croire aussi à tous les pronostics de l'almanach journalier , et avec plus de raison encore , puisque les astres ont sur la température une influence qu'ils n'ont pas sur les êtres vivans. Enfin , si la divination qu'on vient de lire était fondée , il n'y aurait dans les hommes et dans les femmes que douze sortes de naturels , dès lors que tous ceux qui naissent sous le même signe ont les mêmes passions et doivent subir les mêmes accidens ; et tout le monde sait , si dans les millions de mortels qui habitent la surface du globe , il s'en trouve souvent deux qui se ressemblent.

On peut espérer qu'aujourd'hui le lecteur ne s'arrêtera à cette ridicule prescience, que pour se divertir un instant. (*Voyez Astrologie judiciaire , Horoscopes , Prédications.*)

CONVULSIONNAIRES.—Dans le neuvième siècle , des moines errans et fort suspects déposèrent , dans une église de Dijon , des reliques qu'ils avaient , disaient-ils , apportées de Rome , et qui étaient d'un saint dont ils avaient oublié le nom. L'évêque Théo-

bolde refusa de recevoir ces reliques sur une allégation aussi vague. Néanmoins elles faisaient des miracles , et ces miracles étaient des convulsions, dans ceux qui venaient les révéler.

L'opposition de l'évêque fit bientôt de cette dévotion une fureur , et de ces convulsions une épidémie. Les femmes surtout s'empressèrent de donner de la vogue au parti. Théobolde consulta l'archevêque de Lyon , dont il était suffragant. « Proscrivez , lui ré-
» pondit l'archevêque , ces fictions infernales , ces
» hideuses merveilles , qui ne peuvent être que des
» prestiges ou des impostures. Vit-on jamais , aux tom-
» beaux des martyrs , ces funestes prodiges qui , loin
» de guérir les malades , font souffrir les corps et trou-
» blent les esprits. »

— Cette espèce de manie fanatique fit grand bruit au commencement du dix-huitième siècle , et on prit encore pour des miracles les convulsions et les grimaces d'une foule d'insensés. Les gens mélancoliques et atrabilaires ont beaucoup de disposition à ces pieuses jongleries , surtout si , dans le temps que leur esprit est dérangé par les jeûnes , les fatigues et les veilles , ils s'appliquent à rêver fortement sur les miracles et les prophéties les plus frappantes ; ils finissent toujours par tomber en extase , et se persuadent qu'ils peuvent aussi faire des miracles et prophétiser. Cette maladie se communique aux esprits faibles et le corps s'en ressent. De là vient , ajoute Brueys (1) ,

(1) Préface de l'Histoire du fanatisme.

que dans le fort de leurs accès, les convulsionnaires se jettent par terre où ils demeurent quelquefois assoupis. D'autres fois, ils s'agitent extraordinairement ; et c'est en ces différens états qu'on les entend parler d'une voix étouffée, et débiter toutes les extravagances dont leur folle imagination est remplie.

— Tout le monde a entendu parler des convulsions et des prétendus miracles qui eurent lieu sur le tombeau du diacre Paris, homme inconnu pendant sa vie, et trop célèbre après sa mort. La frénésie fanatique alla si loin, que le gouvernement fut obligé, en 1732, de fermer le cimetière Saint-Médard. Sur quoi un janséniste fit ces deux vers :

De par le roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

Dès lors, les convulsionnaires tinrent leurs séances dans des lieux particuliers, et se donnèrent en spectacle certains jours du mois. Tout le monde accourait pour les voir, et leur réputation surpassa bientôt celle des Bohémiens ; ils ajoutaient les miracles aux prophéties, et beaucoup de personnes s'en retournaient frappées de leurs cérémonies extraordinaires et de leurs prédictions, hasardées à la vérité, mais prononcées d'un ton effrayant.

— Un brave militaire alla les voir, par curiosité. Il prit place, avec la multitude des spectateurs, et fut si étonné du silence qui régnait autour de lui, et de la vénération qu'on témoignait aux pieux imbéciles, qu'il ne put s'empêcher d'en rire. Un des convulsion-

naires, tournant alors vers lui ses yeux égarés, lui cria d'une voix rauque : « Tu ris, impie !... Songe » que tu mourras dans sept jours. » Le militaire pâlit, et sortit un moment après. Il regagna son logis, l'imagination frappée d'une menace ridicule, qu'il aurait dû mépriser ; il mit ordre à ses affaires, fit son testament, et mourut le septième jour, de folie ou de frayeur.

COPULATION CHARNELLE. — Les sorciers et les sorcières s'accouplent au sabbat, avec le diable, qui prend une forme d'homme pour les femmes, et une forme de femme pour les hommes. Quelquefois il agit sous la figure d'un animal.

— Françoise Secretain, qui fut brûlée à Saint-Claude, avoua que le diable l'avait connue charnellement quatre ou cinq fois, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat, et tantôt en forme de poule. C'est chose étrange, dit Boguet, que Satan l'ait connue en forme de poule ; et je pense qu'au lieu de poule, elle ait voulu dire un oison, d'autant que le diable se transforme souvent en oison, d'où est venu le proverbe que Satan a des pattes d'oie (1).

— La sorcière Jeanne Harvilliers, des environs de Compiègne, raconta que sa mère l'avait présentée au diable, dès l'âge de douze ans ; que c'était un grand nègre, vêtu de drap noir ; qu'elle eut copulation charnelle avec lui, depuis ce temps là jusqu'à l'âge de cinquante ans, où elle fut prise ; que le diable se pré-

(1) Discours des exécrables sorciers.

sentait à elle , quand elle le désirait, botté , éperonné et ceint d'une épée; qu'elle seule le voyait ainsi que son cheval qu'il laissait à sa porte; qu'elle couchait même avec lui et son mari, sans que celui-ci s'en aperçut (1).

Les enfans qui naissent de ces accouplemens sont petits et maigres , tarissent trois nourrices sans profiter , crient dès qu'on les touche , et rient quand il arrive quelque malheur dans la maison. Ils ne vivent pas plus de sept ans (2). (Voyez *Incubes et succubes.*)

— Le juif Philon prétend que le serpent qui tenta la femme , signifie allégoriquement *la volupté qui se traîne sur le ventre.*

Ce ne fut jamais la volonté du seigneur , disent les cabalistes , que l'homme et la femme eussent des enfans comme ils en ont. Son dessein était bien plus noble. L'arbre défendu n'était autre chose qu'Ève , Adam devait se contenter de tout le reste des fruits du jardin de volupté , c'est-à-dire de toutes les beautés des sylphides , des nymphes et des autres filles des élémens , et laisser Ève à l'amour des salamandres , des sylphes et des gnômes , qui auraient su s'en faire aimer. Alors il n'eût vu naître que des héros , et l'univers serait peuplé de gens tout merveilleux , remplis de force et de sagesse.

Noé , rendu sage par l'exemple d'Adam , consentit que sa femme se donnât au salamandre Oromasis , prince des substances ignées , et conseilla à ses trois

(1) Bodin.

(2) Bogue.

filz de céder pareillement leurs femmes aux princes des trois autres élémens. Mais Cham , rebelle aux conseils de son père , fut aussi faible qu'Adam , et ne put résister aux attraits de sa femme. Le peu de complaisance qu'il eut pour les sylphes marqua toute sa noire postérité : de là vient le teint horrible des Éthiopiens , à qui il est commandé d'habiter sous la Zone torride , en punition de l'ardeur profane de leur père (1).

COQ. — Tout disparaît au sabbat, aussitôt que le coq chante. C'est pour l'en empêcher , pendant leurs assemblées nocturnes , que les sorciers , bien instruits par le diable , lui frottent la tête et le front , d'huile d'olive , ou lui mettent au cou un collier de sarmens de vigne.

Le coq a le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales ; et comme on vit des démons , qui avaient pris des formes de lion , disparaître dès qu'ils voyaient ou entendaient le coq , on répandit cette opinion , que le coq épouvante le lion et le fait fuir (2).

CORDE DE PENDU. — La corde de pendu porte bonheur , et fait gagner à tous les jeux ceux qui en ont dans leurs poches. Il est fâcheux qu'on ait aboli le supplice du gibet !

(1) Le comte de Gabalis.

(2) Delancre.

CORNES. — Tous les habitans du ténébreux empire portent des cornes ; c'est une partie essentielle de l'uniforme infernal, et les diables y attachent la plus grande importance. On les leur ôte pour les dégrader.

Il faut que l'adultère soit un crime bien vil, puisque la femme, qui se trouve dans ce cas hideux, fait porter à son mari les armes des démons. Ce proverbe : *Porter les cornes*, vient de notre mère Ève (si l'on en croit Risorius), qui, ayant obtenu de Satan, pour prix de ses complaisances, la paire de cornes qu'il portait en lui faisant l'amour, en fit présent à son mari.

— Cippus Vénélius, revenant victorieux à Rome, s'aperçut, en regardant dans le Tibre, qu'il avait des cornes sur la tête. Il consulta les devins, pour savoir ce que lui présageait une chose si extraordinaire. On pouvait expliquer ce prodige, de plusieurs façons ; on lui dit seulement que c'était une marque qu'il régnerait dans Rome : mais il n'y voulut pas entrer. — Cette modération est plus merveilleuse que les cornes.

COSQUINOMANCIE. — Divination par le sas ou tamis.

On met un tamis sur un pivot, pour connaître l'auteur d'un vol ; on nomme ensuite les personnes soupçonnées, et le tamis tourne, au nom du voleur. C'est ce qu'on appelle, dans les campagnes, *tourner le sas*.

COUR INFERNALE. — Wierius et plusieurs autres démonomanes, versés dans l'intime connaissance des enfers, ont découvert que tout s'y gouvernait comme ici-bas, qu'il y avait là des princes, des nobles, de la canaille, etc. Ils ont même eu l'avantage de pouvoir compter le nombre des démons, supputer leur âge, et distinguer leurs emplois, leurs dignités et leur puissance.

Suivant ce qu'ils ont écrit, Satan n'est plus le souverain de l'enfer; Belzébuth règne à sa place, et doit y régner jusqu'à la fin des siècles. Quoi qu'il en soit, voici l'état actuel du gouvernement infernal.

PRINCES ET GRANDS DIGNITAIRES.

Belzébuth, chef suprême de l'empire infernal, fondateur de l'ordre de la Mouche.

Satan, prince détrôné, chef du parti de l'opposition.

Eurynome, prince de la mort, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Moloch, prince du pays des Larmes, grand'croix de l'ordre.

Pluton, prince du Feu, gouverneur général des Pays Enflammés, grand'croix de l'ordre.

Pan, prince des Incubes.

Lilith, prince des Succubes.

Léonard, grand-maître des Sabbats, chevalier de la Mouche.

Baalbéruh, grand pontife, maître des Alliances.

Proserpine, archi-diablesse, souveraine princesse des Esprits malins.

MINISTÈRES.

Adrameleck, grand chancelier, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Astaroth, grand trésorier, chevalier de la Mouche.

Nergal, chef de la Police secrète.

Baal, général en chef des Armées infernales, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Leviathan, grand amiral, chevalier de la Mouche.

AMBASSADEURS.

Belphégor, ambassadeur en France.

Mammon, ambassadeur en Angleterre.

Bérial, ambassadeur en Italie.

Rimmon, ambassadeur en Russie.

Thamuz, ambassadeur en Espagne.

Hutgin, ambassadeur en Turquie.

Martinet, ambassadeur en Suisse.

(Les autres pays du globe ne dépendent pas assez de Belzébuth, pour qu'il y envoie des ambassadeurs fixes.)

JUSTICE.

Lucifer, grand justicier, chevalier de la Mouche.

Alastor, exécuteur des Hautes-Œuvres.

MAISON DES PRINCES.

Verdelet, maître des cérémonies.

Succor-Benoth, chef des Eunuques du sérail.

Chamos, grand chambellan, chevalier de la Mouche.

Melchom, trésorier-payeur.

Nysroch, chef de la cuisine.

Béhemoth, grand échanton.

Dagon, grand pannetier.

Mullin, premier valet de chambre.

MENUS PLAISIRS.

Kobal, directeur des spectacles.

Asmodée, surintendant des maisons de jeu.

Nybbas, grand paradiste.

Antechrist, escamoteur et nécromancien. Boguet l'appelle *le singe de Dieu*. (Voyez *Démons*.)

CRACHAT DE LA LUNE. — Les sages appellent ainsi la matière de la pierre philosophale, avant sa préparation. C'est une espèce d'eau congelée, sans odeur et sans saveur, de couleur verte, qui sort de terre pendant la nuit ou après un orage. Sa matière aqueuse est très-volatile et s'évapore à la moindre chaleur, à travers une peau extrêmement mince, qui la contient. Elle ne se dissout, ni dans le vinaigre, ni dans l'eau, ni dans l'esprit de vin; mais si on la renferme dans un vase bien scellé, elle s'y dissout d'elle-même en une eau extrêmement puante.

Les philosophes hermétiques la recueillent, avant le lever du soleil, avec du verre ou du bois, et en tirent une espèce de poudre blanche, semblable à l'amidon.

CRANOLOGIE : — Art de juger les hommes, par les protubérances du crâne.

On a soutenu jusqu'à présent que l'âme a son siège dans le cerveau; et toutes les observations confirment l'exactitude de cette assertion.

Dans toute l'échelle de la création, la masse du cerveau et des nerfs augmente en raison de la capacité pour une éducation plus relevée. La gradation a lieu jusqu'à l'homme qui, parmi tous les êtres créés, est susceptible du plus haut degré d'ennoblissement, et à qui la nature a accordé le cerveau le plus parfait et proportionnellement le plus grand.

Il y a dans l'homme, comme dans les animaux, des dispositions et des inclinations innées. L'histoire nous offre plusieurs grands hommes qui, dès leur plus tendre jeunesse, ont eu un penchant décidé pour tel art ou telle science (1). Il est certain que ces dispositions peuvent être développées et perfectionnées par l'éducation; mais elle ne les donne point; car les premières traces de ces talents distingués com-

(1) La plupart des grands peintres et des poètes les plus distingués se sont livrés aux beaux-arts, par cette inclination indomptable que la nature donne à ses favoris; et sont devenus fameux, malgré leurs parens.

mentent à se développer, quand les enfans ne sont point encore susceptibles d'une éducation proprement dite.

Il faut conclure de là que des talens aussi déterminés doivent être innés. Les choses ne sont point autrement dans le règne animal : toutes les espèces d'animaux ont des inclinations qui leur sont propres ; et la cruauté du tigre, l'industrie du castor, l'adresse de l'éléphant, etc., sont dans chaque individu de ces espèces, sauf quelques variations accidentelles.

C'est pourquoi, de même qu'il y a dans les hommes et dans les animaux, des dispositions innées, de même il existe autant d'organes rassemblés et placés, les uns près des autres, dans le cerveau, qui est le mobile des fonctions supérieures de la vie animale ; et ces organes s'expriment sur la surface du cerveau par des protubérances. Plus ces protubérances sont grandes, plus on doit s'attendre à de grandes dispositions.

Ces organes, exprimés à la surface du cerveau, produisent aussi certaines protubérances sur la surface extérieure du crâne. Cette assertion est fondée sur ce que le crâne, qui renferme le cerveau, est construit et formé du cerveau, depuis sa première existence dans le sein maternel, jusqu'à l'âge le plus avancé ; et que par conséquent les impressions sur la surface intérieure, doivent également se manifester à la table extérieure du crâne.

Au reste, cette thèse n'est applicable qu'aux cer-

veaux sains , en général , les maladies pouvant faire des exceptions.

— *L'instinct de la propagation* se manifeste par deux éminences placées derrière l'oreille , immédiatement au-dessus du cou. Cet organe est plus fortement développé chez les mâles , que chez les femelles.

L'amour des enfans est dans la plus étroite union avec le désir d'en avoir ; aussi l'organe qui le donne est-il placé auprès de celui qui annonce l'instinct de la propagation. Il se manifeste par deux éminences sensibles placées derrière la tête , au-dessus de la nuque , à l'endroit où se termine la fosse du cou. Cet organe est plus fort chez les femelles que chez les mâles ; et si on compare les crânes des animaux , on le trouvera plus prononcé dans celui du singe que dans tout autre.

L'organe de l'amitié et de la fidélité est placé dans la proximité de celui des enfans , et se manifeste , des deux côtés , par deux protubérances arrondies , dirigées vers l'oreille. On le trouve dans les chiens , surtout dans le barbet et le basset.

L'organe de l'humeur querelleuse se manifeste , de chaque côté , par une protubérance demi-globulaire , derrière et au-dessus de l'oreille. On le trouve bien prononcé chez les bretteurs.

L'organe du meurtre se manifeste , de chaque côté , par une protubérance placée au-dessus de l'organe de l'humeur querelleuse , en se rapprochant vers les tempes. On le trouve dans les animaux carnivores , et dans les assassins.

L'organe de la ruse se manifeste, de chaque côté, par une protubérance placée au-dessus du conduit extérieur de l'ouïe, entre les tempes et l'organe du meurtre. On le trouve chez les fripons, chez les hypocrites, chez les gens dissimulés, et de plus chez de sages généraux, chez de prudens ministres, et chez des auteurs de romans ou de comédies, qui conduisent finement les intrigues de leurs fictions.

L'organe du vol se manifeste, de chaque côté, par une protubérance placée au haut de la tempe, de manière à former un triangle avec le coin de l'œil et le bas de l'oreille. On le trouve dans les voleurs et dans quelques animaux : il est bien prononcé au crâne de la pie.

L'organe des arts forme une voûte arrondie à côté de l'os frontal, au-dessous de l'organe du vol. Il se manifeste particulièrement au crâne de Raphaël.

L'organe des tons ou de la musique s'exprime par une protubérance, à chaque angle du front, au-dessous de l'organe des arts. On trouve ces deux protubérances aux crânes du perroquet, de la pivoine, du corbeau, et de tous les oiseaux mâles chantant ; tandis qu'on ne les rencontre ni chez les oiseaux et les animaux, à qui ce sens manque, ni même chez les hommes qui entendent la musique avec réputation. Cet organe est d'une grandeur très-sensible chez les grands musiciens, tels que Mozart, Gluck, Haydn, Viotti, etc.

L'organe de l'éducation se manifeste par une protubérance au bas du front, sur la racine du nez,

entre les deux sourcils. Les animaux qui ont le crâne droit, depuis l'occiput jusqu'aux yeux, comme le blaireau, sont incapables d'aucune éducation; et cet organe se développe de plus en plus dans le renard, le levrier, le caniche, l'éléphant, et l'orang-outang, dont le crâne approche le plus des têtes humaines mal organisées. Le rang suprême est occupé par le crâne de l'homme bien et noblement constitué.

L'organe du sens des lieux se manifeste extérieurement par deux protubérances placées au-dessus de la racine du nez, à l'os intérieur des sourcils. Il indique en général la capacité de concevoir les distances, le penchant pour toutes les sciences et arts où il faut observer, mesurer, et établir des rapports d'espace: par exemple, le goût pour la géographie. Tous les voyageurs distingués ont cet organe au plus haut degré, comme le prouvent les bustes de Cook, de Colomb, et d'autres. On le trouve aussi chez les animaux errans. Tous les oiseaux de passage l'ont plus ou moins, selon le terme plus ou moins éloigné de leur émigration. Il est très-sensible au crâne de la cigogne. C'est par la disposition de cet organe, que la cigogne retrouve l'endroit où elle s'est arrêtée, l'année précédente; et que, comme l'hirondelle, elle bâtit tous les ans son nid sur la même cheminée.

L'organe du sens des couleurs forme, de chaque côté, une protubérance au milieu de l'arc des sourcils, immédiatement à côté du sens des lieux. Lorsqu'il est porté à un haut degré, il forme une voûte

particulière. C'est pour cela que les peintres ont toujours le visage plus jovial, plus réjoui, que les autres hommes, parce que leurs sourcils sont plus arqués vers le haut. Cet organe donne la manie des fleurs, et le penchant à réjouir l'œil par la diversité des couleurs qu'elles offrent. S'il est lié avec l'organe du sens des lieux, il forme le paysagiste. Il paraît que ce sens manque totalement aux animaux, et que leur sensibilité à l'égard de certaines couleurs ne provient que de l'irritation des yeux.

L'organe du sens des nombres est également placé au-dessus de la cavité des yeux, à côté du sens des couleurs, dans l'angle extérieur de l'os des yeux. Quand il existe dans un haut degré, il s'élève vers les tempes un gonflement qui donne à la tête une apparence carrée. Cet organe est fortement exprimé sur un buste de Newton, et en général il est très-visible chez les grands mathématiciens. Il est ordinairement lié, aux têtes des astronomes, avec l'organe du sens des lieux.

L'organe de la mémoire a son siège au-dessus de la partie supérieure et postérieure de la cavité des yeux. Il presse les yeux en bas et en avant. Beaucoup de comédiens célèbres ont les yeux saillans, par la disposition de cet organe.

Le sens de la méditation se manifeste par un renflement du crâne, environ un demi-pouce sous le bord supérieur du front. On le trouve au buste de Socrate, et à plusieurs penseurs profonds.

L'organe de la sagacité se manifeste par un renflement oblong, au milieu du front.

L'organe de la force de l'esprit se manifeste par deux protubérances demi-circulaires, placées au-dessous du renflement de la méditation, et séparées par l'organe de la sagacité. On le trouve dans Voltaire, Cervantes, Wieland, etc.

L'organe de la bonhomie se manifeste par une élévation oblongue, partant de la courbure du front, vers le sommet de la tête, au-dessus de l'organe de la sagacité. On le trouve au mouton, au chevreuil, et à plusieurs races de chiens.

L'organe de la piété, vraie ou fausse, se manifeste par un gonflement, au-dessus de l'organe de la bonhomie. On le trouve très-marqué chez les gens superstitieux.

L'organe de l'orgueil et de la fierté se manifeste par une protubérance ovale, au haut de l'occiput.

L'organe de l'ambition et de la vanité se manifeste par deux protubérances placées au sommet de la tête, et séparées par l'organe de la fierté.

L'organe de la prudence se manifeste par deux protubérances placées à côté des protubérances de l'ambition, sur les angles postérieurs du crâne.

L'organe de la constance et de la fermeté se manifeste par une protubérance placée derrière la tête, au-dessous de l'organe de la fierté.

— Ce système séduisant du docteur Gall a eu de nombreux partisans ; mais il n'a guères eu moins d'ennemis. Quelques-uns l'ont comparé aux rêveries

de certains physionomistes, quoiqu'il mérite véritablement plus d'égards, comme ayant un fondement moins chimérique. On a vu cent fois le grand homme et l'homme plus qu'ordinaire se ressembler par les traits du visage, et jamais le crâne du génie ne ressemble à celui de l'idiot. Peut-être le docteur Gall a-t-il voulu pousser trop loin sa doctrine. On s'abuse nécessairement en donnant des règles invariables sur des choses qui ne sont rien moins que constantes.

Un savant a soutenu, contre le sentiment du docteur Gall, que les inclinations innées n'existaient point dans les protubérances du crâne, puisqu'il dépendrait alors du bon plaisir des sages-femmes de déformer les enfans, et de les modeler, dès leur naissance, en idiots ou en génies.

Le docteur Gall trouve cette objection risible, parce que, quand même on enfoncerait le crâne, par exemple à un endroit où se trouve un organe précieux, cet organe comprimé se rétablirait peu à peu de lui-même; et parce que le cerveau résiste à toute pression extérieure, par l'élasticité des tendres filets, et qu'aussi long-temps qu'il n'a pas été écrasé, ou totalement détruit, il fait une répression suffisante.

Cependant, Blumenbach écrit que les Caraïbes pressent le crâne de leurs enfans avec une certaine machine, et donnent à la tête la forme propre à ce peuple. Les naturalistes (1) placent aussi les qualités

(1) Voyez Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'histoire naturelle*.

de l'esprit , non dans les protubérances , mais dans la conformation du crâne ; et plusieurs prétendent qu'un soufflet ou une pression au crâne de Corneille venant de naître , en eût pu faire un imbécile. On voit d'ailleurs des gens qui perdent la raison ou la mémoire , par un coup reçu à la tête ; et les enfans des paysans ne sont peut-être d'un esprit si bouché , qu'à cause des soufflets qu'ils reçoivent dès leur plus tendre enfance , puisque ceux qui sont élevés plus doucement ont ordinairement plus d'esprit naturel.

Le docteur Fodéré , qui ne recherche rien plus que le vrai , parle , dans sa *Médecine légale* , de voleurs et de fous , sur le crâne desquels on n'a point remarqué les protubérances du vol , ni celles de la folie.

CRAPAUDS. — Les crapauds tiennent une place distinguée dans la sorcellerie. Les sorciers , et surtout les sorcières , les aiment tendrement , et les choyent comme leurs mignons. Elles ont toujours soin d'en avoir quelques-uns qu'elles habituent à les servir , et qu'elles accoutrent de livrées de taffetas vert.

Les grandes sorcières sont ordinairement assistées de quelque démon , qui est toujours sur leur épaule gauche , en forme de crapaud , ayant deux petites cornes sur la tête ; mais il ne peut être vu que de ceux qui sont ou ont été sorciers (1).

(1) Delancre (qui n'était pas sorcier).

CROCONAS. — (Voyez *Alexandre de Paphlagonie.*)

CULTES. —

Adore un Dieu , sois juste, et chéris ta patrie.

VOLTAIRE.

— Adorer l'Être-Suprême , se marier et peupler la terre, suivant son commandement , secourir ses voisins , planter un arbre fruitier , défricher une terre inculte , ne tuer que les insectes nuisibles et les animaux carnassiers , féroces et venimeux , tels étaient les premiers principes de la belle et sage morale des mages.

— L'amour du prochain , la charité , la modération , l'esprit d'équité , la paix , la patience , la concorde , l'obéissance aux princes et aux magistrats , quoique païens , telle était la simple et sublime morale que prêchaient les apôtres (1).

— Certains peuples de l'Afrique ne rendent aucun culte à Dieu , qu'ils croient trop bon pour avoir besoin d'être prié ; mais ils font des sacrifices au diable pour la raison contraire.

— Le dieu Irminsul , adoré chez les Saxons , et dont Charlemagne détruisit le temple , y était représenté sous la simple forme d'une longue pierre où était gravée la figure du soleil avec ses rayons.

— La dévotion , dans le royaume de Benin ; n'est

(1) Saint-Foix.

pas formaliste. On appelle un esclave : « Voilà , lui » dit-on , un présent que je veux faire à tel dieu , vous » le lui porterez et le saluerez de ma part. »

— Anciennement , dans l'île de Ternate , il n'était permis à qui que ce fût , pas même aux prêtres , de parler de religion ; il n'y avait qu'un temple : une loi expresse défendait qu'il y en eût deux. On n'y voyait ni autel , ni statues , ni images ; cent prêtres desservaient ce temple. Ils ne chantaient , ni ne parlaient ; mais , dans un morne silence , ils montraient avec le doigt une pyramide sur laquelle étaient écrits ces mots : *Mortels , adorez Dieu , aimez vos frères , et rendez-vous utiles à la patrie.*

— Les Giagues croient qu'il y a des dieux bienfaisans et des dieux malfaisans , que les uns sont réjouis par les plaisirs des hommes , au lieu que les autres se plaisent à les voir se haïr , se persécuter , se déchirer et s'égorger. Les Giagues sont ordinairement gouvernés par une reine. Lorsqu'elle est obligée de faire la guerre , et qu'elle est prête à livrer une bataille , pour mettre les dieux malfaisans dans son parti , elle fait jurer à ses soldats qu'ils seront sans pitié , qu'ils n'auront égard ni à l'âge , ni au sexe , et qu'ils répandront le plus de sang qu'ils pourront. A peine la cérémonie de ce serment est-elle achevée , qu'on entend une musique tendre et voluptueuse ; elle annonce le spectacle qu'on va présenter pour réjouir les dieux bienfaisans et se les rendre favorables. Cent jeunes filles choisies parmi les plus belles du royaume , et cent guerriers s'avancent en chantant et en dansant : l'im-

patience de leurs désirs est peinte dans leurs yeux. La reine frappe des mains ; c'est le signal. Ils se livrent à leurs transports , à la vue de toute l'armée.

Ces cérémonies religieuses des Giagues ne doivent point nous paraître bien extraordinaires. Nos moines, du temps de la ligue, ne prêchaient-ils pas qu'en assassinant le roi et tous ceux qui lui étaient attachés, on ferait une action méritoire et agréable à Dieu ? Ne faisaient-ils pas en même temps, le jour et la nuit, des processions où *hommes et femmes, filles et garçons étaient tout nus, marchant péle-mêle, si bien qu'on en vit des fruits* (1) ? Le journaliste, par l'expression de *tout nus*, veut dire n'ayant que la chemise, voile léger et plus attrayant que l'entière nudité (2).

— Les Alains n'avaient point de temples, et ne rendaient de culte qu'à une épée nue fichée en terre (3).

— Les Ethiopiens adoraient le soleil levant, et l'insultaient à son couchant, par les plus horribles imprécations.

(1) *L'Étoile : Journal de Henri III.*

(2) *Saint-Foix.*

(3) *Ammien-Marcellin.* — Pline dit que les Alains habitaient les pays situés au-delà des embouchures du Danube. Joseph les place près du Palus-Méotide. Ils n'avaient d'autres maisons que leurs charriots, méprisaient l'agriculture, et ne vivaient que de chasse et de rapine. Ils contribuèrent beaucoup à la ruine de l'empire romain. Les Alains prédisaient l'avenir par le moyen de certaines baguettes, choisies avec des cérémonies magiques.

— Quand les Goths entendaient du bruit dans l'air, ils tiraient leurs flèches vers le ciel pour secourir leurs dieux, qu'ils croyaient assaillis par d'autres.

— Dans l'île de Samos, pendant les fêtes de Mercure, les Samiens volaient impunément tout ce qu'ils rencontraient, à l'exemple du dieu qui passait pour le patron des voleurs.

— Le culte que les sorcières rendent au diable, dans les assemblées du sabbat, consiste à lui baiser le visage de derrière, humblement à genoux, avec une chandelle à la main.

D

DAGON, — démon du second ordre ; boulanger et grand panetier de la cour infernale.

Les Philistins l'adoraient sous la forme d'un monstre réunissant le buste de l'homme à la queue du poisson. Ils lui attribuaient l'invention de l'agriculture, qu'on a attribuée à tant d'autres, et qui ne doit l'être qu'au besoin et au hasard.

DEMOCRITE : — philosophe célèbre, qui fleurissait en Grèce, environ trois cents ans après la fondation de Rome.

Les écrivains du quinzième et du seizième siècle l'ont accusé de magie, comme tous les hommes extraordinaires, et quelques-uns lui attribuèrent un Traité d'alchimie. Ils prétendaient, pour soutenir

ce qu'ils avançaient avec tant d'ignorance, qu'il ne s'était crevé les yeux qu'après avoir soufflé tout son bien à la recherche de la pierre philosophale. La cécité de Démocrite a embarrassé bien des personnes. Tertullien dit qu'il se creva les yeux, parce qu'il ne pouvait regarder les femmes sans un désir violent de les approcher de plus près. Plutarque pense que ce fut pour philosopher plus à son aise, et c'est le sentiment le plus répandu, quoiqu'il soit aussi dénué de fondement que les autres. Démocrite ne fut point aveugle, si l'on en croit Hippocrate, qui raconte qu'appelé par les Abdéritains pour guérir la folie prétendue du philosophe, il le trouva occupé à la lecture de certains livres et à la dissection de quelques animaux; ce qu'il n'eût point fait, s'il eût été privé de la vue.

Il riait de tout, nous dit-on, mais son ris était moral, et il voyait autrement que les hommes dont il se moquait. Croyons donc, avec Scaliger, qu'il était aveugle moralement; *quòd, aliorum more, oculis non uteretur.*

On dit qu'il entendait le chant des oiseaux, et qu'ils s'était procuré cette faculté merveilleuse, en mangeant un serpent engendré du sang mélangé de certains oisillons.

On dit aussi qu'il commerçait avec le diable, parce qu'il vivait solitaire. Si la solitude était une preuve de sorcellerie, tous les pères de la Thébàide seraient de grands sorciers; et nous savons tous qu'ils ne l'étaient pas le moins du monde.

DÉMONIAQUES. — Les démoniaques ou possédés sont les gens chez qui le diable choisit son domicile. Ils en sont plus ou moins tourmentés, suivant le cours de la lune.

On a vu des démoniaques à qui les diables arrachaient les ongles des pieds sans leur faire de mal. On en a vu marcher à quatre pattes, se traîner sur le dos, ramper sur le ventre. On a vu encore des femmes marcher sur la tête; d'autres courir les rues, échevelées, presque nues, et jetant des cris horribles. Il y en avait qui se sentaient chatouiller les pieds sans savoir par qui; d'autres parlaient des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, etc.

On a remarqué qu'il y avait dans les démoniaques beaucoup plus de femmes que d'hommes: c'est qu'elles sont plus crédules, plus légères, plus surprenantes par leurs grimaces, leurs contorsions et leurs mots inintelligibles. On croit que tout cela passe leur pouvoir; si l'imposture est découverte, on les justifie par leurs faiblesses, par des suffocations de matrice, etc.

On a observé encore que, quoique le Diable soit fort médisant, les démoniaques ne médisaient point les uns des autres, et qu'ils se ménageaient, pour ne pas découvrir le mystère.

— Une dame que le prieur d'un couvent de Londres avait placée dans un cloître, reçut assez longtemps des attentions suivies; mais cette ponctuelle exactitude diminua par degrés, et finit par un entier délaissement. Sans société, sans ressource, elle cher-

cha , selon l'usage , des consolations près des fanatiques , qui lui remplirent la tête de leurs chimères. Elle fut bientôt possédée. L'embarras était de déterminer si l'esprit était infernal ou céleste (car les anges se mêlent aussi quelquefois de posséder). Les doutes ne tardèrent pas à se décider : Un vomissement d'épingles tordues , et les paumes des mains tournées en dehors , firent reconnaître le diable en personne. L'usage de la parole fut enlevé à cette malheureuse , de sorte que lorsque sa bouche laissait échapper des mots , les témoins reconnaissaient soudain la voix du démon. Elle fut déclarée démoniaque dans toutes les formes.

Mais qui l'avait réduite à ce fâcheux état ? Les moines et les religieuses vinrent , à la suite les uns des autres , demander le nom du coupable. Peine perdue ; pas l'ombre d'une réponse ; tous ces gens-là n'avaient pas le droit de faire des questions. Lorsque , par une puissance magique , quelque esprit infernal prend possession d'une personne , il est souvent le maître de ne pas répondre , à moins qu'un évêque ne l'interroge ; car alors il est contraint de dire la vérité.

En conséquence , l'évêque le plus voisin arrive ; aussitôt le secret paraît au grand jour. Le diable confesse avec répugnance qu'il est soumis au prieur , par l'ordre de qui il se trouve dans sa demeure présente , et fermement résolu d'y tenir poste. Le prélat , très-habile exorciste , se sert avec succès des armes mystiques. Le prieur est publiquement accusé de sorcellerie. Des témoins puissans et nombreux le char-

gent de graves accusations ; quatorze personnes de poids assurent qu'elles ont entendu le diable parler latin. Quelle défense opposer à de pareilles autorités ? Aussi le coupable , juridiquement condamné , périt-il du genre de mort que tant d'hérétiques avaient éprouvé par ses ordres : on le jeta dans un bûcher.

C'étaient des temps que ceux-là ! Les gens d'alors ne se montraient pas , comme ceux d'aujourd'hui , des incrédules , mais bien de pieux et véritables fidèles (1).

— Saint Grégoire raconte qu'une religieuse , ayant préparé une salade de laitue , oublia de faire le signe de la croix avant de la manger ; de sorte que le diable qui la guettait , trouvant l'occasion propice , se fourra dans la salade , et entra par ce moyen dans le corps de la religieuse , qui l'avalait sans s'en apercevoir , et devint possédée , pour avoir oublié de se signer. Cela s'appelle un avis au lecteur.

— Une fille , nommée Elisabeth Blanchard , se disait possédée de six diables : Astaroth et le Charbon d'impureté , de l'ordre des anges ; Belzébuth et le lion d'enfer , de l'ordre des archanges ; Pérou et Marou , de l'ordre des chérubins (2).

— L'an 1556, il se trouva , à Amsterdam , trente enfans démoniaques , que tous les exorcismes ne purent délivrer ; mais on reconnut bien qu'ils n'étaient en cet

(1) Goldsmith.

(2) Histoire des diables de Loudun.

état affligeant que par maléfices et sortilèges, d'autant plus qu'ils vomissaient des ferremens, des lopins de verre, des cheveux, des aiguilles, et autres choses semblables que les ensorcelés rendent ordinairement (1).

— A Rome, dans un hôpital, soixante-dix filles devinrent folles ou démoniaques, en une seule nuit; et deux ans se passèrent sans qu'on les pût guérir. Cela peut être arrivé, dit Cardan, ou par le mauvais air du lieu, ou par la mauvaise eau, ou par la fourberie. *Quelle impiété! quelle ineptie!* ajoute Delancré (2); *il aime mieux attribuer cela au mauvais air du lieu, à la mauvaise eau ou à la fourberie, qu'au sortilège et maléfice de quelque sorcier qui avait fait ce malheureux coup par le moyen de Satan!....*

— Du temps de Henri III, une Picarde se disait possédée du Diable, apparemment pour se rendre formidable, car elle ne pouvait guère espérer par là de se rendre intéressante. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Amiens, qui soupçonnait quelque imposture, la fit exorciser par un laïque déguisé en prêtre, et lisant les épîtres de Cicéron. La jeune démoniaque, qui savait son rôle par cœur, se tourmenta, fit des grimaces effroyables, des cabrioles et des cris, absolument comme si le diable, qu'elle disait chez elle, eût été en face d'un prêtre lisant le livre sacré (3).

(1) Bodin.

(2) L'incrédulité et mescréance du sortilège pleinement convaincue.

(3) Pigray.

— Anciennement, il y avait en France et dans toute l'Europe, des multitudes effroyables de possédés; et les moines ne pouvaient suffire à la besogne.

On reconnaissait qu'une personne était démoniaque, à plusieurs signes alors non équivoques, et dont on ne pouvait, sans crime, rechercher la cause naturelle; tels étaient: 1°. les contorsions; 2°. l'enflure du visage; 3°. l'insensibilité et la ladrerie; 4°. l'immobilité; 5°. les clameurs du ventre; 6°. le regard fixe; 7°. des réponses en français à des mots latins; 8°. les piqûres de lancette sans effusion de sang, etc.

Mais les saltimbanques et les grimaciers font des contorsions, sans pour cela être possédés du diable. L'enflure du visage, de la gorge, de la langue, est souvent causée par des vapeurs ou par la respiration retenue. L'insensibilité peut bien être la suite de quelque maladie, ou n'être que factice, si la personne insensible a beaucoup de forces. Un jeune Lacédémonien se laissa ronger le foie par un renard, qu'il venait de voler, sans donner le moindre signe de douleur; un enfant se laissa brûler la main dans un sacrifice que faisait Alexandre, sans faire aucun mouvement; ceux qui se faisaient fouetter devant l'autel de Diane ne fronçaient pas le sourcil; et plusieurs de nos martyrs ont souffert les maux les plus horribles, sans seulement pousser un soupir.

L'immobilité est volontaire, aussi bien dans les gestes que dans les regards. On est libre de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, pour peu qu'on ait de

fermeté dans les nerfs. Les *clameurs et jappemens* que les possédés faisaient entendre dans leur ventre , sont expliqués par nos ventriloques. Quant aux réponses françaises à des mots latins , ceux qui se disaient possédés savaient au moins jouer leur rôle , s'ils ne savaient rien de plus , et la formule des exorcismes était à peu près la même partout.

On attribuait aussi à la présence du diable les piqûres d'aiguilles et de lancettes, sans effusion de sang; mais, dans les mélancoliques , le sang qui est épais et grossier ne peut souvent sortir par une petite ouverture , et les médecins nous disent que certaines personnes , piquées de la lancette , ne saignent point.

On regardait encore comme possédés les gens d'un estomac faible , qui , ne digérant point , rendaient les choses telles qu'ils les avaient avalées. Les fous et les maniaques avaient la même réputation , et les symptômes de la manie sont si affreux (1), que nos ancêtres sont en quelque sorte excusables de l'a-

(1) La manie universelle est le spectacle le plus hideux et le plus terrible qu'on puisse voir. Le maniaque a les yeux fixes, sanglans, tantôt hors de l'orbite, tantôt enfoncés, le visage rouge, les vaisseaux gorgés, les traits altérés, tout le corps en contraction; il ne reconnaît plus ni amis, ni parens, ni enfans, ni épouse. Sombre, furieux, rêveur, cherchant la terre nue et l'obscurité, il s'irrite du contact de ses vêtemens, qu'il déchire avec les ongles et avec les dents, même de celui de l'air et de la lumière, contre lesquels il s'épuise en sputation et en vociférations. La faim, la soif, le chaud, le froid, deviennent souvent pour le maniaque des sensations inconnues, d'autrefois exaltées. (*Le docteur Fodéré.*)

voir mise sur le compte des esprits malins ; mais la fourberie et le charlatanisme étaient ordinairement les véritables causes de ce délire infernal. On demandera qui pouvait engager les hommes à ces folies monstrueuses ? Ces folies étaient intéressées ; il fallait effrayer la populace superstitieuse , et lui montrer le diable toujours prêt à saisir le pécheur. Dans le neuvième siècle , on publia cette menace épouvantable : *Si vous ne payez pas les dîmes , des serpens ailés , sortis de l'enfer , viendront bientôt ronger le sein de vos femmes. (Voyez Exorcismes.)*

DÉMONS. — Saint Athanase dit , dans la vie de saint Antoine , que l'air est tout plein de démons.

L'Eglise reconnaît une multitude innombrable d'anges , puisque le ciel en est peuplé , et que chaque mortel a le sien. On peut juger dès lors qu'il y a une grande quantité de démons , s'il est vrai , comme l'assurent les démonomanes , que la troisième partie des anges ait suivi les étendards de Satan.

Wierius , dans son livre des Prestiges , en a fait le calcul. Il compte six mille six cent soixante-six légions , composées chacune de six mille six cent soixante-six démons ; ce qui en élève le nombre à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six. D'autres en admettent bien davantage , et regardent ceux que Wierius a comptés , non comme des démons , mais , comme des diables qui forment la noblesse du pays ; ajoutant que les démons , c'est-à-dire , les roturiers de l'enfer , ne

se peuvent compter. Les princes de l'empire infernal sont au nombre de soixante-douze, et ont sous leurs ordres autant de légions que de titres de noblesse.

— Les démons, qui ont été anciennement séraphins ou chérubins, peuvent seuls porter le nom de *prince* et de *seigneur*. Les dignités, les honneurs, les gouvernemens leur appartiennent de plein droit. Ceux qui ont été archanges remplissent les emplois publics. Il n'y a rien à prétendre pour ceux qui n'étaient que des anges.

— Grégoire de Nice prétend que les démons multiplient entre eux comme les hommes; ainsi, leur nombre doit s'accroître considérablement de jour en jour, surtout si l'on considère la durée de leur vie, que quelques savans ont bien voulu supputer. Une corneille, dit Hésiode, vit neuf fois autant qu'un homme; un cerf, quatre fois autant qu'une corneille; un corbeau, trois fois autant qu'un cerf; le phénix, neuf fois autant qu'un corbeau; et les démons, dix fois autant que le phénix. En supposant la vie de l'homme de soixante et dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les démons devraient vivre six cent quatre-vingt mille quatre cents ans. Plutarque, qui ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'expérience d'une si longue vie dans les démons, aime mieux croire qu'Hésiode, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année; et il accorde aux démons neuf mille sept cent vingt ans de vie.

— On donne aux démons une fort grande puissance; et celle des anges ne peut pas toujours la ba-

lancer. Aussi superstitieux que les païens, qui se croyaient gouvernés par un bon et un mauvais génie, les chrétiens s'imaginent avoir sans cesse à leurs côtés, un démon et un ange; et quand ils font le mal, c'est que le démon est plus puissant que l'ange. Au lieu de laisser aux enfers les esprits rebelles, il paraît que ce dieu, qu'on nous dit si sévère, leur donne la liberté de courir où bon leur semble, et le pouvoir de faire tout ce qui leur plaît. Qui doute, s'écrie Wecker, que le méchant esprit ne puisse tuer l'homme et lui ravir ses trésors les plus cachés? Qui doute qu'il ne voie clair dans les ténèbres, qu'il ne soit porté en un moment où il souhaite, qu'il ne parle dans le ventre des possédés, qu'il ne passe à travers les murs?... Mais il ne fait pas tout le mal qu'il veut, parce que sa puissance est *quelquefois* réprimée.

Ainsi Dieu se plaît à tourmenter les mortels; et l'homme si faible, obligé de lutter contre des êtres si puissans, est coupable et damné, s'il succombe!.... Mais ceux qui ont inventé ces maximes absurdes se sont confondus eux-mêmes. Si le diable a tant de forces, pourquoi des légions de démons n'ont-elles pu vaincre saint Antoine, dont les tentations sont si fameuses? Est-ce parce que Dieu le soutenait et l'empêchait d'être vaincu? Dieu s'amusait-il à le voir souffrir?... Il voulait l'éprouver, diront les fanatiques; quelle épreuve! Un père fouette-t-il son fils pour le plaisir de connaître s'il recevra un châtement comme une récompense? Et depuis quand Dieu n'est-

il plus un père ?... Les persécutions ont élevé la religion chrétienne, que l'esprit de vérité avait fondée; le mensonge et les superstitions la détruisent.

— Saint Hilarion, non une mais plusieurs fois, s'est trouvé aux prises avec les démons. Une nuit qu'il faisait clair de lune, il sembla à Hilarion qu'un char attelé de quatre chevaux venait à lui avec une roideur incroyable. Que fait Hilarion? Il soupçonne quelque diablerie, a recours à ses prières, et à l'instant le char s'engloutit.

Quand Hilarion se couchait, des femmes nues se présentaient à lui; quand Hilarion priait Dieu, il entendait des bêlemens de brebis, des rugissemens de lions, et des plaintes de femmes. Comme un jour il était distrait dans ses prières, il sentit un homme qui lui grimpa sur le dos, et poignait ses flancs avec des éperons, et lui battait la tête avec un fouet qu'il avait en main, disant : Eh ! quoi, tu choppes?... Et puis riant à gorge déployée, lui demandait s'il voulait de l'orge? C'était pour se moquer de saint Hilarion, qui menaçait un jour son corps regimbant de ne plus le nourrir d'orge, mais de paille (1).

— Les démons sont dans l'imagination, et les passions sont les démons qui nous tentent, a dit un père du désert; résistez-leur : ils s'enfuiront.

On se livre à la volupté

Parce qu'elle flatte et qu'on l'aime ;

(1) Saint Jérôme.

Et si du diable on est tenté ,
 Il faut dire la vérité ,
 Chacun est son diable à soi-même.

Mercure de TRÉVOUX.

— Il y a six sortes de démons , selon Psellus : les démons ignés (voyez *Salamandres*) ; les démons aériens (voyez *Sylphes*) ; les démons aquatiques (voyez *Ondins*) ; les démons souterrains (voyez *Gnomes*) ; les démons terrestres , qui tentent les hommes ; et les démons infernaux ou *fuyant lumière* , qui restent auprès de Belzébuth.

— *Le démon Barbu* enseigne le secret de la pierre philosophale.

— *Démon de Midi* (voyez *Empuse*).

DESTINÉE. —

Fortune , sort , destins , ce sont là de vains mots ;
 Le bonheur suit le sage et le malheur les sots.

VILLEFRÉ.

L'homme est né libre ! a dit J.-J. Rousseau , et tous les grands hommes l'ont dit comme lui. Mais les devins et les astrologues , en se vantant de connaître l'avenir , ont été forcés , pour établir leur système , de proclamer une destinée inévitable ; car on ne peut prévoir que ce qui est infaillible.

Cette opinion a séduit les hommes ; qui ont rejeté sur le sort leurs malheurs et leurs fautes , et se sont faits , pour ainsi dire , d'impuissans esclaves , entraînés au mal comme au bien par un pouvoir

indomptable. On a vu les gens de lettres malheureux : on a dit que leur destinée était la misère. Mais les gens de lettres sont malheureux , parce que leur ambition les porte ailleurs qu'à la fortune , qui ne recherche pas ceux qui la négligent. Les ignorans et les petits esprits font de plus brillantes affaires , réussissent mieux que l'homme de génie , parce qu'ils ne s'occupent uniquement que du soin de s'enrichir , que toute leur capacité se réunit sur un seul but , et que les autres passions se taisent chez eux devant l'or.

Tel homme échoue , dans quelques entreprises , et crie contre la destinée , qui ne doit se plaindre que de lui-même. L'infortune se prolonge , dans les âmes faibles , à qui le premier malheur ôte le courage et la force de prévenir le second. (Voyez *Fatalisme.*)

DEUIL. — Le noir est le signe du deuil , dit Rabelais , parce que c'est la couleur des ténèbres , qui sont tristes , et l'opposé du blanc , qui est la couleur de la lumière , de la joie et du bonheur.

— Les premiers poètes disaient que les âmes , après la mort , allaient dans le sombre et ténébreux empire. C'est peut-être conformément à ces idées qu'ils crurent que le noir était la couleur convenable pour le deuil. Les Chinois et les Siamois choisissent le blanc , croyant que les morts deviennent des génies bienfaisans (1).

(1) Saint-Foix.

— En Turquie , on porte le deuil en bleu ou en violet ; en gris , chez les Ethiopiens ; on le portait en gris de souris au Pérou , quand les Espagnols y entrèrent ; le blanc , chez les Japonais , est la marque du deuil , et le noir celle de la joie ; en Castille , les vêtemens de deuil étaient autrefois de serge blanche. Les Perses s'habillaient de brun , et se rasaient avec toute leur famille et tous leurs animaux. Dans la Lycie , les hommes portaient des habits de femme , pendant tout le temps du deuil.

— A Argos , on s'habillait de blanc , et on faisait de grands festins. A Délos , on se coupait les cheveux , qu'on mettait sur la sépulture du mort. Les Égyptiens se meurtrissaient la poitrine , et se couvraient le visage de boue. Ils portaient des vêtemens jaunes ou feuille morte.

— Chez les Romains , les femmes étaient obligées de pleurer la mort de leurs maris , et les enfans celle de leur père pendant une année entière. Les maris ne pouvaient pleurer leurs femmes ; ni les pères leurs enfans , s'ils n'avaient pas trois ans.

— Le grand deuil des Juifs dure un an : il a lieu à la mort des parens. Les enfans ne s'habillent pas de noir , mais ils sont obligés de porter toute l'année les habits qu'ils avaient à la mort de leur père , sans qu'il leur soit permis d'en changer , quelque déchirés qu'ils soient. Ils jeûnent tous les ans à pareil jour.

Le deuil moyen dure un mois ; il a lieu à la mort des enfans , des oncles et des tantes. Ils n'osent , pendant ce temps , ni se laver , ni se parfumer , ni se raser

la barbe, ni même se couper les ongles ; ils ne mangent point en famille, et il n'est pas permis au mari de fréquenter son épouse, ni à l'épouse de fréquenter son mari.

Le petit deuil dure une semaine : il a lieu à la mort du mari ou de la femme. En rentrant des funérailles, l'époux en deuil se lave les mains, déchausse ses souliers et s'assied à terre, se tenant toujours en cette posture, et ne faisant que gémir et pleurer sans travailler à quoi que ce soit jusqu'au septième jour.

— Les Chinois en deuil s'habillent de grosse toile blanche, et pleurent pendant trois ans. Le magistrat n'exerce point ses fonctions ; le plaideur suspend ses procès ; les époux n'ont point de commerce ensemble : il y a des peines contre la grossesse, dans un temps de deuil. Les jeunes gens vivent dans la retraite, et ne peuvent se marier qu'après les trois années.

— Le deuil des Caraïbes consiste à se couper les cheveux et à jeûner rigoureusement jusqu'à ce que le corps soit pouri ; après quoi, ils font la débauche, pour chasser toute tristesse de leur esprit.

* — Chez certains peuples de l'Amérique, le deuil était conforme à l'âge du mort. On était inconsolable à la mort des enfans, et on ne pleurait presque pas les vieillards. Le deuil des enfans, outre sa durée, était commun, et ils étaient regrettés de toute la ville où ils étaient nés. Le jour de leur mort, on n'osait point approcher des parens, qui faisaient un bruit effroyable dans leur maison, se livraient à des accès de fureur, hurlaient comme des désespérés, s'arrachaient les

cheveux, se mordaient et s'égratignaient tout le corps. Le lendemain, ils se renversaient sur un lit qu'ils trempaient de leurs larmes. Le troisième jour, ils commençaient les gémissemens, qui duraient toute l'année, pendant laquelle le père et la mère ne se lavaient jamais. Le reste de la ville, pour compatir à leur affliction, pleurait trois fois le jour, jusqu'à ce qu'on eût porté le corps à la sépulture (1). (Voyez *Funérailles.*)

DEVINS. — Un plat d'argent ayant été dérobé, dans la maison d'un grand seigneur, celui qui avait la charge de la vaisselle s'en alla, avec un de ses compagnons, trouver une vieille qui gagnait sa vie à deviner, croyant déjà avoir découvert le voleur et recouvert son plat. Ils arrivèrent de bon matin à la maison de la devineresse, qui, remarquant, en ouvrant sa porte, qu'on l'avait salie de boue et d'ordure, s'écria tout en colère : « Si je connaissais le gremlin qui » a mis ceci à ma porte pendant la nuit, je lui rejeterais tout au nez ! » Celui qui la venait consulter, regardant son compagnon : « Pourquoi, lui dit-il, » allons-nous perdre de l'argent ? Cette vieille nous » pourra-t-elle dire qui nous a volés, quand elle ne » sait pas les choses qui la touchent ? » (2). (Voyez *Astrologues, Prédications, etc., etc.*)

(1) Muret.

(2) Barclai.

DIABLES. — On confond souvent les démons avec les diables. Il y a entre eux cette différence, selon les uns, que les démons sont des esprits familiers, et les diables des anges de ténèbres; et, selon les autres, que les démons sont la racaille de l'enfer, tandis que les diables en sont les princes et grands seigneurs.

— Le diable, déguisé en avocat, plaidait un jour une cause en Allemagne. Dans le cours des débats, la partie adverse, qu'on poursuivait pour avoir volé son hôte, jura qu'elle se donnait au diable, si elle avait pris un sou. L'avocat infernal, l'ayant entendu, et se voyant tout porté, quitte aussitôt le barreau, et emporte le menteur à la barbe de tout le monde (1).

— Le comte de Foix avait un diable ou esprit familier; qui lui apprenait tout ce qui se passait dans le monde, et se présentait à lui invisiblement pour lui annoncer les nouvelles, tantôt à neuf heures du soir, tantôt à minuit. Quand se donna la fameuse bataille de Juberoth, le comte de Foix en apprit les détails le soir même, et ses amis, qui refusaient de le croire, virent par la suite que son diable ne l'avait pas trompé, lorsqu'ils reçurent les lettres qui leur annonçaient le résultat de cette journée.

Ce même diable, qui se nommait Orthon, avait servi auparavant Raymond, comte de Corasse, ami du comte de Foix. Raymond, à qui Orthon venait parler tous les soirs sans jamais se montrer, fut un

(1) Wierius.

jour curieux de le voir, et demanda cette faveur à son diable. Après bien des refus, Orthon lui dit : « Eh » bien ! demain, en sortant de ton lit, tu me verras » dans la première chose qui s'offrira à tes regards. »

Le lendemain Raymond se leva, et pendant qu'il se chaussait, il aperçut deux ou trois petits fétus de paille qui tournoyaient ensemble. N'ayant rien vu davantage, il reprocha le soir à Orthon qu'il le trompait, et qu'il ne se montrait point ; mais Orthon lui dit qu'il l'avoit vu, sous la forme des fétus de paille. Raymond, non content de cela, voulut encore qu'il se présentât sous une forme plus apparente ; et Orthon parut le jour suivant, sous la figure d'une truie, d'une grandeur démesurée, et d'une maigreur épouvantable. Le comte, ne croyant pas encore que ce fût son démon, lâcha ses chiens après cette truie, qui fit un cri horrible et disparut. Depuis, Raymond n'entendit plus parler, ni d'Orthon, ni de la truie, et mourut dans l'an (1).

— Le diable qui occupait de temps en temps le corps du moine Stagirus, apparaisait souvent, sous la forme d'un pourceau, couvert d'ordures et fort puant (2).

— Asmond et Aswith, compagnons d'armes danois, liés d'une étroite amitié, convinrent, par un serment solennel, de ne s'abandonner, ni à la vie, ni à la mort. Aswith mourut le premier, et suivant

(1) Froissard.

(2) Saint Jean Chrysostôme.

leur accord , Asmond s'alla loger dans le tombeau de son ami. Mais le diable , qui était entré dans le corps du mort , tourmenta tant le fidèle Asmond , en le déchirant , lui défigurant le visage , et lui arrachant une oreille , sans lui dire pourquoi , qu'Asmond furieux coupa la tête du mort , croyant rogner aussi le diable qui s'y était logé , et se sauva au plus vite (1).

— Trois ivrognes parlaient , en buvant , de l'immortalité de l'âme et des peines de l'enfer. L'un d'eux commença de s'en moquer et dit là-dessus maintes facétieuses balivernes. Cependant vint un homme de haute stature , qui s'assit près d'eux , et leur demanda de quoi ils riaient. Le gaudisseur le met au fait , ajoutant qu'il vendra son âme au plus offrant , et à bon marché , et qu'ils en boiront l'argent. Et combien me la veux-tu vendre , dit le nouveau venu ? Sans barguigner , ils conviennent de prix ; l'acheteur compte l'argent , ils le boivent. Finalement , à la nuit , l'acheteur dit : « Il est temps que chacun se » retire chez soi , mais celui qui a acheté un cheval » a le droit de l'emmener. » Ce disant , il empoigne son vendeur tout tremblant , l'enlève dans l'air à la vue de tous , et l'entraîne où il n'avait pas cru aller si vite (2).

— Un chartreux , étant en prières , dans sa chambre , sentit tout à coup une faim non accoutu-

(1) Cette jolie histoire est rapportée par le grammairien SAXON.

(2) Cantipratensis.

mée; et aussitôt il voit entrer une femme assez belle de forme. Cette femme, qui n'était qu'un diable, s'approche de la cheminée, allume le feu; et trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son diner, les fricasse, les met en l'écuellè et disparaît. Le chartreux multiplie ses prières, dompte sa faim, et demande au supérieur s'il peut manger les pois que le diable a préparés. Celui-ci répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec action de grâces. Le religieux mangea les pois; et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût mieux préparé (1).

— En 1609, un gentilhomme de Silésie, ayant convié quelques amis à diner, vit venir l'heure du repas sans que les amis parussent. C'est pourquoi il entra soudain en colère et s'écria: « Puisque aucun » homme ne daigné venir chez moi, que tous les » diables y viennent!.... » Après quoi, il sortit de sa maison, et alla à l'église où le curé prêchait. Tandis qu'il écoutait le prône, la cour de sa maison se remplit de cavaliers tout noirs et de haute stature, qui commandèrent au valet de ce gentilhomme d'aller dire à son maître que ses hôtes étaient venus.

Le valet, tout effrayé, courut à l'église et avertit son maître. Le gentilhomme, bien étonné, ayant demandé avis au curé, qui finissait son sermon, retourna à son logis et fit sortir toute sa famille; mais on le fit avec tant de hâte, qu'on laissa dans la mai-

(1) Le Cardinal Jacques de Vitry.

son, un petit enfant endormi dans son berceau. Alors ces hôtes, ou pour mieux dire ces diables, commencèrent à remuer les tables, à hurler, à regarder par les fenêtres, sous des formes d'ours, de loups, de chats et d'hommes terribles, tenant dans les mains des verres pleins de vin, des poissons et des morceaux de chair bouillie et rôtie. Comme les voisins, le gentilhomme et le curé, contemplaient avec frayeur ce spectacle, le pauvre père se mit à crier : « Hélas ! où est mon pauvre enfant ?... » Il finissait à peine ces mots, qu'un des diables apporta l'enfant à la fenêtre, et le montra à tous les spectateurs. Le gentilhomme éperdu, demanda à celui de ses serviteurs en qui il avait le plus de confiance, ce qu'il devait faire. « Monseigneur, répondit le » serviteur, mettez-vous en prières ; je vais entrer » dans la maison, et, moyennant le secours du ciel, » je vous rapporterai votre enfant. — Que Dieu » t'accompagne, t'assiste et te fortifie, s'écria le gen- » tilhomme ! » Et le serviteur, ayant reçu les bénédictions de son maître, du curé, et des autres gens de bien qui se trouvaient là, entre dans la maison, et, ouvrant la porte de la salle où se trouvaient ces hôtes ténébreux, il les voit sous d'horribles formes, les uns assis, les autres debout, ceux-ci se promenant, ceux-là rampant sur le plancher. Tous viennent à sa rencontre, et crient ensemble : « Que » viens-tu faire ici ? »

Le serviteur, suant de peur, et néanmoins fortifié de Dieu, s'adressa au malin qui tenait l'enfant, et

lui dit : « Ça, rends-moi cet enfant. — Non, répond
» l'autre; va dire à ton maître qu'il vienne le rece-
» voir. — Je remplis mon devoir, reprend le servi-
» teur; en conséquence, au nom de Jésus-Christ,
» je t'arrache et saisis cet enfant que je rapporte à
» son père. » A l'instant, il empoigne l'enfant, puis
le serre étroitement entre ses bras. Les hôtes noirs ne
lui répondent que par des cris effroyables, et par ces
mots : « Hou ! méchant ! hou ! garnement ! Laisse,
» laisse cet enfant, autrement nous le dépiècerons. »
Mais lui, méprisant leurs menaces, sortit sain et
sauf, et remit l'enfant entre les mains du gentil-
homme son père. Quelques jours après, tous ces
hôtes s'évanouirent, et le gentilhomme, devenu sage
et bon chrétien, retourna en sa maison (1).

—L'empereur Titus, ayant pris Jérusalem, porta
un édit qui défendait aux Juifs d'observer le sabbat
et de se circoncire, et leur ordonnait de manger
toute espèce de viandes et de coucher avec leurs
femmes, dans les temps prohibés par la loi. Là-
dessus ils prièrent le rabbin Siméon, qui passait
pour un habile faiseur de miracles, d'aller supplier
l'empereur d'adoucir cet édit. Siméon s'étant mis en
chemin, avec le rabbin Éléazar, ils rencontrèrent
un diable nommé *Banthamé lion*, qui demanda de
les accompagner, leur avouant qu'il était diable,
et leur promettant d'entrer dans le corps de la fille
de Titus, et d'en sortir aussitôt qu'ils le lui com-

(1) Massé.

manderaient ; le tout pour leur rendre service. Les deux rabbins reçurent sa proposition , et Banthamé- lion leur ayant tenu parole , ils obtinrent la révoca- tion de l'édit (1).

— Le moine Thomas , après une querelle qu'il venait d'avoir avec les religieux d'un monastère de Luques , se retira tout troublé dans un bois , où il rencontra un homme qui avait la face horrible , le regard sinistre , la barbe noire et le vêtement fort long. Il lui demanda pourquoi il allait seul dans ces lieux détournés ; cet homme lui répondit qu'il avait perdu son cheval , et qu'il le cherchait. Comme ils allaient ensemble à la poursuite du cheval égaré , ils arrivèrent au bord d'un ruisseau , entouré de précipices épouvantables. L'inconnu invita le moine , qui déjà se déchaussait , à monter sur ses épaules , disant qu'il lui était plus facile de passer , à lui qui était plus grand. Thomas y consentit ; mais , lorsqu'il fut sur le dos de son compagnon , il s'aperçut qu'il avait les pieds difformes d'un diable ; il commença à trem- bler , et se recommanda à Dieu de tout son cœur. Le diable aussitôt se mit à murmurer , et s'échappa avec un bruit affreux , en brisant un grand chêne qu'il arracha de terre. Quant au moine , il demeura étendu au bord du précipice , et remercia son bon ange de l'avoir ainsi tiré des griffes du démon (2).

— Le rabbin Josué-Ben-Lévi était si rusé et si

(1) Joseph.

(2) Wierius.

sage, qu'il trompa Dieu et le diable tout ensemble. Comme il était près de trépasser, il gagnasi bien le diable, qu'il lui fit promettre de le porter jusqu'à l'entrée du paradis, lui disant qu'il ne voulait que voir le lieu de l'habitation divine, et qu'il sortirait du monde, plus content. Le diable, ne voulant pas lui refuser cette petite satisfaction, le porta jusqu'au guichet du paradis. Mais Josué, s'en voyant si près, se jeta dedans avec vitesse, laissant le diable derrière, et jura par le Dieu vivant qu'il n'en sortirait point. Dieu fit conscience que le rabbin se parjurât, et consentit qu'il demeurât avec les justes (1). (Voyez *Démons, Apparitions*, etc.)

DIVINATIONS. — Les divinations sont des jongleries, disent les gens éclairés. Les divinations sont des moyens manifestes de connaître les choses futures, occultes et cachées aux hommes, en conséquence de quelque pacte fait avec le diable, disent les sots.

Il y a, suivant Delrio, une sorte de divination pratiquée par les enchanteurs, lesquels devinent, à l'aide du seul commerce qu'ils ont avec les démons, et n'y emploient autre chose que l'enchantement. Cette divination se nomme *Pharmacie*.... (Voyez *Alectryomancie, Cartomancie, Chiromancie, Métoposcopie, Physiognomonie*, etc.)

(1) Le Thalmud.

DORMANS. — L'histoire des sept dormans est encore plus fameuse chez les Arabes que chez les chrétiens. Mahomet l'a insérée dans son Alcoran , et les Turcs l'ont embellie.

Sous l'empire de Décius , l'an de notre ère 250 , il y eut une grande persécution contre les chrétiens. Sept jeunes gens , attachés au service de l'empereur , ne voulant pas désavouer leur croyance , et craignant le martyre , se réfugièrent dans une caverne , située à quelque distance de la ville d'Éphèse ; et , par une grâce particulière du ciel , ils y dormirent d'un sommeil profond , pendant deux cents ans. Les mahométans assurent que , durant ce sommeil , ils eurent des révélations surprenantes , et apprirent en songe tout ce que pourraient savoir des hommes qui auraient employé un pareil espace de temps à étudier assidûment. Leur chien , ou du moins celui d'un d'entre eux , les avait suivis dans leur retraite , et mit à profit , aussi-bien qu'eux , le temps de son sommeil. Il devint le chien le plus instruit du monde.

Sous le règne de l'empereur Théodose-le-Jeune , l'an de Jésus-Christ 450 , les sept dormans se réveillèrent et entrèrent dans la ville d'Éphèse , croyant n'avoir fait qu'un bon somme; mais ils trouvèrent tout bien changé. Il y avait long-temps que les persécutions contre le christianisme étaient finies. Des empereurs chrétiens occupaient les deux trônes impériaux d'orient et d'occident. Les questions des frères , et l'étonnement qu'ils témoignèrent aux réponses qu'on leur fit , surprirent tout le monde. Ils contèrent naï-

vement leur histoire ; le peuple, frappé d'admiration, les conduisit à l'évêque, celui-ci au patriarche et à l'empereur même. Les sept dormans leur révélèrent les choses du monde les plus singulières, et en prédirent qui ne l'étaient pas moins. Ils annoncèrent, entre autres, l'avènement de Mahomet, l'établissement et les grands succès de sa religion, comme devant avoir lieu deux cents ans après leur réveil. Quand ils eurent ainsi satisfait la curiosité de l'empereur et de toute sa cour, ils se retirèrent de nouveau dans leur caverne et y moururent tout de bon. On montre encore cette grotte auprès d'Éphèse.

Quant à leur chien, il acheva sa carrière, et vécut autant qu'un chien peut vivre, en ne comptant pour rien les deux cents ans qu'il avait dormi, comme ses maîtres. C'était un animal, dont les connaissances surpassaient celles de tous les philosophes, les savans et les beaux-esprits de son siècle ; aussi s'empressait-on à le fêter et à le régaler ; et les musulmans le placent dans le paradis, entre l'âne de Balaam et celui qui portait Jésus-Christ le jour des Rameaux.

— La plupart des contes de la mythologie moderne sont puisés dans l'ancienne ; et cette fable est sans doute une imitation de celle d'Épiménides.

DROLLES. — Les drolles sont des démons ou des lutins qui, dans certains pays du nord, prennent soin de panser les chevaux, font tout ce qu'on leur commande, et avertissent des dangers. (*Voyez Farfadets.*)

DRUIDES. — Les prêtres des Gaulois portaient le nom de druides. Ils enseignaient la sagesse et la morale aux principaux personnages de la nation. Ils habitaient les forêts, et faisaient profession de connaître la grandeur et la forme du monde, les divers mouvemens des astres et la volonté des dieux.

Les druides disaient que les âmes circulaient éternellement de ce monde-ci dans l'autre, et de l'autre dans celui-ci ; c'est-à-dire, que ce qu'on appelle la mort est l'entrée dans l'autre monde, et que ce qu'on appelle la vie en est la sortie pour revenir dans ce monde-ci (1).

Les druides d'Autun attribuaient une grande vertu à l'œuf de serpent, et avaient pour armoiries dans leurs bannières, d'azur à la couchée de serpens d'argent, surmontée d'un gui de chêne, garni de ses glands de sinople. Le chef des druides avait des clefs pour symbole (2).

Dans la petite île de Sena, aujourd'hui Sein, vis-à-vis la côte de Quimper, il y avait un collège de druidesses que les Gaulois appelaient *senes* (prophétesses). Elles étaient au nombre de neuf, gardaient une perpétuelle virginité, rendaient des oracles, et avaient le pouvoir de retenir les vents et d'exciter les tempêtes (3).

La principale divinité des druides était Theutatès.

(1) Diodore de Sicile.

(2) Saint-Foix.

(3) Pomponius Mela.

DUALISME. — Il y a des tremblemens de terre, des tempêtes, des ouragans, des débordemens de rivières, des maladies pestilentiellles, des bêtes venimeuses, des animaux féroces, des hommes naturellement méchans, perfides et cruels. Or, un être bienfaisant, disaient les dualistes, ne peut être l'auteur du mal; donc il y a deux êtres, deux principes: l'un bon, l'autre mauvais, également puissans, coéternels et qui ne cessent point de se combattre.

— Dieu a donné à l'homme le libre arbitre, et un penchant égal vers le bien comme vers le mal: c'est à lui de choisir. L'homme sans passions, et obligé de faire le bien sans pouvoir faire le mal, serait vertueux sans mérite. Dans un monde sans dangers et sans besoins, l'homme vivrait sans plaisirs. La vertu ne brille que par le contraste du vice; et, s'il est vrai que Dieu ait placé les mortels dans ce monde, comme dans un lieu d'épreuve, on ne récompense point une machine, qui ne va bien que parce qu'elle est bien montée.

L'homme fut donc créé avec des passions, et la sagesse divine l'entoura du bien et du mal; cependant les faiseurs de systèmes, qui nous crient que les décrets de Dieu sont impénétrables, et ne prétendent pas moins en sonder les profondeurs, nous ont appris que l'homme fut créé parfait; qu'il devint enclin au mal par le péché d'un seul; que les démons sont toujours là pour le tenter, et les anges pour le soutenir, etc. En un mot, ils ont fondé le dualisme;

car tout nous prouve, chez eux, que les démons sont au moins aussi puissans que les anges.

— Si l'on réfléchit bien sur le dualisme, dit Saint-Foix, je crois qu'on le trouvera encore plus absurde que l'idolâtrie.

— Les Lapons disent que Dieu, avant de produire la terre, se consulta avec l'esprit malin, afin de déterminer comment il arrangerait chaque chose. Dieu se proposa donc de remplir les arbres de moelle, les lacs de lait, et de charger les plantes et les arbres de tous les plus beaux fruits. Par malheur, un plan si convenable à l'homme déplut à l'esprit malin, et il en résulta que Dieu ne fit pas les choses aussi bien qu'il l'aurait voulu.

— Un certain Ptolomée soutenait que Dieu avait deux femmes; que par jalousie elles se contrariaient sans cesse, et que le mal, tant dans le moral que dans le physique, venait uniquement de leur mésintelligence, l'une se plaisant à gâter, à changer ou à détruire tout ce que l'autre faisait.

E.

ÉCHO. — Un conseiller, se trouvant une nuit seul dans un sentier, le long d'une rivière, et ne sachant où était le gué pour la passer, poussa un cri, dans l'espoir d'être entendu des environs. Son cri ayant été répété par une voix, de l'autre côté de l'eau, il se persuada que quelqu'un lui répondait et demanda : *où dois-je passer ?* la voix lui dit : *passer.*

Ici ? répliqua-t-il ; la voix lui répondit : *ici*. Il vit alors qu'il était sur le bord d'un gouffre où l'eau se jetait en tournoyant. Épouvanté du danger que ce gouffre lui présentait , il s'écria encore une fois : *faut-il que je passe ici ?* la voix lui répondit : *passe ici*. Il n'osa s'y hasarder , et prenant l'écho pour le diable , il crut qu'il voulait le faire périr , et retourna sur ses pas (1).

— Presque tous les physiciens ont attribué la formation de l'écho à une répercussion du son, semblable à celle qu'éprouve la lumière , quand elle tombe sur un corps poli ; mais comme l'a observé d'Alembert , cette explication n'est pas fondée , car il faudrait alors , pour la production de l'écho , une surface polie ; ce qui n'est pas conforme à l'expérience , puisqu'on entend chaque jour des échos , en face d'un vieux mur qui n'est rien moins que poli , d'une masse de rochers , d'une forêt , d'un nuage même. L'écho est produit par le moyen d'un ou de plusieurs obstacles , qui interceptent le son et le font rebrousser en arrière.

Il y a des échos simples et des échos composés. Dans les premiers , on entend une simple répétition du son. Dans les autres , on les entend une , deux , trois , quatre fois et davantage. Il en est qui répètent plusieurs mots de suite , les uns après les autres ; cela arrive toutes les fois que l'on se trouve à une distance de l'écho , telle qu'on ait le temps de prononcer

(1) Cardan.

plusieurs mots, avant que la répétition du premier soit parvenue à l'oreille. Dans la grande avenue du château de Villebertain, à deux lieues de Troyes, on entend un écho qui répète deux fois un vers de douze syllabes. — Quelques échos ont acquis une sorte de célébrité. Misson, dans sa description de l'Italie, parle d'un écho de la vigne Simonetta, qui répétait quarante fois le même mot.

A Woodstock, en Angleterre, il y en avait un qui répétait le même son jusqu'à cinquante fois.

A quelques lieues de Glasgøw, en Écosse, il se trouve un écho encore plus singulier. Un homme joue un air de trompette de huit à dix notes; l'écho les répète fidèlement, mais une tierce plus bas, et cela jusqu'à trois fois, interrompues par un petit silence.

— Il y eut, dans certains temps, des gens assez simples pour chercher des oracles dans les échos. Les écrivains des derniers siècles nous ont conservé quelques dialogues de mauvais goût, sur ce sujet.

Un amant : Dis-moi, cruel amour, mon bonheur est-il évanoui ?

L'écho : Oui.

L'amant : Tu ne parles pas ainsi, quand tu séduis nos cœurs, et que tes promesses perfides les entraînent dans de funestes engagemens.

L'écho : Je mens.

L'amant : Par pitié, ne ris pas de ma peine. Réponds-moi, me reste-t-il encore quelque espoir ou non ?

L'écho : Non.

L'amant : Eh bien! c'en est fait, tu veux ma mort: j'y cours; et toute la contrée, instruite de tes rigueurs, ne sera plus assez insensée pour dire de toi un mot d'élbge.

L'écho : Déloge.

ECLIPSES.—Les Athéniens brûlaient anciennement tout vifs ceux qui disaient qu'une éclipse se faisait par l'interposition du corps de la lune, ou de de celui de la terre (1).

C'était une opinion générale, chez les païens, que les éclipses de lune procédaient de la vertu magique de certaines paroles, par lesquelles on arrachait la lune du ciel, et on l'attirait vers la terre, pour la contraindre de jeter l'écume sur les herbes, qui devenaient, par là, plus propres aux sortilèges des enchanteurs.

Pour délivrer la lune de son tourment, et pour éluder la force du charme, on empêchait qu'elle n'en entendit les paroles, en faisant un bruit horrible.

— Au Pérou, quand le soleil s'éclipsait, ceux du pays disaient qu'il était fâché contre eux, et se croyaient menacés d'un grand malheur. Ils avaient encore plus de crainte, dans l'éclipse de lune. Ils la croyaient malade, quand elle paraissait noire et ils comptaient qu'elle mourrait infailliblement, si elle

(1) Plutarque.

achevait de s'obscurcir ; qu'alors elle tomberait du ciel , qu'ils périraient tous , et que la fin du monde arriverait ; ils en avaient une telle frayeur , qu'aussitôt qu'elle commençait à s'éclipser , ils faisaient un bruit terrible avec des trompettes , des cornets et des tambours ; ils fouettaient des chiens pour les faire aboyer , dans l'espoir que la lune qui avait de l'affection pour ces animaux , aurait pitié de leurs cris et s'éveillerait de l'assoupissement que sa maladie lui causait. En même tems les hommes , les femmes et les enfans la suppliaient , les larmes aux yeux , et avec de grands cris , de ne point se laisser mourir , de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Et tout ce bruit ne cessait que quand la lune reparaisant ramenait le calme dans les esprits épouvantés.

— Les Talapoins prétendent que quand la lune s'éclipse , c'est un dragon qui la dévore , et que quand elle reparait , c'est que le dragon rend son diner.

— La Chapelle raconte , dans ses poésies , que Minerve , surprise des impertinences qu'on débitait sur les éclipses , voulut bien lui en dévoiler le mystère , et lui parla en ces mots , d'une éclipse arrivée tout récemment :

Sache que ce jour là , mon père
Fit à déjeuner si grand' chère ,
Et trouva si bon le nectar ,
Que Momus , le dieu des sornettes ,

Le voyant être un peu gaillard ,
 Et dans ses humeurs de goguettes ,
 Lui proposa que les planètes
 Jouassent à colin-maillard .

« A colin-maillard ! dit le maître
 Du char brillant et lumineux :
 Si , par malheur , je l'allais être ,
 Tous les hommes sont si peureux
 Qu'ils se croiraient morts , quand nos feux
 Commenceraient à disparaître. »

« Quoi ! tu veux conclure par là ,
 Répond le grand dieu qui foudroie ,
 Qu'un fat pourra troubler ma joie !
 Que m'importe s'il en fera
 Des contes de ma mère l'Oie.
 Je jure Styx , dont l'eau tournoie ,
 Dans le pays de Tartara ,
 Qu'à colin-maillard on jouera.
 Sus , qu'on tire au sort et qu'on voie ,
 Qui de vous autres le sera. »

Le bon Soleil l'avait bien dit ,
 Il le fut suivant son présage :
 Toute la compagnie en rit ,
 Et sans différer davantage ,
 Aussitôt la lune s'offrit
 A lui bien couvrir le visage ;
 Ce que volontiers on souffrit ,
 Attendu l'étroit parentage.

ÉCRITURE. — *Art de juger les hommes par leur écriture.* — Nous retrouvons le créateur dans la moindre de ses créatures , la nature dans la plus petite de ses productions , et chaque production dans chacune des parties qui la composent.

Tous les mouvemens de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot ; le port et la marche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique , du sanguin au mélancolique.

De tous les mouvemens du corps , il n'en est point d'aussi variés que ceux de la main et des doigts ; et , de tous les mouvemens de la main et des doigts , les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier , combien de points , combien de courbes ne renferme-t-il pas ?

Il est évident encore que chaque tableau , que chaque figure détachée , et , aux yeux de l'observateur et du connaisseur , chaque trait conserve et rappelle l'idée du peintre.

Que cent peintres , que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure , que toutes ces copies ressemblent à l'original de la manière la plus frappante , elles n'en auront pas moins , chacune , un caractère particulier , une teinte et une touche qui les feront distinguer.

Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture , pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le

papier ? La diversité des écritures n'est-elle pas généralement reconnue ? et , dans les crimes de faux , ne sert-elle pas de guide à nos tribunaux, pour constater la vérité ? Il s'ensuit donc qu'on suppose comme très-probable que chacun de nous a son écriture propre , individuelle et inimitable , ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très-difficilement et très-imparfaitement. Les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle. .

Cette diversité incontestable des écritures ne serait-elle point fondée sur la différence réelle du caractère moral ?

On objectera que le même homme , qui pourtant n'a qu'un seul et même caractère , peut diversifier son écriture à l'infini. Mais cet homme , malgré son égalité de caractère , agit ou du moins paraît agir souvent de mille et mille manières différentes.

De même qu'un esprit doux se livre quelquefois à des emportemens , de même aussi la plus belle main se permet , dans l'occasion , une écriture négligée ; mais alors encore , celle-ci aura un caractère tout-à-fait différent du griffonnage d'un homme qui écrit toujours mal. On reconnaîtra la belle main du premier jusque dans sa plus mauvaise écriture , tandis que l'écriture la mieux soignée du second se ressentira toujours de son barbouillage.

Quoi qu'il en soit , cette diversité de l'écriture d'une seule et même personne ne fait que confirmer la thèse ; car il résulte de là que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur notre écriture.

Avec la même encre , avec la même plume , et sur le même papier , le même homme façonnera tout autrement son écriture , quand il traite une affaire désagréable , ou quand il s'entretient cordialement avec son ami.

Chaque nation , chaque pays , chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres. Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira plus loin , et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse; (*j'entends l'écriture de l'adresse* , car le style fournit des indices bien plus positifs encore) , à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur.

Une belle écriture suppose nécessairement une certaine justesse d'esprit , et en particulier l'amour de l'ordre (1). Pour écrire une belle main , il faut avoir du moins une veine d'énergie , d'industrie , de précision et de goût , chaque effet supposant une cause qui lui est analogue. Mais ces gens dont l'écriture est si belle et si élégante , la peindraient peut-être encore mieux , si leur esprit était plus cultivé et plus orné.

(1) Les gens d'esprit d'à présent croiraient , pour la plupart , se ravalier à la classe des pédagogues ambulans , et nuire à leur réputation , s'ils ne faisaient tous les efforts possibles pour gâter leur écriture , et peindre d'une manière indéchiffrable.

On distingue dans l'écriture : la substance et le corps des lettres , leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur , leur position , leur liaison , l'intervalle qui les sépare , l'intervalle qui est entre les lignes , la netteté de l'écriture , sa légèreté ou sa pesanteur. Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie , il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis du caractère fondamental de l'écrivain.

— Une écriture de travers annonce un caractère faux , dissimulé , inégal.

— Il y a la plupart du temps une analogie admirable entre le langage , la démarche et l'écriture.

— Des lettres inégales , mal jointes , mal séparées , mal alignées , et jetées en quelque sorte séparément sur le papier , annoncent un naturel flegmatique , lent , peu ami de l'ordre et de la propreté , qui sera peut-être dévot et consciencieux jusqu'au scrupule.

— Une écriture plus liée , plus suivie , plus énergique et plus fermée , annonce plus de vie , plus de chaleur , plus de goût.

— Il y a des écritures qui dénotent la lenteur d'un homme lourd et d'un esprit pesant.

— Une écriture bien formée , bien arrondie , promet de l'ordre , de la précision et du goût.

— Une écriture *extraordinairement* soignée annonce plus de précision et plus de fermeté , mais peut-être moins d'esprit.

— Une écriture lâche dans quelques-unes de ses parties , serrée dans quelques autres , puis longue ,

puis étroite , puis soignée ; puis négligée , laisse entrevoir un caractère léger , incertain et flottant.

— Une écriture lancée , des lettres jetées , pour ainsi dire , d'un seul trait , et qui annoncent la vivacité de l'écrivain , désignent un esprit ardent , du feu et des caprices.

— Une écriture un peu penchée sur la droite et bien coulante , annonce de l'activité et de la pénétration.

— Une écriture bien liée , coulante , et presque perpendiculaire promet de la finesse et du goût.

— Une écriture originale , et hasardée d'une certaine façon , sans méthode , mais belle et agréable , porte l'empreinte du génie. (*Extrait de Lavater.*)

Il est inutile d'observer combien , avec quelques remarques judicieuses , ce système est plein d'extravagances. (*Voyez Gestes, Physiognomonie.*)

ÉLÉMENTS. — Les éléments sont peuplés de substances spirituelles , selon les cabalistes. Le feu est la demeure des salamandres ; l'air , celle des sylphes ; les eaux , celle des ondins ou nymphes , et la terre , celle des gnomes. (*Voyez ces mots.*)

ÉLIXIR DE VIE. — L'*élixir de vie* n'est autre chose , selon Trévisan , que la réduction de la pierre philosophale en eau mercurielle. On l'appelle aussi *Or potable*. Il guérit toutes sortes de maladies , et prolonge la vie bien au-delà des bornes ordinaires.

L'*élixir parfait au rouge* change le cuivre , le

plomb, le fer, et tous les métaux, en or plus pur que celui des mines. *L'élixir parfait au blanc*, qu'on appelle encore *huile de talc*, change tous les métaux en argent très-fin. (Voyez *Alchimie*.)

EMPUSE. — Le démon de midi se nomme Empuse. Il se montre, sous mille figures diverses, aux misérables et aux désespérés, vers l'heure de midi.

Épicharme dit que la fameuse Empuse prend toute sorte de formes; qu'on l'a vu paraître, tantôt comme un arbre, immédiatement après comme un bœuf, tantôt sous la figure d'une vipère, puis d'une mouche, et enfin, déguisée en belle femme, marchant sur le pied droit, et ayant le gauche d'airain, ou fait en pied d'âne (1).

Les Russes craignaient et révéraient le démon de midi. Il leur apparaissait en habits de veuve, au temps des foins et des moissons, rompant bras et jambes aux faucheurs et aux moissonneurs, s'ils ne se jetaient la face en terre, lorsqu'ils l'apercevaient (2).

ENCHANTEMENS. — On voit, au haut des tours de Maroc, trois pommes d'or d'un prix inestimable, qui sont si bien gardées par enchantement,

(1) Suidas.

(2) Camerarius.

que les rois de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques efforts qu'ils aient faits (1).

— Les Tartares, ayant pris huit insulaires de Zipangu, avec qui ils étaient en guerre, se disposaient à les décapiter; mais ils n'en purent venir à bout, parce que ces insulaires portaient au bras droit, entre cuir et chair, une petite pierre enchantée qui les rendait insensibles au tranchant du cimeterre; de sorte qu'il fallut les assommer pour les faire mourir (2).

— Don Rodrigue, usurpateur du royaume d'Espagne, n'ayant point d'argent pour mettre promptement une armée sur pied, résolut de faire ouvrir un lieu qu'on nommait *la Tour enchantée*, près de Tolède, où l'on disait qu'il y avait un trésor, que personne avant lui n'avait osé rechercher. Cette tour était entre deux rochers escarpés, à une demi-lieue au-delà de Tolède; et au-dessous du rez-de-chaussée, se trouvait une cave fort profonde, séparée en quatre différentes voûtes, où l'on entrait par une ouverture taillée dans le roc, fermée par une porte de fer qui avait, dit-on, mille serrures et autant de verroux. Sur cette porte, il y avait quelques caractères grecs qui souffraient plusieurs interprétations; mais la plus forte opinion voulait que ce fût une prédiction de malheurs à celui qui l'ouvrirait.

(1) Léon l'Africain.

(2) Marc-Paul.

Rodrigue fit faire certains flambeaux que l'air de la cave ne pouvait éteindre ; et, ayant forcé cette porte, il y entra lui-même, suivi de beaucoup de personnes. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il se trouva dans une fort belle salle, enrichie de sculptures, au milieu de laquelle on voyait une statue de bronze qui représentait le Temps, sur un piédestal de trois coudées de haut : elle tenait de la main droite une masse d'armes, avec laquelle elle frappait de temps en temps la terre, dont les coups, retentissant dans cette cave, faisaient un bruit épouvantable,

Rodrigue, bien loin de s'effrayer, s'approcha du fantôme, l'assura qu'il ne venait faire aucun désordre dans le lieu de sa demeure, et lui promit d'en sortir, dès qu'il aurait vu toutes les merveilles qui l'entouraient ; alors la statue cessa de battre la terre : le roi, encourageant les siens par son exemple, fit une visite exacte de cette salle, à l'entrée de laquelle il y avait une cave ronde, d'où sortait une espèce de jet d'eau qui faisait un murmure affreux. Sur l'estomac de la statue du temps, était écrit en arabe : *Je fais mon devoir.* Et sur le dos : *A mon secours !* A gauche, on lisait ces mots, sur la muraille : *Malheureux prince, ton mauvais destin t'a amené ici.* Et ceux-ci, à droite : *Tu seras détrôné par des nations étrangères, et tes sujets, aussi-bien que toi, seront châtiés de leurs crimes.*

Rodrigue, ayant contenté sa curiosité, s'en retourna, et à peine eut-il tourné le dos que la statue recommença ses coups. Le prince sortit, fit refermer

la porte, et couvrir l'endroit avec de la terre, afin que personne n'y pût entrer à l'avenir. Mais, la nuit suivante, on entendit, de ce côté là, de grands cris, qui précédèrent un éclat épouvantable, semblable à un grand coup de tonnerre; et le lendemain, on ne trouva plus la tour, ni aucun vestige de ce qui avait rendu cet endroit remarquable.

Peu après, les Maures entrèrent en Espagne, et en firent la conquête (1).

— J'étais assis, dit Inigo de Médrane, aux pieds du mont Caucase; la terre s'ébranle: je me lève effrayé; j'aperçois une ouverture de la largeur du corps d'un homme, où aboutissait un escalier taillé dans le roc. J'imagine un trésor enfoui; je descends, éclairé par le jour pâle et tremblant d'une lanterne. C'était une caverne qui servait de retraite à tous les oiseaux nocturnes, lesquels, épouvantés par la clarté de ma lanterne, volèrent tumultueusement autour de moi, et faillirent à me renverser.

J'entrai dans une salle spacieuse, soutenue d'un triple rang de colonnes ornées de reliefs d'un goût bizarre. On y voyait représentée en grand, une femme qui, toute échevelée, et le poignard à la main, égorgeait plusieurs petits enfans, dont elle

(1) Aboulkacim-Tarista-Ben-Tarik. — Les écrivains arabes sont pleins de ces sortes de merveilles. On trouve dans les Mille et une Nuits une foule d'enchantemens aussi vrais et dignes de croyance, que l'aventure de la tour de Tolède. Au reste, tous les traits rassemblés sous ce mot, sont tirés de quelques ouvrages romanesques qu'on ne lit plus guère.

faisait couler le sang dans un vase ; d'un autre côté , cette même femme , armée d'une baguette mystérieuse , faisait sortir de la terre une légion de démons ; ailleurs , elle paraissait fendre les airs , dans un char traîné par des animaux ailés , d'une figure hideuse ; enfin , cette salle n'offrait à mes yeux que des objets propres à inspirer une horreur dégoûtante. Je fis quelques pas , en combattant ma frayeur.... Je me vis entouré de serpens menaçans. Je marchais d'un pas malassuré , au milieu de ces animaux prêts à s'élancer sur moi ; je les voyais s'élever , passer sur ma tête , se croiser , se heurter , s'embrasser , et témoigner leur joie par des sifflemens horribles.

Une porte me conduit dans une autre salle , de la même grandeur que la première ; elle était remplie de statues en marbre noir , qui toutes représentaient une scène tragique et cruelle. Au milieu , s'élevait un tombeau de marbre , couvert d'une lame de cuivre , où étaient gravées ces paroles : *Mortel audacieux , qui que tu sois , qui oses porter ici tes pas , lève cette lame et tu sauras mon nom.*

Je n'avais qu'un couteau , pour écarter le ciment qui tenait le cuivre. A peine avais-je enfoncé le fer , que les serpens accoururent et s'élancèrent sur moi ; une nuée d'insectes m'environnait ; des cris aigus , prolongés par de lamentables échos , me faisaient trembler. Je suspendis forcément l'ouvrage ; une sueur froide couvrit mon visage. « Où suis-je ? m'écriai-je ; grand Dieu ! m'abandonnez-vous ? » A ces mots , les animaux qui n'étaient rassemblés dans cette

sombre caverne que par la force d'un enchantement terrible, disparurent. Bientôt la lame de cuivre fut levée; et je reconnus le tombeau de l'enchanteresse Orcavelle.

— Non loin de Vindisilore, était une île, où deux amans avaient bâti un palais enchanté. On ne pouvait entrer dans ce palais, sans passer sous une espèce d'arc de triomphe, appelé *l'arc des loyaux amans*. L'approche en était défendue, par des forcés invisibles, aux téméraires et volages amans qui s'exposaient à cette épreuve. Une statue de bronze surmontait la voûte de cet arc; elle portait une trompe, avec laquelle, elle honorait le passage d'un amant fidèle, en rendant un son mélodieux, et répandant des fleurs sur sa tête. La même trompe punissait l'amant coupable, par des sons effrayans, et par des flammes mêlées d'une fumée noire et empoisonnée.

Au-delà de cet arc, on trouvait un perron de bronze doré, sur lequel on voyait les figures d'Apollidon et de Grimanèse (les deux amans qui avaient bâti ce palais). Une grande table de jaspe était à leurs pieds, enclavée dans le perron; et le nom de ceux ou de celles qui passaient sous l'arc paraissait aussitôt s'y graver de lui-même.

Un peu plus loin, on voyait un autre perron de marbre blanc. Mais ceux mêmes qui venaient de passer sous l'arc, n'approchaient de ce perron qu'autant que le chevalier pouvait atteindre, par sa valeur et par ses exploits, à la haute renommée d'Apollidon,

et que la dame pouvait égaler la beauté de Grimanèse.

Au-dessus du perron de marbre, on voyait une plate-forme, et la porte toujours fermée d'une espèce de temple en rond qui portait le nom de *la chambre défendue*. Des génies puissans veillaient sans cesse sur cette enceinte sacrée, qui ne pouvait s'ouvrir que pour un héros supérieur au grand Apollidon, ou pour une beauté capable d'éclipser celle de la belle Grimanèse.

Cette épreuve était, pour Amadis, une nouvelle occasion de justifier le choix de sa chère Oriane. La conquête de l'île et la possession de ce palais magique devaient être des preuves parlantes de sa fidélité.

Tous les chevaliers qui accompagnaient Amadis, ne purent même traverser l'arc des loyaux amans; pour lui, il parvint jusqu'à la salle défendue, et dans la suite y conduisit Oriane (1).

— Les arts ont aussi produit des enchantemens vraiment merveilleux, mais naturels, et regardés comme l'ouvrage du diable, par ceux-là seuls qui lui attribuent gratuitement tous les chefs-d'œuvre et toutes les monstruosité.

M. van Estin, dit Decremps, dans sa Magie blanche dévoilée, nous fit voir son cabinet de machines. Nous entrâmes dans une salle, bien éclairée par de grandes fenêtres pratiquées dans le dôme qui

(2) Amadis de Gaule.

la-couvrait. Vous voyez, nous dit-il, tout ce que j'ai pu rassembler de plus piquant et de plus curieux en mécaniques. Cependant, nous n'apercevions de tout côté que des tapisseries sur lesquelles étaient représentées des machines utiles, telles que des horloges, des pompes, des pressoirs, des moulins à vent, des vis d'Archimède, etc.

Toutes ces pièces ont apparemment beaucoup de valeur, dit en riant le curieux M. Hill, elles peuvent récréer un instant la vue, mais il paraît qu'elles ne produiront jamais de grands effets par leurs mouvemens, et qu'elles prouvent plutôt ici l'art du peintre que du mécanicien.

M. van Estin répondit par un coup de sifflet : aussitôt les quatre tapisseries se lèvent et disparaissent, la salle s'agrandit, et nos yeux éblouis voient ce que l'industrie humaine a inventé de plus étonnant ; d'un côté, des serpens qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, des oiseaux qui chantent ; de l'autre, des cygnes qui nagent, des canards qui mangent et qui digèrent, des orgues jouant d'elles-mêmes, et des automates qui touchent du clavecin. M. van Estin donna un second coup de sifflet, et tous les mouvemens furent suspendus.

Un instant après, nous vîmes un canard nageant et barbotant dans un vase, au milieu duquel était un arbre. Plusieurs serpens rampaient autour du tronc, et allaient successivement se cacher dans les feuillages. Dans une cage voisine, étaient deux serins, qui chantaient ens'accompagnant, un homme qui jouait de

la flûte , un autre qui dansait , un petit chasseur , et un sauteur chinois , tous artifiels , et obéissant au commandement.

ENCHANTEURS. — Tespésion , pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres , commanda à un grand orme de saluer Apollonius ; ce qu'il fit , mais d'une voix grêle et efféminée (1). — On entendit , dans une forêt de l'Angleterre , un arbre qui poussait des gémissemens ; on le disait enchanté. Le propriétaire du terrain tira beaucoup d'argent , des gens de campagne , qui accouraient pour voir et entendre une chose aussi merveilleuse. A la fin , quelqu'un proposa de couper l'arbre ; mais le propriétaire s'y opposa , non par aucun motif d'intérêt propre , disait-il modestement , mais dans la crainte que celui qui oserait y mettre la cognée , n'en mourût subitement. On trouva cependant un homme qui n'avait pas peur de la mort subite , et qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors , on découvrit un tuyau qui formait une communication , à plusieurs toises sous terre , et par le moyen duquel on produisait les gémissemens qu'on avait entendus.

— L'empereur grec Théophile , se voyant obligé de mettre à la raison une province révoltée sous la conduite de trois capitaines , consulta le patriarche Jean , fameux magicien et habile enchanteur. Celui - ci fit faire trois gros marteaux d'airain , les mit entre les

(1) L'incrédulité savante.

mains de trois hommes robustes, et conduisit ces hommes au milieu du cirque, devant une statue de bronze à trois têtes. Ils abattirent deux de ces têtes avec leurs marteaux, et firent pencher le cou à la troisième, sans l'abattre. Peu après, une bataille se donna entre Théophile et les rebelles; deux des capitaines furent tués, le troisième fut blessé et mis hors de combat; et tout rentra dans l'ordre (1). (Voyez *Magiciens, Faustus, Simon, etc.*)

ENFERS. —

Brûler dans les ardeurs d'une immortelle flamme ;
 Gémir dans un abîme horrible et ténébreux ;
 Du tyran de la mort voir les regards affreux ;
 Au plus vif désespoir abandonner son âme ;
 Maudire du Très-Haut les décrets éternels ;
 Sentir ronger son cœur de désirs criminels ;
 Avoir perdu du ciel la gloire inestimable ;
 Se voir avec justice arrêté dans les fers ;
 Et d'un saint repentir se trouver incapable :
 C'est un faible crayon de l'horreur des enfers.

ARNAUD D'ANDILLY.

— Nier qu'il y ait des peines et des récompenses, après le trépas, c'est nier l'existence de Dieu (2); puisque s'il existe, il doit être nécessairement juste. Mais comme personne n'a jamais pu connaître les châtimens

(1) Zonaras.

(2) Saint-Foix.

que Dieu réserve aux coupables, ni le lieu qui les renferme, tous les tableaux qu'on nous en a faits, ne sont que les fruits d'une imagination plus ou moins déréglée. Les théologiens devaient laisser aux poètes le soin de peindre l'enfer, et non s'occuper sottement d'effrayer les esprits par des peintures hideuses et des livres effroyables. On doit croire qu'après la mort le meurtrier ne poursuivra pas une seconde fois sa victime ; mais qui vous a dit les secrets de ce Dieu que vous ne pouvez comprendre et que vous défigurez ?

— Les anciens, la plupart des modernes, et surtout les cabalistes, placent les enfers au centre de la terre. Le docteur Swinden, dans ses recherches sur le feu de l'enfer, prétend que l'enfer est dans le soleil, *parce que le soleil est le feu perpétuel*. Quelques-uns ont ajouté que les damnés entretiennent ce feu dans une activité continuelle, et que les taches qui paraissent dans le disque du soleil, après les grandes catastrophes, ne sont produites que par le trop grand nombre de gens qu'on y envoie e.... .

Dans Milton, l'abîme où fut précipité Satan, est éloigné du ciel, trois fois autant que le centre du monde l'est de l'extrémité du pôle. On peut calculer cette distance : le soleil, qui est au centre du monde, est éloigné de Saturne, la planète la plus reculée de toutes celles connues au temps de Milton, d'environ 330,000,000 de lieues ; ainsi l'enfer est à 990,000,000 de lieues du ciel (1).

(1) Le poète dit que la chute de Satan dura neuf jours : d'où il suivrait que Satan aurait fait 1,200 lieues par seconde.

L'enfer de Milton est un globe énorme , entouré d'une triple voûte de feux dévorans ; il est placé dans le sein de l'antique chaos et de la nuit informe. On y voit cinq fleuves : le Styx , source exécrationnelle consacrée à la Haine ; l'Achéron, fleuve noir et profond qu'habite la Douleur ; le Cocyte, ainsi nommé des sanglots perçans qui retentissent sur ses funèbres rivages ; le fougueux Phlégéon , dont les flots précipités en torrens de feu portent la rage dans les cœurs ; et le tranquille Léthé, qui roule dans un lit tortueux, ses eaux silencieuses.

Au-delà de ce fleuve, s'étend une zone déserte, obscure et glacée , perpétuellement battue des tempêtes et d'un déluge de grêle énorme qui , loin de se fondre en tombant, s'élève en monceaux, semblable aux ruines d'une antique pyramide. Tout autour sont des gouffres horribles , des abîmes de neige et de glace. Le froid y produit les effets du feu, et l'air gelé brûle et déchire. C'est là qu'à certains temps fixés , tous les réprouvés sont traînés par les Furies, aux ailes de harpies. Ils ressentent tour à tour les tourmens des deux extrémités dans la température, tourmens que leur succession rapide rend encore plus affreux. Arrachés de leur lit de feu dévorant, ils sont plongés dans des monceaux de glaces ; immobiles, presque éteints, ils languissent , ils frissonnent , et sont de nouveau rejetés au milieu du brasier infernal. Ils vont et reviennent ainsi de l'un à l'autre supplice, et, pour le combler, ils franchissent à chaque fois le Léthé : Ils s'efforcent, en traversant, d'at-

teindre l'onde enchanteresse ; ils n'en désireraient qu'une seule goutte ; elle suffirait pour leur faire perdre, dans un doux oubli, le sentiment de tous leurs maux. Hélas ! ils en sont si proches ! mais le destin le défend. Méduse, aux regards terribles, à la tête hérissée de serpens, s'oppose à leurs efforts ; et, semblable à celle que poursuivait si vainement Tantale, l'eau fugitive se dérobe aux lèvres qui l'aspirent.

A la porte de l'enfer, sont deux figures effroyables. L'une qui représente une belle femme jusqu'à la ceinture, finit en une énorme queue de serpent, recourbée en longs replis écailleux, et armée, à l'extrémité, d'un aiguillon mortel. Autour de ses reins est une meute de chiens féroces, qui, sans cesse ouvrant leur large gueule de Cerbères, frappent perpétuellement les airs des plus odieux hurlemens. Ce monstre est le Pêché, fille sans mère, sortie du cerveau de Satan ; il tient les clefs de l'enfer. L'autre figure, (si l'on peut appeler ainsi un spectre informe, un fantôme dépourvu de substances et de membres distincts,) noire comme la nuit, féroce comme les furies, terrible comme l'enfer, agite un dard redoutable ; et ce qui semble être sa tête porte l'apparence d'une couronne royale. Ce Monstre est la mort, fille de Satan et du Pêché (1).

Après que le premier homme fut devenu coupable, la Mort et le Pêché construisirent un solide et large

(1) On peut voir, par tous ces tableaux, que Milton a profité des idées de la mythologie ancienne, qu'il a eu soin de rembrunir.

chemin sur l'abîme. Le gouffre enflammé reçoit patiemment un pont, dont l'étonnante longueur s'étendit, du bord des enfers, au point le plus reculé de ce monde fragile. C'est à l'aide de cette facile communication que les esprits pervers passent et repassent sur la terre, pour corrompre ou punir les hommes (1).

Mais si le séjour des réprouvés est un séjour hideux, ses hôtes ne le sont pas moins. Quand d'un son rauque et lugubre, l'infemale trompette appelle les habitans des ombres éternelles, le Tartare s'ébranle, dans ses gouffres noirs et profonds; l'air ténébreux répond par de longs gémissemens. (2) Soudain les puissances de l'abîme accourent à pas précipités : ciel ! quels spectres étranges, horribles, épouvantables ! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux ; quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpents ; leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes Harpies, des Centaures, des Sphinx, des Gorgones, des Scyllés qui aboient et dévorent ; des Hydres, des Pythons, des Chimères qui vomissent des torrens de flamme et de fumée ; des Polyphèmes, des Gériens, mille monstres plus bi-

(1) Ce pont doit avoir bien des millions de lieues. Comment les démons le traversent-ils ? est-ce à pied ? Si c'est en courant, le voyage sera bien long, ou on aura bien de la peine à se représenter la rapidité d'une telle course.

(2) Le Tasse.

zarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlés et confondus ensemble. Ils se placent les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant ; son front superbe armé de cornes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux : Calpé, l'immense Atlas lui même, ne seraient auprès de lui que de simples collines. (1)

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect, accroît la terreur et redouble son orgueil. Son regard, tel qu'une funeste comète, brille du feu des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue ; sa bouche dégoûtante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme : de cette bouche empestée, s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flammes et de fumée. Ainsi L'Etna, de ses flancs embrasés, vomit avec un bruit affreux de noirs torrens de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, l'abîme tremble, Cerbère se tait épouvanté, l'Hydre est muette, le Cocyte s'arrête immobile (2).

— Toutes ces peintures, enfantées par le cerveau des poètes, les théologiens nous les donnent comme des articles de foi. Ils ont ajouté à ces horreurs, mille horreurs nouvelles, et de picux imbéciles ont passé

(1) Milton donne à Satan au moins quarante mille pieds de haut.

(2) *Et phlegetonæ requierunt murrurâ ripæ.*

CLAUDIEN.

leur vie à raconter ce qui se passe aux enfers , avec autant d'assurance que s'ils en eussent déjà fait le voyage. C'est un effroyable souterrain , semé de rocs escarpés , de déserts arides , et d'épaisses ténèbres, que toutes les flammes de l'enfer ne peuvent dissiper. Là, en traversant un pont de glace , *fait en dos d'âne*, on aperçoit à ses pieds des précipices sans fond , où les fornicateurs grillent éternellement , en poussant des hurlemens affreux , accompagnés de contorsions épouvantables. Ici , dans des chaudières , *grandes comme l'Océan* , on voit bouillir , sans relâche , les impies et les incroyables , (confondus dans une même classe). Plus loin , sont empalés , par milliers , à des broches ardentes , les hérétiques et les schismatiques qui n'ont pas voulu aller à confesse. Ailleurs gémissent entassés , *comme les harengs dans la tonne* , tous les mécréans qui ont mangé de la viande les jours défendus par la Sainte Église Catholique. Les diables qui les tourmentent les font rôtir sur des charbons , retournant leurs corps avec des fourches de fer rouge , et, pour comble d'absurdités, ces diables ont la permission , quand ils sont assez cuits sans doute , de les avaler , pour soutenir leurs forces ; mais ils les rejettent de leur ventre , aussitôt que l'heure des tourmens est revenue. Les lacs glacés , les étangs de feu , les monstres de toute espèce , fourmillent en ces lieux de douleur. *La nourriture des damnés est la chair des crapauds et des vipères ; leur breuvage , le fiel et les excréments des animaux les plus infects ; leurs lits , des grils de fer ardent ; et , quand Dieu veut*

les rafratchir, il leur envoie une pluie de plomb fondu, de soufre et d'huile bouillante (1)... Grand Dieu ! s'il est vrai que ta justice ait réservé pour le crime un séjour de larmes, ceux-là sûrement y tiendront la première place, qui ont fait de toi le plus cruel de tous les monstres !

— On demandait à un sage ce que c'était que l'enfer ? Je n'y suis point allé, répondit-il, et je ne crois pas aux contes ; mais puisque Dieu est juste, je pense que les méchans n'éprouveront pas le même sort que les bons ; quant à la durée de leurs peines, Dieu ne punira pas, dans ses enfans, une faute d'une heure par des châtimens éternels.

Enfers de Cyrano-Bergerac. — Je me suis trouvé cette nuit aux enfers. Mais ces enfers-là m'ont paru bien différens du nôtre. J'y trouvai les gens fort sociables ; c'est pourquoi je me mêlai à leur compagnie. On était occupé alors à changer de maison tous les morts qui s'étaient plaints d'être mal associés. L'un d'eux, voyant que j'étais étranger, me prit par la main et me conduisit à la salle des jugemens. Nous nous placâmes tout proche de la chair du juge, pour bien entendre les querelles de toutes les parties.

D'abord j'aperçus Pythagore, qui, très-ennuyé d'une compagnie de comédiens, représentait que leur caquet continuel le détournait de ses hautes spéculations. Le juge qui présidait lui dit que l'esti-

(1) On peut voir, à ce sujet *l'Enfer Saint-Patrice, le Chemin du ciel, le Père Henriques, etc.*, etc.

mant homme de grande mémoire, puisqu'après quinze cents ans il s'était souvenu d'avoir été au siège de Troie, on l'avait apanié avec des personnages qui n'en sont pas dépourvus. On entendit toute fois ses raisons (1), et on le fit marcher ailleurs.

Aristote, Plin, Ælian, et beaucoup d'autres naturalistes, furent mis avec les Maures, parce qu'ils ont connu les bêtes; le médecin Dioscoride, avec les Lorrains, parce qu'il connaissait parfaitement les simples.

Ésope et Apulée ne firent qu'un ménage, à cause de la conformité de leurs miracles: car Ésope d'un âne a fait un homme, en le faisant parler; et Apulée d'un homme a fait un âne, en le faisant braire.

Caligula voulut être mis dans un appartement plus magnifique que celui de Darius, comme ayant couru des aventures incomparablement plus glorieuses. Car, dit-il, moi Caligula, j'ai fait mon cheval Empereur, et Darius a été fait Empereur par le sien.

Dédale eut, pour confrères, les sergents, les huis-siers, les procureurs, personnes qui comme lui volaient pour se sauver. Jocaste et Sémiramis furent logées ensemble, comme ayant toutes deux été mères et femmes de leurs fils.

Thésée suivit quelques tisserands, se promettant

(1) Il observa qu'on pouvait le mettre indifféremment avec tous les mortels, aussi-bien qu'avec les comédiens; car il n'y en a presque pas un, dit-il au juge, qui ne soit d'*heureuse mémoire*, si vous en voulez croire son épitaphe. Ces sortes de pointes sont fréquentes dans Bergerac. C'était alors la mode, comme à présent.

de leur apprendre à conduire le fil. Néron choisit Erostrate, ce fameux insensé qui brûla le temple de Diane, aimant comme lui à se chauffer de gros bois. Achille prit la main d'Eurydice : Marchons, lui dit-il, marchons ; aussi bien ne saurait-on mieux nous assortir, puisque nous avons tous deux l'âme au talon. Le fameux Curtius, qui se précipita dans un gouffre, pour sauver Rome, fut placé avec un brutal qui s'était fait tuer en protégeant une femme débauchée, sous prétexte qu'ils étaient tous deux morts pour la chose publique.

Il ne fut jamais possible de séparer les Furies des épiciers, tant elles avaient peur de manquer de flambeaux. Les tireurs d'armes furent logés avec les cordonniers, d'autant que la perfection du métier consiste à bien faire une botte ; les bourreaux, avec les médecins, parcequ'ils sont payés pour tuer ; Écho, avec nos auteurs modernes, d'autant qu'ils ne disent, comme elle, que ce que les autres ont dit ; Orphée, avec les chantres du Pont-Neuf, parce qu'ils avaient su attirer les bêtes.

On en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, le seul homme qui se soit plaint d'avoir été trop riche ; Phocion, qui donna de l'argent pour mourir ; et Pygmalion, pareillement, n'eut point de compagnon, à cause qu'il n'y a jamais eu que lui qui ait épousé une femme muette.

ÉPREUVES. — L'épreuve gothique, qui servait à reconnaître les sorcières, a beaucoup de rapport avec

la manière judicieuse que le peuple emploie , pour s'assurer si un chien est enragé ou ne l'est pas. La foule se rassemble et tourmente, autant que possible, le chien qu'on accuse de rage. Si l'animal dévoué se défend et mord, il est condamné, d'une voix unanime, d'après ce principe qu'un chien enragé mord tout ce qu'il rencontre. S'il tâche, au contraire, de s'échapper et de fuir à toutes jambes, l'espérance de salut est perdue sans ressource ; on sait de reste qu'un chien enragé court avec force et tout droit devant lui sans se détourner.

De même , la sorcière soupçonnée , toujours laide et vieille, comme de raison, était plongée dans l'eau, les mains et les pieds fortement liés ensemble. Surnageait-elle ? on l'enlevait aussitôt , pour la précipiter dans un bûcher, comme convaincue d'être criminelle, puisque l'eau des épreuves la rejetait de son sein. Enfonçait-elle ? son innocence était dès lors irréprochable ; mais cette justification lui coûtait la vie (1).

Cette épreuve se nommait *l'épreuve de l'eau froide*. Elle était fort en usage sous la seconde race de nos rois , et s'étendait, non seulement aux sorciers et aux hérétiques , mais encore à tout accusé dont le crime n'était pas évident. Le coupable , ou prétendu tel , était jeté, la main droite liée au pied gauche, et la main gauche liée au pied droit , dans un bassin ou dans une grande cuve pleine d'eau , qu'on avait eu la précaution de bénir , et qui était trop pure pour

(1) Goldsmith.

recevoir un criminel; de façon que celui qui enfonçait était déclaré innocent.

— On employait aussi alors *l'épreuve de l'eau chaude*. L'accusé plongeait la main dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau béni qui y était suspendu plus ou moins profondément; ensuite, on enveloppait la main du patient avec un linge, sur lequel le juge et la partie adverse apposaient leurs sceaux. Au bout de trois jours, on les levait, et s'il ne paraissait point de marques de brûlure, l'accusé était renvoyé absous.

— Celui qu'on condamnait à *l'épreuve du feu*, était obligé de porter, à neuf et quelquefois à douze pas, une barre de fer rouge, pesant environ trois livres. Cette épreuve se faisait encore en mettant la main dans un gantelet de fer sortant de la fournaise.

— *L'épreuve de la croix* consistait à placer l'accusé contre une croix, les bras étendus. S'il restait dans cette posture, le temps prescrit, qui était ordinairement assez long, le juge le renvoyait absous.

Ceux là qui commandaient aux démons, parce qu'ils étaient assez purs pour dominer sur l'esprit immonde, qui disaient à ce Dieu sans l'ordre de qui rien ne se fait dans le monde : Tu as permis au diable d'entrer dans ce corps; hâte-toi de l'en faire sortir et de renvoyer l'ange de ténèbre à son gîte, ou nous le consignons de notre plein pouvoir; ceux-là ont bien pu forcer l'Éternel à paraître pour quelque chose dans leurs sentences, et répandre un discernement divin sur toute matière *bénite*.

Malgré que ces impertinences dussent révolter le simple bon sens, elle ont souvent été en vogue, dans les jours de l'ignorance qui sont aussi les jours du charlatanisme et de la barbarie.

— Les dieux Palices, chez les Siciliens, faisaient connaître, dans les affaires douteuses et embrouillées, celui qui disait la vérité, d'avec l'imposteur. Les parties juraient, sur le bord de deux fameux lacs d'eau bouillante et ensoufrée, que le peuple crédule honorait avec beaucoup de respect; et le parjure recevait toujours une punition du ciel : c'est-à-dire que celui des plaideurs qui mourait le premier, ou à qui il arrivait quelque malheur, était de suite proclamé coupable et parjure.

On lit ce conte dans Mouchemberg : La fontaine des épreuves, en Mauritanie, avait des effets aussi admirables que certains. Elle était entourée d'un merveilleux circuit de marbre blanc. On y faisait descendre nues, les filles qu'on soupçonnait de n'être plus vierges; on les interrogeait là, en présence de tout le peuple, après quoi, elles sortaient de l'eau, et tenant le coin d'un autel de Pallas, où brûlait le feu sacré, elles vidaient une coupe pleine de l'eau de cette fontaine.

Par un effet miraculeux, aussitôt qu'une fille ou femme corrompue avait bu les premières gouttes de cette eau, sa langue commençait à se gâter, et son visage à se défigurer, de telle sorte qu'il n'y avait furie d'enfer plus horrible : ce qui était bien désagréable assurément; au lieu que celles qui étaient *impollues*,

restaient au même état qu'auparavant. Les chastes, par une certaine gaillardise d'esprit, avalaient courageusement la dose, et suçaient même les dernières gouttes de l'eau, pour prouver leur intégrité. Mais ce dernier trait d'audace était bien rare, et il y avait grand nombre de laides en Mauritanie.

— Albert-le-Grand dit, dans ses admirables *Secrets*, qu'en mettant un diamant sur la tête d'une femme qui dort, on connaît si elle est fidèle ou infidèle à son mari : parce que si elle est infidèle, elle s'éveille en sursaut et de mauvaise humeur; si, au contraire, elle est chaste, elle embrasse son mari avec affection. Si le secret était sûr, ce serait jouer un tour perfide à bien des époux que de leur en conseiller l'épreuve.

— Il y avait, en Éthiopie, une fontaine dont les eaux avaient la propriété de faire dire la vérité à ceux qui en buvaient. Pourquoi cette fontaine ne se trouve-t-elle plus ? (Voyez *Jugemens de Dieu*, *Sorciers*, *Question*, etc.)

ERREURS POPULAIRES. — Elles sont en si grand nombre, qu'il faudrait des volumes pour rassembler toutes celles d'une seule province. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes.

— Comme le mulet naît d'un âne et d'une jument, ainsi le basilic naît d'un coq et d'un crapaud (1).

— On a cru long-temps que le serpent engendrait avec la lamproie (2).

(1) Boguet.

(2) Oppien.

— Dans le Nouveau-Monde, les gouttes d'eau se changent en petites grenouilles vertes (1).

— Ceux qui naissent légitimement, septièmes mâles, sans mélange de filles, guérissent les écrouelles en les touchant (2). Les anciens rois d'Angleterre avaient le même pouvoir, accordé par le ciel aux mérites de saint Édouard (3). On attribue aussi aux rois de France le don prétendu d'enlever les écrouelles par l'imposition des mains ; et Lascarille raconte que François I^{er}., prisonnier en Espagne, guérissait les Espagnols affligés de cette maladie.

— Solin a écrit qu'on ne voit presque jamais d'oiseaux en Irlande, qu'il n'y a point d'abeilles, et que la terre de ce pays, jetée dans des lieux où il se trouve des ruches, force les essaims à déloger. Sans examiner d'où vient la cause de cette malignité de la terre d'Irlande, il suffit de dire que c'est une fable, et qu'il y a dans cette île beaucoup d'oiseaux et d'abeilles.

— Le coq pond un œuf tous les ans, duquel œuf naît un crocodile. Le crocodile tue l'homme par son regard.....

— Le serpent noir de Pensylvanie a le pouvoir de charmer les oiseaux et les écureuils, et de fasciner leurs yeux : s'il est couché sous un arbre, et qu'il fixe ses regards sur l'oiseau, ou l'écureuil qui se

(1) Cardan.

(2) Delancre.

(3) Polydore Virgile.

trouve au-dessus de lui , il les force à descendre et à se jeter directement dans sa gueule. Cette opinion est très-accréditée , parce qu'elle tient du merveilleux : on en peut trouver la source dans l'effroi que le serpent noir cause à l'écureuil. Un de ces animaux , troublé par la frayeur , a pu tomber naturellement de son arbre , et le peuple , qui se fait des prodiges toutes les fois que l'occasion s'en présente , a bien vite attribué à des charmes un effet qu'il éprouve lui-même à tout instant.

— Le caméléon se nourrit de vent. Qu'on brûle sa tête et son gosier , ou qu'on rôtisse son foie sur une tuile rouge , on fait tonner et pleuvoir (1)...

— Il y a , dans les Iles Britanniques , des espèces de canards que nous appelons macreuses. Plusieurs auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs et sans accouplement ; quelques-uns les font venir des coquilles qui se trouvent dans la mer ; d'autres n'ont pas rougi d'avancer qu'il y a des arbres , semblables à des saules , dont le fruit se change en macreuses , et que les feuilles de ces arbres , qui tombent sur la terre , produisent des oiseaux , pendant que celles qui tombent dans l'eau deviennent des poissons.

Il est surprenant , dit le P. Lebrun , que ces pauvretés aient été si souvent répétées , quoique divers auteurs aient remarqué et assuré que les macreuses

(1) Boguet.

étaient engendrées de la même manière que les autres oiseaux. Albert-le-Grand l'avait déclaré en termes précis ; et depuis, un voyageur a trouvé, au nord de l'Écosse, de grandes troupes de macreuses, et les œufs qu'elles devaient couvrir, dont il mangea avec son équipage.

— Cédrenus a écrit très-sérieusement que tous nos rois de la première race naissaient avec l'épine du dos toute couverte et hérissée d'un poil de sanglier.

— Boguet assure que les cheveux d'une femme, enfouis dans du fumier, se changent en serpens...

— Le peuple croit fermement, dans certaines provinces, que la louve enfante, avec ses louveteaux, un petit chien qu'elle dévore aussitôt qu'il voit le jour. La nature ne fait rien d'inutile : pourquoi permettrait-elle une chose aussi étrange ?

— Beaucoup d'auteurs graves affirment que le vent produit des poulains et des perdrix. Varron dit qu'en certaines saisons, le vent rend fécondes les jumens et les poules de Lusitanie. Virgile, Pline, Columelle, St.-Augustin même, ont adopté ce conte, et le mettent au nombre des faits constamment vrais, quoiqu'on n'en puisse dire la raison.

On soutint dans le Dauphiné, et cela pendant assez long-temps, qu'une femme était devenue enceinte, non par le vent, mais par la seule imagination. Comme cette impertinence pouvait avoir des suites, si elle était reçue dans le monde, le parlement de Grenoble donna un arrêt pour empêcher de la débiter. (*Voyez le reste du dictionnaire, etc.*)

ESPRITS ÉLÉMENTAIRES. — Cardan dit que , la nuit du 13 au 14 août 1491 , sept démons apparurent à son père , vêtus de soie , avec des capes à la grecque , des chausses rouges et des pourpoints en cramoisi , qui se disaient hommes aériens , assurant qu'ils naissaient et mouraient , qu'ils vivaient jusqu'à trois cents ans , et qu'ils approchaient beaucoup plus de la nature divine que les habitans de la terre ; mais qu'il y avait néanmoins entre eux et Dieu une différence infinie.

Malheureusement pour le conte , tout le monde sait que le père Cardan était aussi menteur ou plutôt aussi fou que son fils. (Voyez *Cabale* , *Salamandres* , *Sylphes* , *Ondins* , *Gnomes* , etc.)

ESPRITS FAMILIERS. — Scaliger , Chicus-Æsculanus , Cardan et plusieurs autres visionnaires ont eu , comme Socrate , des Esprits familiers. Bodin dit avoir connu un homme qui était toujours accompagné d'un Esprit familier , lequel lui donnait un petit coup sur l'oreille gauche , quand il faisait bien , et le tirait par l'oreille droite , quand il faisait mal. Cet homme était averti de la même façon , si ce qu'il voulait manger était bon ou mauvais , s'il se trouvait avec un honnête homme ou avec un coquin , etc.

— Apulée voulait que l'Esprit familier de Socrate fût un dieu ; Lactance et Tertullien que ce fût un diable ; Platon disait qu'il était invisible ; Apulée , qu'il pouvait être visible ; Plutarque , que c'était un éternement à la gauche ou à la droite , selon lequel

Socrate présageait un bon ou mauvais événement de la chose entreprise. Mais le génie de Socrate n'était autre chose, dit Naudé, que la bonne règle de sa vie, la sage conduite de ses actions, l'expérience qu'il avait des choses, et le résultat de toutes ses vertus qui formaient en lui cette prudence qui est l'art de la vie, comme la médecine est l'art de la santé.

— Les Esprits, dit Wecker, sont les seigneurs de l'air ; ils peuvent exciter les tempêtes, rompre les nues et les transporter où ils veulent, avec de grands tourbillons, enlever l'eau de la mer, en former la grêle et tout ce que bon leur semble, sans avoir d'avis à demander, ni de compte à rendre à personne. Si les Esprits sont si puissans, comment se fait-il que les hommes puissent les soumettre ? Une femme célèbre à qui on parlait des Esprits, en ajoutant qu'il y avait moyen de leur commander, répondit en riant : « Les Esprits sont comme le phénix ; tout le monde en » parle sans en avoir jamais vu ; s'il y a véritable- » ment des Esprits, j'aime à croire qu'ils sont faits » pour eux, et non pas pour les hommes. »

ÉTERNUEMENT. — On vous salue, quand vous éternuez, pour vous marquer, dit Aristote, qu'on honore votre cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit.

L'éternuement, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains, comme un heureux présage. Les Grecs, en parlant d'une jolie

personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance.

Lorsque le roi de Sennar éternue, ses courtisans lui tournent le dos, en se dormant de la main une claque sur la fesse droite.

EURYNOME, — Prince de la mort. Il a de grandes et longues dents, un corps effroyable, tout rempli de plaies, et pour vêtement, une peau de renard. Il se repait de charognes et de corps morts (1).

EVOCATIONS. — Celui qui veut évoquer le diable lui doit le sacrifice d'un chien, d'un chat et d'une poule, à condition que ces trois animaux soient de sa propriété; il jure ensuite fidélité et obéissance éternelles, et reçoit aussitôt une marque, imposée par le diable en personne. On acquiert par là une puissance absolue sur trois Esprits infernaux, l'un de la terre, l'autre de la mer, le troisième de l'air (2).

On peut aussi faire venir le diable, en lisant une certaine oraison du grimoire, avec les cérémonies compétentes. Mais, dès qu'il paraît, il faut lui donner quelque chose, ne fût-ce qu'une savatte, un cheveu, une paille; car il tord le cou à ceux qui s'avisent de l'appeler sans lui faire le présent d'usage.

(1) Pausanias.

(2) Danteus Fertianis.

— Deux chevaliers de Malte avaient un esclave quise vantait de posséder le secret d'évoquer les démons, et de les obliger à lui découvrir les choses cachées. On le conduisit dans un vieux château, où l'on soupçonnait des trésors enfouis, L'esclave descendit dans un souterrain, fit ses évocations : un rocher s'ouvrit, et il en sortit un coffre. Il tenta plusieurs fois de s'en emparer, mais il n'en put venir à bout, parce que le coffre rentrait dans le rocher dès qu'il s'en approchait. Il vint dire aux chevaliers ce qui lui était arrivé, et demanda un peu de liqueurs, pour reprendre des forces. On lui en donna; et quelque temps après, comme il ne revenait point, on alla voir ce qu'il faisait et on le trouva étendu mort, ayant sur toute sa chair des coups de canif représentant une croix. Les chevaliers portèrent son corps au bord de la mer, et l'y précipitèrent, avec une pierre au cou. (1). Il n'est pas besoin d'avertir le lecteur, que cette aventure absurde ne se trouve que dans les compilateurs d'histoires infernales, lesquels consultent plus souvent leur imagination et les récits des bonnes femmes, que la vérité et le bon sens.

— Le magicien Lexilis menait fort durement les puissances des ténèbres, et faisait dresser les cheveux aux assistans, quand il hurlait ses exécrales évocations. « Divinités formidables, s'écriait-il, hâtez-vous d'accourir, et craignez d'offenser ces che-

(1) D. Calmet.

» veux gris et cette verge qui vous ferait bientôt re-
 » pentir de vos délais... Je vous en avertis d'avance,
 » obéissez promptement, autrement je fais pénétrer
 » le jour dans vos sombres demeures, je vous en tire
 » toutes l'une après l'autre, je vous destitue de tout
 » pouvoir, je vous poursuis par les bûchers, je vous
 » chasse des sépulcres; et je ne permettrai pas
 » même aux déserts de la Thébàide de vous receler
 » dans leur solitude. Et toi, arbitre des enfers, si
 » tu me crains, commande à tes Esprits, commande
 » à tes Furies, commande à quelques ombres d'ac-
 » courir; pousse-les hors de tes manoirs à coups de
 » scorpions, et ne permets pas que j'interrompe le
 » silence des tiens par des menaces plus horri-
 » bles (1). » Or comme il n'est rien tel que de parler
 honnêtement, *la requête était entérinée*; on en-
 tendait aussitôt un grand bruit, et les ombres évo-
 quées ne tardaient pas à paraître, mais toutefois après
 que les spectateurs s'étaient éloignés; car les diables
 ont cette manie de ne se montrer qu'à ceux qui les
 appellent. Cependant les charlatans étant des gens
 tout-à-fait dignes de foi, nous ne pouvons raisonna-
 blement douter qu'ils ne voient le diable, puisqu'ils
 nous l'assurent.

— Une jeune fille qui veut voir le mari qu'elle doit
 épouser, peut obtenir en dormant cette satisfaction,
 si elle lie avec un ruban de fil blanc une branche
 de peuplier à ses bas, qu'elle les mette sous le che-

(1) Mouchenberg.

vet du lit, qu'elle se frotte les tempes de sang de huppe, et qu'elle se couche après avoir récité une prière magique, au nom de *Balideth*, *Assaibi*, *Abumalith*. Une veuve peut faire la même épreuve, avec cette différence qu'elle doit se coucher, la tête aux pieds du lit. Les hommes obtiennent un résultat semblable, avec des cérémonies encore plus ridicules. On fait cette expérience durant quatre nuits de vendredi; s'il ne paraît rien, c'est un présage de célibat (1).

Il y a bien des filles à qui ce merveilleux secret a promis plusieurs maris, et qui courent la chance de n'être jamais femmes.

EXCOMMUNICATION. — Les foudres de l'église étaient autrefois extrêmement redoutés; on pouvait tuer impunément un excommunié, piller ses biens, ravager ses domaines, etc. Mais leur pouvoir est bien déchu, et on rit maintenant de cette arme terrible, employée plus souvent par la haine personnelle que pour la vengeance du ciel.

— Le jour de Pâques 1245, le curé de St.-Germain-l'Auxerrois, étant monté en chaire, annonça à ses paroissiens que le pape Innocent IV. voulait qu'on excommuniât l'empereur Frédéric II, dans toutes les églises de la chrétienté: « Je ne sais pas, » ajouta-t-il, quelle est la cause de cette excommunication; je sais seulement que le Pape et l'Empereur se font une rude guerre; et, comme j'ignore

(1) Le petit Albert.

» lequel des deux a raison, j'excommunie, autant
 » que j'en ai le pouvoir, celui qui a tort, et j'absous
 » l'autre. » Frédéric II, à qui on raconta cette plaisanterie, envoya des présens au curé.

— En 1120, l'évêque de Laon lança une excommunication contre les chenilles et les mulots qui faisaient beaucoup de tort à la récolte. Croirait-on, dit Saint-Foix, que, sous le règne de François I^{er}, on donnait encore un avocat à ces insectes, et qu'on plaidait contradictoirement leur cause et celle des fermiers. Jean Milon, official de Troyes en Champagne, porta cette sentence le 9 juillet 1516 : *Parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitans de Villenoze, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours, et, à faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées.*

Qui a dit à l'insecte de naître, puisqu'on prie Dieu de le détruire ? Si Dieu est l'auteur de tout, il sait le terme de toutes choses, et l'homme ne changera pas l'ordre immuable de ses décrets.

EXORCISMES. — *Manière d'exorciser un esprit.* — Premièrement, il faut jeûner trois jours, faire chanter quelques messes, et dire plusieurs oraisons, ensuite appeler quatre ou cinq prêtres bien dévots. Cela se ferait encore plus proprement par des moines bien mortifiés et déchargés de tous les embarras du monde, afin de repousser plus aisément l'horreur et la frayeur. Qu'on prenne et qu'on allume une chandelle bénite le jour de la Chandeleur ;

qu'on apporte la croix , l'eau bénite et l'encensoir ; en approchant du lieu où l'esprit paraît , qu'on récite les sept psaumes de la pénitence et l'évangile de saint Jean ; qu'on s'agenouille alors , et qu'une bouche pieuse dise humblement l'oraison suivante :

« Seigneur Jésus-Christ, qui connaissez tous les
 » secrets , qui révélez toujours à vos fidèles servi-
 » teurs les choses utiles et salutaires , et qui avez
 » permis qu'un esprit apparût en ce lieu , nous sup-
 » plions humblement votre bénigne miséricorde ,
 » pour l'amour de votre passion et de votre pré-
 » cieux sang, que vous avez répandu pour nos péchés,
 » qu'il vous plaise de commander à cet esprit que ,
 » sans effrayer ni blesser aucun de nous , il fasse
 » connaître à vos serviteurs qui il est , pourquoi il
 » est venu , ce qu'il demande , afin que vous puissiez
 » en être honoré, et vos fidèles soulagés. Au nom
 » du Père , et du Fils , et du Saint-Esprit : Ainsi
 » soit-il. »

Ensuite les interrogations : nous te prions, au nom de Jésus-Christ, de dire qui tu es ? d'où tu viens ? ce que tu veux ? à qui tu désires parler ? combien tu exiges de messes , de jeûnes , d'aumônes , etc. L'esprit ne manque guère de répondre , hormis aux questions inutiles (1).

— Cette sorte d'exorcisme n'est guère que pour les revenans et les esprits de bon aloi : les démons sont bien plus difficiles à traiter ; et ceux qui faisaient

(1) Jacques de Chuse , théologien chartreux.

leur sabbat dans l'imprimerie de Lachart (1), souffletaient fort malhonnêtement les capucins exorcistes, avec moins de ménagement encore que la canaille et les maîtres de la maison. On attribue à saint Cyprien, évêque de Carthage, la manière d'exorciser les quatre principaux diables (2). Elle exige beaucoup de cérémonies et de très-longues prières ; on y emploie surtout des fumigations de soufre, que les démons ne peuvent sentir.

— M. Languet, curé de Saint-Sulpice, avait un talent tout particulier pour l'expulsion des esprits ténébreux ; quand on lui amenait une possédée, il accourait avec un grand bénitier, qu'il lui renversait sur la tête, en disant : « Je t'adjure, au nom de » Jésus-Christ, de te rendre tout à l'heure à la Sal- » pêtrière, sans quoi, je t'y ferai conduire à l'in- » stant. » L'exorcisme opérant, le démon se sauvait à toutes jambes et ne reparaisait plus.

— On exorcisait un pauvre homme qui avait le malheur d'être possédé du diable ; l'ange rebelle se montrait fort récalcitrant, et les *oremus*, l'eau bénite et les conjurations ne pouvaient le décider à déloger. Enfin, poussé à bout par les constans efforts d'un moine, qui le tourmentait habilement, il se vit obligé de demander quartier, et supplia que, pour toute grâce, il lui fût permis, puisqu'on le chassait de son domicile, de faire au moins un tour dans le

(1) A Constance, en 1746.

(2) Trithême.

corps du suisse, pour le châtier de certaines indévotions toutes récentes. C'était une demande assez raisonnable, et le moine qui aimait les bonnes manières, qui ne savait rien refuser quand on le priait honnêtement, qui approuvait d'ailleurs les pieuses intentions de l'esprit, et se réjouissait charitablement de donner une petite leçon au suisse, accorda au postulant la satisfaction qu'il demandait (1), à condition qu'il entrerait par la porte de derrière. Mais le suisse, tremblant pour ses entrailles, s'assit au plus vite dans le bénitier, et, tenant d'une main le goupillon, et de l'autre sa pique en arrêt, il attendit le diable de pied ferme, et lui, cria : *Entre à présent si tu l'oses, cousin de Judas !...* de sorte que, ne pouvant faire son chemin avec cet homme-là, le diable se retira en gémissant.

— Un exorciste, ayant la bouche fort puante,
 Voulait d'un corps humain faire un démon sortir,
 Il le chassa, non tant de sa voix conjurante,
 Que de la puanteur qu'il lui faisait sentir.

EXTASES. — L'extase est un ravissement d'esprit, une suspension des sens causée par une forte contemplation de quelque objet extraordinaire et surnaturel. Les mélancoliques et les femmes hystériques peuvent avoir des extases. Montaigne parle d'un

(1) Pareillement, Jésus-Christ permit à des démons qui capituloient avec lui, de se jeter sur un troupeau de cochons qui devenus possédés, se ruèrent dans la mer. *Saint Mathieu.*

prêtre qui, étant ravi en extase, demeurerait longtemps sans respiration et sans sentiment.

— Les démonomanes appellent l'extase un *transport en esprit seulement*, parce qu'ils reconnaissent le transport en chair et en os, par l'aide et assistance du diable. — Une sorcière toute nue se frotta de graisse, puis tomba pâmée, sans aucun sentiment; et, trois heures après, elle retourna en son corps, disant nouvelles de plusieurs pays *qu'elle ne connaissait point*, lesquelles nouvelles furent par la suite avérées (1).

— Cardan dit avoir connu un prêtre qui tombait sans vie et sans haleine, toutes les fois qu'il le voulait; cet état durait ordinairement quelques heures; on le tourmentait, on le frappait, on lui brûlait les chairs sans qu'il éprouvât aucune douleur; mais il entendait confusément, et comme à une distance fort éloignée, le bruit qu'on faisait autour de lui.

Cardan assure encore qu'il tombait lui-même en extase, à sa volonté; qu'il entendait alors les voix sans y rien comprendre, et qu'il ne sentait aucunement les douleurs.

— Le père de Prestantius, après avoir mangé d'un fromage maléficié, crut qu'étant devenu cheval, il avait porté de très-pesantes charges, quoique son corps n'eût pas quitté le lit; et l'on regarda comme une extase produite par sortilège ce qui n'était qu'un songe causé par une indigestion.

(1) Bodin.

— Plutarque rapporte, dans la vie de Romulus, qu'un certain Aristée quittait et reprenait son âme quand il le voulait ; et que, lorsqu'elle sortait de son corps, sa femme et les assistans la voyaient sous la figure d'un cerf.

— Le charlatanisme n'a pas dédaigné les extases : de prétendus saints ont persuadé aux idiots que, dans leurs pieux ravissemens, ils voyaient toutes les merveilles du ciel ; et telle est la force d'un fanatisme imbécile, que quelques-uns débitaient sincèrement ces impertinences, et croyaient voir réellement ce que leur montrait une imagination égarée. L'habitude de mentir produit souvent cet effet, que le menteur finit par croire lui-même à ses propres mensonges.

F.

FANATISME. — Les Espagnols regardaient les Indiens comme des êtres plus vils que les bêtes de somme, parce qu'ils ne connaissaient pas la souveraineté du pape. Adorer un Dieu n'est rien aux yeux des fanatiques ; il faut pratiquer leurs cérémonies superstitieuses, partager leurs erreurs, respecter leurs inepties, pour être à l'abri de leurs coups ; et, suivant cette maxime terrible : *Quiconque n'est pas pour nous est contre nous !* les forcenés trouvent dans le monde mille ennemis, pour un frère.

J'ai vu des Castillans, dit Barthélemi de Las-Casas, donner à leurs chiens des enfans à la mamelle, qu'ils

déchiraient dans les bras de leur mère (1), parce qu'ils n'avaient pas reçu le baptême... et qu'ils étaient sans défense. Ces lâches vainqueurs, ces tigres affamés de sang et d'or, qui se disaient les envoyés du Dieu de paix, ne laissaient sur leur passage, dans toutes les contrées de l'Inde, que le meurtre et la désolation. Ils offraient à l'Éternel, comme un holocauste agréable, des victimes humaines, qu'ils faisaient mourir dans un feu lent et mesuré, dans des tortures épouvantables que les persécuteurs de l'église auraient à peine inventées; et des chrétiens crucifièrent plus d'une fois treize de leurs semblables, en l'honneur de Jésus-Christ et des douze Apôtres.....

Le fanatisme se montre dans toutes les religions, et toujours hideux et sanguinaire. Qui n'a pas lu les horribles exploits de Mahomet et de ses successeurs? qui ne connaît cet Omar et ces pieux exterminateurs, dont l'humanité et les lettres pleurent les forfaits et les ravages?

— Dans la guerre contre les Languedociens, en 1156, les croisés assiégèrent Béziers, où il y avait beaucoup d'hérétiques, mais encore plus de catholiques. Les chefs des croisés, en montant à l'assaut, demandèrent au légat du pape ce qu'ils devaient faire, dans l'impossibilité où l'on était de distinguer les catholiques d'avec les hérétiques : *Tuez-les tous*,

(1) Ils prenaient les petits enfans des Indiens par les jambes et les divisaient en deux. (*Histoire de la conquête du Nouveau-Monde.*)

— On lit, dans les Chroniques de Saint-Dominique, que les religieux trouvèrent un jour le réfectoire plein de moines décédés, qui se disaient damnés. C'était Dieu (ou plutôt le supérieur) qui avait envoyé ces religieux morts, pour exciter les religieux vivant à faire pénitence.

— Pausanias, général des Lacédémoniens, après avoir tué, à Vicence, une jeune fille nommée Cléonice, dont il ne pouvait obtenir les faveurs, vécut depuis dans un effroi continuel, et ne cessa de voir jusqu'à sa mort cette fille à ses côtés. — Si on connaissait ce qui a précédé les visions et les fantômes, on en trouverait bientôt la source dans les remords, dans l'imagination, et dans les faiblesses de l'esprit.

— Trois ou quatre jours avant que l'empereur Pertinax fût massacré par les soldats de sa garde, il vit, dans un étang, je ne sais quelle figure qui le menaçait, l'épée au poing (1). L'indiscipline de l'armée et les séditions qui se fomentaient à tout instant, sur la fin du règne de Pertinax, devaient, plus que les fantômes, lui donner des frayeurs.

— Camerarius rapporte que, de son temps, on voyait souvent dans les églises des fantômes sans tête,

la crainte, et ce diable tant redouté n'était qu'un savetier de village, affublé d'un costume infernal, et engagé au silence par une récompense de trois francs pour chaque séance. — Ne pouvait-on pas de même faire annoncer la mort d'un personnage qu'on voulait ôter du monde, puisque dès lors le peuple était beaucoup moins frappé de le voir mourir, qu'il ne l'eût été de le voir survivre à la prophétie.

(1) Julius Capitolinus.

qui ouvraient de grands yeux, vêtus en moines et en religieuses, assis dans les chaises des vrais moines et des nonnes qui devaient bientôt mourir.

— Un chevalier espagnol aimait une religieuse et en était aimé. Une nuit qu'il allait la voir, en traversant l'église du couvent, dont il avait la clef, il vit quantité de cierges allumés, et plusieurs prêtres, qui lui étaient tous inconnus, occupés à célébrer l'office des morts, autour d'un tombeau fort élevé. Il s'approcha de l'un d'eux, et lui demanda pour qui on faisait le service. — Pour vous, lui dit le prêtre. Tous les autres lui firent la même réponse. C'est pourquoi il sortit tout effrayé, remonta à cheval, s'en retourna à la maison, et deux chiens l'étranglèrent à sa porte (1). A qui a-t-il pu raconter son aventure, s'il mourut avant de rentrer chez lui ?...

— Dans une maison de Parme, appartenant à une famille noble et distinguée, on voyait toujours, quand quelqu'un devait mourir, le fantôme d'une vieille femme assis sous la cheminée (2).

— Quelque temps avant que le duc de Buckingham fût assassiné par Felton, Guillaume Parker, ancien ami de sa famille, aperçut un jour, en plein midi, le fantôme du vieux sir George, père du duc, qui était mort depuis long-temps. Il prit d'abord cette apparition pour une illusion de ses sens, mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'aver-

(1) Torquemada.

(2) Cardan.

tir le duc de Buckingham de se tenir sur ses gardes, et disparut après en avoir reçu la promesse.

Parker, demeuré seul, réfléchit à sa commission ; et, la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter. Le fantôme revint à la charge, et joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker lui obéit ; mais il fut traité de fou et son avis dédaigné.

Le spectre revint encore, se plaignit de l'endurcissement de son fils ; et, tirant un poignard de dessous sa robe : « Allez, dit-il à Parker, annoncez » à l'ingrat que vous avez vu l'instrument qui doit » lui donner la mort. » Et, de peur qu'il ne rejetât encore ce nouvel avertissement, le fantôme révéla à son ami un des plus intimes secrets du duc.

Parker retourna à la cour. Le duc fut d'abord frappé de le voir instruit de son secret ; mais, reprenant bientôt le ton de la raillerie, il conseilla au prophète d'aller se guérir de sa folie. Néanmoins, le duc de Buckingham fut tué quelques semaines après.

On ne dit pas si le couteau de Felton était ce même poignard que Parker vit dans la main du fantôme, mais on dit que le duc avait des ennemis, et que ses amis, craignant pour ses jours, pouvaient fort bien se faire des visions. Au reste, Voltaire a tellement réfuté cette anecdote, qu'il est inutile de s'y arrêter plus long-temps.

— Il y avait à Athènes une maison fort décriée, où l'on entendait pendant la nuit un bruit de chaînes épouvantable, et où se montrait fréquemment le fantôme d'un vieillard maigre, crasseux, portant la

barbe longue et les cheveux hérissés : de sorte que la maison fut abandonnée , et que le propriétaire la laissait à très-bas prix, sans que personne voulût l'acheter.

Sur ces entrefaites , le philosophe Athénodore vint à Athènes, acheta la maison, et s'y logea. Vers le soir, il se retira dans la plus belle chambre , demanda de la lumière, prit ses tablettes et se mit à écrire. Bientôt il entendit le bruit accoutumé qui s'approchait et augmentait de plus en plus. Il lève la tête, regarde sans se troubler , et voit le fantôme , qui lui fait signe du doigt de le suivre. Athénodore lui répond par un signe de la main , qu'il attende un instant ; et se remet à écrire. Mais le spectre ne cessant d'agiter ses chaînes autour de ses oreilles , il prend sa lumière et le suit. Le fantôme marchait lentement, accablé par le poids de ses fers. Dès qu'il fut au milieu de la cour, il s'évanouit aux yeux du philosophe. Athénodore fit fouiller , le lendemain , dans le lieu où il s'était englouti ; on y trouva des os enchainés , qu'on fit enterrer publiquement , et il n'y eut plus , depuis , d'apparitions dans cette maison (1).

— Ce conte a été souvent répété. Les écrivains superstitieux ne transmettent guère que ce qu'on leur raconte, et nous donnent hardiment pour une aventure toute récente ce qui n'est qu'une vieille extravagance plus ou moins déguisée. Voici ce qu'on lit dans un auteur espagnol :

(1) Sabellicus.

Un jeune homme nommé Ayola , étant allé à Boulogne, avec deux de ses compagnons, pour étudier le droit, et ne trouvant pas d'autre logement, fut obligé de prendre pour demeure une grande maison qui était abandonnée, parce qu'il y paraissait de temps en temps un fantôme qui effrayait tous ceux qui osaient y passer la nuit.

Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, entendit dans le lointain le bruit de plusieurs chaînes qu'on traînait par terre, et qui semblaient s'avancer vers lui par l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, et s'arma d'un bouclier, d'une épée et d'un signe de croix. Néanmoins, la porte s'ouvrit, et il vit entrer un spectre épouvantable, n'ayant que les os, et chargé de chaînes de fer.

Ayola lui demanda ce qu'il voulait: le fantôme lui ayant signifié de le suivre, il prit sa chandelle, et marcha après le spectre, qui s'évanouit dans le jardin. Il arracha quelques poignées d'herbe, pour reconnaître la place, et raconta le lendemain aux magistrats de Boulogne ce qui lui était arrivé: le gouverneur fit fouiller la terre à l'endroit où le fantôme avait disparu; on trouva des ossemens enchaînés. On fit faire au mort des obsèques convenables, et il ne se montra plus (1). Les historiens qui rapportent ces prodiges, se gardent bien de dire le temps précis où ils ont eu lieu.

— Un soldat de belle corpulence ayant été pendu,

(1) Torquemada.

quelques jeunes chirurgiens demandèrent la permission d'anatomiser son corps. On la leur accorda, et ils allèrent à dix heures du soir prier le bourreau de le leur remettre. Celui-ci, qui était déjà couché, leur répondit qu'il ne voulait pas se lever, et qu'ils pouvaient l'aller dépendre eux-mêmes. Pendant qu'ils s'y décidaient, le plus éveillé d'entre eux courut devant, se mit en chemise et se cacha sous son manteau, au pied de la potence, en attendant les autres.

Quand ils furent arrivés, le plus hardi monta à l'échelle, et se mit à couper la corde, pour faire tomber le corps. Mais aussitôt l'autre se montra et dit : « Qui êtes-vous, malheureux ? et pourquoi venez-vous enlever mon corps ?... » A ces mots, et à la vue du fantôme blanc qui gardait la potence, ces jeunes gens prennent la fuite épouvantés, et celui qui était sur l'échelle saute en bas sans compter les échelons, *pensant que l'esprit du pendu le tenait déjà à la queue. Et ne furent ces pauvres chirurgiens de long-temps rassurés (1).*

— En 1750, un officier du prince de Conti, étant couché dans le château de l'Île-Adam, sentit tout à coup enlever sa couverture. Il la retire ; on renouvelle le manège, tant qu'à la fin l'officier ennuyé jure d'exterminer le mauvais plaisant, met l'épée à la main, cherche dans tous les coins, et ne trouve personne. Étonné, mais brave, il veut, avant de rien dire, éprouver encore le lendemain si l'importun revien-

(1) Leloyer.

dra. Il s'enferme soigneusement, se couche, écoute long-temps et finit par s'endormir. Alors on lui joue le même tour que la veille. Il s'élançe du lit, renouvelle ses menaces, et perd son temps en recherches. La crainte s'empare de lui, il appelle un frotteur, qu'il prie de coucher dans sa chambre, en lui racontant son aventure; et tous deux s'assoupissent, en tremblant plus ou moins. Le fantôme revient bientôt, éteint la chandelle qu'ils avaient laissée allumée, les découvre et s'enfuit.

Comme ils avaient entrevu cependant un monstre difforme, hideux, qui faisait de ridicules gambades, le frotteur s'écria que c'était le diable, et courut chercher de l'eau bénite. Mais, au moment qu'il levait le goupillon pour asperger la chambre, le diable le lui enlève, éteint une seconde fois la lumière, et disparaît...

Nos deux champions épouvantés poussent de grands cris; tout le monde accourt; on passe la nuit en alarmes; et le lendemain on aperçoit sur le toit de la maison un gros singe, qui, armé du goupillon du frotteur, le plongeait dans l'eau de la gouttière, et en arrosait les passans. (Voyez *Apparitions, Révenans, Spectres, etc.*)

FARFADETS. — Les farfadets sont des lutins ou esprits familiers qui servent à plusieurs usages. Quelques-uns se montrent sous des figures d'animaux; le plus grand nombre restent invisibles.

— Je me suis trouvé dans un château, dit l'au-

teur du *Petit-Albert*, où il y avait un farfadet qui, depuis six ans, avait pris soin de gouverner un horloge et d'étriller les chevaux : j'ai vu courir l'étrille sur la croupe des chevaux, sans être conduite par aucune main visible. Le palefrenier me dit qu'il avait attiré ce farfadet à son service, par le moyen d'une petite poule noire; qu'il l'avait saignée dans un grand chemin croisé, et qu'avec le sang de cette poule il avait écrit sur un morceau de papier : *Berith fera na besogne pendant vingt ans, et je le récompenserai*; qu'ayant alors enterré la poule, à un pied de profondeur, le même jour, le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que, de temps en temps, il faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose.

Ainsi le secret est facile; et on peut aisément se donner un domestique, à peu de frais. (Voyez *Esprits familiers, Lutins, etc.*)

FASCINATION. — Espèce de charme qui fait qu'on ne voit pas les choses telles qu'elles sont.

— Un Bohémien changea des bottes de foin en pourceaux, et les vendit comme tels, en avertissant toutefois l'acheteur de ne laver ce bétail dans aucune eau. Mais, n'ayant pas suivi ce conseil, l'acheteur vit, au lieu de pourceaux, des bottes de foin nager sur l'eau où il voulait nettoyer ses bêtes (1).

— Un magicien, par le moyen d'un certain arc, et

(1) Boguet.

d'une certaine corde tendue à cet arc, tirait une flèche, faite d'un certain bois, et faisait tout d'un coup paraître un fleuve aussi large que le jet de cette flèche (1).

— Un fameux sorcier juif dévorait des hommes et des charretées de foin, coupait des têtes, et démembrait des personnes vivantes, puis remettait tout en fort bon état (2).

— Le magicien Pasètes achetait les choses sans les marchander ; mais l'argent qu'il avait donné n'enrichissait que les yeux, car il retournait toujours dans sa bourse (3). (Voyez *Charmes, Enchantemens, Prestiges, etc.*)

FATALISME. — Doctrine de ceux qui reconnaissent une destinée inévitable.

Si quelqu'un rencontre un voleur, les fatalistes disent que c'était sa destinée d'être tué par un voleur. Ainsi cette fatalité a assujetti le voyageur au fer du voleur, et a donné long-temps auparavant au voleur l'intention et la force, afin qu'il eût, au temps marqué, la volonté et le pouvoir de tuer celui-ci. Et si quelqu'un est écrasé par la chute d'un bâtiment, le mur est tombé, parce que cet homme était destiné à être enseveli sous les ruines de sa maison... Dites

(1) Delrio.

(2) Trithème.

(3) Guillaume de Paris.

plutôt qu'il a été accablé sous les ruines , parce que le mur est tombé (1).

Où serait la liberté des hommes , s'il leur était impossible d'éviter une fatalité aveugle, une destinée inévitable ? Quel soin aurait-on de la santé , de chercher les honneurs, de quitter le vice , de cultiver la vertu, si ce qu'on doit être est déterminé ?

Cette doctrine est horriblement fausse et pernicieuse. Est-il rien de plus libre que de se marier , de suivre tel ou tel genre de vie ? Est-il rien de plus fortuit que de périr par le fer , de se noyer , d'être malade ?... Les mendiants qui s'estropient, les fous qui se donnent la mort, ceux qui se jettent dans tous les excès , ne le font-ils pas de leur pleine volonté ?... L'homme vertueux, qui parvient par de grands efforts à vaincre ses passions, n'a donc plus besoin de s'étudier à bien faire, puisqu'il ne peut être vicieux ?...

Alors il est inutile d'adorer l'Éternel , de l'invoquer, de le craindre, s'il est sans pouvoir et sans autorité, si sa puissance est nulle et soumise au destin , s'il ne peut plus changer ce qui est arrêté en nous. Alors l'homme peut s'abandonner à tous les crimes , sans que Dieu ait le droit de lui demander compte de sa conduite : il a pour excuse la fatalité. Alors on doit excuser et plaindre les meurtriers et les brigands , et ne plus admirer les gens de bien , puisque les premiers suivent les ordres du Ciel , en commettant leurs forfaits, et que les

(1) Barclai.

autres n'ont pas le mérite des belles actions qu'ils peuvent faire.

En vain les fatalistes nous crieront que, puisque Dieu sait tout, les événemens doivent être fixes, certains, inévitables, car autrement il ne les saurait point... Qui leur a dit, d'abord, que Dieu veuille tout savoir ? en donnant aux mortels le libre arbitre, et la raison pour guide, il a assujetti les événemens et les passions à l'homme, et non l'homme aux passions et aux événemens. (Voyez *Destinée.*)

FAUSTUS. — Jean Faustus, grand enchanteur et magicien allemand, se rencontra un jour à table avec quelques-uns qui avaient beaucoup entendu parler de ses prestiges et de ses tours de passe-passe ; ils le supplièrent de leur en faire voir quelque chose. Après s'être fait long-temps prier, il céda à leur importunité, et promit de leur montrer ce qu'ils voudraient.

Tous ces gens, qui avaient la tête échauffée, demandèrent unanimement qu'il leur fit voir une vigne chargée de raisins mûrs et bons à cueillir. Ils pensaient que, comme on était alors en décembre, il ne pourrait faire ce prodige. Faustus consentit à leur demande, et promit qu'à l'instant, sans sortir de table, ils verraient une vigne telle qu'ils souhaitaient, mais à condition que tous, tant qu'ils étaient, ils resteraient à leurs places, et attendraient, pour couper les grappes de raisin, qu'il le leur comman-

dât, les assurant que quiconque désobéirait courrait risque de la vie.

Tous ayant promis de lui obéir exactement, le magicien charma de telle sorte les yeux de ces conviés qui étaient ivres, qu'il leur semblait voir une très-belle vigne, chargée d'autant de longues grappes de raisin, qu'ils étaient de personnes. Cette vue les ravit tellement qu'ils prirent leurs couteaux et se mirent en devoir de couper les grappes, au premier signe de Faustus. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture; puis tout à coup il fit disparaître la vigne et les raisins; et chacun de ces buveurs, pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, et de l'autre le couteau levé: de sorte que, s'ils eussent coupé les grappes sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seraient coupé le nez les uns aux autres.

Ce Faustus avait, comme Agrippa, l'adresse de payer ses créanciers en monnaie de corne ou de bois, qui paraissait fort bonne au moment qu'elle sortait de sa bourse, et reprenait, au bout de quelque jours, sa véritable forme.

Wecker raconte que, comme il n'aimait pas le bruit, il faisait souvent taire les gens par enchantemens et prestiges: témoin ce certain jour qu'il lia la bouche à une douzaine de paysans ivres, pour les empêcher de babiller et de piailler, comme ils faisaient.

FÉES. —

Il n'est pas besoin qu'on vous die
 Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps ,
 Car je suis sûr que votre mie
 Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

PERRAULT.

— A la fin de la première race de nos rois, il y avait encore plus du tiers des Français plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; ils croyaient qu'à force de méditations, certaines filles druidesses avaient pénétré dans les secrets de la nature; que, par le bien qu'elles avaient fait dans le monde, elles avaient mérité de ne point mourir; qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrens, ou dans des cavernes; qu'elles avaient le pouvoir d'accorder aux hommes le don de se métamorphoser en loups et en toutes sortes d'animaux; et que leur haine ou leur amitié décidaient du bonheur ou du malheur des familles. A certains jours de l'année, et à la naissance de leurs enfans, ils avaient grande attention de dresser une table dans une chambre écartée, et de la couvrir de mets et de bouteilles, avec trois couverts et de petits présens, afin d'engager les *mères* (c'est ainsi qu'ils appelaient ces puissances subalternes), à les honorer de leur visite, et à leur être favorables. Voilà l'origine de nos contes de fées (1).

(1) Saint-Foix.

C'était une ancienne tradition chez nos aïeux , que jamais la grêle , ni les tempêtes ne gâtaient les fruits dans les lieux qu'habitaient les fées ou fades , épouses des druides.

Corneille de Kempen assure qu'au temps de Lothaire , il se trouvait dans la Frise quantité de fées qui faisaient leur séjour dans des grottes , ou sur le haut des éminences et des collines , d'où elles descendaient la nuit pour enlever les bergers , et les emmenaient dans leurs cavernes , prendre avec elles des ébats amoureux.

Les chroniqueurs donnent aux fées plusieurs prérogatives surnaturelles ; outre qu'elles jouissaient des avantages de l'immortalité , elles étaient aveugles chez elles , et avaient cent yeux dehors ; elles se transportaient où elles voulaient , aussi vite que la pensée , à cheval sur un griffon , ou sur un chat d'Espagne , ou sur un nuage d'azur ; elles possédaient la connaissance parfaite de tous les enchantemens , et pouvaient à leur gré enrichir ou appauvrir , rendre heureux ou malheureux , les gens dont elles s'occupaient.

— Les cabalistes , qui rapportent tout aux êtres élémentaires , trouvent aussi dans leur système les fées et les enchanteurs. Quand le fameux Zédéchias eut obligé les Sylphes à se montrer , sous le règne de Pepin , ces esprits instruisirent les hommes de ce temps-là dans les plus hauts secrets de la philosophie , et eurent avec les mortels des enfans tout-à-fait héroïques. De là sont venues les histoires de fées qu'on

trouve dans les légendes amoureuses du siècle de Charlemagne. Toutes ces fées prétendues n'étaient que des nymphes et des sylphides (1).

— Il y avait dans les fées, comme dans les hommes, une inégalité de moyens et de puissance. On voit dans les romans de chevalerie et dans les contes merveilleux, que souvent une fée bienfaisante était gênée dans ses bonnes intentions par une méchante fée dont le pouvoir était plus étendu.

La célèbre fée Urgande, qui protégeait si généreusement Amadis, avait donné au jeune Esplandian, fils de ce héros, une épée enchantée qui devait rompre tous les charmes.

Un jour que le brave Esplandian et les chevaliers chrétiens se battaient en Galatie, aidés de la fée Urgande, ils aperçurent la fée Mélye, ennemie implacable d'Urgande, qui, sous la figure la plus hideuse, était assise sur la pointe d'un rocher, d'où elle protégeait les armes des Sarrasins. Esplandian courut à elle, pour purger la terre de cette furie (car, bien qu'immortelles de leur nature, les fées n'étaient pas à l'épreuve d'un grand coup d'épée, et pouvaient, comme d'autres, recevoir la mort, pourvu qu'elle fût violente); mais Mélye évita le coup, en changeant de place avec la plus grande agilité; et, comme elle se vit pressée, elle parut s'abîmer dans un antre, qui vomit aussitôt des flammes.

(1) Le comte de Gabalis.

Urgande, qui reconnut Mélye, au portrait que les chevaliers lui en firent, voulut la voir, et conduisit Esplandian et quelques chevaliers dans une prairie, au bout de laquelle ils trouvèrent Mélye assise sur ses talons, et absorbée dans une profonde rêverie. Cette fée possédait un livre magique, dont Urgande désirait depuis long-temps la possession; Mélye, apercevant Urgande, composa son visage, accueillit la fée avec aménité, et la fit entrer dans sa grotte.

Mais à peine y avait-elle pénétré, que, s'élançant sur elle, la méchante fée la renversa par terre en lui serrant la gorge avec violence; les chevaliers, les entendant se débattre, entrèrent dans la grotte: le pouvoir des enchantemens les fit tomber sans connaissance; le seul Esplandian, que son épée garantissait de tous les pièges magiques, courut sur Mélye, et retira Urgande de ses mains. Au même instant, Mélye prit celui de ses livres qui portait le nom de *Médée*; et, formant une conjuration, le ciel s'obscurcit, et il sortit d'un nuage noir un chariot attelé de deux dragons qui vomissaient des flammes. Tout à coup Mélye, enlevant Urgande, la plaça dans le chariot, et disparut avec elle. Elle l'emmena dans Thésyphante et l'enferma dans une grosse tour, d'où Esplandian parvint à la tirer, quelque temps après (1).

FEMMES BLANCHES. — Quelques-uns donnent le nom de femmes blanches aux sylphides, aux

(1) Amadis de Gaule.

nymphes ou à certaines fées qui se montraient en Allemagne ; d'autres entendent par là une espèce de fantômes qui causent plus de peur que de mal.

Il y a une sorte de spectres peu dangereux , dit Delrio , qui apparaissent en femmes toutes blanches , dans les bois et les prairies ; quelquefois même on les voit dans les écuries , tenant des chandelles de cire allumées , dont ils laissent tomber des gouttes sur le toupet et le crin des chevaux , qu'ils peignent et qu'ils tressent fort proprement. Ces femmes blanches , ajoute le même auteur , sont aussi nommées sibylles et fées.

FOLLETS. — On appelle feux follets , ou esprits follets , ces exhalaisons enflammées que la terre , échauffée par les ardeurs de l'été , laisse échapper de son sein , principalement dans les longues nuits de l'Avent ; et , comme ces flammes roulent naturellement vers les lieux bas et les marécages , les paysans , qui les prennent pour des démons ou tout au moins pour de malins esprits , s'imaginent qu'ils conduisent au précipice le voyageur égaré que leur éclat éblouit , et qui prend pour guide leur trompeuse lumière.

— Un jeune homme revenant de Milan pendant une nuit bien noire , fut surpris en chemin par un orage ; bientôt il crut apercevoir dans le lointain une lumière , et entendre plusieurs voix à sa gauche ; et peu après il distingua un char enflammé qui accourait à lui , conduit par des bouviers , dont les cris répétés laissaient entendre ces mots : *Prends garde à*

toi ! Le jeune homme, épouvanté de ce prodige, pressa son cheval ; mais plus il courait, plus le char le serrait de près. Enfin, après une heure de course, il arriva en se recommandant à Dieu de toutes ses forces, à la porte d'une église, où tout s'engloutit. — Cette vision était le présage d'une grande peste, qui ne tarda pas à se faire sentir, accompagnée de plusieurs autres fléaux (1).

— Un homme de je ne sais quel pays avait été condamné à l'exil pour une année. Au bout de l'an, sa soeur et sa mère aperçurent vers minuit un follet qui courait et gambadait par leur chambre ; et cette lumière, au milieu des plus profondes ténèbres, les effraya terriblement. La mère eut toutefois le courage et la force de se lever et d'allumer sa lampe ; alors la chambre fut éclairée d'un feu si vif, qu'on eût cru être en plein midi. Cette merveille dura une bonne heure. Après avoir passé la nuit dans des tranches de frayeurs inexprimables, les deux femmes coururent exposer la chose à leur curé. Il s'en fallait de cent mille piques que ce pasteur fût un sot ou un ignorant (2) ; loin de là, c'était un homme infiniment spirituel et expert en l'intelligence des choses émer-

(1) Cardan était enfant lorsqu'on lui raconta cette histoire, de sorte qu'il peut aisément l'avoir dénaturée. Le jeune homme qui eut la vision n'avait que vingt ans ; il était seul, il avait éprouvé une grande frayeur. Il fit d'un simple météore un oeuvre infernal. Quant à la peste qui suivit, elle était occasionée, aussi bien que l'exhalaison, par une année de chaleur extraordinaire.

(2) *Ille nec ignarus nec stupidus...*

veillables et surnaturelles. C'est pourquoi, après s'être gratté le front et mordu les doigts, il dit gravement aux deux dames : *Parbleu ! voilà une vision de bien bon augure, l'année est finie ; allez en paix et comptez sur ma prédiction : votre exilé va revenir !.....* ce qui arriva en effet, pour l'accomplissement du présage.

Les écrivains qui rapportent de pareilles anecdotes, assurent qu'en général les follets annoncent quelque malheur aux gens fortunés, et quelque bonheur aux malheureux (1). Sénèque a dit à l'homme : *Espère quand ta misère est au comble, tremble au faite de la grandeur !..* Les visionnaires, pour donner plus de poids à cette maxime philosophique, l'ont mise en conte de revenans.

FRANCS-JUGES. — (Voyez Tribunal secret..)

FRANCS-MAÇONS. —

Pour le profane un franc-maçon
Sera toujours un vrai problème,
Qu'il ne saura résoudre à fond
Qu'en devenant maçon lui-même.

RICAUT, F. M. =

Les francs-maçons font remonter leur origine jusqu'au temps de Salomon, et l'entourent de contes merveilleux. C'est un ordre qui a pris naissance en

(1) *Verum et ignis mistris quandoque salutis ac bonæ fortunæ signum est.*
CARDAN.

terre (1), que les siècles ont respecté, et qui avait pour but, dans le principe, le rétablissement du temple de Salomon. Maintenant ce goût de maçonnerie est purement allégorique : former le cœur, régler l'esprit, rappeler le bon ordre, voilà ce qu'on entend par *l'équerre et le compas*.

Il n'y avait autrefois qu'un seul *grand-maître*, qui résidait en Angleterre; aujourd'hui chaque pays a le sien.

Les assemblées des maçons se nomment communément *loges*. Une loge doit être au moins composée de sept membres. Le président de la loge porte le nom de *vénérable*. Il a au-dessous de lui deux *surveillans*, qui sont exécuter les réglemens de l'ordre.

Dans les assemblées solennelles, chaque *frère* a un tablier de peau ou de soie blanche, dont les cordons sont blancs aussi et d'étoffe pareille à celle du tablier; les apprentis le portent tout uni, les compagnons l'entourent des couleurs de la loge, les maîtres y font broder une équerre, un compas et les divers ornemens de l'ordre. Les maîtres portent aussi un cordon bleu, auquel pendent une équerre et un compas.

Dans le repas, les lumières doivent être en triangle, la table servie à trois, cinq, sept, neuf couverts, et plus, suivant le nombre des convives, mais toujours en nombre impair. Tous les termes qu'on y

(1) On n'en sait guère plus sur l'origine de la maçonnerie symbolique, et les plus savans, avec toutes leurs recherches, ne nous ont donné là-dessus que des fables et des lambeaux imparfaits d'histoire.

emploie sont empruntés de l'artillerie, comme ceux qu'on emploie dans les travaux sont empruntés de l'architecture. On porte la première santé au prince à qui on obéit, la seconde au grand-maître, la troisième au *vénérable* de la loge. On boit ensuite aux surveillans, aux nouveaux reçus et à tous les frères.

Le fils d'un franc-maçon est *Loufton* (1); il peut être reçu à quatorze ans. Le fils d'un *profane* (celui qui n'est pas franc-maçon) ne peut l'être qu'à vingt et un ans.

Entre plusieurs signes mystérieux qui se voient dans les loges, on remarque, au milieu de l'étoile flamboyante, un *G*, première lettre de *God* (anglais, DIEU).

Il y a, dans la maçonnerie, trois principaux grades. Il faut être *Apprenti* avant d'être *Compagnon*, et *compagnon* avant d'être *Maître*. Les Maîtres n'entrent en loge qu'avec le geste de l'horreur (2), et cela en mémoire de la mort d'*Adoniram* ou *Hiram*, dont on raconte diversement l'histoire.

—Les uns croient qu'il s'agit de *Hiram*, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, et lui fut d'un grand secours pour la construction du temple.

D'autres disent que ce *Hiram* était un excellent ouvrier en or, en argent et en cuivre; qu'il était fils d'un Tyrien, et d'une femme de la tribu de Neph-

(1) La plupart des Français disent improprement *Louveteau*.

(2) Les lamentations des maîtres sur la mort de *Hiram*, décédé il y a bientôt trois mille ans, rappellent, en quelque sorte, les fêtes funèbres d'Adonis, chez les païens.

tali (1); que Salomon le fit venir de Tyr pour travailler aux ornemens du temple, comme on le voit au quatrième livre des Rois; qu'entre autres ouvrages, il construisit, à l'entrée du temple, deux colonnes de cuivre, qui avaient chacune dix-huit coudées de haut et quatre de diamètre; qu'il donna le nom de *Jakin* à l'une, près de laquelle on payait les apprentifs, et le nom de *Boaz* à l'autre, près de laquelle on payait les compagnons, etc. Mais voici l'histoire d'*Adoniram*(2) ou de *Hiram*, suivant l'opinion la plus commune. On n'en trouve aucun vestige, ni dans l'Écriture, ni dans Joseph. Les francs-maçons prétendent qu'elle a été puisée dans le Thalmud.

Adoniram, que Salomon avait chargé de diriger les travaux de son temple, avait un si grand nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvait les connaître tous. Pour ne pas risquer de payer l'apprenti comme le compagnon, et le compagnon comme le maître, il convint avec les maîtres, de mots et d'attouchemens qui serviraient à les distinguer de leurs subalternes, et donna pareillement aux compagnons des signes de reconnaissance qui n'étaient point connus des apprentis.

Trois compagnons peu satisfaits de leur paye formèrent le dessein de demander *le mot de maître*

(1) *Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduae de tribu Nepthali, artificem ærarium, etc.* REX. lib. iv.

(2) L'Écriture nous apprend que celui qui conduisait les travaux du temple de Salomon, s'appelait *Adoniram*; Joseph, dans son histoire des Juifs, le nomme *Adoram*.

à Adoniram, dès qu'ils pourraient le rencontrer seul, ou de l'assassiner, s'il ne voulait pas le leur dire. Ils l'attendirent un soir dans le temple, et se postèrent, l'un au nord, l'autre au midi, le troisième à l'orient. Adoniram, étant entré seul par la porte de l'occident, et voulant sortir par celle du midi, un des trois compagnons lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avait pas reçu le mot de maître de cette façon-là. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de marteau. Le coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, Adoniram s'enfuit vers la porte du Nord, où il trouva le second qui lui en fit autant. Cependant ce second coup lui laissant encore quelques forces, il tenta de sortir par la porte de l'Orient, où le troisième, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer. Après quoi, ils enfouirent son corps sous un tas de pierre, et quand la nuit fut venue, ils le transportèrent sur une montagne où ils l'enterrèrent, et, afin de pouvoir reconnaître l'endroit, ils plantèrent une branche d'*acacia* sur la fosse.

Salomon, ayant été sept jours sans voir Adoniram, ordonna à neuf maîtres de le chercher. Ces neuf maîtres exécutèrent fidèlement les ordres de Salomon, et après de longues et vaines recherches, trois d'entre eux qui se trouvaient un peu fatigués, s'étant assis auprès de l'endroit où Adoniram avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'*acacia*, et s'aperçut que la terre, en cet endroit, avait

été remuée depuis peu. Les trois maîtres, curieux d'en savoir la cause, se mirent à fouiller, et trouvèrent le corps d'Adoniram. Alors ils appelèrent les autres, et ayant tous reconnu leur maître, dans la pensée que quelques compagnons pouvaient bien avoir commis le crime, et qu'ils avaient peut-être tiré d'Adoniram le mot de maître, ils le changèrent sur-le-champ (1), et allèrent rendre compte à Salomon de cette aventure. Ce prince en fut touché, et ordonna à tous les maîtres de transporter le corps d'Adoniram dans le temple, où on l'enterra en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les maîtres portaient des tabliers et des gants de peau blanche, pour marquer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains du sang de leur chef.

Telle est, avec quelques circonstances contestées, la très-véridique histoire d'Adoniram.

— Au reste, l'ordre des francs-maçons n'a rien que de respectable, dans le principe, puisqu'il rappelle à l'homme ce qu'il doit à Dieu, aux princes, aux lois; et qu'il les engage à se prêter un secours mutuel. *Au cri de détresse*, tout maçon doit voler au secours de son frère, et sur le champ de bataille, un frère qui reconnaît son frère prêt à succomber, est forcé d'épargner ses jours et de ne pas répandre son sang. Mais on y a introduit une foule de cérémonies ridicules et insignifiantes, qui ne méritent pourtant pas les persécutions qu'on a fait endurer aux frères.

(1) Le mot de maître était *Jehovah*. Celui qu'on a pris depuis signifie, selon les francs-maçons, *le corps est corrompu*.

Plusieurs rois les ont proscrits; Clément XII, et quelques autres papes, les ont excommuniés; et aujourd'hui encore, les francs-maçons ne sont pas en sûreté dans tous les pays.

— Outre tous les ordres de chevalerie, il y a eu, et il y a encore, une foule d'ordres ou de sociétés plus ou moins mystérieuses qui ressemblent en quelque chose à l'ordre des francs-maçons (1). Le plus ancien est sans contredit l'*Ordre de la Liberté*, Moïse en est, dit-on, le fondateur. Cet ordre est encore en vigueur aujourd'hui. Les associés portent, à la boutonnière de la veste, une médaille qui représente une des tables de la loi. A la place des préceptes, il y a d'un côté deux ailes gravées, avec cette légende au-dessous : *Virtus dirigit alas*. On sait que les ailes sont le symbole de la liberté. Sur le revers, on voit un grand M, qui signifie Moïse, et au-dessous, quelques chiffres. Les femmes y sont admises.

On ne reçoit les femmes, chez les francs-maçons, que dans les *loges d'adoption*. On change alors les mots et les signes, pour ne pas exposer les secrets de l'ordre.

FRONT. — Divination par les rides du front.
(Voyez *Métoposcopie* .)

(1) L'excommunication du pape Clément XII fut causé que plusieurs catholiques allemands élevèrent en 1736 l'ordre des *mopses*, dont les cérémonies sont un peu plus absurdes que celles des francs-maçons, mais dont le nom est différent. *Mopse*, en allemand, signifie doguin, et les frères mopses prennent tout naturellement un chien pour leur emblème.

FUNÉRAILLES. — Les funérailles et le respect qu'on a pour les tombeaux sont des preuves de l'immortalité de l'âme.

Les anciens attachaient tant d'importance aux cérémonies funèbres, qu'ils inventèrent les dieux mânes pour veiller aux sépultures. On trouve, dans la plupart de leurs écrits, des traits frappans qui nous prouvent combien était sacré, parmi eux, ce dernier devoir que l'homme puisse rendre à l'homme. Certains peuples de l'Arcadie, ayant tué inhumainement quelques petits garçons qui ne leur faisaient aucun mal, sans leur donner d'autre sépulture que les pierres avec lesquelles ils les avaient assommés, et leurs femmes, quelque temps après, se trouvant atteintes d'une maladie qui les faisait toutes avorter, on consulta les oracles, qui commandèrent d'enterrer au plus vite les enfans qu'ils avaient si cruellement privés de funérailles (1).

—Les Égyptiens rendaient de grands honneurs aux morts. Un de leurs rois, se voyant privé d'héritiers, par la mort de sa fille unique, n'épargna rien pour lui rendre les derniers devoirs, et tâcha d'immortaliser son nom, par la plus riche sépulture qu'il put imaginer. Au lieu de mausolée, il lui fit bâtir un palais; et on ensevelit le corps de la jeune princesse dans un bois incorruptible, qui représentait une génisse couverte de lames d'or, et revêtue de pourpre. Cette figure était à genoux, portant entre ses cornes un soleil d'or massif, au milieu d'une salle magnifique,

(1) Pausanias.

et entourée de cassolettes, où brûlaient continuellement des parfums odoriférans (1).

Les Égyptiens embaumaient les corps et les conservaient précieusement, les Grecs et les Romains les brûlaient. Cette coutume de brûler les morts est fort ancienne et doit paraître plus naturelle que toutes les autres, puisqu'elle rend le corps aux éléments, et ne produit point ces contagions qu'à trop souvent causées la conservation des cadavres.

—Quand un Romain mourait, on lui fermait les yeux, pour qu'il ne vît point l'affliction de ceux qui l'entouraient. Quand il était sur le bûcher, on les lui r'ouvrait, pour qu'il pût voir la beauté des cieux, qu'on lui souhaitait pour demeure. On faisait faire ordinairement la figure du mort, ou en cire, ou en marbre, ou en pierre; et cette figure accompagnait le cortège funèbre, entourée de pleureuses à gages.

—Chez plusieurs peuples de l'Asie et de l'Afrique, aux funérailles d'un homme riche et de quelque distinction, on égorge et on enterre avec lui cinq ou six de ses esclaves. Chez les Romains, on égorgeait aussi des vivans, pour honorer les morts; on faisait combattre des gladiateurs devant le bûcher, et on donnait à ces massacres le nom de jeux funéraires (2).

—Quand quelqu'un mourait, parmi les Perses, on exposait le corps nu, en plein champ. Le plus tôt dévoré était le mieux placé là-haut. Il fallait qu'un homme fût bien méchant, quand les bêtes n'en vou-

(1) Hérodote.

(2) Saint-Foix.

laient pas tâter, et c'était un mauvais présage pour la famille (1). Quelquefois aussi les Perses enterraient leurs morts; et on trouve, en ce pays, des restes de tombeaux magnifiques, qui en sont la preuve.

—Les Parthes, les Mèdes et les Ibériens exposaient les corps, ainsi que chez les Perses, pour qu'ils fussent au plus tôt dévorés par les bêtes sauvages, ne trouvant rien de plus indigne de l'homme que la putréfaction.

—Les Bactriens nourrissaient, pour ce sujet, de grands chiens, dont ils avaient le plus grand soin. Ils se faisaient autant de gloire de les nourrir grassement, que les autres peuples de se bâtir de superbes tombeaux.

—Les Barcéens faisaient consister le plus grand honneur de la sépulture, à être dévorés par les vautours. De sorte que toutes les personnes de mérite, et ceux qui mouraient en combattant pour la patrie, étaient aussitôt exposés dans des lieux où les vautours pouvaient en faire curée. Quant à la populace, on l'enfermait dans des tombeaux, ne la jugeant pas digne d'avoir pour sépulture le ventre des oiseaux sacrés.

—Plusieurs peuples de l'Asie eussent cru se rendre coupables d'une grande impiété, en laissant pourrir les corps. C'est pourquoi, aussitôt que quelqu'un était mort parmi eux, ils le mettaient en pièces, et le mangeaient en grande dévotion, avec les parens et les amis. C'était lui rendre honorablement les derniers devoirs (2).

(1) Agathias.

(2) Strabon, Hérodote.

Pythagore enseigna la métempsycose des âmes ; ceux-ci pratiquaient la métempsycose des corps , en faisant passer le corps des morts dans celui des vivans.

— D'autres peuples , tels que les anciens Hiberniens, les Bretons, et quelques nations asiatiques, faisaient encore plus pour les vieillards ; car ils les égorgeaient, dès qu'ils étaient septuagénaires , et en faisaient pareillement un festin.

— Les Chinois font publier le convoi , pour que le concours du peuple soit plus nombreux. On fait marcher devant le mort des drapeaux et des bannières, puis des joueurs d'instrumens, suivis de danseurs revêtus d'habits fort bizarres , qui sautent tout le long du chemin , avec des gestes ridicules. Après cette troupe, viennent des gens armés de boucliers et de sabres, ou de gros bâtons noueux. Derrière eux, d'autres portent des armes à feu, dont ils font incessamment des décharges. Enfin, les prêtres, qui crient de toutes leurs forces, marchent avec les parens , qui mêlent à ces cris des lamentations épouvantables ; et le cortège est fermé par le peuple, qui mêle ses clameurs aux lamentations des parens. Cette musique enragée et ce mélange burlesque de joueurs , de danseurs , de soldats, de chantres, et de pleureurs, donnent beaucoup de gravité à cette cérémonie.

On ensevelit le mort dans un cercueil précieux , dont l'or ou l'argent font souvent la matière principale ; et on enterre avec lui, entre plusieurs objets,

de petites figures horribles , pour faire sentinelle près du mort et effrayer les démons. Après quoi on célèbre le festin funèbre, où l'on invite de temps en temps le défunt à manger et à boire avec les convives.

— Les Siamois brûlent les corps , et mettent autour du bûcher beaucoup de papiers où sont peints des jardins, des maisons, des animaux, des fruits, en un mot tout ce qui peut être utile et agréable dans l'autre vie. Ils croient que ces papiers brûlés y deviennent réellement ce qu'ils représentent dans celle-ci, aux funérailles des morts. Ils croient aussi que tout être, dans la nature, quel qu'il soit, un habit, une flèche, une hache, un chaudron, etc., a une âme, et que cette âme suit dans l'autre monde le maître à qui la chose appartenait dans ce monde-ci.

Scarron aurait dit sérieusement pour eux :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse.

Virgile travesti.

— Le gibet, qui nous inspire tant d'horreur, a passé chez quelques peuples pour une telle marque d'honneur, que souvent on ne l'accordait qu'aux grands seigneurs et aux souverains. Les Tibaréniens, les Suédois, les Goths suspendaient les corps à des arbres, et les laissaient se défigurer ainsi peu à peu, et servir de jouet aux vents. D'autres emportaient

dans leurs maisons ces corps desséchés , et les pendaient au plancher, comme des pièces de cabinet (1).

— Les Groenlandais, habitant le pays du monde le plus froid, ne prennent pas d'autre soin des morts, que de les exposer nus à l'air, où ils se gèlent et se durcissent aussitôt comme des pierres. Puis, de peur qu'en les laissant au milieu des champs, ils ne soient dévorés par les ours, les parens les enferment dans de grands paniers, qu'ils suspendent aux arbres.

— Les Troglodites exposaient les corps morts sur une éminence, le derrière tourné vers les assistans, de sorte qu'excitant, par cette posture, le rire de toute l'assemblée, on se moquait du mort au lieu de pleurer; chacun lui jetait des pierres, et quand il en était couvert, on plantait au-dessus une corne de chèvre et on se retirait.

— Les habitans des îles Baléares dépeçaient le corps en petits morceaux, et croyaient honorer infiniment le défunt, en l'ensevelissant dans une cruche.

— Dans certains pays de l'Inde, la femme se brûle sur le bûcher de son mari. Lorsqu'elle a dit adieu à sa famille, on lui apporte des lettres pour le défunt, des pièces de toile, des bonnets, des souliers, etc. Quand les présens cessent de venir, elle demande jusqu'à trois fois à l'assemblée si l'on n'a plus rien à lui apporter et à lui recommander; ensuite elle fait un paquet de tout et les prêtres mettent le feu au bûcher.

(1) Muret.

— Dans le royaume de Tonquin , il est d'usage , parmi les personnes riches, de remplir la bouche du mort de pièces d'or et d'argent , pour ses besoins dans l'autre monde. On revêt l'homme de sept de ses meilleurs habits, et la femme de neuf.

— Les Galates mettaient dans la main du mort un certificat de bonne conduite.

— Chez les Turcs, on loue des pleureuses , qui accompagnent le convoi; et on porte des rafraichissemens auprès du tombeau , pour régaler les passans, qu'on invite à pleurer et à pousser des cris lamentables.

— Les Gaulois brûlaient, avec le corps mort , ses armes , ses habits , ses animaux , et même ceux de ses esclaves qu'il avait paru le plus chérir.

Quand on découvrit le tombeau de Chilpéric , père de Clovis, enterré auprès de Tournai , on y trouva des pièces d'or et d'argent , des boucles , des agrafes , des filamens d'habits , la poignée et la bouterolle d'une épée ; le tout d'or , la figure en or d'une tête de bœuf , qui était , dit-on , l'idole qu'il adorait , les os , le mors , un fer et quelques restes du harnois d'un cheval , un globe de cristal , une pique , une hache d'armes , un squelette d'homme en entier , une autre tête moins grosse , qui paraissait avoir été celle d'un jeune homme , et apparemment de l'écuier qu'on avait tué , selon la coutume , pour accompagner et aller servir là-bas son maître. On voit qu'on avait eu soin d'enterrer avec lui ses habits , ses armes , de l'argent , un cheval , un domes-

tique, des tablettes pour écrire, en un mot tout ce qu'on croyait pouvoir lui être nécessaire dans l'autre monde.

On observait anciennement, en France, une coutume singulière, aux enterremens des nobles. On faisait coucher, dans le lit de parade qui se portait aux enterremens, un homme armé de pied en cap, pour représenter le défunt. On trouva, dans les comptes de la maison de Polignac : *Donné cinq sous à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort, à la sépulture de Jean, fils de Randonnet-Armand, vicomte de Polignac.*

— Quelques peuples de l'Amérique enterraient leurs morts, assis et entourés de pain, d'eau, de fruits et d'armes.

— A Panuco, dans le Mexique, on regardait les médecins comme de petites divinités, à cause qu'ils procuraient la santé, qui est le plus précieux de tous les biens. Quand ils mouraient, on ne les enterrait pas comme les autres; mais on les brûlait avec des réjouissances publiques; les hommes et les femmes dansaient pêle-mêle autour du bûcher. Dès que les os étaient réduits en cendres, chacun tâchait d'en emporter dans sa maison, et les buvait ensuite avec du vin, comme un préservatif contre toutes sortes de maux.

— Quand on brûlait le corps de quelque empereur du Mexique, on égorgeait d'abord sur son bûcher l'esclave qui avait eu soin, pendant sa vie, d'allumer ses lampes, afin qu'il lui allât rendre les mêmes de-

voirs dans l'autre monde. Ensuite on sacrifiait deux cents esclaves, tant hommes que femmes, et, parmi eux, quelques nains et quelques bouffons pour son divertissement. Le lendemain, ils enfermaient les cendres dans une petite grotte voûtée, toute peinte en dedans, et mettaient au-dessus la figure du prince, à qui ils faisaient encore de temps en temps de pareils sacrifices : car, le quatrième jour après qu'il avait été brûlé, ils lui envoyaient quinze esclaves, en l'honneur des quatre saisons, afin qu'il les eût toujours belles ; ils en sacrifiaient cinq, le vingtième jour, afin qu'il eût, toute l'éternité, une vigueur pareille à celle de vingt ans ; le soixantième, trois, afin qu'il ne sentît aucune des trois principales incommodités de la vieillesse, qui sont la langueur, le froid et l'humidité ; enfin, au bout de l'année, ils lui en sacrifiaient neuf, qui est le nombre le plus propre à exprimer l'éternité, pour lui souhaiter une éternité de plaisir. Il faut qu'un peuple soit bien avili pour se plier au despotisme après la mort du despote, et immoler une foule d'hommes vivans pour honorer un seul homme mort !...

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

LA FONTAINE.

— Aux funérailles du roi de Méchoacan, le corps était porté par le prince que le défunt avait choisi pour son successeur ; la noblesse et le peuple suivirent le corps avec de grandes lamentations. Le convoi ne se mettait en marche qu'à minuit, à la

leur des torches. Quand il était arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher, après quoi on y déposait le corps, et on amenait les officiers destinés à le servir dans l'autre monde; entre autres, sept jeunes filles des plus belles, l'une pour resserrer ses bijoux, l'autre pour lui présenter sa coupe, la troisième pour lui laver les mains, la quatrième pour lui donner le pot de chambre, la cinquième pour faire sa cuisine, la sixième pour mettre son couvert, la septième pour laver son linge. On mettait le feu au bûcher; et toutes ces malheureuses victimes, couronnées de fleurs, étaient assommées à grands coups de massues et jetées dans les flammes.

— Chez les sauvages de la Louisiane, après les cérémonies des obsèques, quelque homme notable de la nation, mais qui doit n'être pas de la famille du mort, fait son éloge funèbre. Quand il a fini, les assistans vont tout nus, les uns après les autres, se présenter devant l'orateur qui leur applique à chacun, d'un bras vigoureux, trois coups d'une lanière large de deux doigts, en disant : « Souvenez-vous que, » pour être un bon guerrier comme l'était le défunt, » il faut savoir souffrir. »

— Les luthériens n'ont point de cimetière, et enterrent indistinctement les morts, dans un champ, dans un bois, dans un jardin. « Parmi nous, dit » Simon de Paul, l'un de leurs plus célèbres prédicateurs, il est fort indifférent d'être enterré dans » les cimetières, ou dans les lieux où l'on corche » les ânes. »

« Hélas ! disait un vieillard du Palatinat, faudra-t-il donc qu'après avoir vécu avec honneur, j'aie demeuré, après ma mort, parmi les raves, pour en être éternellement le gardien. »

— La belle Austrigilde obtint, en mourant, du roi Gontran son mari, qu'il ferait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie. Ce sont, je crois, les seuls, dit Saint-Foix, qu'on ait inhumés dans le tombeau des rois ; mais je ne doute pas que plusieurs autres n'aient mérité le même honneur.

— Un seigneur allemand qui attachait beaucoup de prix à la qualité de gentilhomme, ordonna, par son testament, qu'après sa mort on le mît debout dans une colonne qu'il avait fait bâtir dans l'église de sa paroisse, *de peur que quelque vilain ne lui marchât sur le corps !...*

— Dans ces temps où les curés refusaient la sépulture à toute personne qui, en mourant, n'avait point fait un legs au profit de sa paroisse, une pauvre femme, fort âgée, et qui n'avait rien à donner, porta un jour un petit chat à l'offrande, disant qu'il était de bonne race, et qu'il servirait à prendre les souris de la sacristie.

G.

GASTROMANCIE. — Divination par le ventre ; ce que nous appelons ventriloquie.

On allumait des cierges autour de quelques verres pleins d'eau limpide ; puis on agitait l'eau, en invo-

quant l'esprit , qui ne tardait pas à répondre d'une voix grêle , dans le ventre du sorcier en fonction.

— Quand les charlatans trouvaient , dans les moindres choses, des moyens sûrs d'en imposer au peuple, et de réussir dans leurs fourberies, la ventriloquie devait être d'un grand avantage à ceux qui avaient le bonheur de la posséder.

Un marchand de Lyon , étant un jour à la campagne avec son valet , entendit une voix qui lui ordonnait, de la part de Dieu , de donner une partie de ses biens aux pauvres , et de récompenser son serviteur. Il obéit , et regarda comme un ordre du ciel les paroles qui sortaient du ventre de son domestique. On savait si peu autrefois ce que c'était qu'un ventriloque , que les plus grands personnages n'attribuaient ce talent qu'à la présence des démons. Photius , patriarche de Constantinople, dit, dans une de ses lettres : *on a entendu le malin esprit parler dans le ventre d'une personne , et il mérite bien d'avoir l'ordure pour logis.*

GATEAU TRIANGULAIRE DE SAINT-LOUP.

— On faisait ce gâteau, le 29 juillet, avant le lever du soleil ; il était composé de pure farine de froment , de seigle et d'orge, pétrie avec trois œufs et trois cuillerées de sel , en forme triangulaire. On le donnait , par aumône , au premier pauvre qu'on rencontrait , pour rompre les maléfices.

GÉANS. — Aux noces de Charles-le-Bel , roi de France , on vit une femme d'une taille extraordinaire ,

auprès de qui les hommes les plus hauts paraissaient des enfans; elle était si forte, qu'elle enlevait de chaque main deux tonneaux de bière, et portait aisément huit hommes sur une poutre énorme (1).

— L'empereur Maximin avait huit pieds de haut; il était si robuste qu'il mettait à son pouce, en guise d'anneau, le bracelet de sa femme. Il mangeait quarante livres de viande par jour (2).

— Le géant Ferragus, dont parle la Chronique de l'archevêque Turpin, avait douze pieds de haut, et la peau si dure, qu'aucune lance ou épée ne la pouvait percer.

— Il est certain qu'il y a eu, de tout temps, des hommes d'une taille et d'une force au-dessus de l'ordinaire: témoin ce Milon de Crotoné, tant de fois vainqueur aux Jeux olympiques; ce Suédois qui, sans armes, tua dix soldats armés; ce Milanais qui portait un cheval chargé de blé; ce Barsabas qui, du temps de Louis XIV, enlevait un cavalier avec son équipage et sa monture: ces géans et ces Hercules qu'on montre tous les jours au public. Mais la différence qu'il y a entre eux et le reste des hommes est fort petite, si on compare la taille réelle à la taille imaginaire que les ignorans leur donnent.

Quant aux peuples de géans, rien ne prouve qu'ils aient jamais existé; il n'est pas impossible que les

(1) Johnson.

(2) *Idem. Maximinus, genere Thrax, vastâ corporis mole, ac praevalido robore insignis.....* TURSSELLINUS.

hommes de certains pays soient un peu plus grands ou plus forts que ceux des autres contrées du globe ; comme les Lapons sont généralement plus petits que les habitans des climats méridionaux. Mais si l'on voulait croire à tous les contes que font sur les géans certains historiens , amis des prodiges , et dignes de marcher de pair avec les chroniqueurs du siècle de Charlemagne , il faudrait aussi , comme l'enfant qu'on berce de fables , croire à l'existence des colosses humains de cent-cinquante pieds , que Gulliver trouve dans l'île de Brobdingnac.

GELLO. — C'était une jeune fille extrêmement amoureuse des petits enfans , et fort curieuse d'en avoir ; elle mourut vierge , parce que personne ne voulut lui en faire : ce qui suppose qu'elle fut passablement laide.

Son fantôme errait dans l'île de Lesbos , et , comme elle était jalouse de toutes les mères , elle faisait mourir dans leur sein les enfans qu'elles portaient , un peu avant qu'ils fussent à terme (1).

GÉNIES. — On a été embarrassé de cet espace infini qu'il y a entre Dieu et l'homme , et on l'a rempli de génies , qui tiennent de la nature divine et de la nature humaine.

Chez les chrétiens , chaque homme croit avoir à sa suite deux êtres surnaturels , un démon et un ange ; de

(1) Delrio.

même, les païens avaient chacun deux génies, l'un heureux et l'autre malheureux, qui veillaient spécialement sur le mortel que le ciel leur confiait. Le bon génie procurait toutes sortes de félicités, et on imputait à l'autre tout ce qui arrivait de mal; de sorte que le sort de chacun dépendait de la supériorité d'un génie sur l'autre. Un magicien d'Égypte avertit Marc-Antoine que son génie était vaincu par celui d'Octave; et Antoine intimidé se retira vers Cléopâtre (1). Néron, dans *Britannicus*, dit en parlant de sa mère :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

— Les Borborites, hérétiques des premiers siècles de l'église, enseignaient que Dieu ne peut être l'auteur du mal; que, pour gouverner le cours du soleil, des étoiles et des planètes, il créa une multitude innombrable de génies, qui ont été, qui sont et seront toujours bons et bienfaisans; qu'il créa l'homme indifféremment avec tous les autres animaux, et que l'homme n'avait que des pattes comme les chiens; que la paix et la concorde régnèrent sur la terre, pendant plusieurs siècles, et qu'il ne s'y commettait aucun désordre; que malheureusement un génie prit l'espèce humaine en affection, lui donna des mains, et que voilà l'origine et l'époque du mal.

L'homme alors se procura des forces artificielles, se fit des armes, attaqua les autres animaux, fit des

(1) Plutarque.

ouvrages surprenans , et l'adresse de ses mains le rendit orgueilleux ; l'orgueil lui inspira le désir de la propriété, et de posséder certaines choses à l'exclusion des autres ; les querelles et les guerres commencèrent ; la victoire fit des tyrans et des esclaves , des riches et des pauvres.

Il est vrai , ajoutent ces philosophes , que si l'homme n'avait jamais eu que des pates , il n'aurait point bâti de villes , ni de palais , ni de vaisseaux ; qu'il n'aurait pas couru les mers ; qu'il n'aurait pas inventé l'écriture, ni composé des livres ; et qu'ainsi les connaissances de son esprit ne se seraient point étendues ; mais aussi il n'aurait éprouvé que les maux physiques et corporels, qui ne sont pas comparables à ceux d'une âme agitée par l'ambition , l'orgueil , l'avarice , par les inquiétudes et les soins pour élever une famille , et par la crainte de l'opprobre , du déshonneur , de la misère et des châtimens.

On rit , dit Saint-Foix , en voyant des philosophes débiter gravement que l'homme n'eut d'abord que des pates , et qu'il est malheureux pour lui d'avoir eu des mains ; mais , du moins , ces philosophes n'obligeaient pas de les couper , au lieu que les Valésiens , pour n'être pas sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur , se faisaient eunuques et prêchaient la nécessité de cette opération.

— Les Arabes ne croient pas qu'Adam ait été le premier être raisonnable qui ait habité la terre , mais seulement le père de tous les hommes actuellement existans. Ils pensent que la terre était peuplée , long-

temps avant la création d'Adam , par des êtres d'une espèce plus ou moins supérieure à la nôtre ; que , dans la composition de ces êtres , créés de Dieu comme nous , il entraît plus de parties de ce feu divin qui constitue notre âme , et moins de cette terre grossière ou de ce limon puant dont Dieu forma notre corps. Ces êtres qui ont habité la terre pendant plusieurs milliers de siècles , sont les génies , qui ont ensuite été renvoyés dans une région particulière , hors des bornes de notre terre , mais d'où il n'est pas impossible de les évoquer et de les voir paraître encore quelquefois , par la force des paroles magiques et des talismans.

Il y a deux sortes de génies , ajoutent-ils , les *Péris* , ou génies bienfaisans ; et les *Dives* , ou génies malfaisans. Gian-ben-gian , du nom de qui ils furent appelés *ginnes* ou *génies* , est le premier , comme le plus fameux de leurs rois. Le pays qu'ils habitent maintenant se nomme *Gymnistan* , pays de délices et de merveilles , où ils ont été relégués par Taymural , l'un des plus anciens rois de Perse.

GESTES. — On a publié , il n'y a pas long-temps , un petit ouvrage intitulé : *Monique* , ou *Art de connaître les hommes par leurs gestes , leurs attitudes*, etc. , *extrait de Lavater*. Cette partie de la physiognomonie est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans l'immense ouvrage du citoyen de Zurich. La physionomie est souvent trompeuse ; mais les gestes et les mouvemens d'une personne qui ne se croit pas observée peuvent

ordinairement donner une idée plus ou moins parfaite de son caractère.

Rien de plus significatif, dit Lavater, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières.

Fragmens de physiognomonie sur les gestes, les attitudes et la démarche. — L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dément jamais.

— Le front, dit Herder, est une table d'airain où tous les sentimens se gravent en caractères de feu.

— Pour démêler le fourbe, il faudrait le surprendre au moment où, se croyant seul, il est encore lui-même, et n'a pas eu le temps de faire prendre à son visage l'expression qu'il sait lui donner. Découvrir l'hypocrisie est la chose la plus difficile, et en même temps la plus aisée : difficile, tant que l'hypocrite se croit observé ; facile, dès qu'il oublie qu'on l'observe.

Cependant on voit tous les jours que la gravité et la timidité donnent à la physionomie la plus honnête un aperçu de malhonnêteté. Souvent c'est parce qu'il est timide, et non point parce qu'il est faux, que celui qui vous fait un récit ou une confidence n'ose vous regarder en face.

— N'attendez jamais une humeur douce et tran-

quille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence; et ne craignez ni emportement ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé.

— Avec une démarche alerte, on ne peut guère être lent et paresseux ; et celui qui se traîne nonchalamment , à pas comptés , n'annonce pas cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers, ni obstacles, pour arriver au but.

— Une bouche béante et fanée , une attitude insipide, les bras pendans , et la main gauche tournée en dehors , sans qu'on en devine le motif, annoncent la stupidité naturelle , la nullité , le vide, une curiosité hébétée.

— La démarche d'un sage est sûrement différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude du sage annonce ou la méditation, ou le recueillement , ou le repos. L'imbécile reste sur sa chaise , sans savoir pourquoi ; il semble fixer quelque chose, et cependant son regard ne porte sur rien ; son assiette est isolée comme lui-même.

— Toute prétention suppose un fonds de sottise. Attendez-vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air de solennité et d'autorité.

— Jamais l'homme sensé ne se donnera des airs , ni ne prendra l'attitude d'une tête éventée. Si par hasard son attention fortement excitée l'obligeait à lever la tête, il ne croisera pourtant pas les bras sur le dos ; ce maintien suppose de l'affectation et de l'ostentation , surtout avec une physionomie qui n'a

rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur. Plus ces sortes de messieurs s'en font accroire, plus nous sommes tentés de leur ôter de ce qu'ils peuvent avoir de mérite réel.

— Un air d'incertitude dans l'ensemble; un visage qui, dans son immobilité, ne dit rien du tout, ne sont assurément pas des signes de sagesse.

→ Un homme qui, réduit à son néant, s'applaudit encore lui-même avec une joie plus qu'enfantine, qui rit comme un sot et sans savoir pourquoi, ne parviendra jamais à former ou à suivre une idée raisonnable.

— La crainte d'être distrait se remarque dans la bouche. Dans l'attention, elle n'ose respirer.

— Un homme vide de sens et qui veut se donner des airs, met la main droite dans son sein et la gauche dans la poche de sa culotte, avec un maintien affecté et théâtral.

— Une personne qui est toujours aux écoutes ne promet rien de bien distingué.

→ Quiconque sourit sans sujet, avec une lèvre de travers, quiconque se tient souvent isolé, sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée; quiconque salue, le corps roide, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

— Si la démarche d'une femme est sinistre, décidément sinistre, non-seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, se précipitant en avant et de côté, d'un air dédaigneux, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir, ni par le charme de

sa beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner ; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux, comme sa bouche : elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera cruellement de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche avec les lignes de son front et les plis qui se trouvent autour de sa bouche, vous serez étonné du merveilleux accord de toutes ces lignes caractéristiques.

— Ayez le plus de réserve possible en présence de l'homme gras et d'un tempérament colére, qui semble toujours mâcher, roule sans cesse les yeux autour de soi, ne parle jamais de sens rassis, s'est donné cependant l'habitude d'une politesse affectée, mais traite tout avec une espèce de désordre et d'impropreté. Dans son nez rond, court, retroussé, dans sa bouche béante, dans les mouvemens irréguliers de sa lèvre inférieure, dans son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté ; des demi-talens avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté, sous une gauche apparence de bonhomie.

— Fuyez tout homme dont la voix toujours tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider ; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agrandissent, sortent de leur orbite ; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure

se pousse en avant, dont les mains se tournent en poings ; mais qui se calme tout à coup , qui reprend le ton d'une politesse froide, qui fait rentrer ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu par la présence imprévue d'un personnage important qui se trouve être votre ami.

— L'homme dont les traits et la couleur du visage changent subitement, qui cherche avec beaucoup de soin à cacher cette altération soudaine, et sait reprendre aussitôt un air calme ; celui surtout qui possède l'art de tendre et détendre facilement les muscles de la bouche , de les tenir pour ainsi dire en bride , particulièrement lorsque l'œil observateur se dirige sur lui : cet homme a moins de probité que de prudence ; il est plus courtisan qu'il n'est sage et modéré.

—Rappelez-vous les gens qui glissent plutôt qu'ils ne marchent , qui reculent en s'avancant , qui disent des grossièretés d'une voix basse et d'un air timide , qui vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus , et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face , qui ne disent du bien de personne, sinon des méchants, qui trouvent des exceptions à tout et paraissent avoir toujours contre l'assertion la plus simple une contradiction toute prête. Ah ! si vous pouviez toucher leur crâne , quelle difformité cachée ! que de nœuds irréguliers ! quelle peau de parchemin ! quel mélange bizarre de mollesse et de dureté ! Fuyez l'atmosphère où respirent de pareils hommes ! En croyant même gagner avec eux, vous ne sauriez manquer de perdre infiniment. Observez les plis de leur

front, lorsqu'ils croient écraser l'homme droit, lorsqu'ils prennent la cause de quelque fourbe endurci : le désordre de ces plis vous sera le garant le plus infailible de tout le désordre de leur caractère.

— Celui qui relève la tête et la porte en arrière, (que cette tête soit grosse ou singulièrement petite ;) celui qui se mire dans ses pieds mignons, de manière à les faire remarquer ; celui qui voulant montrer de grands yeux encore plus grands qu'ils ne sont, les tourne exprès de côté, comme pour regarder tout par-dessus l'épaule ; celui qui, après vous avoir prêté long-temps un silence orgueilleux, vous fait ensuite une réponse courte, sèche et tranchante, qu'il accompagne d'un froid sourire ; qui, du moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilieux, et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence : cet homme a, pour le moins, trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes, l'entêtement, l'orgueil, la dureté ; très-probablement il y joint encore la fausseté, la fourberie et l'avarice.

— Le corps penché en avant annonce un homme prudent et laborieux. Le corps penché en arrière annonce un homme vain, médiocre et orgueilleux.

— Les borgnes, les boiteux, et surtout les bossus, dit Albert-le-Grand, sont rusés, spirituels, un peu malins et passablement méchans.

— L'homme sage rit rarement et peu. Il se contente ordinairement de sourire.

— Quelle différence entre le rire affectueux de

l'humanité, et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui!

Il est des larmes qui pénètrent les cieux ; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

De la voix. — Remarquez aussi la voix (comme font tous les Italiens dans leurs passeports et dans leurs signalemens) ; distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Le son de la voix, son articulation, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique.

— Le cri des animaux les plus courageux est simple, dit Aristote, et ils le poussent sans effort marqué. Celui des animaux timides est beaucoup plus perçant. Comparez à cet égard le lion, le bœuf, le coq qui chante son triomphe, avec le cerf et le lièvre. Ceci peut s'appliquer aux hommes.

— La voix grasse et forte annonce un homme robuste ; la voix faible, un homme timide. La voix claire et sonnante dénote quelquefois un menteur ; la voix habituellement tremblante indique souvent un naturel soupçonneux.

L'effronté et l'insolent ont la voix haute. La voix rude est un signe de grossièreté. La voix douce et pleine, agréable à l'oreille, annonce un heureux naturel.

De l'habillement. — Un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat ; une dévote, autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la

simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son extérieur, la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

— Il resterait encore quelques remarques à faire sur le choix et sur l'arrangement des meubles, dit Lavater. Souvent, d'après ces bagatelles, on peut juger de l'esprit et du caractère du propriétaire ; mais on ne doit pas tout dire. (*Voyez Physiognomie.*)

GILO. — Sorcière insigne du sixième siècle.

Elle aimait beaucoup la chair fraîche, et mangeait tous les petits enfans qu'elle pouvait rencontrer. Son nom est encore un épouvantail dans la bouche de quelques nourrices imbéciles.

Elle emporta un jour le petit empereur Maurice, pour le dévorer ; mais elle ne lui put faire aucun mal, parce qu'il portait sur lui des amulettes (1).

GNOMES. — Les gnomes sont des esprits élémentaires, amis de l'homme, composés des plus sub-

(1) Nicéphore, Delrio, etc.

les parties de la terre, dont ils habitent les entrailles.

La terre est remplie de gnomes, presque jusqu'au centre, dit le comte de Gabalis, gens de petite stature, gardiens des trésors, des mines et des pierres. Ils aiment les hommes, sont ingénieux, et faciles à commander. Ils fournissent aux cabalistes tout l'argent qui leur est nécessaire, et ne demandent guère pour prix de leurs services que la gloire d'être commandés. Les gnomides, leurs femmes, sont petites, mais agréables, et vêtues d'une manière fort curieuse (1).

Les gnomes vivent et meurent à peu près comme les hommes; ils ont des villes et se rassemblent en sociétés. Les cabalistes prétendent que ces bruits qu'on entendait, au rapport d'Aristote, dans certaines îles, où pourtant on ne voyait personne, n'étaient autre chose que les réjouissances et les fêtes de noces de quelque gnome.

Les gnomes ont une âme mortelle; mais ils peuvent se procurer l'immortalité en contractant des alliances amoureuses avec les hommes.

— Jeanne Hervilliers, que Bodin traite de sorcière, travailla durant trente-six ans à immortaliser un gnome, et fut condamnée à mort, comme ayant eu commerce avec le diable.

— Un petit gnome se fit aimer de la célèbre *Magdeleine de la croix*, qui devint abbesse d'un monas-

(1) Il y a apparence que ces contes de gnomes doivent leur origine aux relations de quelques anciens voyageurs en Laponie.

tère de Cordoué. Elle n'avait alors que douze ans , mais son cœur était sensible , ses passions vives , le gnome séduisant ; et le temps qu'il savait habilement choisir , étant favorable à l'amour , elle le rendit heureux ; leur commerce dura trente ans. Enfin , le confesseur à qui Magdeleine osa révéler le mystère , lui persuada que son amant était un diable ; et il fut congédié comme tel. (*Voyez Cabale.*)

GOËTIE.—Commerce avec le diable et les mauvais esprits. (*Voyez Évocations, Pacte, Nécromancie.*)

GOFRIDY.—Louis Gofridy, curé de Marseille, se fit passer pour sorcier, vers la fin du seizième siècle.

On raconte que le diable lui apparut un jour , pendant qu'il lisait un livre de magie ; ils entrèrent en conversation et firent connaissance. Le prêtre , apparemment charmé des bonnes qualités de sa majesté cornue , se livra au diable par un pacte bien en règle , à condition qu'il lui donnerait le pouvoir de suborner autant de femmes et de filles qu'il voudrait , en leur soufflant simplement au visage ; ce qui lui épargnerait l'ennui de conter des fleurettes. Le diable y consentit d'autant plus volontiers , qu'il trouvait dans ce marché un double avantage.

C'est pourquoi Gofridy fut bientôt la terreur des pères et des maris , car il n'avait pas plutôt soufflé sur une femme , qu'elle lui accordait tout ce qu'il pouvait souhaiter.

Il devint épris de la fille d'un gentilhomme , et lui

fit partager son amour suivant sa méthode ordinaire ; mais, après avoir été quelque temps sous sa direction , la demoiselle , apparemment inconstante , le quitta brusquement, et se retira dans un couvent d'ursulines. Gofridy furieux y envoya une légion de diables ; toutes les religieuses se crurent possédées ; et la sorcellerie de Gofridy fut prouvée authentiquement. Un arrêt du parlement de Provence le condamna au feu , en avril 1611.

Sans doute il ne méritait pas d'être absous ; mais il fallait le condamner comme un fripon et un séducteur , et non comme un sorcier.

GRIMOIRE. — Ceux qui souhaitent voir le diable peuvent le faire venir en lisant le grimoire. Mais il faut avoir soin de lui jeter quelque chose , aussitôt qu'il paraît , autrement on a le cou tordu. Il s'en retourne paisiblement quand on lui donne seulement une savate , un cheveu , une paille.

GUY DE L'AN NEUF. — Les Gaulois avaient la plus grande vénération pour les chênes , et surtout pour ceux que la cérémonie du guy avait consacrés. C'était par cette cérémonie religieuse qu'ils annonçaient la nouvelle année ; les druides , accompagnés des magistrats et du peuple , qui criait : *Au guy l'an neuf* (le nouvel an) , allaient dans une forêt , y dressaient avec du gazon , autour du plus beau chêne , un autel triangulaire , et gravaient , sur le tronc et sur les deux plus grosses branches , les noms des dieux qu'ils croyaient les plus puissans : THEUTATÈS , ÉSUS , TARA-

NIS, BÉLÉNUS. Ensuite, un druide, vêtu d'une tunique blanche, y coupait le guy avec une serpe d'or, tandis que deux autres druides étaient au pied, pour le recevoir dans un linge, et prendre bien garde qu'il ne touchât à terre. Ils distribuaient l'eau, où ils faisaient tremper ce nouveau guy, et persuadaient au peuple qu'elle était lustrale, très-efficace contre les sortilèges, et qu'elle guérissait de plusieurs maladies (1).

H.

HABORYM, — Démon des incendies. Il porte aux enfers le titre de duc; il se montre à cheval sur une vipère ayant trois têtes, l'une de serpent, l'autre d'homme, la troisième de chat. Il porte à la main une torche allumée.

HASARD. —

*Nullum numen abest, si sit prudentia, sed te
Nos facimus, fortuna, deam, caeloque locamus.*

JUVÉNAL.

Le hasard, que les anciens appelaient la fortune, et que quelques-uns ont confondu avec la Providence, a toujours eu un culte fort étendu, quoiqu'il ne soit rien par lui-même. Mais il produit tant de merveilles qu'on ne doit pas s'étonner si la multitude compte sur lui, comme sur son dieu.

Les joueurs, les guerriers, les coureurs d'aventures, ceux qui cherchent la fortune dans les roues de la loterie, dans l'ordre des cartes, dans la chute

(1) Saint-Foix.

des dés, dans un tour de roulette, ne soupirent qu'après le hasard. Le fripon, le bretteur, la femme galante fondent leur espoir de gain et de plaisir sur le hasard. La misère l'invoque, le marchand le poursuit, l'homme sage le prévient ; tantôt il apporte le bonheur et la santé, tantôt les maladies, la peine et les chagrins. Souvent on le désire, quelquefois on le craint ; les insensés l'affrontent ; et l'homme médiocre, en essayant la vie, en se livrant au négoce, en publiant ses productions, s'abandonne au hasard. Qu'est-ce donc que le hasard ? Un événement fortuit, amené par l'occasion ou par des causes qu'on n'a pas su prévoir, heureux pour les uns, et conséquemment malheureux pour les autres.

— Le poète Simonide soupait un jour chez un de ses amis. On vient l'avertir que deux jeunes gens sont à la porte, qui veulent lui parler d'une affaire importante. Il sort aussitôt, ne trouve personne ; et, dans l'instant qu'il veut rentrer à la maison, la maison s'écroule et écrase les convives sous ses ruines. Il dut son salut à un hasard si singulier, qu'on le regarda, parmi le peuple, comme un trait de bienveillance de Castor et Pollux, qu'il avait chantés dans un de ses poèmes.

— Le roi Pyrrhus avait forcé les habitans de Locres à lui remettre entre les mains les trésors de la déesse Proserpine. Il chargea ses vaisseaux de ce butin sacrilège, et mit à la voile ; mais il fut surpris d'une tempête si furieuse, qu'il échoua sur la côte voisine du temple de Proserpine. On retrouva sur le

rivage tout l'argent qui avait été enlevé, et on le remit dans le dépôt sacré (1). Les Locriens désiraient si fort cet accident, qu'ils le regardèrent comme un ouvrage de la Providence, mais la Providence ne punit les hommes, en ce monde, que par le remords.

— Brennus se tua de sa main, après avoir profané le temple de Delphes. On doit attribuer cet acte de désespoir à une conscience bourrelée, à une faiblesse d'esprit, peut-être à l'horreur qu'il inspirait aux soldats superstitieux, depuis qu'il avait manqué de respect, non à un dieu, mais à un temple. En admettant que Dieu se presse de châtier les mortels durant leur vie, on le fait ou injuste, ou impuissant, ou incapable de tout connaître, puisque quelquefois les plus grands coupables échappent à la peine physique. Frédégonde était plus criminelle que Brunehaut; cependant elle mourut dans son lit, et l'autre fut mise en pièces, attachée à la queue d'un cheval indompté. On voit tous les jours de pareils exemples, et ces exemples prouvent la nécessité d'une autre vie, que le système des punitions divines en ce monde semblerait détruire.

— Denys le tyran pillait de même le temple de Proserpine; et, comme il s'en retournait avec un vent favorable, il dit en riant à ses amis : *Voyez-vous quelle heureuse navigation les dieux accordent aux sacrilèges...* Si Pyrrhus avait fait naufrage par un effet de la vengeance des dieux, pourquoi fut-il plus

(1) Valère-Maxime.

épargné que lui?... Celui qui insultait les dieux à tout instant, était-il leur favori ?

Il dépouilla Jupiter d'une robe d'or de grand prix, que lui avait donnée le roi Hiéron ; et, l'ayant couvert d'une robe de laine, il dit qu'un vêtement d'or était trop chaud en été, et trop froid en hiver, mais qu'un habit de laine convenait à toutes les saisons.

Il fit enlever, à Épidaure, la barbe d'or d'Esculape, disant que ce dieu ne devait point avoir de barbe, puisqu'Apollon son père n'en avait pas.

Il s'emparait des richesses de tous les dieux bien-faisans, publiant qu'il voulait se sentir de leur bien-faisance. Néanmoins ce prince fut heureux, pendant sa vie ; mais il fut puni après sa mort, dit Valère-Maxime, dans la personne de son fils, qui fut chassé honteusement du trône. Dites plutôt que le fils fut chassé du trône, par la haine qu'on portait au père, et par les vieux ressentimens qu'il n'avait pas pris soin d'éteindre ; mais ne dites pas que les dieux soient assez lâches pour punir un fils innocent des forfaits de son père.

— Un Allemand, sautant, en la ville d'Agen, sur le gravier, l'an 1597, au saut de l'allemand, mourut tout roide au troisième saut. Admirez le hasard, la bizarrerie et la rencontre du nom, du saut et du sauteur, dit gravement Delancre : *Un allemand saute au saut de l'allemand, et la mort, au troisième saut, lui fait faire le saut de la mort...* On voit qu'au seizième siècle même on trouvait aussi des hasards merveilleux dans de misérables jeux de mots.

HÉCATE, — Diablesse, qui préside aux rues et aux carrefours. Elle est chargée aux enfers de la police des chemins et de la voie publique. Elle a trois visages : le droit de cheval, le gauche de chien, le mitoyen de femme. Sa présence fait trembler la terre, éclater les feux, et aboyer les chiens (1).

Hécate, chez les anciens, était aussi la triple Hécate (2) : Diane sur la terre, Proserpine aux enfers, la Lune dans le ciel.

HÉPATOSCOPIE ou **HIÉROSCOPIE**. — Divination par les entrailles des victimes.

Les prêtres, chargés d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des présages ; se nommaient *Aruspices* chez les Romains ; ils étaient choisis parmi les meilleures familles de Rome. Ils observaient principalement le cœur, le foie, les reins, la rate et la langue des victimes. Quand on trouvait le foie enveloppé d'une double tunique, ou que l'animal n'avait pas de cœur, c'était un présage de mort. Les Romains ont cru que, lorsque César fut assassiné, on ne trouva point de cœur dans les deux victimes qu'on avait immolées.

Quelques sorciers modernes cherchaient aussi l'avenir dans les entrailles des animaux. Ces animaux étaient ordinairement, ou un chat, ou une taupe,

(1) Delrio.

(2) *Diva triformis*. HORAT.

ou un lézard , ou une chauve-souris , ou un crapaud ,
ou une poule noire.

HIBOU , — Oiseau de mauvais augure. On le regarde vulgairement comme le messager de la mort ; et les personnes superstitieuses , qui perdent quelque parent ou quelque ami , se ressouviennent toujours d'avoir entendu le cri du hibou. Sa présence , selon Pline , présage la stérilité. Son œuf , mangé en omelette , guérit un ivrogne de l'ivrognerie.

Cet oiseau est mystérieux , parce qu'il recherche la solitude , qu'il hante les clochers , les tours et les cimetières ; on redoute son cri , parce qu'on ne l'entend que dans les ténèbres ; et , si on l'a vu quelquefois sur la maison d'un mourant , il y était attiré par l'odeur cadavéreuse , ou par le silence qui régnait dans cette maison.

— Un philosophe arabe , se promenant dans la campagne avec un de ses disciples , entendit une voix détestable , qui chantait un air plus détestable encore. « Les gens superstitieux , dit-il , prétendent que le » chant du hibou annonce la mort d'un homme ; si » cela était vrai , le chant de cet homme annoncerait la mort d'un hibou. »

HOMME NOIR. — L'homme noir , qui promet aux pauvres de les faire riches , s'ils se veulent donner à lui , n'est autre que le diable en propre personne. (*Voyez Argent, Pacte, etc.*)

HOROSCOPES. — Une dame fit venir un fameux astrologue , et le pria de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui ne signifiaient pas grand'chose. Tout ce verbiage étant fini, la dame lui donna une pièce de quinze sous. L'astrologue, qui avait de l'esprit, ajouta : « Madame, je découvre encore dans votre horoscope, que vous n'êtes pas riche. — Cela est vrai, lui répondit-elle. — Madame, poursuivit-il, en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu ? — J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je vous ai donné. »

Les astrologues tirent vanité de ce que deux ou trois de leurs prédictions, se soient accomplies ; quoique souvent d'une manière indirecte, entre dix mille qui n'ont point eu de succès.

L'horoscope du poète Eschile portait qu'il serait écrasé par la chute d'une maison. En conséquence, il alla se planter en plein champ, pour éviter la destinée que lui promettaient les astres. Mais un aigle qui avait enlevé une tortue, la lui laissa tomber sur la tête, et il en fut tué. Anecdote qu'on n'est pas obligé de croire.

— Un homme, que les astres avaient condamné, en naissant, à être tué par un cheval, avait grand soin de s'éloigner, dès qu'il apercevait un de ces animaux. Mais un jour qu'il passait dans une ville, une enseigne lui tomba sur la tête et il mourut du coup,

C'était l'enseigne d'une auberge où était représenté un cheval noir.

— Jacques I^{er}., roi d'Écosse, fut massacré de nuit, dans son lit, par son oncle Gauthier qui voulait monter sur le trône. Mais ce traître reçut, à Édimbourg, le prix de sa trahison ; car il fut exposé sur un pilier, et là, devant tout le monde, on lui mit sur la tête une couronne de fer, qu'on avait fait rougir dans un grand feu, avec cette inscription : *Le roi des traitres*. Un astrologue lui avait assuré qu'il serait couronné publiquement, dans une grande assemblée de peuple.

— Alphonse X, roi de Castille, ayant connu, par l'horoscope de ses enfans, que le cadet était le plus favorisé des astres, voulut le mettre en sa place; mais il se trompa si lourdement que l'ainé tua son puîné, et fit mourir son père en prison, sans chercher si c'était la volonté des astres.

— Un bourgeois de Lyon, fort riche et fort crédule, ayant fait dresser son horoscope, mangea tout son bien, pendant le temps qu'il croyait avoir encore à vivre. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne lui avait prédit, il se vit obligé de demander l'aumône, ce qu'il faisait en disant : « Ayez » pitié d'un homme qui a vécu plus long-temps qu'il » ne croyait. »

HUILE DE TALC. — Le talc est la pierre phisosophale fixée au blanc. Les anciens ont beaucoup parlé de l'huile de talc, à laquelle ils attribuaient

tant de vertus , que presque tous les alchimistes ont mis en œuvre tout leur savoir pour la composer. Ils ont calciné , purifié , sublimé le talc , et n'en ont jamais pu extraire cette huile précieuse.

Quelques-uns entendent , sous ce nom , l'élixir des philosophes hermétiques.

HUTGIN, — Démon de bon naturel , qui prend plaisir à obliger les hommes , se plaisant en leur société , répondant à leurs questions , et leur rendant service quand il le peut. Voici une des nombreuses complaisances qu'on lui attribue :

Un Saxon partant pour un voyage , et se trouvant fort inquiet sur la conduite de sa femme , qui n'était rien moins que chaste , dit à Hutgin : « Compagnon , » je te recommande ma femme , aies soin de la bien » garder jusqu'à mon retour. » La femme , aussitôt que son mari fut parti , voulut le remplacer par des amans ; mais le démon se postait invisiblement entre les deux adultères , et jetait l'homme hors du lit ; de telle sorte que personne ne pût jouir des faveurs de cette femme , quoiqu'elle introduisit , toutes les nuits , et presque à toute heure du jour , de nouveaux amans dans son lit. Enfin le mari revint ; Hutgin courut au-devant de lui et lui dit : « Tu fais bien » de revenir , car je commence à me lasser de la » commission que tu m'as donnée. Je l'ai bien rem- » plie , mais avec toutes les peines du monde , et je » te prie de ne plus t'absenter , parce que j'aimerais

» mieux garder tous les pourceaux de la Saxe que
» ta femme (1). »

I.

IGNORANCE. — Saint Boniface , évêque de Mayence, et légat du saint-siège , auprès de Pepin-le-Bref , dénonça l'évêque Virgile , que le pape Zacharie II excommunia comme hérétique , parce qu'il soutenait qu'il y avait des Antipodes.

— L'immortel Galilée languit dans les cachots de l'inquisition , parce qu'il avait été assez endiablé pour dire que la terre tournait autour du soleil.

— Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé, de peur qu'il ne se corrompît, et que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans les ports, ne savaient sûrement pas que la Méditerranée a des ports, et point de reflux.

— Dans le concile de Mâcon, un évêque ayant soutenu qu'on ne pouvait ni qu'on ne devait qualifier les femmes de créatures humaines , la question fut agitée pendant plusieurs séances. On disputa vivement : les avis semblaient partagés ; mais enfin les partisans du beau sexe l'emportèrent. On décida , on prononça solennellement qu'il faisait partie du genre humain ; et je crois qu'on doit se soumettre à cette décision , dit Saint-Foix, quoique ce Concile ne soit pas œcuménique (2).

(1) Wierius.

(2) *Cùm inter tot sanctos patres Episcopos , quidam statueret non posse nec debere mulieres vocari homines : timore Dei pu-*

— Un chirurgien ignorant , dit Mahon, dans sa médecine légale , n'a pas rougi d'assurer qu'une femme ensorcelée était accouchée de plusieurs grenouilles.

— En 1278, une femme accoucha, en Suisse, d'un lion. Une autre accoucha d'un chien, à Pavie, en 1471.

/ — Alexandre d'Alexandrie rapporte qu'une femme, nommée Alcippe, accoucha d'un éléphant... Pline dit la même chose d'une dame romaine, qui avait regardé trop attentivement un de ces animaux.

— Un autre, en 1531, enfanta, *d'une même ventrée*, dit Boguet, une tête d'homme, un serpent à deux pieds et un pourceau...

— Les Gazettes d'Angleterre publièrent, au commencement du dix-huitième siècle, d'après le certificat du chirurgien-accoucheur, et sur l'autorité de l'anatomiste du roi, qu'une femme venait d'accoucher de plusieurs lapins. Le public le crut; jusqu'au moment où ce même anatomiste avoua que c'était une plaisanterie.

— Jean Struys, qui ment comme tous les voyageurs, dit que les habitans du midi de l'île Formose ont au derrière une longue queue de bœuf.

— Aulu-Gelle rapporte ces contes, qu'il avait lus dans de vieux auteurs :

blicè ibi ventilaretur, et tandem, post multos vexatæ hujus questionis disceptationes, concluderetur quod mulieres sint homines.

POLYGAMIA TRIUMPHATRIX.

On trouvait, au Nord, des hommes, qui n'avaient qu'un œil au milieu de front.

Il y avait, en Albanie, des hommes dont les cheveux devenaient blancs dès l'enfance, et qui voyaient mieux la nuit que le jour.

Une certaine espèce d'Indiens avait des têtes de chiens et aboyait. D'autres étaient sans cou et sans tête, ayant les yeux aux épaules; et ce qui surpassait toute admiration, on voyait une nation, dont le corps était velu et couvert de plumes, comme les oiseaux, et qui se nourrissait seulement de l'odeur des fleurs.

— Les Lapons sont faits autrement que les autres hommes. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées; ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Leur habit d'hiver est d'une peau de renne, faite comme un sac, descendant sur les genoux, et retroussée sur les hanches, d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent; les souliers, les bottes et les gants de même: ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes, vers le Nord, velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que ceux que la nature leur avait donnés (1).

— Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille, nageant dans une liqueur inconnue; elle avait les cheveux blonds, attachés

(1) Regnard, Voyage de Laponie.

avec une boucle d'or ; elle était aussi fraîche que si elle eût été en vie. Au pied de ce corps , il y avait une lampe qui brûlait , et qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut , à quelques inscriptions , que ce cadavre était là depuis quinze cents ans ; et on conjectura que c'était le corps de Tullie , fille de Cicéron. On le transporta à Rome , et on l'exposa au Capitole , où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile commençait à lui rendre les honneurs des saints , le pape , qui avait cent moyens de soustraire cette précieuse antiquité à la vénération des idiots , et qui n'en vit aucun , la fit jeter dans le Tibre.

— Dans un sermon sur le jugement dernier , le prédicateur , venant à parler des trompettes effrayantes qui réveilleront les morts à la fin du monde : « Oui , » vous les entendrez , pécheurs , s'écria-t-il , quand » vous y penserez le moins , peut-être demain ; que » dis-je demain ? Peut-être tout à l'heure. » En même temps , les voûtes de l'église retentissent du son terrible d'une douzaine de trompettes qu'il avait fait placer secrètement dans la nef. Tout l'auditoire est dans une frayeur mortelle ; les uns se meurtrissent le visage , les autres cherchent leur salut dans une fuite précipitée ; ils croient voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entr'ouvrir ; celui-ci est étouffé par la multitude ; celui-là foulé aux pieds ; d'autres sont estropiés par des bancs et des chaises qu'on renverse de tous côtés. Plusieurs femmes grosses avortent ; des enfans meurent de peur ; enfin le désordre , les

cris, le désespoir, la mort, représentent la confusion d'une ville livrée au pillage. Et l'apôtre fanatique, qui méritait les petites maisons, fut depuis ce temps-là en odeur de sainteté parmi les Navarrois.

— Dans les derniers siècles, les ministres de l'évangile, au lieu d'annoncer au peuple la vérité, s'amusaient ainsi à faire de hideux miracles. Quelques-uns, il est vrai, n'ont eu qu'un résultat ridicule; mais dans tous les cas, au lieu de servir la religion, de semblables platitudes n'ont produit que sa ruine.

— Un prédicateur, dans le fort de son sermon, ordonnait au feu du ciel de tomber. Un petit enfant placé dans le clocher, lançait aussitôt, au milieu de l'église, une poignée d'étoupes enflammées, à la grande frayeur des assistans. Le prêtre, sans doute émerveillé de l'effet terrible et salutaire que son miracle produisait dans le cœur de ses ouailles, le répéta plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin le petit enfant lui criât d'en haut, par un trou de la voûte : « Mon- » sieur le curé, je n'ai plus d'étoupes..... » Ce qui dut changer l'effroi du peuple en éclats de rire.

— Un autre prédicateur disait dans l'exorde de son sermon : « Il y a, mes frères, trois têtes décollées dans le jeune et le vieux Testamens; tête de » Goliath, tête d'Holopherne, tête de Saint-Jean- » Baptiste. La première, tête en pique; la seconde, » tête en sac; la troisième, tête en plat. Tête en » pique, ou tête de Goliath, signifie l'orgueil. Tête » en sac, ou tête d'Holopherne, est le symbole de

» l'impureté. Tête en plat , ou tête de Jean-Baptiste,
 » est la figure de la sainteté. Je dis donc : Pique ,
 » sac et plat ; plat , sac et pique ; sac , pique et plat ;
 » et c'est ce qui va faire les trois points de mon dis-
 » cours. »

— Le père Chartenier , dominicain , excellait à travestir les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il rapportait ainsi, dans un sermon , la conversion de la Magdeleine : « C'était , disait-il ,
 » une grande dame de qualité , très-libertine. Elle
 » allait un jour à sa maison de campagne , accom-
 » pagnée du marquis de Béthanie , et du comte
 » d'Emmaüs. En chemin , ils aperçurent un nombre
 » prodigieux d'hommes et de femmes assemblés
 » dans une prairie. La grâce commençait à opérer ;
 » Magdeleine fit arrêter son carrosse , et envoya un
 » page , pour savoir ce qui se passait en cet endroit.
 » Le page revint , et lui apprit que c'était l'abbé
 » Jésus qui prêchait. Elle descendit de carrosse ,
 » avec ses deux cavaliers , s'avança vers le lieu de
 » l'auditoire , écouta l'abbé Jésus avec attention ,
 » et fut si pénétrée , que , de ce moment , elle re-
 » nonça aux vanités mondaines. »

— Un prédicateur trop zélé , qui prononçait le panégyrique de saint François-Xavier , le loua d'avoir converti , d'un seul coup , dix mille hommes , dans une île déserte.

— L'éclipse de soleil , qui fut annoncée pour l'année 1724 , avait répandu une si grande consternation à la campagne , qu'un curé , ne pouvant suffire à con-

fesser ses paroissiens , qui croyaient en mourir , prit le parti de leur dire au prône : « Mes enfans , ne vous » pressez pas tant ; l'éclipse a été remise à la quin- » zaine. »

— Les Tartares-Kalkas croyent que leur souverain pontife , le *Kutuktus*, est immortel ; et dans le dix-huitième siècle , leurs moines firent déterrer et jeter à la voirie le corps d'un savant qui , dans ses écrits , avait paru en douter (1).

— A peine connaissait-on , en France , avant l'établissement du collège royal , les noms d'Homère , de Sophocle , de Thucydide. On passait pour hérétique , quand on avait quelque connaissance du grec et de l'hébreux ; et , un jour , un religieux fit en chaire cette déclamation : « On a trouvé une nouvelle » langue que l'on appelle grecque ; il faut s'en garan- » tir avec soin : cette langue enfante toutes les » hérésies. Je vois , dans les mains de certaines per- » sonnes , un livre écrit dans cet idiôme : on le » nomme le Nouveau Testament ; c'est un livre » plein de ronces et de vipères. » Le même religieux soutenait , dit Saint-Foix , que tous ceux qui apprenaient l'hébreu devenaient juifs.

— La Gazette de Lausanne rapportait , en 1817 , ce singulier fragment de sermon , d'un vicaire de Saxler , en Suisse , qui , tonnant en chaire contre l'habillement des femmes , disait : « Je vous le déclare , » femmes orgueilleuses et frivoles , je vous abhorre ,

(1) Saint-Foix.

» je vous déteste, et j'aimerais mieux voir devant
 » moi l'enfer ouvert, peuplé des plus épouvantables
 » démons, que de regarder, un seul instant, une
 » femme à la mode. Vous serez damnées; vous irez
 » en enfer. Nous jouirons alors de vos souffrances,
 » et les saints et nous, nous rirons des tourmens
 » éternels que vous éprouverez. »

Ce fut en 1817.... qu'on entendit ce joli prône....
 Cependant le vicaire fut interdit. (Voyez *Erreurs
 populaires, Merveilles, Prodiges, etc.*)

IMAGINATION. — Les rêves, les songes, les
 chimères, les terreurs paniques, les superstitions,
 les préjugés, les prodiges, les châteaux en Espagne,
 le bonheur, la gloire, et tous ces contes d'esprits et
 de revenans, de sorciers et de diables, etc. sont les
 enfans de l'imagination. Son domaine est immense,
 son empire est despotique; une grande force d'esprit
 peut seule en réprimer les écarts.

On a vu plus d'un sculpteur adorer l'idole de bois
 qu'il avait taillée, le peintre à genoux devant l'ou-
 vrage de ses mains, et le théologien effrayé de ses
 contes.

— Un Athénien, ayant rêvé qu'il était devenu fou,
 en eut l'imagination tellement frappée, qu'à son ré-
 veil il fit des folies, comme il croyait devoir en faire,
 et perdit en effet la raison.

— Cippus, roi d'Italie, pour avoir assisté à un
 combat de taureaux, et avoir eu toute la nuit l'ima-

gination occupée de cornes, se trouva un front cornu le lendemain.....

— L'immortel Pascal croyait qu'un côté de son corps était de verre, et voyait toujours, à ce côté, un précipice. Il y mettait une chaise pour se rassurer. Il faut que la force de l'imagination soit bien grande, puisqu'elle va jusqu'à fasciner les yeux.

— Athénée raconte que quelques jeunes gens d'Agrigente étant ivres, dans une chambre de cabaret, se crurent sur une galère, au milieu de la mer en furie, et jetèrent par les fenêtres tous les meubles de la maison, pour soulager le bâtiment.

— Il y avait, à Athènes, un fou qui se croyait maître de tous les vaisseaux qui entraient dans le Pyrée, et donnait ses ordres en conséquence.

— Horace parle d'un autre fou, qui croyait toujours assister à un spectacle, et qui, suivi d'une troupe de comédiens imaginaires, portait un théâtre dans sa tête, où il était tout à la fois et l'acteur et le spectateur. Il observait d'ailleurs tous les devoirs de la vie civile. On voit, dans les maniaques, des choses aussi singulières; tel s' imagine être un moineau, un vase de terre, un serpent; tel autre se croit un dieu, un orateur, un comédien, un Hercule. Et parmi les gens qu'on dit sensés, en est-il beaucoup qui maîtrisent leur imagination, et se montrent exempts de faiblesses et d'erreurs?

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
Doit se tenir tout seul et briser son miroir.

Du TILLIOT.

— Un homme pauvre et malheureux s'était tellement frappé l'imagination de l'idée des richesses, qu'il avait fini par se croire dans la plus grande opulence. Un médecin le guérit, et il regretta sa folie. L'imagination, qui apporte les chagrins et les maux, fait aussi quelquefois le bonheur : elle nourrit d'espérance et berce de chimères. Sans l'imagination, l'homme aurait quelques peines de moins, mais il n'aurait plus de jouissances.

— On a vu, en Angleterre, un homme qui voulait absolument que rien ne l'affligeât dans ce monde. En vain on lui annonçait un événement fâcheux ; il s'obstinait à le nier. Sa femme étant morte, il n'en voulut rien croire. Il faisait mettre à table le couvert de la défunte, et s'entretenait avec elle, comme si elle eût été présente ; il en agissait de même lorsque son fils était absent. Près de sa dernière heure, il soutint qu'il n'était pas malade, et mourut, avant d'en avoir eu le démenti.

— Un souverain malade se promenait dans la campagne, avec son favori. Celui-ci, qui aimait extraordinairement son maître, et comptait guérir sa maladie en lui causant une grande frayeur, le conduisit insensiblement au bord de l'eau, et l'y poussa brusquement. Des bateliers, placés là tout exprès, l'en retirèrent ; et l'émotion qu'il venait d'éprouver lui rendit en effet la santé, qu'il perdait depuis longtemps. Mais sitôt qu'il eut repris ses sens, il fit arrêter son ministre et lui demanda compte de sa conduite. Le favori avoua le motif de ce qu'il venait de

faire. Le prince, intérieurement satisfait, feignit de ne point le croire, et voulut se donner le plaisir de lui rendre peur pour peur. C'est pourquoi il le condamna à mort, et ordonna secrètement que quand il serait sur l'échafaud, on lui renversât une grande jatte d'eau sur la tête. L'ordre s'exécuta, mais le favori prit la chute de l'eau pour un coup de hache, et tomba roide mort, comme si sa tête eût été à bas.

— On attribue ordinairement à l'imagination des femmes la production des foetus monstrueux. M. de Salgues (1) a voulu prouver que l'imagination n'y avait aucune part., en citant quelques animaux qui ont produit des monstres, et par d'autres preuves insuffisantes. Plessman, dans sa *Médecine puerpérale*, Harting, dans une thèse, Demangeon, dans ses *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle dans la grossesse*, soutiennent l'opinion générale, parce qu'elle est naturelle et prouvée. Tout le monde connaît les effets de la terreur et des émotions fortes.

— Lemnius rapporte qu'un certain empereur ayant condamné à mort, pour cause de viol, un beau jeune homme, celui-ci fut tellement affecté de cette nouvelle, que sa barbe et ses cheveux en devinrent blancs; et son visage fut si fort altéré en peu d'heures, qu'ayant paru devant le tribunal, pour entendre son arrêt, il ne fut plus reconnu de personne, pas même de l'empereur, qui crut qu'on lui présentait un per-

(1) *Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la société.*

sonnage supposé , ou que le coupable avait employé l'art pour blanchir sa barbe et ses cheveux , et pour se défigurer ; mais ayant vu ensuite que c'était là un effet naturel de la crainte du supplice , cet empereur fut touché de compassion et pardonna au jeune homme , le jugeant assez puni par la révolution qu'avait opérée en lui la crainte de la peine due à son délit.

— Héquet parle d'un homme qui, s'étant couché, avec les cheveux noirs , se leva le matin avec les cheveux blancs , parce qu'il avait rêvé qu'il était condamné à un supplice cruel et infamant.

— Dans le *Dictionnaire de police* de des Essarts, on trouve l'histoire d'une jeune fille à qui une sorcière prédit qu'elle serait pendue ; ce qui produisit un tel effet sur son esprit , qu'elle mourut suffoquée la nuit suivante.

— Les femmes enceintes défigurent leurs enfans , quoique déjà formés dans la matrice , parce que leur imagination, qui n'est pas assez forte pour leur donner la figure des monstres qui les frappent , l'est assez pour arranger la matière du fœtus , beaucoup plus chaude et plus mobile que la leur , dans l'ordre essentiel à la production de ces monstres.

— Une femme ayant assisté à l'exécution d'un malheureux , condamné à la roue , en fut si frappée , qu'elle mit au monde un enfant dont les bras , les cuisses et les jambes étaient rompues à l'endroit où la barre de l'exécuteur avait frappé le condamné (1).

(1) Mallebr anche.

— Une femme enceinte jouait aux cartes. En relevant son jeu, elle voit que, pour faire un grand coup, il lui manque l'as de pique. La dernière carte qui lui reitire est effectivement celle qu'elle attendait. Une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence; et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un as de pique, sans que l'organe de la vue fût d'ailleurs offensé par cette conformation extraordinaire.

— « Le trait suivant est encore plus étonnant, dit » Lavater. Un de mes amis m'en a garanti l'authen- » ticité. Une dame de condition du Rhinthal voulut » assister, dans sa grossesse, au supplice d'un cri- » minel, qui avait été condamné à avoir la tête tran- » chée et la main droite coupée. Le coup qui abattit » la main effraya tellement la femme enceinte, » qu'elle détourna la tête avec un mouvement d'hor- » reur; et se retira sans attendre la fin de l'exécu- » tion. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une » main, et qui vivait encore, lorsque mon ami me » fit part de cette anecdote; l'autre main sortit sé- » parément, d'abord après l'enfantement. »

— Un mari allant, déguisé en diable, à un bal masqué, s'avisa, sous cet accoutrement, de caresser sa femme. Elle enfanta un monstre, qui avait le visage d'un démon, tel qu'on les représente (1).

— Le pape Martin IV aimait beaucoup les ours, et en

(1) Torquemada.

avait toujours quelques-uns dans son palais. Une illustre Romaine, qui probablement ne partageait pas ses goûts à l'égard de ces sortes d'animaux, ayant eu d'intimes liaisons avec lui, accoucha d'un fils, veçu comme un ours. (1) Il est certain qu'on exagère ordinairement ces phénomènes. J'ai vu dans la Champagne un fœtus monstrueux, à qui on donnait gratuitement la forme d'un mouton, et qui était aussi bien un chien, un cochon, un lièvre, etc. puisqu'il n'avait aucune figure distincte (2). On prend souvent pour une cerise, ou pour une fraise, ou pour un bouton de rose; ce qui n'est qu'un séing plus large et plus coloré, qu'ils ne le sont ordinairement.

— Un homme, laid comme Ésope, eut de beaux enfans, parce qu'il mettait continuellement de belles peintures sous les yeux de sa femme.

IMPERTINENCES. — Corneille de La Pierre, dans ses Commentaires sur l'Écriture Sainte, rapporte qu'un moine soutenait et prêchait que le bon gibier avait été créé pour les religieux, et que si les perdreaux, les faisans, les ortolans pouvaient parler, ils s'écrieraient : « Serviteurs de Dieu, soyons mangés par vous, afin que notre substance incorporée à la vôtre, ressuscite un jour dans la gloire, et n'aille pas en enfer, avec celle des impies. »

(1) Shempt.

(2) On disait que, dans sa grossesse, la mère avait eu peur d'un loup-garou.

— Les curés de Picardie prétendaient que les nouveaux mariés ne pouvaient pas, sans leur permission, coucher ensemble les trois premières nuits de leurs noces (1). Il intervint un arrêt, le 19 mars 1409, portant défense à l'évêque d'Amiens et aux curés de la dite ville, *de prendre ni exiger argent des nouveaux mariés, pour leur permettre de coucher avec leurs femmes, la première, la seconde et la troisième nuit de leurs noces*; et fut dit que *chacun desdits habitans pourrait coucher avec son épouse, sans la permission de l'évêque et de ses officiers*. Nous ne pouvons vendre que ce qui nous appartient, dit Saint-Foix; les curés croyaient-ils, comme certains prêtres des Indes, que ces trois premières nuits leur appartenissent ?...

— Un roi de la Floride, pour persuader à ses peuples que tout ce qu'ils possédaient lui appartenait : « Vous avez tiré cet or de la terre, leur » disait-il; vous avez labouré votre champ, où il est » venu du millet; vous vous êtes bâti une maison; » mais, pour tirer cet or de la terre, pour labourer » votre champ, pour vous bâtir une maison, il vous » fallait des forces, que vous n'auriez pas eues, si je » n'avais prié le Soleil, mon ancêtre, de vous les » donner. »

— Le pape Paul III décida et déclara, par une

(1) Montesquieu observe, fort judicieusement, que c'était bien spéculer que de faire payer les trois premières nuits; attendu que les époux n'eussent pas fait de grands frais pour les nuits suivantes.

bulle , que les Indiens et les autres peuples du Nouveau-Monde étaient de l'espèce humaine , et véritablement des hommes. Les Péruviennes et les Floridiennes étaient jolies , bien faites , et très-propres à tenter un chrétien ; mais avant sa décision , et dans le doute si elles étaient véritablement des femmes , il faut croire qu'on se gardait bien de succomber à la tentation.

— Tout ce que les hommes ont écrit de plus absurde et de plus ridicule , a été reçu par le grand nombre , dit Cicéron , comme très-raisonnable. Fabius Pictor raconte que , plusieurs siècles avant lui , une vestale de la ville d'Albe , allant puiser de l'eau dans sa cruche , fut violée ; qu'elle accoucha de Romulus et de Rémus ; qu'ils furent nourris par une louve , etc. Le peuple romain crut cette fable ; il n'examina point si , dans ce temps-là , il y avait des vestales dans le Latium , s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortit de son couvent avec sa cruche ; s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans ; etc (1).

— En 793 , il y eut une grande famine. On avait trouvé tous les épis de blé vide , et on avait entendu en l'air plusieurs voix de démons qui avaient déclaré qu'ils avaient dévoré la moisson , parce qu'on ne payait pas les dîmes aux ecclésiastiques. Il fut ordonné qu'on les payerait exactement à l'avenir. Il est singulier que les diables s'intéressassent si vivement à notre clergé (2).

(1) Voltaire.

(2) Saint-Foix.

— Don Sanche, second fils d'Alphonse, roi de Castille, étant à Rome, fut proclamé roi d'Égypte par le pape. Tout le monde applaudit, dans le consistoire, à cette élection. Le prince, en entendant le bruit des applaudissemens, sans en savoir le sujet, demande à son interprète de quoi il est question. « Sire, lui dit l'interprète, le pape vient de vous » créer roi d'Égypte... — Il ne faut pas être ingrat, » répondit le prince ; lève-toi, et proclame le saint » père calife de Bagdad.. »

IMPOSTURES. — Un jeune Athénien, nommé Cimon, ravit les prémices d'une fille de Troie, qui suivant la coutume du pays, était allée le jour de ses noces, se baigner dans le fleuve Scamandre, et lui offrir ses faveurs. Voici comment la chose se fit. Ce Cimon se cacha derrière un buisson, la tête couronnée de roseaux, et après que la fille, en se baignant eut prononcé ces mots solennels : « Scamandre, reçois mon pucelage ! » il sortit de sa cachette, dit à la fille qu'il était le Scamandre, qu'il acceptait son présent ; et en jouit à son aise. La jeune fille, qui le croyait véritablement le dieu du fleuve, s'en retourna toute contente ; et le voyant quelques jours après, dans la rue, elle le montra à sa nourrice, en lui disant : voilà le Scamandre à qui j'ai donné mes prémices. La vieille s'écria, à ces mots, contre l'imposteur, qui s'esquiva prudemment (1).

(1) L'orateur Eschine.

—Le temple principal du grand serpent de Juïda(1) est à une demi-lieue de Sabi, capitale du royaume. Ce serpent est d'une complexion fort amoureuse, quoique bien vieux, puisqu'il est, dit-on, le premier père de tous les bons serpens, ou génies tutélaires du pays. Ses prêtres lui cherchent les plus jeunes et les plus jolies filles, et vont de sa part les demander en mariage à leurs parens, qui se trouvent très-honorés de cette alliance. On fait descendre la fiancée dans un caveau, où elle reste deux ou trois heures, et lorsqu'elle en sort, on la proclame *épouse sacrée du grand serpent*. Les fruits qui naissent de ces mariages tiennent uniquement de leurs mères, et ont tous la figure humaine (2).

— Un valet, par le moyen d'une sarbacanne, engagea une veuve d'Angers à l'épouser, en le lui conseillant de la part de son mari défunt (3).

— Le pape Boniface VIII, n'étant encore que cardinal, et portant ses vues plus haut, fit percer la muraille qui répondait au lit du pape Célestin, et lui cria, par une longue sarbacanne, de quitter la papauté, s'il voulait être sauvé; Célestin obéit à cette voix, qu'il croyait venir du ciel, et céda la tiare à l'imposteur.

—Le carthaginois Hannon nourrissait des oiseaux,

(1) Il y a, dans le royaume de Juïda, en Afrique, des serpens fort doux, qui font la guerre aux serpens venimeux; et les gens du pays les adorent, par reconnaissance.

(2) Saint-Foix.

(3) Le Loyer.

à qui il apprenait à dire : *Hannon est un Dieu*. Puis il leur donnait la liberté.

— Marius menait avec lui une femme Scythe, et feignait d'apprendre d'elle, quel devait être le succès de ses entreprises. Sertorius avait une biche, dressée à s'approcher de son oreille; Pythagore, un aigle; Mahomet, un pigeon, qu'il faisait passer pour le Saint-Esprit. Néron portait une petite statue, voulant persuader qu'elle lui prédisait l'avenir. Sylla avait toujours sur lui un petit Apollon, à qui il parlait en public. Quelques-unes de ces impostures ont eu un but utile, mais elles ne laissaient pas que d'être blâmables en quelque sorte, puisqu'elles étaient des impostures.

— Périclès se défiant de l'issue d'une bataille, pour rassurer les siens, fit entrer dans un bois consacré à Pluton, un homme de taille haute, chaussé de longs brodequins, ayant les cheveux épars, vêtu de pourpre, et assis sur un char traîné de quatre chevaux blancs, qui parut au moment de la bataille, appela Périclès par son nom, et lui commanda de combattre, l'assurant que les dieux donnaient la victoire aux Athéniens. Cette voix fut entendue des ennemis, comme venant de Pluton; et ils en eurent une telle peur, qu'ils s'enfuirent sans combattre (1).

— Un roi d'Écosse, voyant que ses troupes ne voulaient point combattre contre les Pictes, suborna des gens habillés d'écailles reluisantes, ayant en main des bâtons de bois luisant, qui les excitèrent à com-

(1) Frontin.

battre, comme s'ils avaient été des anges; ce qui eut le succès qu'il souhaitait (1).

INCUBES. — Les démons incubes sont des démons paillards et lascifs qui se mêlent avec les femmes et les filles.

—Servius Tullius, qui fut roi des Romains, était le fruit des amours d'une belle esclave avec Vulcain, selon quelques anciens auteurs; avec un salamandre, selon les cabalistes; avec un démon incube, selon nos chroniqueurs superstitieux; avec un homme, selon le bon sens.

—Les démons, que les théologiens nous disent en proie à de si horribles tourmens, pouvaient se délasser d'une manière très-agréable, puisqu'il leur était permis de venir à leur gré coucher avec les femmes. Il faut qu'ils aient maintenant les ongles bien rognés, car on n'entend plus guère parler de leurs galanteries. Autrefois une femme ne pouvait avoir un amant, que ce ne fût un démon sorti de l'abîme, et on avait des preuves de leurs prouesses amoureuses, dans les signes qu'ils laissaient sur le corps de leurs bien-aimées. Le diable qui jouit de la mère d'Auguste, imprimait un serpent sur son ventre (2). On sait que le serpent est l'animal consacré au prince de l'enfer, à cause que ce fut sous cette forme qu'il séduisit notre mère Ève.

(1) Hector de Boèce.

(2) Delancre.

— Une vieille fille nous a dit cette particularité, rapporte Delancre, que les démons incubes n'ont guère coutume d'avoir accointance avec les vierges, parce qu'ils ne pourraient commettre adultère avec elles. Elle a ajouté que, pour le présent, le maître des sabbats en retenait une fort belle, jusqu'à ce qu'elle fût mariée, ne voulant pas la déshonorer auparavant, comme si le péché n'était pas assez grand de corrompre sa virginité, sans commettre un adultère!...

— A Cagliari, en Sardaigne, une fille de qualité aimait un gentilhomme sans qu'il le sût. Le diable, qui s'en aperçut, prit la forme de l'objet aimé, épousa secrètement la demoiselle (1), et l'abandonna après avoir obtenu ses plus secrètes faveurs. Cette femme, rencontrant un jour le gentilhomme, et ne remarquant en lui aucune chose qui témoignât qu'il la reconnût pour sa femme, l'accabla de reproches; mais enfin, étant convaincue que c'était le diable en personne qui l'avait abusée, elle en fit pénitence (2).

— Une anglaise, nommée Jeanne, fut pressée en songe d'aller trouver un jeune homme qui l'entretenait par amourettes. Elle se mit en route, dès le lendemain, pour se rendre au village où demeurait son amant, et au coin d'un bois, un démon se présenta à

(1) Il paraît que les démons incubes sont à l'épreuve des signes de croix et de l'eau bénite, car les cérémonies du mariage et les prières de l'église ne firent pas déloger celui-ci d'auprès de sa femme.

(2) Torquemada.

elle , sous la forme de l'amoureux Guillaume, l'acosta et jouit de toutes ses faveurs.

La femme , de retour en sa maison , se trouva indisposée , et tomba dangereusement malade. Elle crut que cette maladie était causée par l'amoureux, qui se justifia en prouvant qu'il n'était pas à la forêt , à l'heure qu'on lui désignait. La fourberie du démon incube fut découverte , et cela *rengrégea* la maladie de cette femme , qui jetait une puanteur horrible , et qui mourut trois jours après, enflée par tout le corps, ayant les lèvres livides , et le ventre tout noir. Et huit hommes purent à peine la porter en terre... (1)

— Une jeune fille écossaise se trouva grosse du fait du diable. Ses parens lui demandèrent qui l'avait engrossée. Elle répondit que c'était le diable , qui couchait toutes les nuits avec elle , sous la forme d'un beau jeune homme. Les parens , pour s'en éclaircir, s'introduisirent de nuit dans la chambre de leur fille, et aperçurent auprès d'elle un monstre horrible, n'ayant rien de la forme humaine. Comme ce monstre ne voulait pas sortir, on fit venir un prêtre qui le chassa ; mais en s'échappant, il fit un vacarme épouvantable, brûla les meubles de la chambre , et emporta le toit de la maison. Trois jours après, la jeune fille accoucha d'un monstre , le plus vilain qu'on eût jamais vu , que les sages-femmes étouffèrent (2).
(Voyez *Succubes.*)

(1) Thomas Valsingham.

(2) Hector de Boëce.

INQUISITION. —

Natam antè ora patris, patremque obruncat ad aras.

VIRG..

« Comme le temps où il devait être enlevé du
 » monde approchait, Jésus se mit en chemin, avec
 » un visage assuré, pour aller à Jérusalem; et il
 » envoya devant lui quelques personnes, afin de lui
 » préparer un logement dans un bourg de Samarie.
 » Mais on ne voulut point l'y recevoir; c'est pour-
 » quoi deux de ses disciples lui dirent : *Seigneur,*
 » *faites tomber le feu du ciel sur ces impies, et qu'il*
 » *les dévore* (1)! Jésus les reprit sévèrement et
 » leur dit : *Vous ne savez point encore à quoi vous*
 » *êtes appelés, si vous prenez pour un mouvement*
 » *de zèle le souffle de la vengeance* (2). *Le fils de*
 » *l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes,*
 » *mais pour les sauver. Il ne brisera point le roseau*
 » *cassé, et il n'achèvera pas d'éteindre la mèche qui*
 » *fume encore* (3). »

Et ce fut au nom de ce législateur sublime, qui
 vint abolir les sacrifices sanglans, ramener l'homme
 à des mœurs plus douces, et lui apprendre qu'il ne
 pouvait ressembler à l'éternel, qu'à force de vertus;
 au nom de celui qui dit aux délateurs de la femme adul-
 tère : **QUE CELUI D'ENTRE VOUS QUI EST SANS PÉCHÉ LUI
 JETTE LA PREMIÈRE PIERRE !...** Ce fut en son nom que,

(1) Saint-Luc, chap. 9.

(2) Saint Augustin.

(3) Saint Mathieu, chap. 12.

chez des peuples chrétiens, on vit l'épouvantable inquisition immoler des milliers de victimes, dans une fête religieuse, offrir de ses mains impies le sang de l'homme au Dieu de clémence, et appeler *acte de foi* (1) cet acte monstrueux d'atrocité...

Ce qu'aucune religion n'avait produit fut enfanté par la religion chrétienne, je veux dire la persécution de la pensée. Si des payens ont fait mourir quelques milliers de martyrs, qui recherchaient le supplice, au lieu de l'éviter, selon le précepte du Messie (2), la sainte inquisition a exterminé des millions d'hommes, plus chrétiens qu'elle, sans leur laisser, comme les persécuteurs, un salut dans le repentir. Elle s'est baignée dans des flots de sang; et son nom ne sera jamais prononcé que flétri par l'exécration générale.—

J'analyserai, pour le fond de cet article, quelques morceaux du meilleur livre qu'on ait fait jusqu'à présent sur ce sujet (3).

— « Évitez l'hérétique, quand vous aurez tenté » vainement de l'éclairer; » disait saint Paul aux premiers chrétiens (4).

Ce précepte fut suivi, pendant les trois premiers siècles de l'Église : saint Ignace, saint Irénée, saint

(1) Auto-da-fé.

(2) Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre.
Saint Mathieu, chap. 10.

(3) L'histoire critique de l'inquisition d'Espagne, par don Juan Antonio Llorente : excellent ouvrage d'un excellent homme; traduit de l'espagnol par M. Alexis Pellier.

(4) Epist. ad Tit. cap. 3.

Justin, Origène, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, se sont contentés d'écrire contre les hérétiques; et lorsqu'un peuple fanatique voulut massacrer Manès, Archélaüs, évêque de Caschara, courut prendre sa défense, et le tira des mains de ces furieux. Peut-être ne doit-on attribuer cette conduite qu'à l'impuissance d'en agir autrement, puisque dès le commencement du quatrième siècle, quand les empereurs furent devenus chrétiens, les papes et les évêques commencèrent à persécuter et à imiter les païens. Jusqu'alors on n'avait infligé aux hérésies que des peines canoniques; Théodose et ses successeurs ordonnèrent des peines corporelles.

Les manichéens étaient les plus redoutés : Théodose, en 382, publia une loi qui les condamnait au dernier supplice, confisquait leurs biens au profit de l'état, et chargeait le préfet du prétoire de créer des *inquisiteurs* et des *délateurs*, pour les découvrir et les poursuivre.

Peu de temps après, l'empereur Maxime fit périr à Trèves, par la main des bourreaux, l'espagnol Priscillien et ses adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Espagne (1). Ces prélats sollicitèrent le supplice des priscillianistes, avec une charité si ardente, que Maxime ne put leur rien refuser. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fit couper le cou à saint Martin, comme à un hérétique, pour avoir demandé que la peine de mort, portée

(1) Histoire de l'église : Quatrième siècle.

contre Priscillien et ceux de son parti , fût convertie en exil. Saint Martin fut bien heureux de sortir de Trèves , et de s'en retourner à Tours (1).

De semblables traits se multiplièrent, dans les siècles suivans ; les papes profitèrent de la faiblesse des souverains, pour s'arroger un pouvoir sans bornes; et leur puissance temporelle devint si grande , que les trônes n'eurent bientôt plus de solidité, qu'autant qu'ils étaient donnés ou approuvés par le pape. En 754, Étienne II délia les Français du serment de fidélité, qu'ils avaient fait à Childéric III , leur roi légitime , et permit , de son plein pouvoir , à Pepin, fils de Charles-Martel , de ceindre la couronne de France. En 800, Léon III couronna Charlemagne , empereur d'Occident. Ces deux princes trouvaient apparemment un grand honneur à recevoir le sceptre des mains du pape. Ils ne prévoyaient pas que, par ce système impolitique , ils s'obligeaient, eux et leurs descendans, à ramper désormais devant la cour de Rome.

A la fin du neuvième siècle , Jean VIII imagina les indulgences , pour ceux qui mourraient en combattant contre les hérétiques. Environ cent vingt ans après, Sylvestre II appela les chrétiens à la délivrance de Jérusalem. La première croisade eut lieu sous le pontificat d'Urbain II, qui la fit prêcher par toute l'Europe (2). Cette guerre injuste et sans motifs,

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*.

(2) Ce fut ce même pape qui excommunia le roi de France , Philippe I^{er} , parce qu'il avait répudié sa femme Berthe , pour épouser Bertrade de Montfort.

souillée des crimes les plus monstrueux et des plus cruels excès, était commandée par Godefroi de Bouillon, qui s'empara de Jérusalem en 1099. L'armée des croisés était immense, mais composée en grande partie de fanatiques ou de scélérats chargés de crimes, qui allaient chercher dans la Terre-Sainte les indulgences du saint père et les richesses des Sarrasins.

Alexandre III monta sur la chaire de saint Pierre, en 1181. Il excommunia les chrétiens hérétiques, et, les confondant avec les infidèles, il donna des indulgences et accorda la vie éternelle à ceux qui perdraient la vie en les combattant. Dès lors, tous les chrétiens orthodoxes furent tenus de dénoncer ceux de leurs frères, qu'ils soupçonnaient d'hérésie. Malheur à qui était assez osé que de leur donner un asile! Ils portaient avec eux l'anathème : l'excommunication s'étendait sur le fauteur d'hérésie comme sur l'hérétique, et les biens du protecteur étaient confisqués, aussi-bien que ceux du proscrit qu'il protégeait.

Au commencement du treizième siècle, on accusa les hérétiques Albigeois d'avoir causé des troubles : on leur déclara la guerre ; elle fut atroce. Saint Dominique la prêcha, au nom du pape Innocent III; Simon, comte de Montfort en fut le chef; le comte de Toulouse et la plus grande partie de ses sujets en furent les premières victimes.

L'INQUISITION commença à s'élever, à la suite de cette guerre. Innocent III l'établit en 1208, dans le

Languedoc (1); mais non sans de grands efforts. Pierre de Castelnau, envoyé du pape pour prêcher contre les hérétiques, fut assassiné par les Albigeois, à cause des fréquentes menaces qu'il faisait au comte Raymond, leur protecteur. Dès qu'on apprit sa mort, on le mit au nombre des martyrs de l'église, et on s'occupa de le venger : des milliers de malheureux Albigeois périrent dans les flammes, en l'honneur d'une religion fondée sur la douceur et la tolérance.

Innocent III mourut en 1216, avant d'avoir pu donner une forme stable à l'inquisition. Honorius III lui succéda, disposé à poursuivre cette noble entreprise. Il écrivit à saint Dominique, pour l'encourager à continuer avec zèle les travaux qu'il dirigeait, pour la plus grande gloire de Dieu. Dominique ne s'acquitta que trop bien de la commission.

Tandis qu'il établissait l'inquisition chez les Albigeois, Honorius III l'éleva en Italie. Elle y existait en 1224, confiée aux dominicains. Cinq ans après, le pape Grégoire IX érigea l'inquisition en tribunal, et lui donna des constitutions.

(1) Dans le même temps, il y eut des troubles en Angleterre, au sujet de l'élection d'un archevêque de Cantorbéri, et le pape mit le royaume en interdit. Jean-sans-Terre, au lieu de s'appuyer des forces de son clergé, contre les entreprises d'Innocent III, confisqua tous les biens de l'église, et acheva de soulever ses sujets. Le pape passa de l'interdit à l'excommunication, délia les sujets du serment de fidélité, et donna la couronne d'Angleterre au roi de France. Jean, qui se vit abandonné par toute la nation, prit le parti de se soumettre au pape, et rendit son royaume feudataire et tributaire du saint siège. *Le président HÉNIAULT.*

Ce pape lança contre les hérétiques une bulle, dont voici quelques fragmens :

« Les hérétiques, condamnés par le tribunal de l'inquisition, seront livrés au juge séculier, pour recevoir le juste châtement dû à leur crime, après avoir été dégradés, s'ils sont engagés dans l'état ecclésiastique.

» Celui qui demandera à se convertir subira seulement une pénitence publique, et une prison perpétuelle.

» Les habitans, qui donneront asile aux hérétiques, seront excommuniés, privés du droit d'occuper aucun emploi public, de voter, de tester, d'hériter, etc.; et surtout déclarés infâmes, s'ils ne demandent réconciliation à la sainte église catholique.

» Ceux qui communiqueront avec les hérétiques, seront excommuniés. Il est ordonné à tout fidèle de dénoncer les uns et les autres à son confesseur, sous peine d'anathème et d'excommunication.

» Les enfans des excommuniés n'auront aucun droit aux emplois publics, et n'hériteront point des biens de leurs parens.

» Les hérétiques morts dans leur crime seront exhumés, pour être la proie des flammes. Leurs cendres seront jettées au vent, leur nom livré à l'infamie et leurs biens confisqués,...

En 1233, lorsque saint Louis eut donné à l'inquisition de France une consistance raisonnable, d'après les décrets des conciles de Toulouse, de Narbonne, et de Béziers, Grégoire IX songea à la faire fleurir.

aussi dans l'Espagne. Il y avait, dans les royaumes de Castille, de Navarre, et d'Aragon, des religieux dominicains, depuis l'établissement de l'inquisition. Il est probable par conséquent qu'elle y était déjà établie; mais elle était loin de cet état de splendeur où l'éleva saint Ferdinand, roi des Espagnes. Grégoire IX avait envoyé des brefs aux évêques de ce royaume, principalement à D. Esparrago, évêque de Tarragone, pour lui ordonner de créer des inquisiteurs et de les envoyer dans les diocèses. Innocent IV acheva d'établir et de perfectionner cette sainte institution. Urbain IV, depuis devenu saint, s'en occupa aussi avec fruit, et sut apprécier le zèle des moines prêcheurs.

Le pouvoir de l'inquisition n'eut bientôt plus de limites. Dans son origine, cependant, elle n'avait pas le droit de prononcer la peine de mort. Mais elle s'en consolait, parce qu'une loi du souverain obligeait le juge séculier à condamner à mort tout accusé que l'inquisition lui livrait, comme coupable d'hérésie. On doit être surpris de voir les inquisiteurs insérer à la fin de leurs sentences, une formule, où le juge est prié de ne point appliquer à l'hérétique la peine capitale, tandis qu'il est prouvé, par plusieurs exemples, que si, pour se conformer aux prières de l'inquisiteur, le juge séculier n'envoyait pas le coupable au supplice, il était mis lui même en jugement, comme suspect d'hérésie, d'après une disposition de l'article 9 du règlement, portant que le soupçon résultait naturellement de la négligence du juge à faire exécuter les

lois civiles, infligées aux hérétiques, quoiqu'il s'y fût engagé par serment. Cette prière, ajoute D. Llorente, n'était donc qu'une vaine formalité, dictée par l'hypocrisie, et qui seule eut été capable de déshonorer le saint-office.

Comme le premier canon du concile de Toulouse, de l'an 1229, avait ordonné aux évêques de choisir, en chaque paroisse, un prêtre et deux ou trois laïques de bonne réputation, lesquels faisaient serment de rechercher exactement et fréquemment les hérétiques, dans les maisons, les caves, et tous les lieux où ils se pourraient cacher, et d'en avertir promptement l'évêque, le seigneur du lieu, ou son bailli, après avoir pris leurs précautions, afin que les hérétiques découverts ne pussent s'enfuir, les inquisiteurs agissaient, dans ce temps-là, de concert avec les évêques. Les prisons de l'évêque et de l'inquisition étaient souvent les mêmes; et quoique dans le cours de la procédure l'inquisiteur pût agir en son nom, il ne pouvait sans l'intervention de l'évêque, faire appliquer à la question, prononcer la sentence définitive, ni condamner à la prison perpétuelle, etc. Les disputes fréquentes, entre les évêques et les inquisiteurs, sur les limites de leur autorité, sur les dépouilles des condamnés, etc, obligèrent en 1473, le pape Sixte IV à rendre les inquisitions indépendantes et séparées des tribunaux des évêques. (1)

Ces dissensions des évêques et des inquisiteurs

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*.

avaient affaibli l'ancienne inquisition dans les Espagnes. On prétend même qu'elle y était entièrement abolie, quand Ferdinand V, roi de Sicile, époux de la fameuse Isabelle, monta sur le trône de Castille. Il joignit à cette couronne, celle d'Aragon, par la mort de Jean II son père, celle de Grenade qu'il conquit sur les Maures, et celle de Navarre dont il dépouilla Jean d'Albret. Isabelle et Ferdinand ne furent pas plutôt sur le trône de Castille, qu'ils s'occupèrent de relever la glorieuse inquisition. C'est celle-ci qui a dominé en Espagne, depuis 1481 jusqu'à notre siècle; que nous avons vu anéantir, à la satisfaction de toute l'Europe; et qui vient d'être rétablie, au grand regret de tous les Espagnols amis des lumières (1).

Les inquisiteurs établirent leur tribunal, dans le couvent de Saint-Paul des pères dominicains de Séville; et ce fut le 2 janvier 1481, que fut promulgué le premier acte de leur juridiction.

Lorsque Isabelle vit que l'inquisition s'affermissait, elle pria le pape de donner à ce tribunal une forme propre à satisfaire tout le monde. Elle demandait que les jugemens portés en Espagne fussent définitifs et sans appel à Rome; et se plaignait en même temps qu'on l'accusât de n'avoir d'autre vue, dans l'établissement de l'inquisition, que de partager, avec les inquisiteurs, les biens des condamnés. Sixte IV accorda tout, loua le zèle de la reine, et

(1) D. Llorente, chap. v, art. 1^{er}.

apaisa les scrupules de sa conscience sur l'article des confiscations. Une bulle du 2 août 1483 établit, en Espagne, un grand inquisiteur général à qui étaient soumis tous les tribunaux du saint-office. Cette place fut donné au père Thomas de Torquemada, fanatique d'une barbarie atroce, capable, plus que tout autre, de remplir les intentions de Ferdinand et d'Isabelle, en multipliant les confiscations et les supplices.

L'inquisition condamnait, sous ce monstre, plus de dix mille victimes, par année; et il remplit, dix-huit ans, les fonctions de grand inquisiteur... Il était tellement abhorré, qu'il ne sortait qu'escorté de deux cent cinquante familiers du saint-office. Il avait toujours, sur sa table, une défense de licorne, à laquelle on supposait la vertu de faire découvrir et de rendre nulle la force des poisons. Ses cruautés excitèrent tant de plaintes, que le pape lui-même en fut effrayé, et que le grand inquisiteur fut obligé trois fois d'envoyer sa justification au saint père.

Ce fut principalement à la sollicitation de Torquemada, que le même Ferdinand V, surnommé le Catholique (1), bannit de son royaume tous les Juifs,

(1) Le Ferdinand, qui institua l'ancienne inquisition, fut béatifié et nommé *saint*. Le Ferdinand, qui éleva l'inquisition moderne, fut surnommé pour cela *le catholique* *. Ses successeurs ont conservé ce titre.

* *Saraceni, judaïque aut christum colore, aut exulare jussi. Subindè, sacra inquisitionis officium institutum. Ob eas res, Ferdinando Regi, ab Innocentio VIII, catholici cognomen datum. TURSELLINI, à societate Jesu, lib. X.*

en leur accordant trois mois , à compter de la publication de son édit , après lequel temps , il leur était défendu , sous peine de la vie , de se retrouver sur les terres de la domination espagnole. Il leur était permis de sortir du royaume , avec les effets et marchandises qu'ils avaient achetées , mais défendu d'emporter aucune espèce d'or ou d'argent. Torquemada appuya cet édit , dans le diocèse de Tolède , par une défense à tous chrétiens , sous peine d'excommunication , de donner quoi que ce fut aux Juifs , même des choses les plus nécessaires à la vie.

D'après ces lois , il sortit de la Catalogne , du royaume d'Aragon , de celui de Valence , et des autres pays soumis à la domination de Ferdinand , environ un million de Juifs , dont la plupart périrent misérablement ; de sorte qu'ils comparent les maux qu'ils souffrirent en ce temps-là , à leurs calamités sous Tite et sous Vespasien. Cette expulsion des Juifs causa à tous les rois catholiques une joie incroyable (1).

Quand les trois mois accordés par l'édit furent écoulés , les inquisiteurs firent leurs recherches. Quoiqu'il ne dût se trouver alors que bien peu de Juifs dans les Espagnes , on fit une multitude de victimes ; et le nombre des malheureux condamnés comme Juifs , est énorme , si on le compare au petit nombre des véritables Juifs qui eurent l'imprudence inconcevable de ne pas fuir les états de Ferdinand V.

On arrêtait , en qualité d'*hérétiques juifs* , ceux

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique.*

qui mangeaient avec les Juifs , ou des mêmes viandes que les Juifs ;

Ceux qui récitâient les psaumes de David , sans dire à la fin le *Gloria patri* ;

Ceux qui mangeaient des laitues, le jour de Pâques ;

Ceux qui tiraient l'horoscope de leurs enfans ;

Ceux qui soupaient avec leurs parens et leurs amis, la veille d'un voyage , comme font les Juifs ;

Ceux qui , en mourant (1) , tournaient la tête du côté de la muraille , comme fit le roi Ézéchias ;

Ceux qui faisaient l'éloge funèbre des morts ;

Ceux qui répandaient de l'eau , dans la maison des morts ; etc.

Le grand nombre des condamnés que l'on faisait mourir par le feu , obligea le préfet de Séville de faire construire , hors de la ville , un échafaud permanent en pierre, qui s'est conservé , jusqu'à nos jours, sous le nom de *Quemadero* (2). On y enfermait les hérétiques ; et ils y périssaient dans les flammes.

En 1484 , Ferdinand V établit le saint-office en Aragon. Les Aragonais , après des efforts multipliés pour empêcher l'érection de ce tribunal odieux, dans leur pays , assassinèrent le premier inquisiteur qu'on leur envoya. Il se nommait Pierre Arbuès d'Épila. Il portait sous ses habits une cotte de maille , et une

(1) On a vu plus haut que la mort même ne mettait pas à l'abri des poursuites de l'inquisition. En même temps qu'on brûlait le cadavre d'un hérétique, on confisquait tous ses biens, et ce n'était pas toujours une chose à négliger.

(2) Lieu du feu.

calotte de fer sous son bonnet. Les conjurés, l'ayant frappé à la gorge, rompirent la bride de l'armure de la tête, et lui portèrent le coup mortel, dans l'église métropolitaine de Saragosse, le 15 septembre 1485. Ce meurtre occasiona une espèce d'émeute, qui effraya les esprits et facilita l'établissement de l'inquisition à Saragosse. Pierre d'Épila fut honoré comme martyr de la foi; il fit des miracles (1), et Alexandre VII le canonisa, en 1664.

Les inquisiteurs s'emparèrent bientôt des assassins du béat, et firent brûler, comme tels, plus de deux cents Aragonais. Un plus grand nombre expira dans le fond des cachots, ou pour cause d'hérésie, ou pour avoir approuvé le meurtre de Pierre d'Épila. Les principaux meurtriers furent traînés dans les rues de Saragosse; après quoi, on les pendit; leurs cadavres furent écartelés, et leurs membres exposés sur les chemins publics. On comptait, parmi ces grands coupables, quelques personnes des plus illustres familles de Saragosse; l'inquisition ne les épargna point: on sait que rien n'était sacré devant ce tribunal insolent. Un neveu de Ferdinand V, le fils du malheureux D. Carlos, fut enfermé dans les cachots de l'inquisition de Saragosse, d'où il ne sortit que pour subir la peine d'une pénitence publique, parce qu'il

(1) Le bienheureux Pierre Arbuès d'Épila guérissait de la peste ceux qui priaient dévotement sur son tombeau. De plus, il se montrait aux honnêtes chrétiens, et leur donnait de sages avis. *Voyez la vie de Saint Pierre Arbuès d'Épila, par l'inquisiteur D. Diègue Garcia de Trasmiera.*

avait protégé la fuite de quelques citoyens suspects d'hérésie.—Enfin , malgré l'opposition de toutes les provinces Aragonaises , l'inquisition prit racine dans ce royaume , et y étendit ses ravages.

En 1492, Ferdinand et Isabelle firent la conquête du royaume de Grenade. Les Maures offrirent de nouvelles victimes et de nouvelles richesses à l'avidité des inquisiteurs ; en 1502, on les chassa de Grenade, comme on avait chassé les Juifs de toutes les Espagnes.

Pour ne pas promener plus long-temps le lecteur sur des atrocités politiques , d'autant plus horribles que leurs effets furent plus étendus, il suffira d'ajouter que l'inquisition s'établit en Sicile en 1503 ; que les inquisiteurs y étaient déjà, en 1512, aussi arrogans qu'en Espagne; que ce tribunal de sang s'éleva bientôt à Naples, à Malte, en Sardaigne, en Flandre, à Venise, dans le Nouveau-Monde, etc ; et que partout il ne servit qu'à ébranler, par des flots de répandu, les fondemens de la religion chrétienne.

Le Portugal ne connaissait encore qu'imparfaitement la sainte inquisition, quoique, dès le commencement du quinzième siècle, le pape Boniface IX eut délégué dans ce royaume des frères prêcheurs qui allaient, de ville en ville, brûler les hérétiques, les musulmans et les Juifs ; mais ils étaient ambulans, et les rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape Clément VII voulut leur donner un établissement fixe en Portugal, comme ils en avaient en Aragon et en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome et celle de Lisbonne ; les esprits s'ai-

grirent; l'inquisition en souffrait, et n'était point établie parfaitement.

En 1539, il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, disait-il, pour établir la sainte inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apportait au roi Jean III des lettres du pape Paul III. Il avait d'autres lettres de Rome, pour les principaux officiers de la cour; ses patentes de légat étaient dûment scellées et signées; il montrait les pouvoirs les plus amples de créer un grand inquisiteur et tous les juges du saint-office. C'était un fourbe, nommé Saavedra, qui savait contrefaire toutes les écritures, fabriquer et appliquer de faux sceaux et de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome, et s'y était perfectionné à Séville, d'où il arrivait, avec deux autres fripons. Son train était magnifique; il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui et ses confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses, au nom de la chambre apostolique de Rome; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat à *latere*, sans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que, dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition, sa sainteté ne pouvait souffrir les délais, et que le roi était assez honoré que le premier courrier, qui lui en apportait la nouvelle, fût un légat du saint père. Le roi n'osa répliquer. Le légat, dès le jour même, établit un grand inquisiteur, envoya

partout recueillir des décimes ; et avant que la cour pût avoir des réponses de Rome , il avait déjà recueilli plus de deux cents mille écus (1).

Cependant , le marquis de Villanova , seigneur espagnol , de qui le légat avait emprunté , à Séville , une somme très-considérable , sur de faux billets , jugea à propos de se payer par ses mains , au lieu d'aller se compromettre , avec le fourbe , à Lisbonne. Le légat faisait alors sa tournée sur les frontières de l'Espagne. Il y marche , avec cinquante hommes armés , l'enlève et le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne. Le conseil de Madrid condamna le légat Saavedra au fouet et à dix ans de galères. Mais ce qu'il y eut d'admirable , c'est que le pape Paul IV confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon ; il rectifia par la plénitude de sa puissance divine toutes les petites irrégularités des procédures , et rendit sacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Au reste , ajoute Voltaire , on connaît assez toutes les procédures de ce tribunal ; on est emprisonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infâmes ; un fils peut dénoncer son père , une femme , son mari ; on n'est jamais confronté devant ses accusateurs ; les

(1) Voltaire dit aussi qu'il avait fait mourir deux cents personnes ; mais Don Llorente semble le justifier de toute accusation de cruauté. Au reste , cette histoire du *faux nonce de Portugal* est tirée toute entière du *Dictionnaire philosophique*.

biens sont confisqués au profit des juges ; c'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours : il y a là quelque chose de divin ; car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment.

Quand les Espagnols passèrent en Amérique, ils y portèrent l'inquisition avec eux ; les Portugais l'introduisirent aux Indes , aussitôt qu'elle fut autorisée à Lisbonne : c'est ce qui fait dire à Louis de Parámo, dans la préface de son livre sur l'Origine de l'inquisition , que cet arbre florissant et vert a étendu ses racines et ses branches dans le monde entier , et a porté les fruits les plus doux.

Néanmoins cet arbre venimeux était déraciné. Il se relève dans l'Espagne et dans quelques autres contrées, malgré les plaintes de l'humanité. Plaise au ciel que les lumières du siècle puissent bientôt l'anéantir , et que Dieu soit enfin honoré d'un culte libre.

ANECDOTES. — Gaspard de Santa-Cruz, impliqué dans l'affaire du meurtre de Pierre d'Épila , s'était réfugié à Toulouse, où il mourut, après avoir été brûlé en effigie à Saragosse. Un de ses enfans fut arrêté par ordre des inquisiteurs, comme ayant favorisé l'évasion de son père. Il subit la peine de *l'auto-da-fé public* et fut condamné à prendre copie du jugement rendu contre son père , à se rendre à Toulouse , pour présenter cette pièce aux dominicains , à demander que son cadavre fut exhumé, pour être brûlé, et enfin à revenir à Saragosse re-

mettre aux inquisiteurs le procès verbal de cette exécution. Le fils condamné se soumit, sans se plaindre, à l'ordre de ses juges (1)...

— A Barcelone, l'inquisition fit châtier, en novembre 1506, un homme convaincu de judaïsme, et qui se disait disciple du fameux Jacob Barba ; il se vantait d'être Dieu, un en trois personnes ; il soutenait que les décisions du pape étaient nulles, sans son approbation ; qu'il serait mis à mort, à Rome ; qu'il ressusciterait le troisième jour, et que tous ceux qui croiraient en lui seraient sauvés. Il me semble, dit ici D. Llorente, que les extravagances de cet homme n'avaient aucun rapport avec les erreurs des Juifs, et que le malheureux était bien plus fou qu'hérétique.

— Si l'on en croit quelques historiens, Philippe III, roi d'Espagne, obligé d'assister à un *auto-da-fé*, frémit et ne put retenir ses larmes, en voyant une jeune Juive et un jeune Maure de quinze à seize ans, qu'on livrait aux flammes, et qui n'étaient coupables que d'avoir été élevés dans la religion de leurs pères et d'y croire. Ces historiens ajoutent que l'inquisition fit un crime à ce prince d'une compassion si naturelle ; que le grand inquisiteur osa lui dire que, pour l'expié, il fallait qu'il lui en coûtât du sang ; que Philippe III se laissa saigner, et que le sang qu'on lui tira fut brûlé par la main du bourreau (2).

— On voit, dans la cathédrale de Saragosse, le

(1) D. Llorente, chap. VI.

(2) Saint-Foix.

tombeau d'un fameux inquisiteur. Il y a six colonnes sur ce tombeau, et à chacune de ces colonnes, un Maure attaché, et qu'il paraît qu'on va brûler. Si jamais le bourreau, dans quelque pays, était assez riche pour se faire élever un mausolée, celui-là pourrait lui servir de modèle (1).

— L'inquisition, en livrant aux bourreaux ceux qu'elle a condamnés, recommande de ne pas répandre le sang; et pour ne le point répandre, on le brûle (2).

— On regarde communément saint Dominique comme le fondateur de la sainte inquisition. Nous avons encore une patente donnée par ce grand saint, laquelle est conçue en ces mots :

« A tous les fidèles chrétiens qui auront connaissance des présentes lettres, Fr. Dominique, chanoine d'Osma, le moindre des prêcheurs, salut en Jésus-Christ.

» En vertu de l'autorité apostolique du légat du saint siège, que nous sommes chargés de représenter, nous avons réconcilié à l'église le porteur de ces lettres, Ponce Roger, qui a quitté, par la grâce de Dieu, la secte des hérétiques; à condition qu'il se fera fouetter par un prêtre, trois dimanches consécutifs, depuis l'entrée de la ville jusqu'à la porte de l'église, comme il nous l'a promis avec serment; qu'il fera maigre toute sa vie;

(1) Saint-Foix.

(2) *Idem*.

» qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année; qu'il ne
 » boira jamais de vin; qu'il portera le *San-benito*(1),
 » avec des croix; qu'il récitera le bréviaire tous les
 » jours, sept *pater* dans la journée, dix le soir, et
 » vingt à l'heure de minuit; qu'il vivra chastement,
 » gardant désormais une continence absolue, et qu'il
 » se présentera tous les mois au curé de sa paroisse, etc.;
 » tout cela sous peine d'être traité comme hérétique,
 » parjure, excommunié, etc. (2) »

Quoique Dominique soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant Louis de Paramo, l'un des plus respectables écrivains et des plus brillantes lumières du saint-office, rapporte, au titre second de son second livre, que Dieu fut le premier instituteur du saint-office, et qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre Adam. D'abord Adam est cité au tribunal : *Adam, ubi es?* Et en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de Dieu nulle.

Les habits de peau, que Dieu fit à Adam et à Ève, furent le modèle du *San-benito*, que le saint-office fait porter aux hérétiques. Il est vrai, dit Voltaire, que par cet argument on prouve que Dieu fut le premier tailleur; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles, qu'il

(1) Corruption de *sacro benedictio*, sac bené. — C'est un scapulaire qu'on fait porter aux hérétiques condamnés.

(2) Paramo, liv. I.

possédait dans le paradis terrestre : c'est de là que le saint-office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodôme furent brûlés comme hérétiques , parce que la sodomie est une hérésie formelle. De là , il passe à l'histoire des Juifs , il y trouve partout le saint-office.

Jésus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi. Il en exerça les fonctions, dès le treizième jour de sa naissance , en faisant annoncer à la ville de Jérusalem , par les trois rois mages , qu'il était venu au monde ; et depuis , en faisant mourir Hérode rongé de vers , en chassant les vendeurs du temple , et enfin en livrant la Judée à des tyrans qui la pillèrent, en punition de son infidélité. Après Jésus-Christ, saint Pierre , saint Paul et les autres apôtres furent inquisiteurs, de droit divin. Ils communiquèrent leur puissance aux papes et aux évêques leurs successeurs, qui la transmirent à saint Dominique. Saint Dominique, étant venu en France, avec l'évêque d'Osma, dont il était archidiacre , s'éleva avec zèle contre les Albigeois , et se fit aimer de Simon , comte de Montfort. Ayant été nommé par le pape inquisiteur en Languedoc, il y fonda son ordre. Le comte de Montfort prit d'assaut la ville de Béziers , et en fit massacrer tous les habitans ; à Laval , on brûla , en une seule fois , quatre cents Albigeois. Dans tous les historiens de l'inquisition que j'ai lus, dit Paramo , je n'ai jamais vu un acte de foi aussi célèbre, ni un spec-

tacle aussi solennel. Au village de Cazeras , on en brûla soixante, et dans un autre endroit , cent quatre-vingt.

Paramo fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort; il en trouve beaucoup au-delà de cent mille : son livre fut imprimé en 1589, à Madrid , avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque et le privilège du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois et si abominables , mais alors rien ne paraissait plus naturel et plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à Louis de Paramo, quand ils sont fanatiques(1).

INTERDIT. — Sentence ecclésiastique qui prive les excommuniés de leurs biens , de leur puissance , de leurs droits , etc. , et les sépare de la société des fidèles.

Cette sorte d'arme était autrefois si en usage , que tout le monde s'en escrimait à tout propos, dit Sauval , depuis le plus grand , jusqu'au plus petit ; non seulement les papes et les évêques , mais encore les abbés , les chapitres , l'université de Paris ; le moindre particulier même osait aussi s'en mêler, et excommunait tout comme les autres (2).

Les interdits et les excommunications ont été en usage chez presque tous les peuples. Les Atlantes , incommodés par l'excessive chaleur du soleil , payaient un

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*.

(2) Histoire et recherches sur les antiquités de Paris, liv. XI.

prêtre pour l'excommunier tous les matins. Être chassé de la synagogue était la plus grande peine chez les Juifs. César, en parlant des Gaulois, dit que les Druides jugeaient tous les procès ; qu'ils interdisaient les sacrifices à quiconque refusait de se soumettre à leurs sentences ; que ceux qui avaient été interdits, étaient réputés impies et scélérats ; qu'ils n'étaient plus reçus à plaider, ni à témoigner en justice ; et que tout le monde les fuyait, dans la crainte que leur abord et leur entretien ne portassent malheur. On lit dans Plutarque que la prêtresse Théano, pressée par le sénat d'Athènes de prononcer des malédictions contre Alcibiade, qu'on accusait d'avoir mutilé, la nuit, en sortant d'une débauche, des statues de Mercure, s'excusa, en disant qu'elle était prêtresse des dieux pour prier et bénir, et non pour détester et maudire. Philippe-Auguste ayant voulu répudier Ingelburge, pour épouser Agnès de Méranie, le pape mit le royaume en interdit ; les églises furent fermées pendant plus de huit mois ; on ne disait plus ni messes, ni vêpres ; on ne mariait point ; les œuvres du mariage étaient même illicites : il n'était permis à personne de coucher avec sa femme, parce que le roi ne voulait plus coucher avec la sienne ; et la génération ordinaire dut manquer en France cette année-là (1).

(1) Sauval dit à ce propos que Philippe-Auguste ayant assemblé à Melun tous les grands seigneurs, lorsque le pape l'eut excommunié, (en 1206), ils lui déclarèrent tous qu'ils ne le tiendraient point pour excommunié qu'ils ne sussent les raisons que le pape avait d'en venir là.

Saint-Foix, Liv. VII.

—Venilon, archevêque de Sens, excommunia et déposa, de son plein pouvoir, Charles-le-Chauve. On trouve cette phrase dans l'écrit que ce monarque publia contre le séditieux : *Ce prélat, dit-il, ne devait pas m'interdire, avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'ont sacré, et que j'eusse subi leur jugement, auquel j'ai été et serai toujours très-soumis ; ils sont les trônes de Dieu, et c'est par eux qu'il prononce ses décrets....* (1)

—En 1242, il s'éleva des différens, entre la cour de France et le saint siège, à l'occasion de l'archevêché de Bourges, où Innocent II voulait soutenir celui qu'il avait fait élire par le chapitre, quoique le roi Louis-le-Jeune, suivant le droit qu'il en avait, se fût opposé à cette élection. Innocent II avait obligation au roi, dit le président Hénault, puisque ce fut dans le concile tenu à Étampes, que ce pontife fut préféré à son concurrent Anaclet II ; cela ne l'empêcha pas de mettre le domaine du roi de France en interdit ; et Louis-le-Jeune ne put expier *son crime* que par une croisade. Il partit donc, suivant les conseils de saint Bernard, et malgré les fortes représentations de l'abbé Suger ; il s'embarqua pour la Palestine, à la tête de quatre-vingt mille hommes, emmenant avec lui Éléonore sa femme, qui se conduisit fort mal en terre sainte. Cette croisade ne produisit, comme toutes les autres, que des crimes, des défaites et de pieuses horreurs.

(1) Saint-Foir.

— Un homme en *pénitence publique* était suspendu de toutes fonctions civiles, militaires et matrimoniales; il ne devait ni se faire faire les cheveux, ni se faire faire la barbe, ni aller au bain, ni même changer de linge : cela faisait à la longue un vilain pénitent. Le bon roi Robert encourut les censures de l'église, pour avoir épousé sa cousine; il ne resta que deux domestiques auprès de lui : ils faisaient passer par le feu tout ce qu'il avait touché. En un mot, l'horreur pour un excommunié était telle, qu'une fille de joie, avec qui Eudes-le-Pelletier avait passé quelques moments, ayant appris quelques jours après qu'il était excommunié depuis six mois, fut si saisie, qu'elle tomba dans des convulsions qui firent craindre pour sa vie : elle en guérit par l'intercession d'un saint diacre (1).

— Les démêlés si connus entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel, commencèrent à éclater en 1303 : le premier sujet de mécontentement du pape venait de ce que le roi avait donné retraite aux Colonnes, ses ennemis; mais le roi avait des sujets bien plus graves de se plaindre de Boniface (2); ce pontife, se croyant autorisé par ses prédécesseurs, voulait partager avec lui les décimes levées sur le clergé de France; la résistance de Philippe irrite le pape, et, pour première vengeance, il crée le nouvel évêché de Pamiers, sans le concours de la puissance royale,

(1) Saint-Foix.

(2) Le président Hénault.

nécessaire en cette matière. Boniface fait plus , il se plaît à braver le roi , en nommant légat en France , Bernard Saissetti , qui s'était fait ordonner évêque malgré ce prince : Bernard , en vertu de ses pouvoirs de légat , ordonne au roi de partir pour une nouvelle croisade , et de mettre en liberté le comte de Flandre , qu'il tenait prisonnier. Le roi fit arrêter Bernard , et le remit entre les mains de l'archevêque de Narbonne , son métropolitain. Le pape lança une bulle foudroyante qui mit le royaume en interdit. Philippe rassembla les trois états du royaume , et convint de convoquer un concile. On en donna avis aux princes voisins , et il fut arrêté qu'on appellerait au futur concile de tout ce que le pape avait fait. Nogaret partit , en apparence pour signifier l'appel , mais en effet pour enlever le pape. Sciarra - Colonne et lui l'investirent dans la ville d'Agnanie ; Sciarra donna un soufflet au pape , et se mit en devoir de le tuer ; Nogaret l'en empêcha : le pape mourut peu de temps après. Toutes ces affaires auraient eu de graves suites pour la France ; Benoît XI les prévint , en déclarant Philippe-le-Bel absous des censures de Boniface VIII.

— Les prétentions de Grégoire XII et de Benoît XIII à la papauté avaient élevé un schisme dans l'église , au commencement du quinzième siècle. Grégoire XII , pour étouffer le schisme , consentait à se démettre de sa dignité , pourvu que *Pierre-de-la-Lune* , dit Benoît XIII , voulût en faire autant. Mais Benoît XIII n'y voulut rien entendre , et répon-

dit qu'*Ange Corravian*, dit Grégoire XII, devait se soumettre au plus vite à son autorité apostolique. Le roi de France, Charles VI, ennuyé de ces dissensions, leur manda à tous deux, au mois de mars 1407, que si l'église n'était réunie, avant l'Ascension, ni lui, ni la France entière ne les reconnaîtraient plus pour souverains pontifes. Benoît excommunia aussitôt le roi, et mit le royaume en interdit. Un courrier Aragonnais en apporta la sentence à Charles VI, et chercha à s'échapper, après la lui avoir remise; mais il fut arrêté et conduit en prison. La sentence d'excommunication fut déchirée publiquement dans la grand'-chambre; et l'ambassadeur de Pierre-de-la-Lune, aussi-bien que son courrier, furent condamnés à faire amende honorable, revêtus d'une tunique blanche, où étaient figurées les armes de Benoît renversées et coiffées d'une mitre de papier. — Le concile de Pise termina les disputes de Grégoire et de Benoît, en les déposant tous deux, et en proclamant pape Alexandre V.

— Plusieurs autres princes furent interdits, comme ceux-ci; mais à mesure que les ténèbres des siècles de barbarie se dissipent, les foudres de Rome perdaient leur antique pouvoir. Elles sont maintenant tombées en désuétude, et n'inspirent plus qu'un ridicule effroi aux esprits faibles. — En 1512, le pape Jules II jeta un interdit sur le royaume de France, et en particulier sur la ville de Lyon, parce que Louis XII avait transféré dans cette ville le concile de Pise, et qu'il y avait cité le pape, pour qu'il rendit compte

de sa conduite envers les Français. — En 1585, le pape Sixte-Quint excommunia le roi de Navarre, et le déclara indigne de succéder à la couronne. Henri IV en appela, comme d'abus, au concile général, et fit afficher son acte d'appel aux portes du Vatican. Cette conduite força le pape lui-même à admirer Henri IV. (Voyez *Excommunication.*)

INVISIBLE. — Le magicien juif David Alruy se rendait invisible, et parlait cependant à ceux qui l'entouraient. Un jour qu'on le cherchait, il passa la mer sur son écharpe, et échappa à ceux qui le poursuivaient (1).

— Pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière; un mur, par exemple (2).

— On se rend invisible, en portant, sous son bras droit, le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire et celui d'une grenouille (3). (Voyez *Anneau.*)

INVOCATIONS. — Agrippa dit que, pour invoquer le diable et l'obliger à paraître, on se sert de ces paroles magiques : *Dies, mics, jesquet, benedo, efet, douvema, enitemaüs!* Comme ces mots ne sont pas difficiles à prononcer, il est aisé d'en faire l'épreuve.

— Ceux qui ont des rousseurs au visage ne peu-

(1) Benjamin.

(2) Le comte de Gabalis.

(3) Plin.

vent faire venir les démons , quoiqu'ils les invoquent (1). (Voyez *Évocations.*)

J.

JEANNE D'ARC , dite la *Pucelle d'Orléans.* — Les Anglais possédaient presque toute la France , et le roi Charles VII était à la veille de se voir sans asile dans son royaume , lorsqu'une jeune bergère des environs de Vaucouleurs vint se présenter devant lui ; et lui annonça , de la part de Dieu , que les Anglais seraient bientôt chassés de la France , et qu'il serait couronné à Rheims , s'il voulait lui donner des chevaux et des hommes , afin qu'elle combattît pour son service.

Le roi , étonné de voir tant d'assurance dans une simple paysanne , lui accorda ce qu'elle demandait. Elle s'arma d'une épée , qui était enterrée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois , et combattit avec un courage qui éclipsa celui des plus grands capitaines. Elle chassa les Anglais d'Orléans , fit sacrer Charles VII à Reims , lui rendit Troyes , Châlons , Auxerre , et la plus grande partie de son royaume. On la voyait toujours la première à la bataille , et les plus graves blessures ne pouvaient l'obliger à prendre du repos. Toute la France l'admira , et les cris de *Vive la Pucelle* se mêlaient de toutes parts aux cris de *Vive le roi!*

Cependant le roi marcha vers Paris , et campa entre

(1) Le Loyer.

Paris et Montmartre , espérant reprendre la ville aux Anglais. Mais malgré tous les efforts de la Pucelle , qui fut faiblement secondée , on ne put forcer l'ennemi à évacuer. C'est pourquoi Charles VII. retira son armée, et la Pucelle se jeta dans Compiègne pour la défendre contre le duc de Bourgogne. Ce fut là qu'elle fut prise , en favorisant la retraite des siens , par un gentilhomme picard , qui la vendit à Jean de Luxembourg. L'infâme la vendit à son tour aux Anglais , qui lui firent éprouver toutes sortes de mauvais traitemens. Après quoi , pour se délivrer d'un ennemi qui n'était coupable que de les avoir trop souvent vaincus , ils l'accusèrent de sorcellerie , et , de concert avec quelques évêques français , ils la condamnèrent à être brûlée vive sur la place publique de Rouen. Cette lâche sentence s'exécuta ; on jeta ses cendres au vent , et l'ingrat monarque , qui lui devait sa couronne , l'abandonna , quand il crut n'avoir plus besoin d'elle. Sa mémoire fut réhabilitée vingt ans après sa mort , et on la déclara innocente de sortilège. Deux de ses juges furent brûlés vifs ; deux autres furent exhumés pour expier aussi , dans les flammes , leur jugement inique.

— Si la Pucelle d'Orléans ne fut pas divinement inspirée , dit Saint-Foix , du moins on ne peut nier qu'elle n'ait été une héroïne , et que sa mémoire ne doive être bien respectable et bien chère à tout bon Français. Il y avait , dans un bourg de l'Attique , une jeune jardinière très-belle , et d'une taille avantageuse : elle s'appelait Phya. Pisistrate , chassé par

les Athéniens , imagina de la faire passer pour Minerve , la patronne d'Athènes : on la revêtit de tous les ornemens convenables à cette déesse ; elle avait l'é-gide , une lance à la main , et le casque en tête ; elle monta dans un char magnifique , tiré par six chevaux blancs , richement harnachés. Pisistrate y était assis à ses pieds ; douze hommes , vêtus en messagers des dieux , marchaient devant ce char , et criaient : *Athéniens , Minerve vous ramène Pisistrate ; recevez-le avec la soumission et le respect que vous devez à la déesse.* Le peuple se prosterna , adora et obéit. — L'idée de la mission de la Pucelle , soutenue par sa vaillance , la sagesse de ses conseils et la pureté de ses mœurs , releva des courages abattus par une longue suite de disgrâces ; elle combattit pour un roi légitime , contre un usurpateur. Phya servit l'ambition , et rétablit l'autorité d'un tyran ; tout ce qu'elle eut à faire , consista uniquement à bien jouer le rôle de déesse , pendant quelques heures. Pisistrate la maria à son fils Hipparque ; elle régna dans Athènes : la Pucelle d'Orléans fut brûlée.

Les uns ont fait de Jeanne d'Arc une inspirée , les autres une folle , ceux-ci une enthousiaste , ceux-là une visionnaire. Quoi qu'il en soit , Jeanne d'Arc fut une héroïne ; la France lui doit son salut ; et la postérité la place à côté de nos grands hommes.

JOURS. —

Primum supremumque diem radiatus habet Sol.

Proxima fraternæ succedit Luna coronæ.

Tertius assequitur Titania lumina Mavors.

I.

23

Mercurius quarti sibi vindicat astra dici.

Illustrant quintam Jovis aurea sidera zonam.

Sexta salutigerum sequitur Venus alma parentem.

Cuncta supergrediens Saturni septima lux est.

Octavum instaurat revolubilis orbita solem.

Auson.

Les anciens ont donné à la semaine autant de jours qu'ils connaissaient de planètes. On n'en comptait que sept, il n'y a pas encore bien long-temps, et le nombre sept était un nombre sacré, par une suite du sabéisme ou culte des astres.

Le dimanche est le jour du Soleil.

Le lundi est le jour de la Lune.

Le mardi est le jour de Mars.

Le mercredi est le jour de Mercure.

Le jeudi est le jour de Jupiter.

Le vendredi est le jour de Vénus.

Le samedi est le jour de Saturne.

— Les magiciens, sorciers et autres gens de même sorte, ne peuvent rien deviner, le vendredi ni le dimanche.

Le diable ne fait pas ordinairement ses orgies ni ses assemblées, ces jours-là (1).

— Si on rogne ses ongles, les jours de la semaine qui ont un R, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, il viendra des envies aux doigts (2). Je ne crois pas qu'il soit facile d'en donner la raison; et comme il n'y a point d'effet sans cause, le mardi, le

(1) Delancre.

(2) Thiers.

mercredi et le vendredi ne doivent pas plus engendrer d'*envies* que les autres jours de la semaine.

— Le vendredi est un jour funeste et maudit, quoique l'esprit de la religion chrétienne nous apprenne le contraire (1). Les gens superstitieux oublient tous les malheurs qui leur arrivent les autres jours, pour se frapper l'imagination de ceux qu'ils éprouvent le vendredi. Néanmoins ce jour tant calomnié a eu d'illustres partisans. Sixte-Quint aimait le vendredi avec passion, parce que c'était le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement. François I^{er}. assurait que tout lui réussissait le vendredi. Henri IV aimait ce jour, de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit, pour la première fois, la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus, après Gabrielle.

Le peuple est persuadé que le vendredi est un jour sinistre, *parce que rien ne réussit ce jour-là*. Mais si un homme fait une perte, un autre fait un gain, et si le vendredi est malheureux pour l'un, il est heureux pour un autre, comme tous les autres jours.—Un père qui voulait engager son fils à se lever de bon matin, lui disait : « Tous ceux qui se lèvent avant le » soleil sont heureux; un homme étant sorti de sa » maison, au point du jour, trouva une bourse pleine » d'or.—Mais, répondit l'enfant, celui qui avait perdu

(1) La mort de Jésus-Christ, la rédemption du genre humain, la chute du pouvoir infernal devraient au contraire sanctifier le vendredi. Mais les idiots allient toutes les superstitions.

» la bourse s'était levé de meilleure heure que celui
 » qui l'a trouvée... » (*Voyez Mois.*)

JUGEMENT DE DIEU. — La femme d'un chevalier français, nommé Carrouge, fut prise de violence par le favori de Pierre-le-Noble, duc d'Alençon, vers la fin du quatorzième siècle. Elle ne se poignarda point comme Lucrèce; elle n'assembla point ses parens pour révéler sa honte; silencieuse et désolée, ce fut à son époux seul qu'elle apprit l'affront dont il était couvert. Carrouge demanda vengeance; il n'y avait point de témoins: il ne put obtenir justice que par le jugement de Dieu. Le combat eut lieu à Paris, derrière le Temple, en présence du roi Charles VI: Legris, que la femme de Carrouge accusait de l'avoir violée, fut tué, et son corps mis au gibet, après avoir été traîné sur la claie, jusqu'au lieu patibulaire.

Si Carrouge eût succombé, quel eût été le sort de son épouse? Après avoir été violée, après en avoir fait l'aveu humiliant, après avoir causé la mort de son mari, qui se serait immolé pour venger son honneur, elle aurait subi elle-même une mort infamante, pour ajouter un nouveau lustre à l'innocence de son ravisseur. Et voilà ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu (1)!.... Ce n'est pas tout: Legris

(1) Dans ces tems de bénédiction, un assassin, qui, après avoir poignardé sept ou huit personnes, pouvait gagner la porte d'une église, ou d'une chapelle, ou d'un couvent, était à l'abri de toute recherche; et il n'était plus question de rien.

terrassé , et sous son ennemi , soutint toujours qu'il était innocent ; mais il n'en passa pas moins pour vaincu , par l'issue du combat , dit Le Laboureur ; et , soit que la femme de Carrouge se fût trompée sur la personne du coupable , à la faveur des ténèbres ou de quelque ressemblance , soit par toute autre cause , Legris paya de son honneur et de son sang le crime d'un malheureux , qui fut depuis exécuté à mort pour d'autres méfaits , et qui s'accusa de ce viol.

— Quand des femmes acceptaient un duel judiciaire , on creusait , au milieu d'un cercle de dix pieds de diamètre , une fosse de deux pieds et demi. L'homme était obligé d'y descendre. La femme se tenait dans le cercle , sans qu'il lui fût permis d'en sortir. On leur donnait à chacun trois gros bâtons , longs d'une aune. Ceux de la femme étaient armés d'une pierre d'une livre , liée avec une courroie. Celui qui touchait la terre , en voulant frapper son adversaire , perdait un de ses bâtons. Le premier qui perdait ses trois bâtons était le coupable ; il dépendait du vainqueur de faire exécuter la sentence de mort. Les lois condamnaient l'homme à avoir la tête tranchée , la femme à être enterrée vivante.

— Un jour , le prieur d'un couvent de Londres , qui est maintenant la taverne de la Hure de Sanglier , retint un peu trop long-temps à ses fervens exercices une certaine dame de qualité : le mari vint subitement , vit beaucoup , et témoigna l'indignation naturelle dans de semblables rencontres. Le prieur reconnut , avec humilité , que le démon l'avait égaré ,

et la dame ne mit pas seulement en doute qu'un pouvoir magique l'avait éloignée de ses devoirs. L'époux outragé, loin d'être séduit par de semblables prétextes, livra les coupables à la justice. Des preuves convaincantes lui donnaient droit de réclamer de grands dommages : il les aurait obtenus devant des tribunaux organisés comme les nôtres ; mais la cause de tout clerc se plaidait alors devant des prêtres, dont la bonne foi et l'impartialité devenaient l'unique ressource du pauvre laïque.

Le prier, pour prévenir les suites de l'accusation, défia le plaignant de soutenir la légitimité de sa cause en champ clos. Le malheureux gentilhomme, après avoir été si grièvement outragé, fut contraint de courir les hasards d'un combat singulier. L'empire de la coutume ne lui permettait pas de balancer. Il releva donc le gant, que le prier avait jeté comme un signe de défi.

Le prier se fit, comme de droit, représenter par un champion, puisqu'il n'était pas permis aux membres du clergé de combattre en personne. On enferma, selon l'usage, l'accusateur et le défenseur dans un cachot ; tous deux reçurent l'ordre de jeûner et de prier.

A la suite d'un mois de détention, leurs cheveux furent coupés et leurs corps frottés d'huile. Ils parurent dans cet état sur le champ de bataille, que des soldats entouraient. Le roi présidait à cet appareil ; ils jurèrent de ne poursuivre la victoire ni par fraude,

ni par magie ; ils prièrent à haute voix ; ils se confessèrent à genoux.

Les cérémonies préliminaires étant achevées , le reste de l'affaire fut abandonné au courage et à l'habileté des combattans. Comme le champion du prier avait une longue habitude de semblables combats , il ne parut pas le moins du monde singulier que la victoire se rangeât de son côté. Le mari vaincu fut arraché du champ de bataille, et dépouillé jusqu'à la chemise : après quoi on le pendit, d'après les lois d'alors, que personne ne discutait ; ces lois prétendaient épouvanter à l'avenir les calomnieurs.

Voilà les temps où nos ancêtres se montraient plus justes , plus sages et plus braves que leurs descendants (1) ! (Voyez *Epreuves.*)

JUIF-ERRANT. — Quand Jésus-Christ fut conduit au calvaire , chargé de l'instrument de sa mort , il voulut se reposer un instant , devant la boutique d'un cordonnier juif. L'artisan le repoussa avec dureté ; et, pour le punir de sa barbarie, Jésus-Christ le condamna à marcher jusqu'à la fin des siècles.

Le cordonnier prit aussitôt un bâton à la main , et se mit à courir le monde , sans pouvoir s'arrêter nulle part. Depuis lors , c'est à dire depuis dix-huit siècles , il a parcouru toutes les contrées du globe , sous le nom du Juif-Errant. Il a affronté les combats, les naufrages , les incendies , il a cherché partout la mort

(1) Goldsmith.

et ne l'a point trouvée. Il a toujours cinq sous dans sa bourse.

Personne ne peut se vanter de l'avoir vu ; mais nos grands-pères nous disent que leurs grands-pères l'ont connu , et qu'il a paru , il y a plus de cent ans , dans certaines villes. Les aïeux de nos grands-pères en disaient autant , et les bonnes gens croient à l'existence personnelle du Juif-Errant.

Il n'est pas besoin de dire que le Juif-Errant est une allégorie ingénieuse, qui représente toute la nation juive , errante et dispersée depuis la prise de Jérusalem par Titus , dans tous les pays du monde. Leur race ne se perd point , quoique confondue avec les nations diverses , et leurs richesses sont à peu près les mêmes , dans tous les temps , aussi-bien que leurs forces. La religion qu'ils professent, et qu'ils tiennent à conserver , les a jusqu'ici distingués des autres hommes , et en fera toujours un peuple isolé au milieu du monde. Cette religion ne doit pas sitôt s'éteindre , puisqu'on trouve des Juifs partout où on trouve des hommes.

JUIFS (1). — La religion juive est une mère vénérable , dont la vieillesse se perd dans la nuit des

(1) Le nom de *Juifs* (*Judæi*) était le nom des Hébreux de la tribu de *Juda*. Après la mort de Salomon, le royaume fut divisé: Roboam demeura roi de Juda, et Jéroboam fut roi d'Israël. Les différentes captivités des Hébreux dissipèrent le royaume d'Israël ; celui de Juda se conserva seul , et on donne maintenant le nom de *Juifs* à tous les descendants de Jacob. Le bienheureux

temps. Elle a donné l'être à deux filles, la religion chrétienne et la religion mahométane, qui la respectent et la déchirent tout à la fois; qui se font gloire de venir d'elle, et ne désirent rien tant que de la voir éteinte; qui approuvent tout ce qu'elle a fait avant d'être mère, et condamnent tout ce qu'elle fait depuis, quoique sa conduite soit à peu près toujours la même; en un mot, qui allient pour elle l'admiration et l'horreur.

— L'histoire des Juifs est, comme toutes les histoires bien anciennes, un tissu de merveilles. M. de Fontanes en a rassemblé un grand nombre dans ces vers admirables, où il veut montrer que la Bible présente de beaux sujets de poésie; il a su donner le précepte et l'exemple :

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre, par le ciel aux Hébreux inspiré?.....
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît. Après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil;
Déjà fuit son bonheur avec son innocence.
Le premier juste expire. O terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.

saint Prosper explique autrement l'étymologie du mot *Juifs*. Tous les Hébreux se nommaient ainsi, selon lui, parce qu'ils observaient la loi de Dieu : *Nuncupabantur Judæi, tanquam jus Dei sequentes* *. D'où on peut conclure que les Hébreux parlaient latin, huit cents bonnes années avant la fondation de Rome.

* *Divi Prosperi de promiss. pars 1, cap. 40.*

Seule , et se confiant à l'œil de l'Éternel ,
 L'arche domine en paix les flots d'un gouffre immense ,
 Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
 Patriarches fameux , chefs du peuple chéri ,
 Abraham (1) et Jacob , mon regard attendri
 Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes.
 L'Orient montre encor vos traces éclatantes ,
 Et garde de vos mœurs la simple majesté.
 Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé ,
 Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
 Toi , qu'en vain poursuivait la haine fraternelle ,
 O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
 La page attendrissante où vivent tes malheurs.
 Tu n'es plus ! ô revers ! Près du Nil amenées
 Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
 Jéhova les protège : il finira leurs maux.
 Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
 C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.

(1) Abraham , descendant d'Héber , fut choisi de Dieu pour être le père des Hébreux , l'an du monde 2000 , selon les écritures. Il se circoncit , lui et ses gens , afin de se distinguer des nations idolâtres , et aussi , dit saint Prosper , afin de mortifier le corps , justement dans cette partie qui a produit le péché originel. Le même saint Prosper (*De Promiss. et Prædict. Dei ; pars. 1 , cap. 14*) ajoute que quelques-uns ont gagné le royaume des cieux en se faisant eunuques. La secte des Valésiens professait cette absurdité , et agissait en conséquence. Saint Grégoire de Tours entend la chose un peu différemment , et se contente de dire , après les prophètes : tout homme dont le cœur est incircconcis ne peut devenir saint ; ayez donc soin de circoncire le prépuce de votre cœur , et de ne pas servir des dieux étrangers. — *Circumcidite præputium cordis vestri , etc.* (*Gregor. Turon. , lib. 1 , cap. 7.*)

Fille de Pharaon, courez sur le rivage ;
 Préparez un abri, loin d'un père cruel,
 A ce berceau chargé des destins d'Israël.
 La mer s'ouvre (1) : Israël chante sa délivrance.
 C'est sur ce haut sommet, qu'en un jour d'alliance,
 Descendit avec pompe, en des torrens de feu,
 Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu (2).
 Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
 Et le désert témoin de merveilles sans nombre,
 Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,

(1) Quand l'armée des Hébreux arriva sur les bords de la mer Rouge, elle était composée de six cent mille hommes, sans compter les femmes, les enfans et les vieillards : multiplication prodigieuse des soixante-quinze israélites que Joseph avait fait venir en Égypte, deux cents ans auparavant, et dont les rois avaient empêché la génération autant que possible.

Tout le monde sait comment la verge de Moïse sépara les eaux de la mer Rouge, comment les enfans de Jacob la traversèrent à pied sec, comment Pharaon voulut les suivre, comment il fut submergé avec toutes ses troupes, etc. Mais à ces faits que personne n'ignore, saint Grégoire de Tours ajoute une petite circonstance, c'est que, de son temps, on voyait encore, au fond de la mer Rouge, les sillons tracés par les chars égyptiens.... Il est vrai, dit-il ensuite, qu'on les perd de vue, quand la mer est agitée; mais ils reparaisent dès que la mer redevient calme. (*Sulcos quos rotæ curruum fecerant usque hodiè permanere, etc. lib. 1, cap. 10.*)

(2) Dans le même temps que Dieu écrivait sa loi sur le mont Sinai, Cécrops fondait Athènes, et instituait dans la Grèce le culte et les cérémonies du paganisme; apparemment inspiré par le diable, qui voulait imiter Dieu, (dit le jésuite Horatius Tursellinus) et donner aussi sa loi, = *Diabolo videlicet deum amulante, etc., lib. 1.*

Ruth , Samson , Débora (1) , la fille de Jephthé (2) ,
 Qui s'apprête à la mort , et , parmi ses compagnes ,
 Vierge encor , va deux mois pleurer sur les montagnes ;
 Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ,
 Le ciel , pour les punir , leur accorde des rois .
 Saül règne . Il n'est plus . Un berger le remplace ;
 L'espoir des nations doit sortir de sa race .
 Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi :
 Accourez , accourez , descendans de Lévi ,
 Et du temple sacré venez marquer l'enceinte .
 Cependant dix tribus ont fui la cité sainte .
 Je renverse , en passant , les autels des faux dieux ;
 Je suis le char d'Élie , emporté dans les cieus ,
 Tobie et Raguel (3) m'invitent à leur table .
 J'entends ces hommes saints , dont la voix redoutable ,
 Ainsi que le passé , raconte l'avenir .
 Je vois au jour marqué les empires finir .
 Sidon , reine des eaux , tu n'es donc plus que cendre .
 Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
 Toi qui pleurais , assis près d'un fleuve étranger ,

(1) Tandis que la prophétesse Débora combattait , à main armée , les ennemis d'Israël , une autre femme , nommée Jahel , ayant reçu dans son logis le général Sisara , l'enivra de lait , et lui perça la tête avec un grand clou , pendant qu'il dormait ; ce qui ne contribua pas peu à la défaite des Moabites .

(2) Jephthé , le septième des juges , n'est guère célèbre que par le meurtre de sa fille , qu'il osa immoler à l'Éternel , pour l'accomplissement d'un vœu ridicule . Il vivait du temps de Priam .

(3) Le démon Asmodée avait étranglé les sept premiers maris de Raguel . L'ange Raphael , en mariant cette jeune fille avec Tobie , chassa le démon , par le moyen de certaines fumigations de foie de poisson brûlé , et préserva Tobie du sort de ses devanciers .

Console-toi , Juda , tes destins vont changer :
 Regarde cette main , vengeresse du crime (1) ,
 Désigner à la mort le tyran qui t'opprime :
 Bientôt Jérusalem reverra ses enfans.
 Esdras et Machabée et ses fils triomphans ,
 Raniment de Sion la lumière obscurcie.
 Ma course enfin s'arrête au berceau du messie.

— L'histoire de Joseph prouve combien est ancien l'art prétendu d'expliquer les songes. Le fils de Jacob n'interprète les deux rêves de Pharaon , que parce qu'ils passent l'intelligence des devins de la cour , chargés de cet emploi. On trouve déjà la magie et le charlatanisme en grand crédit , chez les Égyptiens , du temps de Moïse. Toutes les superstitions se tiennent par la main , et dans les siècles d'ignorance , le merveilleux a toujours plus de prix que les choses naturelles ; le mensonge , plus de partisans que la vérité.

Moïse fut élevé , à la cour du roi d'Égypte , dans

(1) Balthasar , roi de Babylone , but avec ses femmes et les grands de sa cour / dans les vases sacrés que Nabuchodonosor , son père , avait enlevés à Jérusalem. Il parut aussitôt une main miraculeuse , qui écrivit ces trois mots sur le mur de la salle : *mane, thecel, pharès* , qui signifient *nombre, poids, division*. Daniel les expliqua ainsi au roi Balthasar : « *Mane* , vos jours sont » comptés et vous touchez au terme de votre vie ; *thecel* , Dieu » vous a pesé dans la balance de sa justice , et vous a trouvé trop » léger ; *pharès* , votre royaume sera partagé entre les Mèdes et » les Perses. » Tout cela s'accomplit , dit-on , fort exactement. *Videant, videant superbi reges, vasa domus Dei diripientes!... Quorum finis utique mors est, quæ non habet finem.* Divi Properi , de Promiss. pars. II , cap. 34.

les sciences magiques *alors en usage* ; et quand Dièl l'envoya demander la liberté de son peuple , comme il offrit de prouver sa mission par des prodiges , Pharaon fit venir ses magiciens , pour lutter avec lui. Moïse changea d'abord en serpent le bâton qu'il tenait à la main ; les sorciers de la cour en firent autant , avec cette différence , ajoute saint Prosper , que le serpent de Moïse dévora tous les autres (1). Moïse montra ensuite une main couverte de lèpre , et la rendit saine en la mettant dans son sein ; mais comme les magiciens du roi faisaient la même chose , Pharaon ne se rendit point , et Moïse accabla l'Égypte de dix plaies effroyables. 1°. Il changea l'eau en sang , et les sorciers égyptiens imitèrent ce miracle ; 2°. la ville fut remplie de grenouilles ; les sorciers du roi en augmentèrent le nombre ; 3°. l'air se chargea d'une multitude de moucheron , armés d'aiguillons fort acérés. La science des magiciens de la cour échoua contre ce troisième prodige ; ce fut vainement aussi qu'ils tentèrent de rivaliser avec Moïse , dans les sept autres plaies , dont voici le genre : 4°. les Égyptiens furent affligés par des nuées de taons ou de guêpes (2), qui les mordaient aux parties secrètes ; 5°. toutes les bêtes du pays moururent subitement ; 6°. il survint , à la vessie et aux lieux circonvoisins , des ébullitions et des ulcères ; 7°. une grêle enflammée tomba sur les

(1) *Voravitque serpens Moysis magorum serpentes , ut nostri ducis Christi virga doctrinæ omnium paganorum , hereticorumque dogmata , divinâ virtute consumpsit.* (De Promiss. pars 1, cap. 35.)

(2) La Bible porte *cynifes*, et saint Prosper, *cynomia*, mouche de chien.

animaux (1), les arbres et les plantes subalternes , et les anéantit ; 8°. un grand nombre de sauterelles parut dans le royaume , portant partout le ravage et l'extermination : ce qui dut bien appauvrir les Égyptiens , car il ne restait pas grand'chose à ravager ; 9°. l'Égypte fut couverte , pendant plusieurs jours , d'épaisses ténèbres , accompagnées de visions terribles , de fantômes , de spectres , etc. ; 10°. tous les premiers-nés des Égyptiens , chez qui demeuraient les Israélites , furent tués en une seule nuit , par l'ange exterminateur ; etc. Le roi , que les premières plaies n'avaient point ébranlé , permit alors aux Israélites de sortir d'Égypte. Ils le firent , et emportèrent avec eux tout ce qu'ils purent dérober à leurs maîtres (2).

Un peu plus loin , on trouve encore un magicien. Le roi de Moab , à qui les Hébreux faisaient ombre , envoya au-devant d'eux le magicien Balaam , pour les maudire et les ensorceler. Balaam se mit en chemin , monté sur son ânesse , laquelle , toute troublée de la vue d'un ange , qui lui barrait le passage , prit miraculeusement la parole , et dit à son maître qu'il faisait une sottise. Balaam , trop aveuglé pour reconnaître dans ce prodige l'ouvrage d'une puissance supérieure , n'en gravit pas moins une montagne qui dominait le camp des Hébreux. Là , il s'efforça de dire les paroles maléficiées et de jeter les sorts ; mais sa langue ne put prononcer que des bé-

(1) Ils étaient morts à la cinquième plaie, dit Bollandus, mais leurs cadavres restaient encore et devaient disparaître.

(2) Exode , chap. 12.

nédiction (1). De sorte que le roi de Moab fut obligé de renoncer aux secours de la magie, et de recourir à d'autres moyens.

L'histoire du peuple hébreu présente fréquemment de semblables traits. Le roi Saül va trouver une sorcière, qui évoque l'ombre de Samuel. On comptait, à Samarie, plus de quatre cents magiciens, du temps du prophète Élie. Le roi Jéhu en fit massacrer un grand nombre, etc. Les autres contrées n'en avaient pas moins : Nabuchodonosor et Balthasar ont des devins attachés à leurs personnes, etc. ; enfin, l'imposture et les superstitions, enfantées par les faiblesses de l'esprit et la vaine crédulité, se montrent de toutes parts, aussi anciennes que le monde. Leur empire était universel, quand Jésus-Christ parut dans la Judée ; il s'efforça constamment de le détruire, et cependant les Juifs sont devenus depuis, plus superstitieux que jamais. Les autres nations, tout en blâmant leurs ridicules erreurs, n'en conservent pas de moindres ; les noms seuls sont différens.

— Saint Jérôme, et tous ceux qui ont vu *la Judée*, autrement dite *la terre promise*, *le pays de Canaan*, *la Palestine*, *la terre d'Israël*, *le royaume de Juda*, *la terre sainte*, etc., en parlent comme d'un pays horrible. — « L'état déplorable où les mahométans » ont réduit ce pays, dit gravement le Dictionnaire » de Vosgien, a fait douter aux incrédules de la véra- » cité de l'Écriture, qui le représente comme une

(1) Nombres, chap. 24.

» terre excellente, d'où coulent le lait et le miel. »
 — Cette phrase, pleine de sens, rappelle la platitude d'un cuistre à longue robe, qui soutenait, au quinzième siècle, que *les magiciens et les Turcs rendaient les champs stériles et pierreux, par maléfices et sortilèges*. Mais c'était au quinzième siècle. — Pauvres Juifs ! s'écrie Voltaire, savez-vous bien que si le grand-turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas ?

— Depuis que les Juifs sont étrangers, chez toutes les nations du globe, ils se sont vus partout détestés, à cause de leur orgueil, et souvent chassés par l'orgueil des autres peuples. Mille fois aussi le fanatisme les a persécutés, parce qu'ils suivaient le culte de leurs pères, parce qu'ils ne reniaient point des préceptes qu'ils avaient sucés avec le lait, et parce qu'ils avaient assez de force d'âme pour ne pas devenir apostats.

— Ce qu'il y a de singulier, dit Voltaire, c'est que les chrétiens ont prétendu accomplir les prophéties, en tyrannisant les Juifs qui les leur avaient transmises. Nous avons déjà vu comment l'inquisition fit bannir les Juifs d'Espagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers, pour gagner leur vie, partout déclarés incapables de posséder aucun biens-fonds et d'avoir aucun emploi, ils ont été obligés de se disperser de lieux en lieux, et de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appui, de puissance pour s'y maintenir, et de lumières dans l'art militaire. Le commerce, profession long-temps

mépriséc par la plupart des peuples de l'Europe , fut leur unique ressource dans ces siècles barbares ; et , comme ils s'y enrichirent nécessairement , on les traita d'infâmes usuriers. Les rois , ne pouvant fouiller dans la bourse de leurs sujets , mirent à la torture les Juifs , qu'ils ne regardaient pas comme des citoyens.

Ce qui se passa en Angleterre à leur égard , ajoute le même auteur , peut donner une idée des vexations qu'ils essayèrent dans les autres pays. Le roi Jean , ayant besoin d'argent , fit emprisonner les riches Juifs de son royaume. Un d'eux , à qui l'on arracha sept dents , l'une après l'autre , pour avoir son bien , donna mille marcs d'argent à la huitième. Henri III tira d'Aaron , juif d'Yorck , quatorze mille marcs d'argent , et dix mille pour la reine. Il vendit les autres Juifs de son pays à son frère Richard , pour le terme d'une année , afin que ce comte éventrât ceux que le roi avait déjà écorchés , comme dit Mathieu Paris.

En France , on les mettait en prison , on les pillait , on les vendait , on les accusait de magie , de sacrifier des enfans (1) , d'empoisonner des fontaines , etc. En horreur au peuple , exposés sans cesse à des avanies , jouets de l'avarice des princes qui les chassaient pour s'emparer de leurs biens , et qui leur permettaient ensuite de revenir , moyennant de grosses sommes : tel a été le sort des Juifs en France , sous la première,

(1) Le Dieu des Juifs est aussi le Dieu des chrétiens ; mais ceux qui lui sacrifiaient des hommes pouvaient bien soupçonner les Juifs de lui sacrifier des enfans.

la seconde et la troisième races, jusqu'en 1394, qu'ils furent entièrement bannis par Charles VI. Lorsqu'on les tolérait, on les distinguait des autres habitans par des marques infamantes. Philippe-le-Hardi les obligea à porter une corne sur la tête : il leur était défendu de se baigner dans la Seine ; et, quand on les pendait, c'était toujours entre deux chiens. Les femmes juives étaient traitées plus rigoureusement que les femmes publiques. On brûlait vif tout chrétien convaincu d'un commerce criminel avec elles : on mettait ce crime de niveau avec celui de bestialité (1).

— Durant les six premiers siècles de l'église, dit Sauval, les chrétiens, tant hommes que femmes, ne faisaient aucune difficulté de s'allier aux Juifs, et de contracter mariage avec eux. En ce temps-là, les Juifs étaient *si grands maîtres*, que les trois derniers jours de la semaine sainte, aussi-bien que le jour de Pâques, ils se moquaient publiquement de la tristesse et de la joie que les chrétiens témoignent alors dans leurs cérémonies. Mais cette licence fut bien sévèrement réprimée, dans le courant du sixième siècle, tant par le roi Childebert, que par les conciles d'Auvergne, de Macon et d'Orléans.

En 1096, comme si toute l'Europe eût conspiré la ruine des Juifs, ils furent persécutés si cruellement en France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, en Bohême, en Hongrie, et généralement par toute

(1) Saint-Foix.

l'Allemagne, que Joseph Cohen prétend que plusieurs millions de ces malheureux furent taillés en pièces, ou se firent mourir; et qu'enfin pas un ne put se garantir de la fureur des chrétiens, que par la fuite ou par la mort. Dans la suite, Louis-le-Jeune les toléra dans son royaume, malgré les remontrances de Pierre-le-Vénéral, abbé de Cluni, qui s'efforçait d'engager le roi à s'emparer de leurs biens.

Les Juifs furent persécutés par plusieurs princes, mais jamais si cruellement que sous Philippe-Auguste; et les chroniques de saint Denis sont pleines des supplices qu'on leur fit souffrir alors. Saint Louis les persécuta aussi, mais pour les forcer à se convertir et à devenir chrétiens. Louis X, dit le Hutin, leur permit d'acheter des rotures; et ce qu'il y a de singulier dans la conduite de ce prince à leur égard, c'est que quand un Juif se faisait chrétien, ses biens étaient confisqués, par le seigneur de la terre où il demeurait, sous prétexte que la liberté qu'il acquérait dépouillait son seigneur de la propriété qu'il avait auparavant de la personne du Juif: usage bizarre et d'une dangereuse conséquence, parce qu'il arrivait le plus souvent de là, que ces Juifs convertis se trouvant ainsi dénués de tout, et réduits à la mendicité, retournaient au judaïsme (1). Charles VI, qui les chassa de France en 1394, avait sagement abrogé, quelques années auparavant, cette coutume tyrannique, qui s'était introduite pour deux motifs princi-

(1) Le président Hénault.

paux, selon le P. Mabillon ; 1°. pour éprouver leur foi, qui n'était pas toujours ferme ; 2°. parce que leurs biens venaient pour la plupart de l'usure, et qu'on les obligeait à restituer, suivant la morale du christianisme, par une confiscation générale.

— En 1321, la mortalité ayant été grande parmi les chrétiens, on accusa les Juifs d'avoir empoisonné les fontaines et les rivières. Les chroniques de saint Denis assurent qu'ils étaient payés pour cela, par le roi de Grenade; et par les satrapes de Turquie, ajoute Paul-Émile. Le trésor des chartes a conservé deux lettres à ce sujet. L'une est du roi de Tunis : il salue amicalement les Juifs, les traite de frères, et les exhorte à bien empoisonner les chrétiens de France. L'autre est du roi de Grenade : elle est adressée au juif Samson, fils d'Hélie. Ce prince l'avertit qu'il vient d'envoyer à Abraham et à Jacob trois chevaux chargés de richesses et de poisons, pour infecter les puits, les citernes, les fontaines et les rivières. Il lui renouvelle ensuite le serment de rétablir les Juifs dans la terre sainte, et les invite à n'épargner ni son poison, ni son argent, etc.

Outre que les autres historiens français ne parlent ici ni des Turcs, ni du roi de Grenade, et se contentent (mais sans aucune preuve convaincante) de faire tomber sur les seuls Juifs tout le crime absurde de ces empoisonnemens, les deux lettres que nous venons d'extraire sont des copies sans date, dont les originaux ne se trouvent point. Il est inutile de dire que ces deux pièces, pleines de fausseté et d'impos-

tures, ont été supposées par les ennemis des Juifs ; cependant, sur cette supposition, on brûla tous ceux qui en furent accusés. Les Juifs pauvres furent chassés du royaume ; les riches, emprisonnés et contraints de donner à Philippe-le-Long cent cinquante mille livres, somme alors si énorme, qu'elle monterait aujourd'hui à plus de trente millions.

— Toutes les religions sont tolérées dans les états des Turcs et des Persans ; elles n'y causent aucun trouble, parce qu'en permettant à chacun d'avoir ses sentimens et sa doctrine, on punit sévèrement quiconque entame le premier la dispute sur les sentimens et la doctrine des autres. Des Juifs s'avisèrent de dire, en conversation, qu'ils seraient les seuls qui entreraient dans le Paradis. Où serons-nous donc, nous autres ? leur demandèrent quelques Turcs avec qui ils s'entretenaient. Les Juifs n'osant pas leur dire ouvertement qu'ils en seraient exclus, leur répondirent qu'ils seraient dans les cours. Le grand vizir, informé de cette dispute, envoya chercher les chefs de la synagogue, et leur dit que, puisqu'ils plaçaient les musulmans dans les cours du paradis, il était juste qu'ils leur fournissent des tentes, afin qu'ils ne fussent pas éternellement exposés aux injures de l'air. On prétend que c'est depuis ce temps-là que les Juifs, outre le tribut ordinaire, payent une somme considérable pour les tentes du grand-seigneur et de toute sa maison, quand il va à l'armée (1).

— Le matin du mariage, chez les Juifs d'Égypte,

(1) Saint-Foix.

on colle les paupières de la mariée avec de la gomme; et, quand le moment de se coucher est venu, le mari les décolle (1).

— Une loi fort étrange chez les Juifs, est l'épreuve de l'adultère. Une femme, accusée par son mari, doit être présentée aux prêtres; on lui donne à boire de l'eau de jalousie, mêlée d'absinthe et de poussière. Si elle est innocente, cette eau la rend plus belle et plus féconde; si elle est coupable; les yeux lui sortent de la tête, son ventre enfle, et elle crève devant le Seigneur (2).

— Il y aurait encore bien des choses à dire sur les Juifs, si le genre de cet ouvrage permettait de parler de leur antiquité, de leurs guerres civiles, de leurs hérésies, de leur penchant au culte des idoles, de leurs brigandages, de leurs sacrifices, de leurs gouvernemens, de leurs lois, de leurs dogmes actuels, etc. Contentons-nous d'observer que cette nation est toujours la même, que ses erreurs ne se dissipent point, que les plus cruelles persécutions n'ont pu l'éteindre, et qu'elle se montre toujours nombreuse et répandue par toute la terre. On doit attribuer la cause de cette multiplication des Juifs, à l'exemption où ils étaient de porter les armes, au sage précepte de leur loi : *Croissez et multipliez*, et au déshonneur qu'ils trouvent dans le célibat.

— Comme les Juifs attendent toujours le Messie, plusieurs imposteurs se sont déjà présentés comme

(1) Saint-Foix.

(2) Voltaire.

tels. — Le faux Messie Barchochébas vécut sous le règne d'Adrien ; il fut pris et mis à mort par l'ordre de cet empereur. — Il parut, au cinquième siècle, dans l'île de Candie, un autre Messie qui prenait le nom de Moïse : il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer de nouveau (1). Il y en eut encore plusieurs autres, principalement au douzième et au treizième siècles. Sabataï-Sévi, prédit par les Ziéglernes, se montra en 1666; mais comme le grand-turc voulait le faire empaler, sans respect pour son caractère de Messie, il capitula, et se fit musulman. Cette lâcheté décrédita si fort la profession de faux Messie, que Sabataï fut le dernier, et qu'on attend toujours le véritable chez les enfans d'Israël.

Dans un livre, intitulé *l'Ancienne nouveauté de l'Écriture sainte*, ou *l'Église triomphante en terre*, un auteur sans nom a tâché de prouver, en 1657, « que » les Juifs qui, depuis la mort de Jésus-Christ, sont » le jouet et le mépris de toutes les nations, en de- » viendront les maîtres, et reprendront dans l'église » le rang que le droit d'ainesse leur donne. » Jacques de la Peyrère, dans son livre *du Rapport des Juifs*, prétend « que leur conversion est réservée à un roi » de France ; que c'est à Paris qu'il les rappellera et » les convertira ; que de cette ville, il partira avec » de puissantes armées, pour les rétablir dans Jérusa- » salem et dans tout le reste de la Palestine ; qu'a- » près qu'ils auront embrassé la foi catholique, Dieu » fera pour eux de très-grandes choses ; et qu'enfin ,

(1) Socrate : *Histoire ecclésiastique*.

» sous un prince de la race de David, qui relèvera
 » l'église et domptera tous ses ennemis, ils seront
 » rétablis dans Jérusalem, qui pour lors deviendra
 » plus belle et plus florissante que jamais, pour y
 » vivre en sainteté et en repos : Ainsi-soit-il.» (Voyez
Azazel, Messie des Juifs, Sabataï-Sevi, etc.)

K.

KÉPHALÉONOMANCIE. — Divination par la tête d'âne.

On faisait rôtir la tête d'un âne sur des charbons, avec des cérémonies magiques, et le diable arrivait sans se montrer, pour répondre invisiblement aux questions qu'on avait à lui faire.

On employait surtout cette divination, quand il s'agissait de retrouver les choses perdues, et de découvrir les voleurs.

KOBAL. — Démon perfide, qui mord en riant; directeur général des théâtres de l'enfer; patron des comédiens.

A propos de théâtres, j'ajouterai, dit Boguet, qu'il serait bon de chasser nos comédiens et nos jongleurs, qui sont pour la plupart sorciers et magiciens, n'ayant d'autre but que de vider nos bourses et de nous débaucher. Un autre réformateur, à peu près aussi spirituel, a écrit fort savamment que la sorcellerie et magie exécrationnelle des comédiens était pleinement prouvée aux mécréants : premièrement, parce qu'ils nous soufflent notre argent, pour des gaudisseries et belles paroles; secondement, parce qu'ils prennent

toutes les formes et métamorphoses qui leur plaisent, tiercement, parce qu'ils nous font gais ou tristes, à leur volonté, ce qui ne se pourrait sans l'aide et assistance du démon.

L.

LAMIES. — Les lamies sont des démons qu'on trouve dans les déserts, sous des figures de femmes, ayant des têtes de dragon au bout des pieds.

Les lamies hantent aussi les cimetières, y déterrent les cadavres, les mangent, et ne laissent des morts que les ossements.

— A la suite d'une longue guerre, on aperçut dans la Syrie, pendant plusieurs nuits, des troupes de lamies qui dévoraient les cadavres des soldats, inhumés à fleur de terre. On s'avisa de leur donner la chasse, et quelques jeunes gens en tuèrent un grand nombre à bons coups d'arquebuse; et il se trouva, le lendemain, que ces lamies n'étaient que des loups et des hyènes (1).

LAMPADOMANCIE. — Divination par le moyen d'une lampe.

On brûlait une lampe en l'honneur de saint Antoine, et on connaissait les choses futures.

LAMPES PERPÉTUELLES. — En ouvrant quelques anciens tombeaux, tels que celui de la fille de Cicéron, on trouva des lampes qui répandirent un peu de lumière, pendant quelques momens, et même

(1) Marcanus.

pendant quelques heures, d'où l'on a prétendu que ces lampes avaient toujours brûlé, dans les tombeaux. Mais comment le prouver, dit le père Lebrun : on n'a vu paraître des lueurs, qu'après que les sépulcres ont été ouverts, et qu'on leur a donné de l'air ? Or il n'est pas surprenant que dans les urnes, qu'on a prises pour des lampes, il y eût une matière qui, étant exposée à l'air, devint lumineuse comme les phosphores. On sait qu'il s'excite quelquefois des flammes dans les caves, dans les cimetières, et dans tous les endroits où il y a beaucoup de sel et de salpêtre. L'eau de la mer, l'urine, et certains bois produisent de la lumière et même des flammes ; et l'on ne doute pas que cet effet ne vienne des sels qui sont en abondance dans ces sortes de corps.

Mais d'ailleurs Ferrari a montré clairement, dans une savante dissertation, que ce qu'on débitait sur ces lampes éternelles, n'était appuyé que sur des contes et des histoires fabuleuses.

LARVES. — Fantômes épouvantables. (Voyez *Fantômes, Spectres, etc.*)

LÉCANOMANCIE : — Divination par le moyen de l'eau.

On écrivait des paroles magiques sur des lames de cuivre, qu'on mettait dans un vase plein d'eau ; et une vierge, qui regardait dans cette eau, y voyait ce qu'on voulait savoir, ou ce qu'elle voulait y voir.

Ou bien, on remplissait d'eau un vase d'argent, pendant un beau clair de lune ; ensuite, on réflé-

chissait la lumière d'une chandelle dans le vase, avec la lame d'un couteau, et l'on y voyait ce qu'on cherchait à connaître (1).

LÉMURES. — Spectres malfaisans. (Voyez *Spectres*, *Vampires*, etc.)

LÉONARD. — Démon du premier ordre, grand maître des sabbats, chef des démons subalternes, inspecteur général de la sorcellerie, de la magie noire et des sorciers. On l'appelle souvent le *grand nègre*.

Il préside au sabbat, sous la figure d'un grand bouc, ayant trois cornes sur la tête, deux oreilles de renard, les cheveux hérissés, les yeux ronds, enflammés et fort ouverts, une barbe de chèvre et un visage au derrière, entre la queue et les cuisses. Les sorcières l'adorent, en lui baisant ce visage, une chandelle à la main.

Maître Léonard est taciturne et mélancolique; mais dans toutes les assemblées de sorciers et de diables où il est obligé de figurer, il se montre avantageusement et porte une gravité superbe (2).

LEVIATHAN. — Grand amiral de l'enfer, gouverneur des contrées maritimes de l'empire de Belzébuth.

Wierius l'appelle fort et menteur, d'après les saintes écritures. Il s'est mêlé de posséder, de tout temps,

(1) Cardan.

(2) Delrio, Delancre, Bodin, etc.

les femmes surtout , et les hommes qui courent le monde. Il leur apprend à mentir et à en imposer aux gens. Il est tenace , ferme à son poste , et difficile à exorciser.

LILITH. — Prince des succubes , ou démons femelles qui couchent avec les hommes.

LIVRES DE MAGIE. — Tous les livres, qui contiennent les secrets merveilleux et les manières d'évoquer le diable , ont été attribués à de grands personnages.

L'Enchiridion du pape Léon, contre tous les dangers de la vie, fut envoyé , dit-on , à l'empereur Charlemagne, par le pape Léon III. C'est, aussi-bien que tous les livres de son espèce , un recueil de platitudes et de choses ridicules, embrouillées dans des croix et des mots mystiques et inintelligibles. Il fut composé par un visionnaire, plus de trois cents ans après Charlemagne.

Le Petit Albert, le Grimoire, le Dragon rouge, la Magie noire, sont de même des fatras anonymes. Quant aux *Admirables secrets d'Albert-le-Grand*, Albert-le-Grand n'y a pas eu la moindre part. On mettait ces livres sur le compte des grands hommes, pour leur donner une importance, qu'ils n'eussent peut-être jamais obtenue sans cela.

On attribuait un livre de nécromancie à saint Jérôme , un autre à saint Thomas , un autre à Platon , un traité de l'art des songes à Daniel , un traité de

l'astrologie lunaire à Hippocrate, un livre sur la propriété des élémens à Alexandre, un traité des enchantemens à Galien, *le livre de la vieille* à Ovide.

Chicus-Æsculanus dit avoir vu un livre de magie, composé par Cham. On en connaissait un, composé par Marie, sœur de Moïse; un autre, composé par Adam.

On attribuait à Abel un livre sur l'astrologie judiciaire. Abel l'enferma sous une pierre, et Hermès le trouva après le déluge.

La plupart de ces livres sont inintelligibles, et sont d'autant plus admirés des sots qu'ils en sont moins entendus.

*Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.*

LUCRET.

LONGÉVITÉ.—On a vu, surtout dans les pays du Nord, des hommes qui ont prolongé leur vie au-delà des termes ordinaires. Cette longévité ne peut s'attribuer qu'à une constitution robuste, à une vie sobre et active, à un air vif et pur.

— Henri Jenkins, du comté d'Yorck, mourut âgé de cent cinquante-sept ans; et, au commencement de ce siècle, Kotzebue a rencontré, en Sibérie, un vieillard bien portant, marchant et travaillant encore, dans sa cent trente-deuxième année.

— Des voyageurs, dans le Nord, trouvèrent au coin d'un bois un vieillard à barbe grise, qui pleurerait à chaudes larmes. Ils lui demandèrent le sujet de

sa douleur. Le vieillard répondit que son père l'avait battu. Les voyageurs, surpris, le reconduisirent à la maison paternelle, et intercédèrent pour lui. Après quoi, ils demandèrent au père le motif de la punition qu'il avait infligée à son fils. — « Il a manqué de respect à son grand père, répondit le vieux bon homme:»

— Les chercheurs de merveilles ont ajouté les leurs à celles de la nature. Un Indien fut rajeuni, par trois différentes fois, et vécut trois cents ans. En 1531, un vieillard de Trente, âgé de cent ans, rajeunit et vécut encore cinquante ans (1). Les habitans de l'île Bonica, en Amérique, peuvent aisément s'empêcher de vieillir, puisqu'il y a, dans cette île, une fontaine qui rajeunit pleinement (2). Tout ceci est fort, ajoute sérieusement Delrio, mais n'est pas au-dessus des forces du diable, Dieu permettant.

— Le fameux magicien Artéphius vécut mille vingt-cinq ans, par les secrets de la magie; et Zoroastre, selon les cabalistes, vécut douze cents ans. Ceux qui peuvent se procurer la pierre philosophale sont sûrs de vivre au moins aussi long-temps.

— Les anciennes histoires scandinaves font mention d'un vieux roi de Suède, nommé Haquin, qui commença de régner au troisième siècle, et ne mourut qu'au cinquième, âgé de deux cent dix ans, dont cent quatre-vingt-dix de règne. Il avait déjà cent ans, lorsque ses sujets s'étant révoltés contre lui, il consulta l'oracle d'Odin, qu'on révérait auprès

(1) Torquemada.

(2) Langius.

d'Upsal. Il lui fut répondu que s'il voulait sacrifier le seul fils qui lui restait il vivrait et régnerait encore soixante ans. Il y consentit, et les dieux lui tinrent parole. Bien plus, sa vigueur se ranima, à l'âge de cent cinquante ans; il eut un fils, et successivement cinq autres, depuis cent cinquante ans jusqu'à cent soixante. Se voyant près d'arriver à son terme, il tâcha encore de le prolonger; et les oracles lui répondirent que, s'il sacrifiait l'ainé de ses enfans, il régnerait encore dix ans; il le fit. Le second lui valut dix autres années de règne, et ainsi de suite jusqu'au cinquième. Enfin, il ne lui en restait plus qu'un; il était d'une caducité extrême, mais il vivait encore, lorsqu'ayant voulu sacrifier ce dernier rejeton de sa race, le peuple, lassé du monarque et de sa barbarie, le chassa du trône; il mourut, et son fils lui succéda.

Ce conte n'est peut-être qu'une mauvaise imitation de la fable de Saturne.

LOTÉRIE. — La loterie doit son origine à un Génois. Elle fut établie à Gênes en 1720, et en France, en 1758.

Entre plusieurs moyens imaginés par les visionnaires, pour gagner à la loterie, le plus connu est celui des songes. Un rêve, sans qu'on en sache la raison, indique à celui qui l'a fait, les numéros qui doivent sortir au prochain tour de roue.

Si l'on voit en songe un aigle, il donne 8, 20, 46. Un ange : 20, 46, 56. Un bouc : 10, 13, 90. Des

brigands : 1, 19, 33. Un champignon : 70, 80, 90. Un chat-huant : 13, 85. Un crapaud : 4, 46. Le diable : 4, 70, 80. Un dindon : 8, 40, 66. Un dragon : 8, 12, 43, 60. Des fantômes : 1, 22, 52. Une femme : 4, 9, 22. Une fille : 20, 35, 58. Une grenouille : 3, 19, 27. La lune : 9, 46, 79, 80. Un moulin : 15, 49, 62. Un ours : 21, 50, 63. Un pendu : 17, 71. Des puces : 45, 57, 83. Des rats : 9, 40, 56. Un spectre : 31, 53, 74, etc.

Or, dans cent mille personnes qui mettront à la loterie, il y aura cent mille rêves différens ; et il ne sort que cinq numéros. (Voyez *Songes.*)

LOUPS-GAROUX. —

In villos abeunt vestes, in crura lacerti :

Fit lupus.

OVID.

Un loup-garou est un homme changé en loup, par un enchantement diabolique.

— Baram, roi de Bulgarie, prenait, par ses prestiges, la figure d'un loup ou d'un autre animal, pour épouvanter son peuple (1).

— Il y a des familles, où il se trouve toujours quelqu'un qui devient loup-garou. Dans la race d'un cer-

(1) Le P. Jacques d'Autun.

Un garnement, qui voulait faire des friponneries, mettait aisément les gens en fuite, en se faisant passer pour un loup-garou. Il n'avait pas besoin pour cela d'avoir la figure d'un loup, puisque les loup-garoux de réputation étaient arrêtés comme tels, quoique sous leur figure humaine. On croyait qu'ils portaient le poil de loup entre cuir et chair.

tain Antocuis, on choisissait, par le sort, un homme que l'on conduisait près d'un étang. Là il se dépoilait, pendait ses habits à un chêne, et, après avoir passé l'eau à la nage, s'enfuyait dans un désert, où il était transformé en loup, et conversait avec les loups, pendant l'espace de neuf ans. Si durant ce temps il ne voyait point d'hommes, il retournait vers le même étang, le traversait à la nage, et reprenant la forme d'homme, il rentrait chez lui et allongait sa vieillesse de neuf ans (1).

—En Livonie, sur la fin du mois de décembre, il se trouve tous les ans, un bélière qui va sommer les sorciers de se rendre en certain lieu; et, s'ils y manquent, le diable les y mène de force, à coups de verge de fer, si rudement appliqués, que les marques y demeurent. Leur chef passe devant, et quelques milliers le suivent, traversant une rivière, laquelle passée, ils changent leur figure en celle d'un loup, se jettent sur les hommes et sur les troupeaux, et font mille dommages. Douze jours après, ils retournent au même fleuve, et redeviennent hommes (2).

—On attrapa un jour un loup-garou, qui courait dans les rues de Padoue; on lui coupa ses pattes de loup, et il reprit au même instant la forme d'homme, mais avec les bras et les pieds coupés (3).

—L'an 1588, en un village, distant de deux lieues d'Apchon, dans les montagnes d'Auvergne, un gen-

(1) Pline.

(2) Peucer.

(3) Job Fincel.

un homme, étant sur le soir à sa fenêtre, aperçut un chasseur de sa connaissance, et le pria de lui rapporter de sa chasse. Le chasseur en fit promesse, et, s'étant avancé dans la plaine, il vit devant lui un gros loup qui venait à sa rencontre. Il lui lâcha un coup d'arquebuse et le manqua. Le loup se jeta aussitôt sur lui et l'attaqua fort vivement. Mais l'autre, en se défendant, lui ayant coupé la patte droite, avec son conteau de chasse, le loup estropié s'enfuit et ne revint plus. Et, comme la nuit approchait, le chasseur gagna la maison de son ami, qui lui demanda s'il avait fait bonne chasse. Il tira aussitôt de sa gibecière la patte, qu'il avait coupée au prétendu loup, mais il fut bien étonné de voir cette patte convertie en main de femme, et à l'un des doigts, un anneau d'or que le gentilhomme reconnut être celui de son épouse. Il alla aussitôt la trouver. Elle était auprès du feu, et cachait son bras droit sous son tablier. Comme elle refusait de l'en tirer, il lui montra la main que le chasseur avait rapportée; et cette malheureuse, toute éperdue, lui avoua que c'était elle en effet qui l'avait poursuivi, sous la figure d'un loup-garou; ce qui se vérifia encore, en confrontant la main avec le bras dont elle faisait partie. Le mari, pieusement courroucé, livra sa femme à la justice, et elle fut brûlée en ce monde, pour griller éternellement dans l'autre.

Boguet, qui rapporte ce conte, avec plusieurs autres de la même force, dit, en homme expérimenté, que les loups-garoux s'accouplent avec les louves, et ont autant de plaisir qu'avec leurs femmes.

—Les loups-garoux étaient fort communs dans le Poitou ; on les y appelait *la bête bigourne qui court la galipode*.

Quand les bonnes gens entendent , dans les rues , les hurlemens épouvantables du loup-garou , ce qui n'arrive qu'au milieu de la nuit , ils se gardent bien de mettre la tête à la fenêtre , parce que s'ils avaient cette témérité , ils ne manqueraient pas d'avoir le cou tordu.

On force le loup garou à quitter sa forme d'emprunt , en lui donnant un coup de fourche , justement entre les deux yeux. (Voyez *Lycanthropie* .)

LUCIFER. — Démon du premier ordre ; grand justicier de l'empire infernal.

LUTINS.— Les lutins sont du nombre des trente mille démons , qui ont plus de malice que de méchanceté.

Ils se plaisent à tourmenter les gens , à faire des tours de laquais , et se contentent ordinairement de donner la peur sans le mal.

— Cardan parle d'un de ses amis qui , couchant dans une chambre que hantaient les lutins , sentit une main , froide et molle comme du coton , passer sur son cou et sur son visage , et chercher à lui ouvrir la bouche. Il se garda bien de bâiller ; mais , s'éveillant en sursaut , il entendit de grands éclats de rire , sans rien voir autour de lui.

— Le Loyer raconte que , de son temps , il y avait

de mauvais garnemens qui faisaient leurs sabbats et lutineries, dans les cimetières, pour établir leur réputation et se faire craindre, et que, quand ils y étaient parvenus, ils allaient dans les maisons buffeter le bon vin, et caresser les filles. C'est de là qu'est venu le vieux proverbe :

Où sont fillettes et bon vin,
C'est là que hante le lutin.

— Les lutins s'appelaient ainsi, parce qu'ils prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. Il y en avait un à Thermesse qui se battait avec tous ceux qui arrivaient dans cette ville (1). Au reste, les lutins ne mettent ni dureté, ni violence, dans tous leur jeux (2).

LYCANTHROPIE:—Maladie qui, dans les siècles où l'on ne voyait partout que démons, sorcelleries et maléfices, troublait l'imagination des cerveaux faibles, au point qu'ils se croyaient métamorphosés en loups-garoux, et se conduisaient en conséquence.

Les mélancoliques étaient plus que les autres, disposés à devenir lycanthropes, c'est-à-dire *hommes-loups*.

— On présenta au célèbre médecin Pomponace un fou atteint de lycanthropie, que des villageois avaient trouvé couché dans du foin, et pris pour un

(1) Strabon.

(2) Cardan.

loup-garou, parce qu'il se disait tel, et leur criaient qu'ils eussent à s'enfuir, s'ils ne voulaient pas être mangés et étranglés comme Judas. Cependant ils l'avaient saisi, malgré ses menaces, et commençaient à l'écorcher, pour savoir s'il avait le poil de loup sous la peau, selon l'opinion du vulgaire. Mais ils le lâchèrent, dit Camerarius, à la demande de Pomponace qui le guérit de sa maladie.

— Les sorciers et leurs partisans s'appuyaient des métamorphoses de l'âne d'or d'Apulée, comme d'une histoire bien véritable, pour prouver que la lycanthropie n'est pas une maladie de l'imagination, mais une véritable transformation. Cependant Apulée a dit lui-même, pour les sots à qui il faut tout dire, que son ouvrage n'était qu'une fable. *Ego tibi, sermone isto, varias fabellas conseram.*

— A côté de la *lycanthropie*, les démonomanes placent la *cynanthropie*, espèce de démente où des malheureux se croyaient transformés en chiens; et la *bousopie* ou *bousanthropie*, autre maladie d'esprit (en supposant que l'esprit se soit logé quelquefois chez des gens superstitieux), qui frappait certains visionnaires, et leur persuadait qu'ils étaient changés en bœufs. Mais les cynanthropes et les bousanthropes ne sont pas communs dans les fastes de la magie. (Voyez *Loups-Garoux.*)

FIN DU TOME PREMIER.

